

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



Seneca (L. A.) 8409
K

LES
EPISTRES
DE
SENEQVE,

TRADVITES,

Par M^{re} FRANÇOIS DE MALHERBE,
Gentil-homme ordinaire de la
Chambre du Roy.



A PARIS,

Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au Pa-
lais, dans la petite salle, à l'Escu de France.

M. D. C. XLVIII.

Avec Privilege du Roy.





A

MONSEIGNEUR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL
DVC DE
RICHELIEV.



MONSEIGNEUR

*J'ay souuent
ouy dire à feu Monsieur de
Malherbe, qu'il ne desiroit
qu'autant de vie qu'il en fal-
loit à iij.*

EPISTRE.

loit pour celebrer vos immortelles actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit conceu, pour le donner quelque iour à la Posterité. Mais la Mort, qui preuient d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle-cy, & luy enuia le contentement d'accomplir un si louable dessein. Si elle l'eust esparagné iusques à present, ses derniers Vers font assez iuger que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce feu diuin dont son esprit estoit en-

ÉPISTRE.

flammé, n'auoit receu aucune diminution de sa Vieillesse. Il l'auoit conserué tout pur & tout entier dans ce dernier aage : avec vne extreme passion pour vostre service, & pour la gloire de vostre Nom. Ce qu'il me tesmoigna particulièrement, vn peu auant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au iour, sous l'appuy de V. Eminence, ces Epistres de Seneque, qu'il a traduittes en nostre Langue. Je vous les presente donc, MONSIEGNEVR, & pour ma descharge, & pour l'honneur

EPISTRE!

de ces deux Hommes illustres.
Car ie suis bien assure qu'elles
seront sous vostre protection,
comme dans l'Azyle le plus saint & le plus inniolable
qu'ayent auourd'huy les bonnes
Lettres. Que si les Morts
estoyent, comme nous, capables
de passion & de sentiment,
MALHERBE & SENEQUE,
auroient sans doute bien du
suiet de se reiouyr: l'un de voir
sa derniere volonte accomplie,
& l'autre d'auoir en France
pour Protecteur vn grand HEROS,
qui ne se fait pas moins aymer par

E P I S T R E.

ses Vertus, que le Prince dont il estoit Conseiller, se fit hayr par ses vices. Aussi se promet-il, MONSEIGNEUR, de recevoir de V. E. un accueil autant favorable, que le traitement qu'il receut d'un si mauvais Maistre fut inhumain. Ce cruel luy accourfit la vie du corps, & vous estendrez par vostre autorité celle de son nom, & de sa memoire. Cordouë en Espagne fut autrefois son Berceau, & Rome le Theatre de ses Vertus: Comme aujourdhuy en France M. de Malherbe est l'orga-

ÉPISTRE.

ne de sa gloire, & le plus excellent interprete de ses pensées. Cela estant, MONSIEUR, ie croy que vous ne dedaignerez pas de proteger apres sa mort, les escrits d'un homme que vous avez honoré de vostre estime durant sa vie. Outre sa priere, la faueur qu'il a faite à mon fils de luy donner son Nom, & les obligations que ceux de ma maison, & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inui- tent à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblement de le recevoir, avec le

EPISTRE:

*mesme visage que si l'Authent
mesme vous le faisoit, & de le
prendre pour une partie de la
reconnoissance qu'est obligé de
vous rendre,*

MONSEIGNEUR,

DE V. E.

Letres-humble, & tres-
obeissant seruiteur,
I. B. DE BOYER.

à vj



A V

LECTE



VOUS sçauvez
TEVR, co
recommanda

Monsieur de M. A.
& qu'elles preuues i
de son esprit en tou
Ouurages. Mais e
particulierement,
bien qu'il n'excelloit
à traduire qu'à inuer
y déduit si nettemen
sées de son Authen
les delicateffes de n
gue, il encherit sur
de la Latine. Vous

AV LECTEUR.

mes amis, nous auons de
z autres hommes. Ayant
a l'honneur d'être connu de
in, ils l'ont voulu rendre à la
santé ce peut deuoit, que
l'auoir quelque loing à
en n'est cette Tradu-
la les que ie la vous of-
le LECTEUR, ce n'est pour
en n'est que vous la des-
c'est Monsieur BOYER,
c'est le Roy au Parle-
ment de Paris de cet Il-
le d'est. au vertus de à
de n'est à succédé le-
de n'est de vous dire au
de n'est de n'est, cela
de n'est de n'est tout le
de n'est de n'est qu'a valu
de n'est de n'est de n'est
de n'est de n'est de n'est

AV LECTEUR.

d'accord avec moy, si vous lisez
 les Epistres; que j'appellerois
 vn Chef d'œuvre, s'il en auoit
 acheué la version. Mais la mort
 qui l'a preuenü, nous a priués
 des dernières Lettres, que j'ay
 eü de pouuoir traduire, à
 moins que d'attirer sur moy l'in-
 dignation de toutes les Muses.
 Aussi est-il vray qu'un seul
 MALHERBE a peu l'acheuer,
 comme vn seul Appelle pis au-
 tresfois donner le dernier trait
 de pinceau à cette belle Vierge
 qu'il voulut à dessein in-
 partiser. Ce qui n'empêche
 pas toutesfois que ces Let-
 tres en particulier ne fassent
 merueille de l'Art, tant on y
 voit éclater d'agrément &
 de beauté; comme en tous

FEVR.

sauf au long, si ie
 basses toutes
 ie luy pour-
 s celles qu'il a
 face de la pre-
 ses Oeuures,
 me suffit de
 ces loüanges
 iustes, qu'el-
 l'homme du
 mieux meri-
 t plus illustres
 sont données
 res & des plus
 de nostre Sie-

BAUDOIN.



A V

LECTEUR.

VOUS sçauvez, LECTEUR, combien est recommandable de soy Monsieur de MALHERBE, & qu'elles preuues il a renduës de son esprit en tous ses rares Ouurages. Mais en celuy-cy particulièrement, il paroist bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inuenter: Car il y déduit si nettement les pensées de son Autheur, que par les delicateſſes de nostre Langue, il encherit sur les graces de la Latine. Vous demeurez

AV LECTEUR.

d'accord avec moy, si vous lisez
ses Epistres; que j'appellerois
vn Chef d'œuvre, s'il en auoit
acheué la version. Mais la mort
qui l'a preuenü, nous a priuez
des dernieres Lettres, que j'ay
creu ne pouuoir traduire, à
moins que d'attirer sur moy l'in-
dignation de toutes les Muses.
Aussi est-il vray qu'un seul
MALHERBE a peu l'acheuer,
comme vn seul Appelle pût au-
tresfois donner le dernier trait
de pinceau à cette belle Venus,
qu'il voulut à dessein laisser im-
parfaite. Ce qui n'empesche
pas toutesfois que chaque Let-
tre en particulier ne soit vne
merueille de l'Art, tant on y
voit éclatter d'agrément &
de beauté, comme en tous les

AV LECTEUR.

autres écrits que nous auons de
cét excellent homme. Ayant
eu l'honneur d'estre cognu de
luy, i'ay bien voulu rendre à sa
memoire ce petit deuoir, que
d'apporter quelque soing à
mettre au iour cette Tradu-
ction. Bien que ie la vous of-
fre, LECTEUR, ce n'est pour-
tant pas à moy que vous la de-
uez, mais à Monsieur BOYER,
Conseiller du Roy au Parle-
ment d'Aix, & Neveu de cet Il-
lustre Auteur, aux vertus & à
l'estime duquel il a succédé le-
gitimement. De vous dire au
reste ce que vaut ce Liure, cela
seroit superflu, puis que tout le
Monde sçait bien ce qu'a valu
Monsieur de MALHERBE.
Je vous parlerois de luy plus

AV LECTEUR.

hautement & plus au long, si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donuer apres celles qu'il a receuës en la Preface de la premiere Partie de ses Oeuures, Tellement qu'il me suffit de vous dire, que ces loüanges sont d'autant plus iustes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a le mieux meritées ; Et d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprits de nostre Siecle.

I. BAYDOIN.



SV R L A
T R A D V C T I O N
D E S E P I S T R E S
D E S E N E Q V E .

Faict par Monsieur de Mal-herbe,

Et mise au Iour apres sa mort.

VOUS qui pretendiez à la Cour,
Quand Mal-herbe fut mort,
passer pour des Mal-herbes
Comme des dépouilles du Iour
Mille Astres deviennent superbes,
Petites clartez de la Nuit,
Qui ne regnez que dessus l'ombre,
Cachez cette lumiere sombre,
Voicy le vray Soleil qui luit.

*C'est incomparable flambeau
Qui dissipoit l'horreur des objets plus
funebres,
N'a rien perdu dans le tombeau,
Et chasse toujours nos tenebres;
Parmy les routes du trépas,
Ou nostre Raison égarée
Rend l'ame si mal assenrée,
Il conduit encore nos pas.*

D'ALIBRAY.



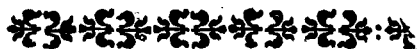
En faueur de feu Monsieur de
MALHERBE.

EPIGRAMME.

QUES Muses, dont tu fus la Gloire,
Plaindroient ta mort avecque
moy :

Si ces neuf Filles de Memoire,
N'estoient mortes avecque toy.

COLLETE T.



*IN L. AN. SENECAE AD
Lucil. Epistolas, Francico sermone à
clariss. V. D. de MALHERBE,
ad amussim expositas,*

EPIGRAMMA.

Erlegit simul vt librum hunc
Lucilius, inquit:
Nescio iam verus quis meus est
SENECA.

Vt SENECA tandem SENECAM
verum esse MALHERBVM
Agnouit: verè est, dixit, vterque
meus.

*H. ISNARD. in Par. Adm. &
I. V. D. ex Prou. Prou.*



Privilege du Roy.

L OUIS par la grace de Dieu
Roy de France & de Nauarre,
A nos amez & feaux Conseillers, les
Gens tenans nos Cours de Parle-
ments, Maistres des Requestes de
nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux,
Preuosts, leurs Lieutenans, & autres
nos Iusticiers & Officiers qu'il ap-
partiendra, salut. Nostre bien-aimé
Anthoine de Sonmanille, marchand
Libraire, nous a faict remonstrer,
qu'il auroit recouré la seconde
partie des œuures de Messire Fran-
çois de Malherbe, contenant, *Les*
Epistres de Senegue, de sa traduction,
lesquelles il desireroit imprimer: ce
qu'il ne peut faire, sans auoir sur ce
nos Lettres, humblement nous re-
querant icelles. A ces causes, desi-
rant fauorablement traicter ledit Ex-

posant, nous luy auons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer en tous les lieux & terres de nostre obeyssance, en telle marge & caractere & autāt de fois qu'il voudra, le susdit liure, durant le temps de *vingt ans* entiers & accomplis, à compter du iour que ledit liure sera acñeüé d'imprimer. Faisants deffen- ses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de quelque condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre, ny distribuer en aucun endroit d'iceluy, le- dit liure, sans le consentement de l'Ex- posant, ou de ceux qui auront droit de luy, en vertu des presentes, sur peine aux contreuenans de trois mil- le liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel- Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Ex- posant, de confiscation des exem- plaires contrefaits, de tous ses des- pens dommages & interests: mes- mes si aucuns Libraires & Impri-

meurs de nostre Royaume, ou estrangers trafiquans en iceluy, estoient trouuez saisis d'aucundes exemplaires contrefaits, Nous voulõs qu'ils soient condamnez en pareille amende, despens, dommages & interests que s'ils les auoient imprimez ou faict imprimer, A condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Liure dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre tres-cher & feal le sieur Segulier, Cheualier, & Chancelier de France, auant que de le pouuoit exposer en vente, à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles nous voulons & vous mādons que vous fassiez iouyr & vser plainement ledit Expositant, ou ceux qui auront charge de luy. Voulons aussi qu'en mettant vn bref extraict des presentes au commencement ou à la fin dudit liure, elles soient tenuës pour bien & deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée comme à l'original. Mandons en outre au premier nostre Huissier ou Ser-

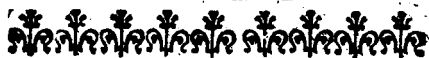
gent sur ce requis , de faire pour l'ex-
xecutiō des presentes, tous exploits
necessaires, sans demāder autre per-
mission, visa, ne pareatis: Car tel est
nostre plaisir: Nonobstant clameur
de Haro, chartre Normande, prise à
partie, & autres lettres à ce contrai-
res. Donné à Amiens le sixiesme
iour de Decembre mil six cents tren-
te-six: Et de nostre regne le vingt-
septiesme.

Par le Roy en son Conseil.

DE MONCEAUX.

Et sellé du grand seau de cire iaune.

Les Exemplaires ont esté fournis.



LES

EPISTRES

DE SENEQUE,

De la Traduction de Messire
FRANÇOIS DE MALHERBE.

EPISTRE I.

ARGUMENT.

1. *Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il mesprise le plus.*
2. *Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge.*

1.  OICV, Lucilius mon amy, comme il vous faut faire: Desengagez-vous, & rendez-vous à vous mesme; & desormais le temps que par cy-deuant on vous a fait perdre par force, ou qui vous est eschappé d'autre façon, ramassez-le, & le conservez cu-

2 LES EPISTRES

rieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escriis, est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostee, l'autre dérobee, & l'autre s'écoule sans s'en apperceuoir: Mais on ne le scauroit perdre plus honteusement, que n'en faisant point de compte. Vne grande partie de la vie se perd à mal-faire, vne tres-grande à ne rien faire, & toute, à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuerez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'vn iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau? Nous nous trompons ordinairement en vne chose; c'est que voulans considerer la mort, nous regardons deuant nous, & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge, est entre les mains de la mort. Faites donc, le vous prie, comme vous m'escriuez, ne laissez pas échapper vne heure seulement; & de cette façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gagné ce poinct, que vous n'aurez pas tant à faire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons; & tout ce dequoy nous iouïssons au monde, n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous pouuons dire propriétaires: & tout le bien que la na-

ture a voulu que nous possédions, encore est-il si glissant & si fugitif, qu'il est en la puissance du premier-venu de le nous oster. Toutefois nous sommes tellement aveuglez, que du plus petit bien-faict que nous recevons, & duquel il est aisé de nous acquérir, nous nous en estimons infiniment redevables: & si nous avons reçu du temps, nous ne faisons pas compte de rien devoir, combien que ce soit la seule faveur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne sçauroit jamais se reuancher.

II. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouverne, moy qui donne ces aduertissemens? Ie vous en parleray franchement, ie fais tout ainsi que fait vn homme qui ayme le luxe, & qui toutefois ne laisse pas de prendre garde à ses affaires: Ie tiens le bureau de ma despense, & ne puis pas dire que ie ne perds rien: mais au moins puis-ie dire combien ie perds; pourquoy ie perds, & de quelle façon. Ie sçauray bien rendre compte de ma pauvreté. Ainsi m'auient-il comme à ceux qui sont tombez en nécessité par accident, & non par leur défaut. Tout le monde les plaint, mais personne ne leur ayde: Et quoy donc? Ie ne sçauois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutesfois ie vous conseille de garder ce qui est à

4 LES EPISTRES

vous, & de commencer de bonne heure à vous rendre bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres sagement ; Il est bientard d'espargner le vin, quand il est à la lie ; pour ce que non seulement ce qui reste ; est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.

~~~~~

## EPISTRE II.

### ARGUMENT.

1. *La lecture de diuers livres nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'est pas pauvre, qui a peu, mais bien celuy qui desire davantage que ce qu'il a.*

1.  E que vous m'escriuez, & ce que  iournellement on me raconte de vous, m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place : ceste agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous faict iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demeure ferme, & s'arreste avecque soy : Toutefois prenez vous garde que cette lecture que vous faites de

## DE SENEQUE. 5

beaucoup d'Autheurs & de toute sorte de liures, n'ait quelque chose de changeant & de mal assuré. Il se faut particulièrement attacher à certains esprits, & se nourrir avec eux, si vous en voulez tirer quelque chose qui vous demeure ferme en l'entendement. Estre par tout, c'est n'estre en nulle part. Ceux qui passent leur vie à voyager, sont beaucoup d'hostes & point d'amis. Il en prend de mesme à ceux qui ne prennent conuersation particulière avecque pas vn esprit, mais passent en poste par dessus toutes choses. La viande qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise, ne peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le loisir de se joindre à la substance du corps. Il n'est chose au monde si contraire à la santé, que de changer trop souvent de remedes : & n'est pas possible qu'une playe se cicatrice, quand d'une heure à l'autre, on y fait essay de diuers medicamens. Iamais vne plante souvent remuée ne se peut bien enraciner : & n'est rien de si vtile qui puisse faire bien, ne faisant que passer : La pluralité des liures diuise l'esprit ; pource ne pouuant lire autant de liures que vous en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir autant que vous en pouuez lire. Mais vous me direz que tantost vous prenez plaisir d'en voir vn, tantost vous en voulez lire vn autre : C'est le fait d'un estomach dé-

## 6 LES EPISTRES

gousté, d'entamer plusieurs sortes de viandes, desquelles la diuersité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez : & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouvez faire, mais reuez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyiez forifié de quelque deffence nouvelle contre la paureté, la mort, & les autres pestes de la vie : Et quand vous aurez ietté les yeux sur plusieurs choses de ceste variété, triezen vne, & la mettez en reserve le mesme iour.

II. Quant à moy, i'en fais ainsi. Je ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque chose : Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure: car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la paureté contente. Mais ce n'est pas paureté, s'il y a du cōtētemēt: Et quiconque se peut accorder avec la paureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer dauantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de thresors aux coffres, de bled aux greniers, de troupeaux

# DE SENEQUE. 7

aux champs, d'argent en vsure, si nous auons tousiours la main sur le bien de nostre voisin, & ne considerons pas ce que nous auons acquis: mais ce qui nous ieste à acquerir? Voulez-vous scauoir quelle est la mesure des richesses? La premiere est d'auoir ce qui nous est necessaire: & la seconde, d'auoir ce qui nous suffit.

~~~~~

EPISTRE III.

ARGUMENT.

1. *Il faut penser long-temps à faire vn amy: mais apres l'auoir fait, il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'est pas moins blasmable de se fier à personne, que de se fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans vn honnestre travail.*

Vous avez mis les lettres que vous m'escriuez, entre les mains d'un que vous me mandez estre vostre amy: puis tout aussi-tost vous m'aduertissez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche, & me dites que vous

8 LES EPISTRES

mesme n'avez pas de coustume de le faire : si bien qu'en vne mesme heure vous l'adjuonez & desaduonez pour amy. Mais à mon aduis, vous l'avez appelé vostre amy d'un nom general, comme nous baillons le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la ruë, quand il ne nous souvient pas assez-tost comme ils s'appellent. Or oublions cela : mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'un vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous mesme, vous vous abusez entierement, & ne sçavez pas ce que peut vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choses avec vostre amy ; mais deliberez de luy-mesme premierement : apres l'amitié contractee, il faut de la confiance : deuant que de la contracter il faut du iugement ; Et ceux font les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Theophraste, attendent à iuger d'une personne, apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer, & comme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirēt leur amitié. Quand il sera question de faire un amy, pensez-y long tēps auparauant : quand vous vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché : parlez aussi confidemment avec luy qu'avec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'une façon que vous ne fassiez riē de quoy vous craigniez de vous fier, mesme à vostre en-

DE SENEQUE. 9

Amemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secretes, faites part à vostre amy de tous vos ennuis, & generalement de tout ce que vous avez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en ceste opinion: car il aduient souvent que, faisant paroître que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc retiendray-je en la presence de mon amy, ce que j'auray volonte de dire? Et pourquoy ne me repueray-je en sa compagnie aussi seul, que s'il n'y aroit que moy?

II. Il y en a qui content indifferement à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les demange, en l'oreille du premier venu: d'autres au contraire vont retenus à l'endroit de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & rappellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuvent-ils assourer de leur propre conscience. L'un & l'autre ne valent rien: car il ne se faut ny fier, ny deffier de tout le monde: il est vray que de ces deux vices, j'en tiendrois vn pour estre

10 LES EPISTRES

le plus honneste , & l'autre pour estre le plus aisé.

III. Avecque mesme raison pouuons-nous reprendre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude , & ceux qui ne se reposent iamais : car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte , mais plustost le debatement d'une ame perplexe & trauaillee : comme aussi ie n'estime pas repos , de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde , mais bien vne dissolution & languissement. Pour ce vous retiendrez ce que i'ay trouué dans Pomponius : Il est des hommes qui se sont tellement retirez aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour, estre en trouble & confusion : ce sont deux poincts qu'il faut mesler ensemble, trauailler en se reposant , & se reposer en trauaillant : Demandez-en aduis à la Nature : elle vous respondra, qu'elle a fait le iour & la nuit.

~~~~~

### EPISTRE IV.

#### ARGUMENT.

1. Du contentement de l'Ame, apres qu'elle a quitté les vices.
2. Du peu de suiet que nous auons de



## DE SENEQUE. II

*craindre la mort.*

*III. La pauvreté qui se mesure à la règle de la Nature, est la plus grande richesse de l'homme.*

**1.** **DE** Continuez comme vous avez commencé, & vous hastez le plus qu'il vous sera possible, afin de goustier plus long-temps le contentement que donne l'ame, quand elle est reformée & réglée: Deſia la peine qu'on prend à la reformation & au règlement est vne partie de ceste iouissance: mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une ame, quand elle est deſia pure, luisante, & sans aucune tache, est chose bien plus agreable. Il vous ſouvienc combien vous fuſtes aise quand on vous eſta la Pretexte, & qu'on vous bailla la robe d'homme: Vous le ferez ſans comparaifon, beaucoup davantage, quand apres que vous aurez quitté ceste ame de ieune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes: car l'âge de ceste enfance ſe paſſe bien, mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurent: & ce que i'y trouue de pis, c'est que nous auons tout enſemble l'autorité des vieillards, & les vices des garçons: non pas des garçons ſeulement, mais des enfans. Ceux-là crai-

## 12 LES EPISTRES

gnent les choses de peu d'importance, ceux cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerez qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement : le mal qui vient le dernier, ne peut iamais estre. La mort vient à vous : s'il estoit possible qu'elle demeurast avec vous, ce seroit occasion de la craindre ; mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dites qu'il est mal-aisé de conduire l'ame à certe resolution de ne faire point de cas de la mort, mais ne voyez-vous pas combien sont petits les sujets qui souuent ont faict que plusieurs n'en ont tenu compte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa Maistresse ; vn esclaue importuné des mauuais traitemens de son Maistre, s'est precipité du haut de la maison en bas ; vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser remener. Et doutez-vous que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur ? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à la prolonger : il met le compte de beaucoup d'annees entre les felicittez qui luy sem-

blent plus desirables. C'est ce qu'il faut  
 que vous ayez au devant des yeux, afin  
 que quand il sera question de déloger,  
 vous ne le faciez à regret, & ne l'embras-  
 sez point comme font ceux, qui en allant  
 à vau-l'eau, trainez par la violence d'un  
 torrent, empoignent des espines, & s'ac-  
 crochent à la première chose qui se pré-  
 sente. La plus grande partie des hommes,  
 flotte entre la crainte de la mort, & les  
 tourments de la vie, pource qu'ils n'ont  
 ny la volonté de viure, ny la science de  
 mourir. Apprenez à viure à vostre aise, en  
 laissant à part les ennuis que vous peut  
 apporter la sollicitude de la vie. Vn bien  
 pour grand qu'il soit ne peut resiouir ce-  
 luy qui le possède, s'il ne fait compte de le  
 pouuoir perdre, & ne tient son ame prépa-  
 rée à cet inconuenient. Or il n'est chose  
 de qui la perte nous estonne si peu, que de  
 celle laquelle estant perduë, ne se peut re-  
 gretter. Il faut donc vous imaginer tout ce  
 qui peut arriuer, mesme aux plus grands,  
 & vous fortifier à l'encontre. La teste de  
 Pompeius reçut iugement d'un pupille &  
 d'un châtré. Celle de Crassus esprouua  
 l'insolente cruauté d'un Parthe. Caius Ce-  
 sar remit celle de Lepidus à la discretion  
 du Tribun Decimus; & luy-mesme en fin  
 bailla la sienne à Chereas. Jamais la For-  
 tune ne met vn homme si haut, qu'elle ne  
 le menasse de souffrir en soy-mesme, ce

## 14 LES EPISTRES

qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'vne heure à l'autre, les bateaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauuez auparauant. Souuenez-vous que vous pouuez auoir la gorge coupee aussi bien d'vn voleur que d'vn ennemy. Quand bien vous aurez vostre vie assuree contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurez rien fait, puis que le moindre valet que vous aurez, a la puissance de vous l'oster, quand il luy plaira. Je veux dire que quiconque mesprise sa vie, est maistre de celle d'autrui. Représentez-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence decouuerte, ou par surprise, vous treuuez que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous avez peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde, est assez fort pour faire ce que vous craignez? Mais si d'auanture vous tombez entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Je veux qu'il le fasse, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allez? Pourquoi estes-vous si abusé de commencer à ceste heure d'auoir

sentiment d'une chose que vous endurez il y a desia long-temps ? Je vous dis que depuis l'heure que vous estes né , on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure derniere , de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de travail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clore ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que j'ay trouué de bon aujourd'huy : cette fleur n'est non plus de mon iardin que les precedentes. La pauvrete qui se mesure à la fregle de nature , est la plus grande richesse que l'homme sçache posseder. Voulez-vous sçauoir quelle est cette regle , & quelles bornes elle nous a prescrites , de n'auoir point de faim , point de soif , ny point de froid ? Pour chasser la faim , & la soif , il n'est point question de courtoiser les portes des Grands , & se rendre sujet à leurs froides mines, qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'une apparence extérieure d'humanité. On n'a que faire de trauerser la mer , ny de se consumer à la suite d'une armee. Nature ne desire rien qui ne se trouue partout , & avecque peu d'incommodité. C'est aux choses superflues qu'on a de la peine , & qu'il faut suer pour les acquerir , qui nous font user nos habits , vieillir sonz les tentes , & cou-

# 16 LES EPISTRES

rir aux riuages estrangers. Ce qui suffit,  
se recourir sans beaucoup de difficulté.

\*\*\*\*\*

## EPISTRE V.

### ARGVMENT.

I. Il faut estre Philosophe en effet, &  
non pas en apparence.

II. Vne trop grande austerité de vie est  
ridicule & blasmable.

III. L'esper & la crainte donnent la  
gesne à nostre ame.

2. **A**'Approuue infiniment vostre des-  
sein, & suis bien aise de ce que  
sans vous soucier d'aucune autre chose,  
vous employez tout vostre labour à  
vous reformer, & vous rendre meilleur  
de iour en iour. Je ne vous conseille pas  
seulement de continuer, mais ie vous en  
prie. Toutefois gardez-vous de ressem-  
bler à quelques-uns, qui n'ayans pas tant  
de soin de bien faire comme ils affectent,  
prennent plaisir à viure ou à s'habiller  
avec quelque particularité qui les fasse  
regarder. Fuyez ces façons de faire  
de ceux qui se laissent croistre les cheueux  
sans les couper, negligent leur

## DE SENEQUE. 17

barbe, iurent vne haine capitale aux richesſes, couchent contre terre; & toute telle maniere d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la ſuiuent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philoſophie n'eſt de ſoy-meſme que trop affailly d'enuieux & de calomniateurs; que ſera ce ſi nous commençons à nous ſeparer de la frequentation du reſte des hommes? Je veux bien que nous differions d'auec eux interieurement; mais ſi faut-il que noſtre apparenee exterieure ſoit populaire: ne ſoyons pas ny ſuperbes, ny méchaniques en noſtre habillement: n'ayons point de moulure d'or, ny d'enrichiſſemens d'orfevrie en noſtre vaiſſelle d'argent: mais auſſi n'eſtimons pas que ce ſoit vne grande marque de frugalité de n'en auoir du tout point. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple: autrement nous éloignerons de noſtre compagnie, ceux de qui nous deſirons l'inſtruction, & ferons que de peur d'eſtre ſujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere choſe que nous promet la Philoſophie, c'eſt le ſens-commun, l'humanité naturelle, & la conuerſation, de laquelle nous nous banniſſons, ſi nous faiſons des profeſſions differentes.

## 48 LES EPISTRES

II. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous recherchons à nous faire admirer , ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon Nature. C'est chose contraire à la Nature de se tourmenter le corps , de mépriser les commoditez qui sont de peu de coustange , de prendre plaisir aux ordures , & se nourrir de viandes sales , grossieres & dédaigneuses. C'est autant de folie de fuir les choses qui sont en vsage , & qui se recourent avec peu de peine , comme c'est de luxe de rechercher les delicatas. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu , mais non pas qu'à force de l'estre par trop , on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobrieté tout y soit honneste , & qu'il n'y ait rien de mécanique. Je n'ayme que cette sorte de vie. Treuons vn temperament à la nostre entre les bonnes mœurs , & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait personne qui ne connoisse nostre maniere de viure ? Que tout le monde l'admire. Mais quoy ? ne ferons-nous rien que ce que les autres font ? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux ? Si aura certes , il y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il treuuer à redire en nous ? Faisons luy connoistre que nous sommes fort dissemblables du commun des hommes. Que celuy



## DE SENEQUE. 19

qui entre dans nostre maison , tiennne plus de compte de nous que de la richesse de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre aussi content d'une vaisselle de terre que d'une d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent , comme de celle de terre. C'est auoir le cœur bien lasche que de ne pouuoir s'accommoder avec les richesses. Mais voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy , auquel ie veux que vous preniez part. I'ay trouué dans nostre Hecaton , Que le but de nos desirs fortifie entierement les remedes qui nous sont necessaires contre la peur. Soyez exempt de souhait , & vous le ferez de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entr'elles. Ce que ie vous dis est vray, mon amy Lucius ; & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord , elles le sont neantmoins, & s'attachent l'une à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaîne , ainsi ces deux choses , quoy que differentes, marchent ensemble , & la peur suit l'esperance.

III. Ie ne m'en étonne pas neantmoins, puis que toutes deux mettent à la gene vn esprit irresolu, & font doublement languir celuy qui est en attente. La principale crainte de l'un & de l'autre procede sans

## 20 . LES EPISTRES

doute , de ce que nous ne portons point nos pensees aux choses presentes , mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voila comme la Preuoyance , qui fait la plus haute felicité de la vie , est changee en mal-heur. Les bestes. sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux , & sont en seureté apres en estre échapees. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche , l'aduenir nous met en peine , & beaucoup de biens que nous auons, nous acheminent à de grands maux : car nostre memoire nous rameine la Crainte, qui est vne fascheuse maladie : & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce poinct de misere , par le seul obiet des choses presentes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

### EPISTRE VI.

#### ARGVMENT.

- I. Plus on se connoist esloigné du vice,  
O plus on est proche de la perfection.
- II. La Science est inutile , si elle ne passe  
des Vns aux autres.
- III. On apprend plus par la conuersa-

## DE SENEQUE. 21

*tion des Doctes, que par la lecture  
de leurs livres.*

**E** commença à connoître, mon Amy  
Lucilius, que non seulement ie de-  
viens meilleur, mais qu'il se fait vne nou-  
uelle transformation de moy-mesme. Je  
n'ose toutefois ny esperer ny promettre,  
qu'en ma façon de viure ordinaire, il n'y  
ait encore ie ne sçay quoy qui a besoin de  
changement. Est-il incompatible aussi,  
qu'en moy ne se rencontrent beaucoup  
de choses, qu'il faut necessairement, ou  
corriger, ou raualler, ou porter plus  
haut? Cela suffit desia, ce me semb'e, pour  
apprendre à mon esprit qu'il s'est chan-  
gé en mieux par la connoissance qu'il a  
de ses vices, que iusques icy il auoit  
ignorez. Il est des malades avec lesquels  
on se resiouyt, quand'ils ont senty leur  
mal. Je serois doncques bien aise de vous  
pouuoir faire part d'un changement si  
prompt que le mien. Car ie cōmencerois  
dés-lors à mieux esperer de nostre amitié:  
L'entends de cette vraye amitié, que ny  
l'Espoir, ny la Crainte, ny le soing que  
nous aués de nos interests, ne nous peuent  
faire rompre; De ceste amitié, dis-je, avec  
laquelle les hommes meurent, & pour la-  
quelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne  
me seroit pas mal-aisé de vous en nommer  
plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis;

## 22 LES EPISTRES

mais bien d'amitié : Ce qui ne peut aduenir, quand il se rencon're qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conioncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis ? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de iour en iour. Montrez-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous avez pour cela, & faites m'en part, ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Je le veux ; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay, dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-ie pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fust, me pust iamais plaire, si ie ne la sçauois que pour moy-mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à condition que ie la possederois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La iouissance du bien ne peut estre agreable, si l'on n'y associe quelque vn. Je vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes, & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie

vous marqueray les endroits que i'estime,  
& que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne  
profiterez iamais tant de la lecture des  
liures, que de la viue voix, & de la con-  
uersation des honnestes gens. Il faut que  
vous mesmes veniez sur les lieux, premie-  
rement, pource que les hommes se fient  
plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles: &  
qu'avec cela, le chemin est long par les  
preceptes, mais court & facile par les  
exemples. Cleanthes n'eust iamais bien  
resemblé à Zenon, s'il se fust contenté  
de l'ouïr. Il a vescu avec luy: il a veu  
comme il viuoit: il a remarqué ses se-  
crets: il a estudié toutes les actions, & a  
consideré si les siennes propres y estoient  
conformes. Platon, Aristote, & tous ces au-  
tres Philosophes qui ont introduit tant  
de Sectes differentes, ont plus appris des  
mœurs de Socrates que de ses paroles. Ce  
n'a pas esté l'Escole, mais la compagnie  
d'Epicure, qui a fait grands persona-  
ges Metrodore, Hermachus, & Polye-  
nus. Je ne vous appelle pas seulement  
pour faire vostre profit, mais afin que  
vous-mesme puissiez estre profitable; &  
vous & moy nous nous soulagerons beau-  
coup l'un l'autre. Cependant pource que ie  
vous dois selon ma coustume, la rente de  
ma iournee, ie veux vous faire part d'v-  
ne chose qui m'a aujourd'huy grande-

## 24 LES EPISTRES

ment plû dans Hecaton. Vous demandez dit-il, ce que i'ay appris; A m'aymer moy meime. Certes le gain qu'il a fait, n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne sera iamais seul, & vous pouuez bien vous asseurer aussi, Que celuy qui est Amy de soy-mesme, le sera de tous.



### EPISTRE VII,

#### ARGVMENT.

*I. Fuir la multitude.*

*II. La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.*

*III. Les Vices s'insinuent par le nombre des exemples.*

*IV. Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.*

**V**ous me demandez ce qu'il me semble que vous deuez principalement éviter: La multitude: vous n'y serez pas encore bien seurement. Pour moy ie confesse ma foiblesse. Quand ie vais en compagnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y suis allé; mon equipage n'est plus en l'ordre

dire où ie l'auois mis : il ne rentre chez moy de quelque chose de ce que i'auois fait sortir. Il arriva aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition, comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuvent prendre si peu d'air, qu'ils ne s'en treuvent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres; car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouuerture à la volupté. Que pensez-vous que ie dis ? i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus dissolu : & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. Dauanture ie me suis aujourd'huy trouué au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonneur; & en somme quelque passe-temps qui m'ôtast le goust des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que i'auois iamais veu de combats, n'estoit que misericorde. On ne

## 26 LES EPISTRES

s'amuse plus à des bayes ; ce sont homicides & non autre chose. Ceux qui combattent , n'ont rien que la chemise ; tout y est à descouvert : aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouvent plus de plaisir qu'aux ordinaires , ny qu'aux demandes : & certainement ils ont raison : car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny de bouclier ; aussi dequoy seruent-ils , ny toute ceste dexterité qu'on apprend à l'escrime , sinon de dilayer la mort de quelque moment ? Au matin on fait combattre les hommes avecques des Lions & des Ours : Mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme , on le met aux mains avec vn autre qui le tuë ; & iamais on ne laisse le victorieux en repos , iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort : tous passe par le fer & par le feu : c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie , on le pend. S'il a tué , on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toy , pauvre miserable , qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez ? Tuë , brulle , frappe. Pourquoi est-il si couïard à s'enfermer ? que n'est-il plus hardy à tuer ? que ne meurt-il plus



volontiers ? Ils reçoivent des coups s'ils refusent d'aller aux playes, & faut que tous nuds ils cherchent l'espee l'un de l'autre, & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose, on égorge des hommes: Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre preiudice. Vous auez de quoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne amertonde, & qui n'est pas bien imprimée du caractère de la Vertu n'est pas bien parmy la multitude: On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesme, Caton, & Lelius couroient fortune que la frequentation de si grand nombre de personnes dissemblables à leur humeur, ne leur mist l'ame en desordre, tant il est mal-aisé que ceux mesmes qui se tiennent en meilleure assiette, ne succombent à l'effort des vices, qui viennent en si grande troupe les assaillir. Vn seul exemple d'auarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat, la conuersation peu à peu nous enerve & nous amollit. Vn voisin riche irrite nos cupiditez: il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on

## 28 LES EPISTRES

l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse devenir vn homme qui a tout vn peuple sur les bras ? vous direz qu'il faut qu'il se resoluë, ou d'imiter, ou de haïr, & cependant l'vn & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ny haïr le grand nombre, pource qu'il ne nous ressemble pas. Reduisez-vous en vous-mesme tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuvent apprendre quelque instruction, & receuez en la vostre ceux à qui vous en pouvez donner : ce sont offices reciproques : en enseignant on est enseigné. Que l'envie de produire vostre bel esprit ne vous face point entretenir toute sorte de personnes, ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple : mais il n'y aura personne qui vous entende ; Et si peut-estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous-mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous avez appris ? Ne craignez point d'auoir perdu vostre peine : vous avez estudié pour vous.

Mais afin que j'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois

belles choses que i'ay rencontrees au-  
 jourd'huy, assez conformes à ce propos.  
 Il y en aura vne pour acquiter ceste let-  
 tre, & les deux autres que ie vous bail-  
 leray par auance. Voicy ce que dit De-  
 mocrite. Vn homme seul m'est tout vn  
 peuple, & tout vn peuple m'est vn hom-  
 me seul. Vn autre aussi, quiconque il  
 soit (car on ne sçait qui ce fust,) comme  
 on luy demandoit que luy seruoit d'em-  
 ployer tant de temps apres vne chose que  
 la difficulté rendoit si peu communica-  
 ble, respondit fort pertinemment ? Le me  
 contenteray de fort peu de gens; & quand  
 ie n'aurois personne, i'en aurois encore  
 assez. La troisieme a bien de la grace:  
 Epicure en est l'Auteur. Il escrivoit vn  
 iour à vn de ses compagnons d'estude (ce  
 discours n'est point pour tout le monde,  
 je parle à vous. ) Nous nous sommes vn  
 theatre l'vn à l'autre : ce sont paroles,  
 mon grand amy, qu'il faut auoir graues  
 au fonds de l'amè, pour ne sentir point  
 ce chatouillement ordinaire que nous  
 donne l'approbation d'vn grand nombre  
 de iugemens. Vous estes loué de beau-  
 coup, quelle occasion trouuez vous de  
 vous glorifier, pour estre ce que plusieurs  
 vous estiment ? Ramenez ce que vous  
 auez de bon à l'interieur.

# 30 LES EPISTRES

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## EPISTRE VIII.

### ARGUMENT.

1. *La Vie cõtemplative n'est pas inutile.*
2. *Nous avons assez, quand nous avons ce qui nous est necessaire.*
3. *Il louë la Philosophie.*
4. *Les choses casuelles ne sont point nôtres.*

3. **VOUS** vous estonnez que ie vous **VOUS** conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action: En quoy, pensez vous que pour estre chez moy ie demeure en vne chaire sans me remüer? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne se passe iour que ie ne fasse quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuit à estudier. Je ne destine point d'heures au dormir, & ne permits pas à mes yeux de se clore aussi tost que le sommeil les en sollicite. Je les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le travail & la veille m'ont

## DE SENEQUE. 3E

fait succomber. J'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premièrement les miennes. Je fay celles de ceux qui viendront apres nous. J'escriy des choses qui leur soient profitables, & tâche de leur laisser des aduertissemens salutaires, comme de bons medicamens dont j'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entièrement guery; mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlcères. Je monstre aux autres vn bon chemin que ie n'ay connu que fort tard & bien las. Je leur crie, gardez vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la Fortune donne. Quand vous la verrez vous rendre quelque chose, desfiez vous d'elle; & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trompez que par quelque esperance qui les resiouit. Ce que vous appelez presens de la Fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluer. Ce qui fait en cela nostre misere plus déplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris: cette course nous emmène dans des precipices. Quand la vie est si haut esleuee, on n'en peut sortir qu'en tombant: la prosperité nous ébranle: il n'est plus en nous de nous arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir; De certe

## 32 LES EPISTRES

façon, la Fortune ne nous abbattra iamais : si elle nous donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

II. Tenez cette regle de viure, que vous treuvez saine & salutaire de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entrettenir en santé, sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obeir à l'esprit : mangez pour appaiser la faim, beuvez pour estancher la soif ; habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'une maison où le vent & la pluye ne vous puissent offencer : qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importet. Vn homme est aussi bien souz du chaume, que souz de l'or. Ce qu'on adioust pour l'embellissement n'est que superfluité : faisant compte, que vous n'avez rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne trouuez vous pas que ie fais plus de service que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur ? Croyez-moy ; ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes : ils ne

gocient au Ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, & l'accompagner, comme j'ay commencé, de quelque present : Ce ne sera pas à mes despens, ie frippe tousiours quelque chose dans Epicure : voicy ce que j'y ay pris aujourdhuy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'un iour à l'autre. Vous estes expédié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escole. Mais vous, pourquoy ne les prenez vous plustost pour paro'es sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier ? combien trouuez-vous de choses dans les Poëtes, que les Philosophes ont dittes ou deuoient dire ? Je ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de feueré. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes ? Combien de vers dans Publius, qui pouoient auoir lieu dans vne tragedie ? I'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne ceste quatriesme partie de l'Philosophie que nous venons de traiter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptees pour nostres.

*N'en bien n'est point à nous, quand les Cicurs*  
B v.

## 34 LES EPISTRES

*nous le donnons.*

Il me souvient qu'autrefois vous m'en auiez dit vn de vostre façon sur le mesme suiet, qui a bien meilleure grace, & moins de paroles.

*Rien n'est à nous que Fortune ait fait nostre.*  
En voicy encor vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

*Ce qu'on nous baille, on nous le peut oster.*  
Je ne vous mets pas cela en compte : car il n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.

~~~~~

EPISTRE IX.

ARGVMENT.

- I. Le Sage est inuincible aux incommo-
ditez, mais non insensible. Il aime
d'auoir vn amy, mais n'en ayant point,
il s'en peut passer.
- II. Il faut aimer pour estre aimé. Le
contentement de faire vn amy est plus
grand que de l'auoir.
- III. Les Vrays amis ne visent qu'au bien
de ceux qu'ils aiment. Des amis de
Fortune.
- IV. Le Sage pour Viure heureusement, se
peut passer de tout le monde, mais pour

Vivre, non.

*7. Le Sage est content de sa condition,
& le fol au contraire.*

1. **Q**U'EST-CE QUE VOUS ME demandez mon aduis de
la reprehension que fait Epicure
en vne Epistre, de ceux qui disent que le
sage est content de soy-mesme, & par
consequent qu'il n'a que faire d'amis:
c'est vne reproche que fait Epicure à
Stilpon, & à ceux qui ont comme luy
iugé que ce fust le souuerain bien d'auoir
vne ame insusceptible de toute apprehen-
sion. Mais nous equiuoquerons, si pour
exprimer l'*apathé* nous voulons vser du
mot d'impatience, parce qu'il semblera
quelquefois qu'il ait vn sens tout con-
traire à celuy que nous luy voudrions
donner. Car nous voudrions parler de ce-
luy de qui l'ame est si ferme & si vigou-
reuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui
la puisse esmouuoir; & il semblera que
nous l'entendions d'un homme ffoiet,
tendre, & à qui seulement vne picqueure
du doigt fasse perdre le iugement. Voyez
donc si nous ne ferions point mieux de di-
re vne ame invulnerable, ou vne ame
mise hors de toute souffrance. Voicy la
difference qu'il y a d'eux & de nous. No-
stre Sage est invincible aux incommo-
ditez, mais non insensible: le leur y est

36 LES EPISTRES

insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien aise d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait en soy dequoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme : que si par quelque maladie ou en vn combat, vne main luy est coupee, cét accident qui luy diminue le corps, ne luy diminue point son contentement; si par quelque inconuenient il perd vn œil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi aisé mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire point ce qui luy manque; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien : aussi, le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne vueille point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd, il ne desesperere point, parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statue, il en peut incontinent faire vne autre; luy tout de mesme, qui est grand Maistre en la science de faire des amitez, aura bien tost recouré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre? Je le vous diray, pourueu que nous demeurions d'accord que dés à ceste heure, ie vous

DE SENEQUE. 37

paye ce que ie vous doy , & que pour le regard de cette lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

II. Heccaton dit ? Ie vous apprendray vne recepte d'amour , sans drogue , sans herbe , & sans charme quelconque : Voulez-vous qu'on vous ayme , aimez. Les amitez nouvelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Auoir , & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amis estoit plus doux que de les auoir , comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Ceste sollicitude occupee à son ouurage luy est vn contentement extrême en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau , cette pensée s'euanoïit, pource qu'alors il ne iouït que du fruit de son art , au lieu qu'il iouïssoit de son art mesme , quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice : mais l'enfance à ie ne sçay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cette heure à nostre propos.

III. Le Sage , encore qu'il se contente de soy-mesme , ne laisse pas de vouloir auoir vn amy , sinon , pour autre chose , au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si louable comme l'amitié : Non point , disoit Epi-

38 LES EPISTRES

cure, pour auoir qu'il se tienne auprès de luy quand il sera malade; qui, s'il est en prison, luy aide à s'en retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en nécessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui reçoive ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y trouuer le remede de ses incommoditez. Il achettera comme il a commencé: il a voulu auoir un amy qui luy ostast la chaine des pieds, le clou n'en sera pas si tost riné, qu'il ne prenne congé de luy: ce sont amitez à la iournée: un amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si longtemps qu'il en apportera: c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts auprès des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatus. Les amis fuyent les occasions d'estre éprouuez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, & des autres qui trahissent infidèlement ceux qui ont fait profession de bien aimer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy pource que c'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'ensollicite, il ne prise quelque chose au pre-

DE SENEQUE. 39

indice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'avoir un amy, afin d'avoir quelqu'un de qui j'assiste les necessitez, accompagner le bannissement, & deffendre la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin? Ceste amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negotiation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des Amans n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié; on peut dire que c'est vne amitié insensee: En voyez-vous quelqu'un qui ayme sa Maistresse pour le gain, pour l'ambition, ou pour l'honneur? l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration extérieure, & n'allume l'ame d'autre desir que de la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc se peut-il faire qu'une cause qui est honneste, fasse naistre vne volonté qui ne l'est point? Vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain, & sans dessein de se fortifier contre la Fortune, ne s'en puisse approcher,

40 LES EPISTRES

comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait provision comme d'un remède aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son thrône & la met au rang du commun. Le Sage se contente de soy. C'est une parole, mon grand amy, que beaucoup de gens interpretent mal: ils la separent de la communauté de toutes choses, & ne veulent point quelle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer cette proposition à des bornes, & ne s'estend pas indifferemment à toutes choses.

IIII. Le Sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde: mais pour viure, non: car en ce dernier il peut auoir à faire de beaucoup de choses: Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir une ame purgée de mauuaises affections, eleuée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à serir du plus effroyable visage que la Fortune luy scauroit monstrier. Voicy la distinction qu'en fait Cryssippus. Il dit que le Sage n'a faute de rien, & que toutesfois il a besoin de beaucoup de choses, le fol au contraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'en scait point vsur: mais il a faute de toutes. Le Sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses necessaires au seruice de la vie: Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute, pre-

DE SENEQUE. 41

suppose de la necessité : or il n'est rien
necessaire au Sage. C'est pourquoy bien
qu'il soit contenu de soy-mesme , il ne
laisse pas d'auoir besoin d'amis , & met
peine d'en acquerir le plus qu'il peut , non
pour viure heureusement , car c'est chose
que de soy-mesme il peut faire , quand
il n'auroit pas vn amy. Le souverain bien
trouue en la maison toute la prouision
qui luy fait besoin pour son seruice : il
ne va rien emprunter dehors : il ne dé-
pend d'autre que de soy-mesme ? & s'il
en vient là , que de mandier quelque
chose , il est à la discretion de la Fortune
& ne fait plus qu'il parle de sa liberté.
Ouy , mais quelle triste condition sera
celle du Sage , si prisonnier entre les
mains des ennemis , en quelque terre
lointaine , ou retenu en quelque long
voyage sur mer , ou ietté par la tempeste
en quelque riuage solitaire , il ne se trou-
ue en toutes ses incommoditez : secours
de l'assistance ny de la consolation d'un
seul amy ? Il fera ce que fit Iupiter,
quand apres la resolution vniuerselle du
monde toutes choses estoient retournees
en leur confusion premiere. Tandis que
la nature est quelque temps sans recom-
mencer la generation , il rappelle à soy
toutes ses pensees , & se donne luy-mesme
le contentement de s'entretenir. Le Sage a
moyen d'en faire de mesme : il se resserue en

4. LES EPISTRES

foy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soy. Avec ce contentement il se marie: avec ce contentement il fait des enfans; & toutefois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'utilité ne le porte point aux amitez: c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust, nous cherissons la societé comme nous abhorrons la solitude; La nature, qui s'est proposée de faire viure les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neanmoins, quoy que le Sage ayme extrêmement ses amis; qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquérir; & que bien souuent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme; si faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme apres sa ville prise, & sa femme, & ses enfans perdus, il se retiroit tout seul, avec vn esprit à quiles aduersitez n'auoient rien osté; Demetrius, celuy qui pour le nombre des villes qu'il auoit forcees estoit appelé *Poliorcetes*, luy demandant s'il auoit rien perdu: Le porte, dit-il,

DE SENEQUE. 43

font mon bien sur moy : parole certainement qui tesmoigna la force du ressort de son ame , & qui fut victorieuse sur la victoire mesme. Et de fait , Demetrius l'oyant ainsi parler , fut si confus , que presque il ne sçauoit s'il auoit vaincu. Tout mon bien est avec moy : ma iustice, ma vertu, ma temperance, ma prudence: & ceste resolution que i'ay tousiours eue de n'appeller point bien ce qu'on me peut oster , ne m'ont point esté emportees. Les voicy qui m'accompagnent aussi entieres, & aussi miennes qu'auparauant. Si nous nous estonnons de voir quelques animaux passer au trauers du feu , sans qu'il leur fasse mal : combien auons nous plus de sujet d'admirer cet homme , qui par la prise de sa ville , enuélépé dans le feu, le fer, & les ruines , a trouué moyen sans blessure ny perte quelconque de s'en dégager ? Vous voyez en cela comme la conqueste de tout vn peuple est bien plus aisée que celle d'un homme seul. Vn Stoïque tient le mesme langage , & aussi bien que Stilpon parmy le sac & la flamme des villes prises , conserues ses biens , & les emporte en toute assurance avec soy. Il est content de soy-mesme , & dans ces bornes limite sa felicité : Ne pensez pas qu'il n'y ait que nous de qui les paroles soient releues. Epicure mesme , qui se mesle de reprendre

44 LES EPISTRES

Stilpon, parle de mesme, ie m'en vay vous dire ce que c'est, & cō bien que ce iour icy ne soit plus du compte, vous ne laisserez pas, s'il vous plaist de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere seroit le patrimoine d'un homme seul, il est miserable, s'il ne pense avoir assez: ou bien si vous l'aymez mieux en autres termes (car il faut prendre plustost garde au sens qu'aux paroles.) Quand un homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela pars d'un sens commea, & que ce sont leçons que fait la nature à toutes sortes d'esprits, vous trouverez en un Poëte comique.

Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.

Car que peut-il chaloir comment vous soyez, si vous pensez estre mal? Et quoy donc à vostre compte un qui sera vilainement riche, & qui aura force valets, mais encore plus de maistres, sera bienheureux, pourueu seulement qu'il vueille dire, qu'il s'estime tel? Je n'ay que faire de ce qu'il dit; Je regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour un iour, mais ce qu'il peut continuellement; n'ayez pas peur que cette magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en un homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le Sage capable de se plaire;

Toute folie porte avec elle vn degoust de la condition.

~~~~~

## EPISTRE X.

### ARGUMENT.

I. Les meschans ne doivent point viure seuls.

II. Quels doivent estre les vœux des gens de bien.

III. Qu'il faut viure avec les hommes comme veus de Dieu, & parler avec Dieu, comme escouteZ des hommes.

I. **JE** suis toujours d'un mesme avis. Fuyez les grandes compagnies: fuyez les petites: fuyez mesme la conuersation d'un homme seul: voyez ou va mon iugement. Je ne sçache personne de qui ie vous permette la communication, & toutefois ie vous oze bien laisser entre vos mains. On conte que Crates, escolier de ce mesme Stilpon, de qui i'ay fait mention en ma precedente, voyant vn ieune homme se promener à part, luy demanda ce qu'il faisoit seul? A quoy le ieune homme ayant respondu,

## 46 LES EPISTRES

qu'il s'entretenoit avec luy-mesme, Crates luy repliqua, Donnez-vous bien garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez avec vn homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes aupres de ceux qui pleurent vne personne morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les induise à se faire mal. Il faut en faire de mesme aux mal-aduisez : car comme ils n'ont personne qui diuertisse leur dangereuse inclination, ils se proposent des choses pernicieuses, & iamaïs ne sont sans quelque imagination funeste, ou pour eux ou pour autrui. C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils ont de mauuaises intentions ; qu'ils tirent au iour tout ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché ; prouoquent leur audace ; irritent leur paillardise, & sollicitent leur colere par les moyens qu'ils luy mettent en auant de se vanger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se decourrir à personne, & de ne craindre point d'estre accusez, est perdu pour eux, ils se decouurent & se trahissent eux-mesmes. Voyez donc combien i'espere de vous, ou plustost comme ie m'en confie : Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'in-

Certitude. Je ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Je me resjouiens de quelque langage que ie vous ay oüy tenir, plein à la verité d'une grandeur de courage vraiment solide, & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Je m'en resjouis dès l'heure, & dis en moy-mesme : Ce ne sont pas là des paroles qui viennent du bout des levres : le fondement en est plus auant : voycy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres : il n'a pas eue de se perdre : c'est ainsi qu'il faut parler : c'est ainsi qu'il faut viure.

II. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur : n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé : quittez-les de vos vœux precedents : faites-en de nouueaux : Demandez-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn corps sans malice : ce sont-là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font jamais mauuais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

III. Mais afin que selon ma coustume vous ne receuiez point ma lettre sans quelque present, ie vous diray vne chose tres-veritable que j'ay apprise dans A-

## 48 LES EPISTRES

chenodorus. Vous pouviez dire que vous estes hors de toute passion , quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu , que vous ne luy puissiez demander tout haut , & à la veüe de tout le monde. Car aujourdhuy , quelle folie est celle des hommes ? Ils ne desirerent rien de si mal-honneste , qu'ils n'osent demander à Dieu : tous leurs vœux sont autant de crimes. Si quelqu'un fait semblant de s'approcher d'eux , ils se taisent tout aussi-tost : & content à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrions point tenir cette maxime pour vne regle de vie : vivez avec les hommes , comme veü de Dieu : parlez avec Dieu comme escouté par les hommes.

~~~~~

EPISTRE XI.

ARGUMENT.

- I. Il deffend ceux qui rougissent.
- II. Les habitudes naturelles ne se peuvent changer.
- III. Il se faut toujours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions , afin de ne faire

faire rien mal à propos.

I. **M**E me suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay reconnu son iugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé de parler. Je pense qu'il m'e laissera le goust qu'il m'a donné : car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de préparé, parce que ie l'ay surpris : il y auoit desia quelque temps qu'il estoit retenu à soy, que la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune-homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage, tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais, quelque assurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiere, & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les défauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'esprit : Ce qui naist avecque nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent iamais en grande assemblée qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort ; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entrechoquent, la langue begaye, & les

50 LES EPISTRES

levres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections : la nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmités, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroist dauantage aux personnes ieunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus deliée. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garentissent point. Il y en a qui ne sont iamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils auoient espendu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y auoit rien de moins effronté que Pompee : iamais il ne parloit deuant deux personnes qu'il ne rougist : aux assemblees cela luy estoit infailible. Il me souuient qu'on fit vn iour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque tesmoignage : Il deuint rouge, & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nouveauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accoustumance pour vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car

DE SENEQUE. 51

comme il y en a de qui le sang ne bou-
ge iamais de sa place ; Aussi en est-il
qui l'ont si remuant, qu'il ne leur pent
rien arriuer , que tout aussi-tost la cou-
leur ne leur vienne au visage. La sa-
gesse , comme i'ay dit , n'y sert de
rien : autrement la nature mesme se-
roit en sa domination. Quoy que l'hom-
me fasse , & quelques reglements qu'il
donne à son Ame , les habitudes que
la temperature du corps & la condition
de sa natiuité luy donnent , ne se sepa-
reront iamais d'auecque luy. On ne
les peut , ny chasser quand on les a,
ny faire venir , quand on ne les a point.
Les Comediens qui se meslent de con-
trefaire nos passions , nos craintes,
nos estonnemens , & nos tristesses ;
quand ils veulent représenter la honte,
tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de bais-
ser la teste , d'humilier leurs paroles , &
tenir les yeux fichez en terre : mais de
rougir , il n'y a moyen. Le commande-
ment & la deffence y sont inutiles. Aussi
la sagesse , qui connoit bien qu'elle n'y
peut de rien seruir , ne nous y promet
point de remede : c'est chose qui vient
sans qu'on l'appelle , & qui s'en reua sans
qu'on la chasse , comme ne dependant
d'ailleurs que de sa propre iurisdic-
tion.

Ma lettre veut que ie la finisse par vne

LES EPISTRES

sonence: en voicy vne tres-vtile & tres-salutaire, que ie voudrois qui vous fust graue au cœur.

I I. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellement éclairés, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, mon grand amy, est d'Epictete, qui non sans cause, a iugé, que nous auons besoin d'un gardien & d'un precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit rien faire qu'en la presence d'un tesmoing. Il est bon que nostre ame se propose quelque personne de merite à reseruer, & de qui l'autorité l'oblige à ne faire ny penser chose qui soit mal à propos. O que bien-heureux est l'homme qui a ceste puissance, que non à le voir, mais à se la représenter seulement, on se fasse homme de bien! & bien-heureux celuy tout de mesme, qui en peut tellement respecer vn autre, qu'il ne faut que la seule souuenance, pour le remettre, ou le retenir en son deuoir! Quiconque est capable de rendre ce respect, sera bien-tost digne de le recevoir. Je vous conseille donc de choisir Caton. S'il vous semble trop roide, prenez Lælius, qui n'est pas si bandé, ou bien quelque autre de qui le parler, la vie, & le visage

où se manifeste l'interieur, vous seroient plus agreables. Montrez-le vous à toute heure, ou pour estre en la garde, ou pour vous composer à son imitation. Je vous dis encor vn coup ; que nous auons besoin de quelqu'un sur lequel nous prenions les preceptes de nostre vie : sans vne reigle, il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.

EPISTRE XII.

ARGUMENT.

I. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.

II. La jeunesse n'est pas sans plaisir.

III. Estre prepare à mourir tous les iours.

IV. Il est en nous de finir nos miseres, quand il nous plaist.

5. **E**n quelque part que ie me tourne, ie trouue par tout des tesmoignages que ie suis vieil. Ie m'en estois allé en ma maison aux champs, & me plaignois de ce qu'il me coustoit à l'entretenir, la responce de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa faute ; mais

54. LES EPISTRES

que le bastiment estoit vieil, cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse fait faire. Que dois-ie penser de moy : si le temps a usé les pierres qui sont de mon âge ? Cela m'ayant mis en colere, ie pris le premier subiet qui se presenta de m'attaquer à luy, & luy dis : Il se connoit bien aux plantes qu'ils sont mal entretenus, ils n'ont point de fueilles, les branches en sont tortuës & pleines de nœuds : comme le pied en est miserable & rude, si vous auiez esté curieux de les déchauffer, & de leur rafraichir la racine, ils ne seroient pas comme cela, il me iure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouuoit faire, & qu'il n'estoit pas possible d'en auoir plus de soin qu'il en auoit, mais que les arbres estoient vieux. Cecy demeure entre nous : Je les ay plantez, & en ay veu les premieres fueilles. Comme ie me tourne vers la porte, ie demande qui est ce bon homme, qu'on a mis là si à propos, comme prest à partir. Où l'avez-vous pris ? qui vous a fait apporter ceans le mort d'une autre maison ? & luy alors ; Ne me reconnoissez-vous point, Monsieur, ie suis Felicio, à qui vous avez donné tant de pourpres, & qui a tant esté vostre mignon, le fils de Philofitus vostre Fermier. Je vous iure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble ? n'est-ce pas là un

DE SENEQUE. 55

beau personnage pour auoir esté mon mignon? Penſez comme cela ſe peut faire : les dents luy tombent.

II. L'ay ceſte obligation à ma maiſon, qu'en quelque part que ie regarde, ie voy des marques de mon âge. Embravons-la, & faiſons amitié avec elle. Elle a des plaiſirs, pourueu qu'on les ſçache prendre. Les pommes ne ſont iamais meilleures, que quand la ſaiſon ſ'en paſſe ; La principale beauté de l'enſance eſt en la ſortie ; Le dernier verre de vin ſemble toujours le meilleur aux yurons, parce que c'eſt celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme eſt en la fin. L'âge qui commence à deſcendre, & qui toutesfois n'eſt point encore au precipice, eſt celuy qui nous contente le plus ; Et ie croy que celuy meſme qui eſt au bas de la tuile, n'eſt pas ſans plaiſir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy eſt pas peu de volupté que de n'auoir que faire de volupté. Qu'un homme a de repos en l'eſprit, quand ſes paſſions ont pris congé de luy?

III. Vous me dites que c'eſt choſe faſcheuſe de ſe voir à deux doigts de la mort. Premièrement un vieil homme n'a pas plus de ſuiet d'y penſer qu'un ieune : car c'eſt choſe où nous ne ſommes

56 LES EPISTRES

pas appelez par le nombre des ans ; & puis il n'y a personne si chargée de iours, qui avec apparence ne se puisse promettre d'en vivre encor vn. Or vn iour est vn degré de nostre vie : tout nostre âge est vn ouurage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands. Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est celuy qui comprend depuis la naissance iusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence, nostre enfance est contenue en l'autre, & puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le iour encore moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin : il marche du leuant au couchant. C'est pourquoy Heraclitus, qui pour ses façons de parler mal-intelligibles, a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout iour est pareil à l'autre : ce que les vns ont interpreté, qu'un iour est pareil à l'autre en nombre d'heures : & ils ne mentent point, parce que si le iour est vn espace de vingt-quatre heures, il faut necessairement que tous les iours soient égaux, pource que ce qui se perd au iour, se trouue en la nuict : les autres entendent que sous les ieux se ressembloient, d'autant

DE SENEQUE. 57

qu'en plus lōg espace de temps qui puisse estre, vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde. Le Soleil fait cette egalité, par la vitesse reglée, qui iamais ne fait du chemin vne fois plus que l'autre. Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fist fourniture entiere de la somme. Ce Pacurins, que le bon usage rendit propriétaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enscue-ly dans le vin & dans les festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-mesme les funerailles, estoit porté de sa table en sa chambre; entre les applaudissements de ses bandaches, avec un concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu*. Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons en gens de bien, ce qu'il faisoit en meschant: ne nous allons point coucher, sans dire avec vne façon qui resmoigne nostre contentement,

Au gré de mes desirs j'ay mon cours acheué.

Si Dieu permet qu'une autre fois nous voyons le soleil, à la bonne heure. Vn homme est tres-heureux, & se peut vrayment dire à soy, qui ne se gese point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit, l'ay vescu, ne se

38 LES EPISTRES

leue iamais que son profit ne luy soie
assuré.

I V. Mais il est temps de clorre ma
lettre : Il me semble que i'oy que vous
demandez si elle vous doit aller treuver
les mains vuides. Ne vous souciez : elle
portera quelque chose , & non vne seule
chose , mais beaucoup : Car y a-t'il rien
de plus estimable que ceste parole que
ie luy baille pour vous porter ? C'est
vne chose tres-fascheuse de viure en ne-
cessité : mais il n'y a point de necessité
qui nous oblige d'y viure. Pourquoi
n'y en a-t'il point ? pour ce que de tous
costez nous ne voyons que chemins bien
courts & bien aisez , qui nous menent à
la liberté. Rendons graces à Dieu , que
nul qui s'en vueille aller du monde , n'y
peut estre retenu. Nous en sortirons , si
tost que nous en aurons enuie , & foule-
rons aux pieds toutes les necessitez qui
nous en voudroient empescher. Ouy,
mais direz-vous , cela vient de la bouti-
que d'Epicure. Pourquoi faites-vous vn
present du bien d'autrui ? Ce qui est ve-
ritable , est mien. Ie ne veux cesser de
vous alleguer Epicure , afin que ces Se-
ctaires qui avecque passion s'attachent
aux opinions particulieres de quelqu'un,
& regardent , non ce qui est dit , mais
par qui , sçachent que quand les cho-
ses sont parfaitement bonnes , tout le

monde a droit d'en prendre sa part.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE XIII.

ARGUMENT.

I. Nul ne peut sçavoir sa force , sans l'avoir essayée.

II. Les apprehensions du mal à venir, sont quelquefois fausses, & toujours inutiles.

III. Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.

Vous avez du cœur assez, ie le sçay bien, puis que devant que la Philosophie vous eust fortifié, vous preniez desia plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à ceste heure, que vous êtes venu aux mains avec elle, & avez reconnu vostre force, vous avez bié plus de resolution. Nous ne sommes jamais asseurez de la résistance que nous pouvons faire, que nous n'ayons veu paroître beaucoup de difficultez de toutes parts; & qu'il n'en soit venu quelques-

60 LES EPISTRES

vnes iufques à nous. C'eft en ceft-
preuue que fe remarque vne ame vraye-
ment genereufe, & qui n'eft point capa-
ble de feruitude. Il eft mal-aifé qu'un
Athlete qui n'a iamaïs eu coup, ay ar-
rainte, puiſſe aller au combat avec la
meſme aſſurance que celuy qui y a ver-
ſé du ſang, à qui les dents ont ſonné de
coups de poing; qui porté par terre d'un
crot en jambe, a regagné le deſſus de ſon
ennemy; à qui, s'il eſt tombé, le courage
eſt demeuré debout; & qui auant de fois
qu'on l'a ietté bas, auant de fois s'eſt re-
leué, toujours opiniâtre à diſputer la
victoire, & iamaïs diſpoſé à ſe confeſſer
vaincu. Pour demeurer donc en ma ſimi-
litude; Vous eſtes beaucoup de fois tom-
bé ſous la fortune; & cependant vous ne
vous eſtes iamaïs rendu; mais toujours
reueſſant ſur vos pieds auez recommencé
la lutte avecque plus de courage qu'a-
parauant. La vertu n'eſt iamaïs ſi forte
qu'après qu'on l'ay a donné quelque ſu-
iet de ſe piquer.

I I. Toutesfois ſi vous le trouuez
bon, voicy du ſecours que ie vous en-
ue, pour vous en ſeruir, cômme vous en au-
rez beſoin. Il y a plus de choſes qui nous
font peur, qu'il n'y en a qui nous font
mal: & bien ſouuent nous ſommes en
peine pluſtoſt par opinion, que par ef-
fet. Ie ne parleray point en Stoïque,

DE SENEQUE. 61

mais rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine, pour n'aller pas si bandé avec vous: car ils ne tiennent point que tous ces accidens qui sont les suiets ordinaires de tant de gemissemens, soient choses qui merhent seulement qu'on en fasse cas: laissons-là ces paroles, qui certainement sont veritables, mais que tout le monde n'est pas capable de goûter. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous faciez point miserable devant le temps; puis que ce que vous appréhendez qui vous doive accabler, n'arrivera peut-être iamais: que s'il doit arriver quelque iour, pour le moins il n'est pas encore arrivé. Il est des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut: d'autres où nous nous affligeons plus tost qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, sans qu'il y ait du tout point de suiet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes: nous la prevenons aux autres: & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premières, pource que la chose est en controverse, & qu'il y a contestation de cause, remettons les à une autre fois: ce qui seroit d'oger à mon advis: seroit insupportable au vostre. Il en est qui rient quand on les fouët, & d'autres qui pleurent pour une chiquenarde: une autre fois nous en mettrons la dispute

62 LES EPISTRES

sur le tapis , & verrons si c'est leur force ,
ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Fai-
ses vne chose pour moy , quand vous ver-
rez tous ces caïcoleurs qui vous diront
qu'il y a bien de la compassion en vostre
fait , pensez plustost à ce que vous sentez ,
qu'à ce que vous oyez : consultez avec
vostre patience ; & puis que vous sca-
uez mieux vos affaires que nul autre ,
faites vous ces questions à vous-mes-
me : Qu'y a-t'il pourquoy ie leur fais
tant de pitié ? D'où leur vient cette peur
d'approcher de moy ; comme s'il y auoit
de la contagion en mon mal-heur & ce
dequoy ils me plaignent est-il si mau-
uais , ou peut-estre y a-t'il point plus de
honte que de mal ? N'est-ce pas sans oc-
casion que ie me tourmente , & que ie
me figure du mal en vne chose qui n'en
a point ? Voulez-vous connoistre s'il y a
suiet de vous affliger ou non ? En voicy
la regle. Nous nous affligeons , ou pour
le present , ou pour l'aduenir , ou pour
tous les deux ensemble. Du present , le
jugement en est bien-aisé à faire : si le
corps est libre , s'il est en bonne disposi-
tion , & que d'ailleurs nous n'ayons pas
receu d'injure qui nous ait apporté quel-
que douleur , nous verrons comme tout
ira demain : pour aujourd'huy nous n'a-
uons point de besongne. Mais ie voy
qu'il m'en va venir : Regardez premie-

rément si vos conjectures ont de l'apparence : Car la plupart du temps nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement, & prenons l'alarme en nos affaires, aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand amy, que nous sommes faciles à recevoir des impressions : nous n'essayons point de convaincre ce qui nous veut faire peur, & ne nous donnons pas le loisir de l'éplucher, mais nous nous effrayons tout aussi-tôt, & nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne poussière émuë par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur, prennent l'épouvente, & mettent leur armée en vn desordre, qu'il n'est pas bien-aisé de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres : Ce qui est certain, a sa mesure, qu'il n'outrepasse point ; l'incertain est remis à la discretion de l'ame estonnée : pour l'imaginer grande ou petite, comme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediabiles que celles qui n'ont point de source : aux autres la raison manque ; en celles-cy l'entendement. Examinons donc les choses comme il faut, & ne passions point legerement par dessus. Il est vray-semblable qu'il nous

24 LES EPISTRES

arriuera quelque mal, mais au moins il n'est pas encore vray. Combien aurons nous venu de choses non attendues, & combien d'attendues qui n'ont point comparu le veux que sans faillir, il nous en arrive que soit d'aller au deuant de la douleur ? nous l'aurons assez tost quand & le mal. Cependant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous ? le temps : il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens, qui seront surfeoir ou receller le peril, ou l'enmoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons brûlées, où ceux qui estoient dedans, n'y sont pas demorez : il en est tombé de qui la chute n'a fait mal à personne. L'épée a quelquefois esté revenue sur le point que le bras estoit haussé pour frapper : & s'est trouué des criminels qui ont plus vescu que l'exécuteur qui les auoit menez au supplice. La mauvaise fortune a de la legereté comme la bonne ; il peut estre, & aussi n'estre pas : quoy que c'en soit, il n'est point : proposez-vous quelque chose de meilleur. Il est des fois que sans aucun signe apparent qui presage rien de mal, l'esprit s'imprime de fausses imaginations, ou pour l'ambiguité de quelque parole, qu'il interprete à son desauantage, ou pource qu'il se persuade que quelqu'un duy queille plus de mal qu'il ne fait, &

ne pense pas combien il est en colere, mais combien, s'il y estoit, il auroit moyen de luy faire déplaisir. Or il ne faut plus parler de viure, ny d'estre iamais autre que miserable, si nous voulons auoir autant de craintes, comme il y a de choses qui nous peuvent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance, & des presentes la Resolution. Si non, seruez-vous d'un vice contre l'autre: meslez de l'esperoir à vostre peur. En toutes les choses que nous apprehendons, la plus apparente n'est point si certaine, comme il est certain que nous ne sommes pas tombez en tous les perils qui nous ont fait craindre, & que nous auons esperé beaucoup de biens qui ne nous sont point arriuez. Mettez donc l'Espoir & la Crainte en la Balance, & de quelque costé qu'elle panche, s'affectez-vous, & croyez ce de quoy vous auez le plus d'ennie. Si la plûpart des opinions est pour la Crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que c'est la coustume de la plus part des hommes, d'estre en une anxiété perpetuelle; encore qu'ils n'ayent point de mal, & que pour certain il ne leur en doie point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlez, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils veillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit;

66 LES EPISTRES

c'est vn homme de neant , que celuy qui me l'a dit , ou c'est vn menteur , ou c'est vn niais à qui on a fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laissons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous épouvante , comme le certain : & pource que nous ne gardons point de mesure , il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. I'ay honte de parler avecque vous de cette façon , & de vous donner des foibles remedes. Quelqu'un vous dira peut-estre , que cela n'arriuera pas : & vous , dites-luy : quand il arriueroit, qu'en fera-t'il ? nous verrons ce qu'il en fera : s'il arriue , ce sera peut-estre pour mon bien : ma mort fera de l'honneur à ma vie. La cigue a fait la reputation de Socrate. Ostez à Caton ce poignard protecteur de la liberté , vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en auez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir. Je vous pousse en vne part où vostre inclination vous meinera ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né : ayez d'autant plus de soin d'accroistre vne chose qui est vostre, & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre , apres y auoir mis sa marque , c'est à dire, apres luy auoir baillé quelque paro-

DE SENEQUE. 67

le magnifique à vous porter : Entr'autres maux qu'à la folie , elle a encore celui-cy , qu'elle commence tous les iours de viure. Pensez , mon grand amy , ce que cela veut dire , & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hommes , qui châque iour font de nouveaux fondemens de leur vie , & commencent des desseins au monde , sur le poinct qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn : vous verrez des vieillards courir apres les honneurs , se preparer à des voyages , & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoient que vingt ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure , quand l'âge commande de mourir ? Je ne vous dirois pas qui est l'auteur de cette sentence , si ce n'estoit qu'elle est des plus secretes , & des moins publiées de celles d'Epicure , que ie vous ay protesté que ie louerois & adopterois , quand elles me sembleroient le mériter.

travaillé de crainte, inquieté de sollicitudes, & rendu le but de toutes les iniures que le mal-heur nous voudra procurer. Qu'il l'estime trop, n'estime jamais assez la vertu. L'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut auoir: mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le iette au fen, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons contrainct par la conseruation de nostre honneur. Euitons neant-moins non seulement les perils, mais aussi les incommoditez, tant qu'il nous sera possible: Et retirez en vn lieu de repos; faisons ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choses qui luy peuvent apporter du déplaisir. Il y en a, ce me semble, de trois sortes. La pauvre, les maladies, & l'iniure d'un Grâd, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus, parce qu'il vient avec plus de rumeur & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence: ils n'ont ny spectacle qui fasse peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouïr sans s'effrayer. L'autre marche avec vn plus grand equipage. Ce ne sont que fers, que feux, que chaines, qu'espees à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, crois, pieux à trauerser

70 LES EPISTRES

les corps d'un bout à l'autre : chariots à les démembrer : chemises poissées à les rôtir : & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inuenter pour l'assouuissement d'une insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'etonner si nous craignons vne chose qui nous monstre tant de funestes vilages , & nous menace avec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande , qu'il luy en monstre plus d'instrumens ; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut-estre supporté les sentimens ; ainsi , de ces maux qui domptent nos ames , & leur font porter le ioug , il n'y a point de doute que les plus fascheux ne soient ceux qui nous representent la diuersité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux , comme la faim , la soif , les vlcères des intestins , les fièvres qui nous brûlent dans le corps ; mais on ne les voit point : ils n'ont rien de quoy faire monstre , ny qu'ils puissent faire porter deuant eux pour nous effrayer : à ces premiers , comme aux grandes armées , pour vaincre , il suffit de se monstre , & pource le moyen de s'en deffendre , c'est de ne les combattre point.

II. Quand le gouuernement est popu-

laire, il faut craindre le peuple: quand il se manie par vn conseil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers sur qui le peuple s'est remis de sa puissance, pour estre gouverné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes: c'est assez de n'en auoir point l'inimitié. Ainsi le sage ne prouoquera iamais le mauuais gré de ceux qui sont en authorité, mais l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague, s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile vous trauezsez le destroit, vn Pilote mal-aui-sé ne se soucie pas des menaces du vent de midi, qui est celuy de tous ces quartiers que les mariniers craignent le plus: mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du pays, de la marée, & du iugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si décriez par les naufrages quis'y font. Vn homme sage en fait de mesme. Il euit le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire? Mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit point: car en cela consiste vne bonne partie de son assurance, parce que quand vn homme fuir vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

72 LES EPISTRES

III. Pour auiser donc à nous garantir du peuple : premierement ne luy demandons rien : il y a de la noise, où il y a des competeurs : Et secondement prenons garde de n'aüoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster : n'ayôs à despoüiller sur nous que le moins que nous pourrons : ce n'est point le sang qui fait espandre le sang : si quelques-vns le font, cela n'arrive pas bien souvent. Il y en a plus qui demandent la bource, que la vie : Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud : les chemins les plus guettez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Haine, de l'Enuie & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra : le temperament en est bien charouilleux, parce qu'il est à craindre que la suite de l'enuie ne nous meine au Mespris, & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu suiet de craindre, pour ce qu'ils auoient de quoy estre craints : retirons-nous de la circonference au centre : l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se ietter entre les bras de la Philosophie, qui

qui a ie ne ſçay quelle maieſté, reuerée,
 ie ne dis point des gens de bien, mais
 generalmente de tous ceux qui ne ſont
 point meſchans au dernier poinct. Car
 quant à l'Eloquence, & aux autres cho-
 ſes capables de faire quelques remuë-
 mens en vn peuple, quiconque s'en veut
 preualoir, il a auſſi toſt vn aduerſaire
 en teſte. Ceſtuy-cy qui demeure coy, &
 ne ſe meſle que de ſes affaires, au lieu
 d'eſtre mépriſé reçoit du reſpect de toute
 forte de gens: & ceux-meſmes qui ne
 valent rien, ne dedaignent paſde luy fai-
 re honneur. Iamais le vice n'aura l'au-
 thorité ſi grande, & iamais ne ſe fera
 de coniurateurs ſi deſeſperez contre la
 vertu, que le nom de Philoſophie ne de-
 meure ſainct & venerable eternellement;
 il eſt vray qu'à la manier, il y faut com-
 me en toutes autres choſes, apporter de
 la douceur & du iugement.

I V. Trouuez-vous que Caton Phi-
 loſophaiſt comme il faut, de penſer par
 ſon ſeul aduiſ empeschier des guerres ci-
 uiles, ſe ietter au milieu des armes de
 deux furieux; & tandis que les vns ſe
 bandoient contre Pompee, les autres con-
 tre Ceſar, par vne opinion irreguliere,
 les vouloir auoir tous deux pour en-
 nemis? Tout le monde n'approuuera
 pas qu'un homme ſage voyant les
 choſes ainſi diſpoſees, ſe ſoit ietté par-

74 LES EPISTRES

my leur confusion & leur tumulte. **Q**ue pensez-vous faire Caton ? il ne se parle plus de la liberté, c'en est fait, il y a long-temps; la question est à qui servira la Republique. Vous n'y avez que voir: on élit vn maistre. Que vous importe qu'un des deux soit victorieux; mais ce ne sera pas le meilleur: i'ay touché les dernières actions de la vie de Caton; mais les premières ne venoient pas plus à propos au desordre, où desia les affaires commençoient de s'embrouïller: Dequoy luy seruit iamaïs tout ce qu'il sceut crier & tempester, que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de crachats hors de la place, & tantost du Senat le trainoit en la prison? Mais vne autre fois nous disputerons, s'il est des choses; où le Sage, quoy que sa peine doïue estre inutile, ne doïue pas laisser de l'employer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point suiet à la mauuaise grace d'un Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarrassent point aux affaires du monde; & faisant les reduits, n'ont soin que des Loix, qui enseignent aux hommes à faire bien. Le Sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques: & se gardera que par vne façon de viure extraordinaire, il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me deman-

dez, si vous comportant de cette façon, vous serez hors de tout danger ? C'est chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à vn Temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port: mais que pensez-vous qu'il se fasse en pleine mer? Combien eust-il couru plus de fortune, s'il eust esté d'une humeur active, & remuante: puis qu'en ne faisant rien, il n'a peu se garantir. Quelquefois les gens de bien font mauuaise fin: ie vous l'accorde: mais ce n'est pas si souuent comme les méchants. Vne touche receüe aux habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne: le succès n'est pas de sa iurisdiction. Nous commençons les choses, la Fortune les finit: Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis, & des trauerses: on ne condamne pas le voleur, tandis qu'il fait le coup. Ie vous voy tendre la main, pour auoir vostre rente accoustumee: ie vous la veux bailler en vne piece d'or: Et puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux apprendre, comme l'vsage vous en donnera plus de plaisir.

Y I. Le vray moyen de bien jouir des

76 LES EPISTRES

richesses , c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulez que ie vous nomme, qui me l'a dit: voyez comme ie suis liberal: tout ce que ie vous donne , ie le prends en la bourse d'autrui. C'a esté Epicure , ou Metrodore , ou quelque autre de ceste cabale. Qu'importe qui l'ait dit ? il est dit pour tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses , est en alarme pour elles: qui est en alarme pour vne chose , n'en jouit point, & pense tousiours d'y adiouster: le soin de l'accroissement luy oste la memoire de l'vsage. Il ne bouge du Change avec quelques marchands: s'il est chez luy , c'est avecque des iettons , quelques registres en la main ; & bref de maistre il deuient son procureur & son facteur.



EPISTRE XV.

ARGVMENT.

- I. L'estude & l'agitation moderee sont l'exercice de l'ame ; comme courir, sauter , aller en carosse , & parler haut, sont l'exercice du corps.*
- II. Comme il faut conduire la Voix.*

III. Celuy qui se contente de sa condition, est heureux.

IV. Les biens de Fortune ne donnent point vn parfait contentement, ils sont dangereux, & peu solides.

NOS Peres auoient vne coustume que i'ay encores veüe garder de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres. Si vous estes sain, tout va bien. Nous pouuons dire tout de mesme; Si vous Philosohez, tout va bien, car en cela consiste la santé; Si vous ne Philosohez, vous auez l'esprit malade, & vostre corps, quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la force d'vn frenetique, ou d'vn furieux. Pen-
sez donc à cette santé premierement & puis à l'autre. Vous en auez bon marché, si vous auez seulement la volonté de vous bien porter. La souplesse des bras, la dilatation des espaules, & l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'vne ame bien-faite; & vn homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester: faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez; vn boeuf le fera tousiours plus que vous. L'esprit qui porte vn si pesant corps, est eschorché de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition; Et pource pressez-vous le

78 LES EPISTRES

plus que vous pourrez le corps, & vous lâchez l'esprit. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez: premierement en l'exercice il se fait vne dissipation d'esprits, qui rend l'homme inhabile à la meditation, où il est besoin de se bander. Dauantage la repletion empesche la subtilité: puis il y a certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laissons conduire; ames nees à la seruitude, qui tousiours dans vne estuue, ou dans vn cabaret, pensent auoir fait vne bonne iournee, quand ils se sont fondus en sueur; & d'un repas à l'autre mettent si peu d'interualle, que pour se remplir, ils ont bien à peine loisir de se vuider. Boire & suer sont la vie d'un Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de temps; qui est ce qu'il faut principalement considerer; comme sont la course, le mouuement des bras, en leuant quelque chose de pesant en la main: & le saut en haut, ou en auant, ou bien le Salien, autrement & plus iniurieusement appelé le saut du foullon: prenez celuy que vous aymeriez mieux: il ne vous donnera point de peine, quand vous-vous y serez accoustumé. Quoy que vous fassiez, ne soyez guere avec le corps, que vous ne reueniez inconti-

nent à l'esprit. Passez le iour & la nuit à l'exercer: c'est chose de peu de trauail, que vous pourrez faire au froid, & au chaud: la caducité mesme de l'âge ne scauroit vous en empescher. La sollicitude en peut estre infructueuse, & est vn bié qui amende de vieillir. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyiez iamais sans vn liure, ou sans tablettes en la main. L'esprit mesme a besoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la litiere donnent de l'agitation au corps: & n'empeschent point d'estudier. Vous auez moyen d'y lire, d'icter, parler & escouter: comme aussi ce sont toutes choses que vous pouuez faire en vous promenant. Il y a mesme quelque exercice à parler haut.

II. Toutesfois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, & puis la rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'un de cette race de gens à qui la faim a fait appréhendre tant de nouuelles inuentions: vous en trouuerez qui vous conduiront les pas avec tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre; prendront garde iusques à l'enseure de vos iouës, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire, croistra.

80 LES EPISTRES

leur audace à les commander. Et quoy donc ? tout aussi-tost que i'ouuriray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teste ? C'est vne chose si naturelle de hauffer la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident, gardent cét ordre de parler au commencement, & de ne crier que sur la fin : on ne vient pas d'un plein saut aux prieres & aux obtestations. Et pource vous suiuerez en cela l'humeur où vous ferez : & tantost avecque vehemence vous vous irriterez contre ce qui vous semblera blasmable : & tantost irez plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous ferez sur le point de clorre vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas ; mais qu'elle descende en sorte, qu'on y remarque la modestie de celuy qui la gouuerne, & non l'intemperance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas osté d'un petit boubier : mais outre cela ie vous veux faire un present, qui ne vous fera pas desagreable : voicy un enseignement bien digne d'estre noté.

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude & apprehension de l'aduenir. Demandez-vous de qui est ce precepte ?

DE SENEQUE. 81

de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons ; la vie des fols , de quelle vie entendons-nous estre ? de celle des fols à marotte , & à chaperon ? Non , ie ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par des concupiscences furieuses, nous laissons emporter à des choses nuisibles , ou pour le moins incapables de nous saouler jamais ; qui sommes toujours mal contents parmy tant d'occasions de contentement , & ne pensons jamais combien l'esprit a de repos , qui ne desire rien ; & de generosité , celuy qui pense estre pourueu de toutes choses , & ne s'attend point à ce que la fortune luy voudra donner. Pource , mon grand amy , representez-vous à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent , regardez combien il y en a qui vous suivent. Vous estes ingrat aux Dieux , & à vostre propre vie , si vous ne considerez combien vous avez deüancé de personnes ; Mais que vous importent les autres , puis que vous vous estes deüancé vous-mesme ? Donnez-vous des bornes , que quand vous voudriez , il vous soit impossible de passer.

I V. La durée de ces biens dangereux n'est pas eternelle , & bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession.

82 LES EPISTRES

S'il y auoit quelque chose de solide , il y auroit dequoy se rassasier ; mais l'alteration ne se passe point pour en boire, & tousiours nostre soif trouue quelque chose qui la sollicite en apparence specieuse d'un breuuage si bien préparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir , pourquoy veux-je plustost impetier de la fortune qu'elle me les donne , que de moy, que ie ne les demande point ? Or à quel le fin les demanderay-je , sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition ? Assembleray-je ? Pourquoi faire ? pour auoir de la peine ? ie suis au dernier iour de ma vie , & si ie n'y suis , ie n'en scaurois estre bien éloigné.



EPISTRE XVI.

ARGUMENT.

I. *La Philosophie doit estre la guide de l'homme.*

II. *La Philosophie est vtile à l'homme, soit qu'une prouidence eternelle gouverne le monde, ou que les choses ar-*

DE SENEQUE. 83

*riuent fortuitement: d'autant qu'elle
enseigne d'obeyr à Dieu, & de souff-
rir les aduersitez avec patience.*

*III. Celuy qui se regle par les loix de la
Nature est riche, qui par celles de
l'opinion, est pauvre.*

1. **N**E ne doute pas que vous ne sça-
chiez bien qu'il n'y a moyen de
viure non pas heureusement, mais passa-
blement, sans l'estude de la sagesse; & que
selon le progres qu'on y fait, on appro-
che plus ou moins de la parfaite felicité:
Mais ce n'est pas tout que de le sça-
uoir, si par vne meditation continuelle
on ne tâche de se confirmer en ceste opi-
nion. Les sages resolutions sont plus
fortes à garder qu'à prendre: il faut per-
seuerer, & ne cesser iamais de vous for-
tifier, que vous n'ayez fait vn bon natu-
rel de ce qui n'est qu'une bonne volenté.
Vous n'avez que faire avecque moy de
tant de paroles, ny de si longues prote-
stations: ie voy bien le profit que
vous avez fait. le sçay d'où vient ce
que vous m'escriuez: il n'y a ny fard ny
déguisement: toutesfois pour vous di-
re franchement ce que i'en pense,
i'en ay desia beaucoup d'esperance,

84 LES EPISTRES

mais de confiance ie n'en puis encore auoir. Faite le mesme scrupule que ie fais : ne soyez ny prompt ny facile à presumer de vous ; épluchez vous bien ; fouillez-vous par tout ; & ne laissez rien, où vous ne regardiez : sur tout aduisez , si vous n'apprenez point plustost à Philosopher qu'à viure.

II. La Philosophie n'est pas vne besongne vulgaire, ny faite pour seruir de monstre. Il y faut moins de langage que d'exécution : on ne l'apprend pas pour nous faire passer le iour , & nous garder qu'il ne nous ennuye de nous reposer. C'est elle qui forme, & qui façonne l'esprit, qui donne des regles à la vie , dirige les actions, monstre ce qu'il faut faire , & ne faire pas ; Et assise continuellement au timon de la barque , nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils : qui ne l'a point, n'est iamais sans apprehension. Il arriue d'une heure à l'autre vn nombre infini d'affaires où nous auons besoin de conseil ; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'un ? Que me sert la Philosophie , s'il y a vn Destin ? que me sert-elle , si Dieu gouerne le monde ? que me sert-elle , si tout arriue fortuitement ? Car ce qui est certain, est consequemment immuable : & quant à ce qui n'est pas , quel moyen

DE SENEQUE. 85

puis-je auoir de me preparer à l'encontre ? soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euénement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous semblera la plus vray séblable, ou les receuez toutes ensemble : il faut, quoy qu'il en soit, tousiours Philosopher ; Soit que le Destin nous ait soubmis à des loix inuariables, soit que Dieu preside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde, c'est tousiours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garentir : c'est d'elle qu'il faut apprendre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter avecque patience les choses que par preuoyance nous n'aurons peu diuertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la Prouidence commande, si nous sommes trainez par la chaine des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellement, ie m'en remets à l'aduertissement que i'auois commencé de vous donner, que vous ne laissiez point refroidir ceste belle ardeur que vous avez,

86 LES EPISTRES

mais teniez vostre ame si ferme en la posture où vous l'avez mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouuement. Je voy bien que dès le commencement de ceste lettre, vous avez faict cōpte qu'elle ne viendrait pas sans estre accompagnée de quelque present. Cherchez bien, & vous le treuueriez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal; ie vous dōne encor du bien d'autrui. Mais pourquoy dis-ie du bien d'autrui? tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne, ie fais estat qu'il est mien, comme cecy d'Epicure. Si vous vous reglez par nature, vous ne ferez iamais pauvre. Si par opinion, vous ne ferez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature, rien ne suffit à l'Opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vn homme seul: possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy: soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere: parez vos maisons de marbre, afin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses, si vous n'y marchez dessus. Adioustez à ces delices des statuës & des tableaux, & generally tout ce que l'Art a iamais fait pour l'assouuissement du luxe, ce ne vous feront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand, & de plus beau. Les desirs de la

DE SENEQUE. 87

Nature sous l'unittez : ceux de l'Opinion n'ont où s'arrester , parce qu'une chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin , trouve quelque bout : qui est égaré , n'en trouve point. Retirez-vous des vanitez , & quand vous voudrez sçavoir si le souhait que vous faites est selon la Nature, ou selon l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres avoir marché long-temps vous trouvez que vous n'estes point encor au bout du chemin , faites compte que ce que vous desirez n'est point naturel.

~~~~~

### EPISTRE XVII.

#### ARGUMENT.

1. *L'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.*
2. *Loüange de la Pauvreté.*
3. *Celui qui veut premierement amasser du bien , & puis s'adonner à la Philosophie , fait la fin de ce qui doit estre le commencement.*
4. *Il ne faut , ny pour la pauvreté ny pour l'indigence , se retirer de la Philosophie.*

## 88 LES EPISTRES

*¶. Le Sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*

*¶1. Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais les changent.*

1. **E**ttez-moy tout ce que vous avez, si vous estes sage ; ou pour mieux dire, si vous le voulez estre, ne pensez qu'à trouver la tranquillité d'esprit: voyezoù elle est, & y courez le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne puissiez démêler, coupez-là. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardent, & dites qu'avant que rien entreprendre, vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez vivre sans rien faire, afin que la pauvreté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner suiet de fâcher personne : En cela vous tenez vn langage qui monstre que vous ne cognoissez pas ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez assez combien la Philosophie tout ensemble est chose profitable : mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si prez, comme il en feroit besoin. Vous ne sçavez pas qu'il n'est point d'occurrence, où nous n'en

puissions tirer du secours , & que nous ne pouvions avoir d'affaires de si grande importance , que son pouvoir ne s'y estende , ny si petites , qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subvenir. Croyez-moy , demandez-luy ce que vous avez à faire , ie m'assure qu'elle ne vous conseilera pas de vous aller scoir en vn con-  
toir , le delay que vous demandez de pourvoir à vos affaires , n'est-ce pas afin que la pauvreté ne vous puisse incommoder ? Mais que direz-vous , si au lieu de la craindre , on vous fait voir que vous avez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Philosophie , & s'y fussent dignement employez , si les richesses ne leur en eussent osté le moyen.

I I. La pauvreté n'a ny faix qui la presse , ny apprehension qui la trouble. Si l'alarme sonne , elle sçait bien , que ce n'est pas à elle qu'on en veut : s'il faut sortir , elle est prestte & ne fait que regarder par où le pauvre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour cela de rumeur au port. Les quais ne sont point couverts de ceux de son train. Il n'est point suivi d'une troupe de valets si grande , qu'il n'y ait pas de viures assez dans le pays pour les nourrir. Peu de ventres sont aisez à paistre quand ils sont reglez , & qu'ils ne desirent de la viande que ce qu'il en faut

## 90 LES EPISTRES

pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoir contenter aux choses qui luy sont nécessaires. Pourquoy donc refuserez-vous la compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement, la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions? Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruct sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

I I I. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux plus faire que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites: ce que vous vous proposez d'acquérir, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez avoir, avant que rien acquérir. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dittes que vous voulez acquérir de quoy viure: Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquérir. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir: il ne faut ny pour la pauvreté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'envenir



à ces extremitez de faim, qu'on a veües en beaucoup de sieges, il se faut resoudre à les supporter. Pourquoi ne souffrirons-nous en l'acquisition d'une liberté perpetuelle, & qui nous assuera contre toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que de ne tomber point à la discretion du victorieux ? Il y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la necessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter : Et tout sans autre suiet que pour regner : & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner au Royaume d'autrui. Et se trouuera-t'il quelqu'un si lâche que pour se demester des fureurs où le monde l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté ? C'est donc vne folie de se proposer d'acquérir du bien : premierement il ne coûte rien pour aller trouver la Philosophie : vous avez raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'avoir aussi la sagesse : ce sera la dernière piece de la vie : & s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire ? si vous avez quelque chose, commencez dès maintenant à Philosopher : car que sçavez-vous ? peut-estre vous en avez desia plus qu'il ne vous en faut.

## 92 LES EPISTRES

V. Si vous n'avez rien , cherchez premierement la Philosophie , & puis vous penserez au reste : oüy mais i'auray faute de ce qui me sera neceffaire. Cela ne se peut, parce que la Nature est contenté de peu de chose, & le Sage s'accommode à la Nature. S'il se trouue reduit à des neceffitez irremediabiles , il ne marchandera point à quitter le monde, & se deliurer luy-mesme de son importunité. S'il a dequoy pouuoir allonger sa vie , sans desirer dauantage , il trouuera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Il s'entretiendra doucement , il verra les occupations des riches , & la peine que prennent ceux qui le veulent estre: En vuide de toutes inquietudes dira en luy mesme : Que ces pauvres gens sont mal-aduisez de prendre vn si long chemin , & d'attendre ou les interests de leur argent , ou le profit de leur marchandise , ou la succession de quelque vieillard ! Ce que la sagesse baille , vous l'avez content. Elle fait tout d'vn coup vn homme riche , en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre: ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En vn bon siecle , vous en auriez trop.

V I. Sans la mauuaise coustume , que ie vous ay fait prendre , ie pouuois icy elorre ma lettre : on ne fait iamais la re-

uerence aux Rois, sans leur faire quelque present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en couste quelque chose. Que sera-ce ? Epicure me le prestera. Plusieurs pour auoir acquis du bien, n'ont pas fini leurs miseres, mais les ont changées. Je ne m'en ébahis pas, le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauuereté, les dégoustent aux richesses. Comme il n'importe au malade que son lit soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettez-le parmy les richesses, ou parmy la pauuereté, comme vous aymeriez le mieux, c'est tout vn, il ne peut aller en part, où la maladie n'aille quant & luy.



## EPISTRE XVIII.

## ARGUMENT.

- I. Le Sage doit estre moderé dans les desbauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.
- II. Nous deuons quelque fois faire essay de l'Abstinence, & de la Pau-

## 94 LES EPISTRES

*ureté : Et au milieu des caresses de la Fortune, nous refoudre à ses outrages.*  
*III. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement.*

1. **N**OUS sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix : chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouuriers ; Et certainement il faut auoïer que la difference y est si petite, que ie trouue que celuy rencontra fort bien, qui dist que Decembre, qui ne souloit estre qu'un mois, estoit à ceste-heure vn an entier. Si vous estiez icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'auis de faire; si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particulieres, nous mettrions robe bas, & ferions la débauche comme les autres : car à ceste-heure pour passer le temps, & faire feste, nous changeons d'habits: ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouvelle, ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuement. Si ie scay quelque chose de vostre humeur, vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremités,

& faire vn peu plus de chere que d'ordinaire: mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut estre vous n'estiez d'auis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire monstre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples d'insolence & dissolution de tous costez. Il n'y a point de preuue qui fasse mieux cognoistre que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien assez attrayant pour le conuier au desordre, ny rien d'assez fort pour l'y trainer. Ce seroit bien, à n'en mentir point, vn trait plus courageux de demeurer sec & sobre, au milieu d'vn peuple qui ne fait qu'yurongner, & rendre sa gorge emmy les ruës: mais il y a bien plus de discretion à se tirer hors de la multitude, sans monstre qu'on soit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le font: il n'est pas impossible de passer son temps, sans se déborder.

II. Au demeurant, i'ay tant d'enuie de recognoistre comme vous auez l'ame en bonne assiette, que suiuant les regles des grands personnages, ie suis d'aduis que vous fassiez vn essay d'estre mal nourry & mal vestu quelques iours, afin de pouoir dire: Est-ce cecy dequoy on m'auoit fait si grand peur: Il faut en la securité se preparer aux estonnements, & au milieu

## 96 LES EPISTRES

des caresses de la fortune, se refoudra à ses outrages. Les soldats en pleine paix marchent en bataille, travaillent aux tranchées, & se lassent à des labeurs superflus, pour se fortifier aux nécessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'exécution de quelque chose ? assurez-vous deuant que d'y aller. Ceste consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chaque mois à viure comme les pauvres : & se sont approchez le plus qu'ils ont peu de l'indigence, afin que iamais ils ne craignent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensez-pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à manger sous quelque cabane, ou à faire quelqu'une de ces austeritez fantastiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit, quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre liét soit vne paillasse, vostre habit vne haire, & vostre viande du pain bis : faites ceste vie-là durant trois ou quatre iours, & quelquefois dauantage, afin que ce ne soit pas vn ieu, mais vne epreuue à bon escient, & croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout à vostre aise, & cognoistrez que pour estre soul, vous n'avez que faire

## DE SENEQVE. 97

re d'estre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut qu'elle vous fournisse ce qui vous fait besoin: Quoy que vous fassiez pourtant, ne vous imaginez point d'avoir fait quelque grande proüesse. Vous n'avez rien fait qu'une infinité d'esclaves & de pauvres ne fassent. Toute la gloire qui vous en est dueë, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essay: exerçons nous à la quintaine, & de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne-heure connoissance avecque la pauvreté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose supportable d'estre pauvres, nous en serons riches avecque moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçavant en volupté, qu'il en faisoit leçon, avoit de certains iours où il ne mangeoit pas son saoul, pour voir s'il y defailloit quelque chose d'une pleine & parfaite volupté, ou combien il en defailloit, & si c'estoit chose qui meritaist de s'en travailler beaucoup: Cela se trouve ainsi dans les lettres qu'il escrivoit à Polienus durant le gouvernement de Charinus. Il se vante aussi qu'il ne pensoit pas un sol à chaque repas: Et que Metrodorus, qui n'estoit point encore du tout si Philosophe, n'en pensoit pas plus d'un entier. Vous ne

## 98 LES EPISTRES

croyez pas qu'il y eust de quoy se souler à faire de si mauuais repas. ? si auoit-il de quoy se contenter, non d'une volupté legere & perissable, mais d'un contentement bien solide & bien assuré. Il n'y a pas grande friandise à manger vn peu de bouillly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau: mais c'est vn plaisir extreme que de trouuer du plaisir en ce qui n'en a point, & se reduire à des choses que la plus rigoureuse, & la plus iniuste fortune du monde n'est pas capable de nous oster. Les criminels sont bien meilleure chere à la Conciergerie, & ceux mesmes qui sont mis à part afin d'estre menez au supplice, ne sont pas traitez si maigrement. Quelle demonstration plus euidente scauoir-on faire de la grandeur de nostre ame, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la derniere extremite? C'est ainsi qu'on se prepare contre la Fortune. Commencez donc de bonne heure, mon grand amy, à prendre ceste coustume: & destinez quelques iours où separé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauureté.

*Aude hospes, &c.*

Celuy seul en est digne qui scait mespriser les richesses: ce n'est pas que ie les



condamne, mais ie veux qu'il les posse,  
de sans apprehension, & cela ne se peut  
faire que nous ne soyons resolu à nous  
en pouuoir passer, & que nous ne les re-  
gardions comme tousiours prestes à s'en  
aller d'auecque nous.

III. Mais il faut commencer à fer-  
mer ma lettre. Ie me doute bien que vous  
ne me le permettez-pas; que premiere-  
ment vous n'ayez esté payé de ce que ie  
vous doy. Ie vous assigneray donc sur  
Epicure, qui m'acquitera. Où il y a  
trop de colere, il n'y a iamais assez de  
iugement: vous n'ignorez pas comme  
ceste sentence est veritable. Puis que  
vous auez eu des vallets, vous auez eu  
des ennemis. C'est vne passion qui ne  
respecte personne: Elle naist d'amour  
aussi bien que de haine; & non moins  
parmy les choses serieuses, qu'entre les  
ieux & les passe-temps. Les effets n'en  
sont point selon la cause, mais selon la  
disposition de l'ame qui la conçoit, com-  
me il n'importe pas combien vn feu soit  
grand, mais combien la matiere où il  
tombe, est capable de s'allumer. Car il  
est des choses si dures & si solides, que  
quelque feu que ce soit, elles ne le re-  
çoient pas. Et au contraire il en est  
qui en sont si susceptibles, qu'il suf-  
fit d'une seule estincelle pour les con-  
sumer tout incontinent. Il n'y a point

# 100 LES EPISTRES

de doubte qu'une Colere bien violente ne se termine en futeur ; Et pource il est bon de s'en donner garde, non seulement pour la modestie, mais encore pour la conseruation de nostre entendement.



## EPISTRE XIX. ARGVMENT.

*I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny aux charges publiques, mais chercher son repos à bonne heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans vne bonneeste occupation.*

*II. Les amis de table ne sont point les Vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnee comme à celuy qui la reçoit.*

**I.** JE ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en sois trāsporté de ioye. Elles m'auoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous ; mais à ceste heure elles m'en respondent, & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Continuez de mieux en mieux, ie vous en prie, &

## DE SENEQUE. 101

vous en conjure , comme de la chose que ie vous souhaite le plus. Dérobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertissent , ou si vous ne pouuez, tirez vous-en ouuertement. Nous n'auons que trop perdu de temps : la vieillesse nous aduertir de plier bagage. Quel le enuie est-ce qu'on nous en pourra porter ? Nous auons passé nostre vie parmi la tempeste ; finissons-la dans le port. Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher de la reputation par ceste retraite : il ne la faut ny monstrier , ny cacher : quelque iugement que ie fasse du forcenement des hommes , ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'une cauerne pour vous y enseuelir en vn oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse , il n'est pas besoin qu'il soit eminent : ceux qui ne sont point venus au monde, sont libres de n'y venir point , & demeurer cachés en l'obscurité , mais à vous , le temps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit , qui vous a mis si auant au iour , la gentillesse de vos escrits , & la cognoissance que les Grands ont de vostre merite , vous en empescheront. Vous auez tant de reputation , que quand vous vous iriez cacher au bout du monde , & que vous ne sortiriez iamais d'une chambre , ce que vous auez desia fait , vous produiroit. Il

## 102 LES EPISTRES

n'est point de tenebres pour vous : fuyez où vous voudrez : vous y porterez toujours les rayons de ceste lumiere qui vous a fait éclairer par le passé. Personne ne se peut offencer que vous vous mettiez en repos, c'est chose que vous pouvez faire sans regret, ny morsure d'ame quelconque. Car que nous laissez-vous que vous-vous apperceuiez d'auoir laissé, si vous ne voulez ? Vos clients ? ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis ? autrefois on recherchoit de l'amitié, à ceste heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quittez referont leurs testamés : le donneur de boniour ira chercher vne autre porte : Il est mal-aisé qu'une chose vaille beaucoup & ne couste gueres. Regardez ce que vous aimez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vostre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé viure en la condition qu'elle vous auoit fait naistre ; Et que le bon vêt ne vous eust point emporté si loin de terre : vous estiez bien, sans ceste felicité precipitée, qui vous a fait auoir des Gouvernemens, & des Commissions, & pretendre aux charges de qui telles-cy ne sont que les degrez pour y monter : d'un estat vous passerez à l'autre, & de cet autre, à vn autre. Mais en fin que fera-ce ? Quand faites vous cōpte de vous

reposer ? quand vous aurez ce que vous  
 desirez. Ce ne sera iamais. La suite de  
 nos cupiditez est comme celle des causes,  
 de qui les Stoïques tiennent que les De-  
 stins sont enfilez. La fin de l'une est la  
 naissance de l'autre: vous-vousestes lais-  
 sé choir en vne vie, où la misere & la  
 seruitude n'ont point de bornes. Tirez-  
 vous le col hors du ioug : vous aurez  
 meilleur marché de l'auoir coupé vne  
 fois, que pressé perpetuellement. Si vous  
 reuez à la vie priuée, vous y trouue-  
 rez bien les choses plus petites, mais el-  
 les ne laisseront pas de vous rassasier : à  
 ceste heure vostre estomach est vn abis-  
 me, rien que vous y iettiez, ne le contien-  
 te. Or lequel est-ce que vous aymez  
 mieux, d'estre pauvre & saoul, ou ri-  
 che & affamé. Les Grands ne sont iamais  
 sans Conuoitise : & sont encore expo-  
 sez à la conuoitise d'autrui. Si vous  
 n'estes content, vous ne pouuez conten-  
 ter personne. Mais comment sortiray-  
 ie à faire comme vous voudrez : mais  
 de quelque façon que ce soit, il faut sortir.  
 Souuez-vous combien l'auarice vous  
 a fait courir de fortune, & combien  
 de travaux l'ambition vous a fait trou-  
 uer agreables. Il faut yser aussi quelque  
 chose pour vostre repos, ou vous resou-  
 dre de vieillir en ceste inquietude de cō-  
 missions, ou de charges publiques, par

my le tumulte , & toujours dans quelques nouveaux flots, d'où , quelque modeste , & paisible que vous soyez , vous n'aurez moyen de vous garentir. Qu'importe que vous vueilliez vous reposer? Vostre fortune ne le veut pas : que sera-ce si vous la laissez monter plus haut? L'accroissement du bien ne sera-ce pas vn accroissement d'apprehension? Je vous veux icy reciter vne chose , que Mécenas a dite en son Promethee. La torture luy fit à la fin decouvrir la verité. La seule hauteur estonne les choses eleuées : il a voulu dire , que le coupeau d'une chose haute a toujours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'un homme soit contraint de confesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit , & qui pouvoit mettre sa bien disance entre les exemples , si la prosperité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme , qu'effeminé. Vous en ferez de mesme , si vous n'y prenez garde. Il eut enuie de prendre terre : mais ce fut trop tard : pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mécenas me pouvoit acquiter si ie voulois , mais ie me doute qu'il me faudroit auoir proces avec-que vous , & que vous voudrez auoir vostre payement de monnoye courante. Puis qu'ainsi est , ie m'en vay en

emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, on de Loup, que manger sans vn amy. Pour auoir ceste election, retirez-vous: autrement il faut que vous preniez la cōpagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trouuent point en vne basse-cour: ils ne s'éprouuent point en vne table. C'est le mal ordinaire des Grands, de penser estre aymez de ceux qu'ils n'ayment point, & croire que pour acquérir des amis, ce soit assez de les obliger. Au cōtraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien: plus ils doiuent, plus ils haïssent: vne petite somme estränge celuy qui l'emprunte: vne grãde le rend ennemy: Et quoy donc, les plaisirs ne font pas les amitez? Si font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indifferemment on ne les épande pas sur les premiers-venus. Ainsi iusques à ce que de vous-mesme vous soyiez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit.

~~~~~

EPISTRE XX.

ARGUMENT.

1. La Philosophie est vne eschole de bien faire, & non de parler: Estre constant en ses resolutions est la marque d'un homme sage.

2. La Pauvreté faict cognoistre les Vrais Amis : La gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais par le mépris des richesses, de s'y preparer, comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.

3. Qu'il faut quelquefois se représenter vne Pauvreté imaginaire, pour s'accoustumer à la véritable.

1. **E** I vous-vous portez bien, & pensez avoir du merite assez, pour estre quelque iour vostre, ce sôt les meilleures nouvelles que ie scaurois recevoir de vous. Je serois bien-aise d'avoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, avecque peu d'esperance de vous en débrouiller. C'est pourquoy ie

vous prie, & vous conseille de faire descendre la Philosophie iusqu'au fond de vostre ame, & de mettre en pratique ce que vous auez appris, non avecque du langage, ou par des escrits, mais par assurance de courage, & diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effects, Il n'est pas question ny de haranguer deuant vne assemblee, pour faire admirer son eloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour entretenir de ieunes hommes, & ie ne scay quelles gens, qui ne scauent où passer le iour. La Philosophie est vne eschole de bien faire, & nō de parler: elle veut que chacun se forme à sa regle: qu'on viue comme on parle: & qu'en nos actions tout soit d'une peinture, sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & la marque la plus euidente, c'est que les oeures ne démentent point les paroles, & qu'en toutes occurrences vn homme se trouue tousiours égal à soy. Mais qui sera capable de ceste perfection? peu de gens sans mentir: Et toutesfois il s'en trouuera quelques-vns. C'est chose qui n'est pas bien aisée: mais si est-ce que ie n'oblige pas le sage à marcher tousiours de mesme pas: il me suffit qu'il tiēne tousiours vn mesme chemin. Prenons donc garde si nous nous habillons point

108 LES EPISTRES

d'une façon, & gouvernons nostre maison de l'autre : Si nous ne baillons point trop auarement aux autres ce que nous prenons trop liberalement pour nous. Si vous n'estes point frugal en despense de table & trop somptueux en magnificence de bastimens. Choisissons pour vne fois vne forme de viure, & la suivons eternellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison, & qui dehors font les grands & les magnifiques. Ceste inegalité vicieuse est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vay vous dire d'où leur vient ceste humeur ainſi variable, & pourquoy il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but : & s'ils le font, ils n'y persuerent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer, mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient condamnée auparauant. Affin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine, ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse? quand on a voulu quelque chose, estre toujours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'une fois on n'a point voulu.

Il n'y adiouste point ceste petite exception, que ce qu'on veut, soit iuste, pour ce qu'il est impossible qu'une chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçavent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent : mais apres ils n'en sçavent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change, il se contredit d'un iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie comme d'un jeu. Suivez donc ce chemin que vous avez pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce point, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoistrez vostre defaut.

II. Mais que deviendront mes domestiques à quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçavez par la pauvreté ce que le bien que vous avez fait, ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront : vous ne serez laissé que de ceux qui vous suivoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauvreté ne vous serviroit qu'à vous faire cognoistre qui vous aime, n'est-ce pas du suiet assez de la vous faire aimer ? Ne vous verrez-vous jamais en un estat qui n'oblige personne à mentir pour vous

TIO LES EPISTRES

faire honneur? faites donc que toutes vos penſees; toute voſtre ſollicitude, & tous vos ſouhairs ſoient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faits, & qu'il vous accorde ceſtuy-cy, que voſtre contentement ſoit en vous meſme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle felicité ſçaufiez-vous vlt plus à commandement? Reduiſez-vous ſi bas, qu'il ſoit impoſſible de tomber. Le tribut de ceſte lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de ſuice de vous y reſoudre: ſoyez-en jaloux tant qu'il vous plaira. Je ſçay bien qu'Epicure ne ſe faſchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le paſſé. Croyez que quand ie vous verray eſtendu ſur quelque pauvre liſt, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz m'en ſemblera bien plus braue & plus magnifique. Je n'en orray pas ſeulement le langage, i'en verray l'experience: Pour moy ie ne prens iamais tant de plaifir d'oüir noſtre Demetrius que quand ie le rencontre couché ſur la paille, ou ſur quelque choſe encore pis, & ſi mal en ordre, qu'il eſt pluſtoſt nud qu'habillé: car il ne profefſe pas la verité: il la témoigne. Et quoy donc? ne peut-on viure parmy les biens, & les meſpriſer? pourquoy non? On ne peut dire qu'un homme n'ait beaucoup

DE SENEQUE. III

de courage, qui apres auoir long-temps amoureuxment regardé les richesses, se prend à rire de ce qu'elles le sont venu trouuer : & les reconnoist siennes plus tost par ouï dire, que pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas peu de pouuoir conuerſer parmy les richesses, & ne s'y laisser point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir, & viure en pauvre : mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Je ne ſçay, direz vous, si ce riche tomboit en pauvreté, comme il la supporteroit patiemment. Je ne ſçay, vous répondray je pour Epicure, si la Fortune donnoit des biens à ce pauvre, comme il auroit du iugement & du courage à les mépriser. Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un & de l'autre, & voir si c'est à bon eſciant & ſans fard, que le pauvre prend plaisir à l'estre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il faſſe, ne se reſioit point d'auoir du bien. Ce n'est pas vn grand tesmoignage d'une volonté bien diſpoſée, qu'un méchant liſt, ou vn mauuais habillement, ſinon qu'il y paroisse, non de la neceſſité, mais & de l'élection & du conſentement à les auoir. Au demeurant la gloire d'une inclination genereuſe n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus ſalutaires au repos de cette vie : mais de s'y preparer indifferemment comme à choſes

112 LES EPISTRES

qui ne sont point si difficiles, qu'il ny ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduertý de longue main. La sècurité les accompagne, sans laquelle nous ne pouuons iamaís rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bié, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous réserver quelques iours, où par l'exercice d'une pauvreté imaginaire, nous nous accoustumions à la véritable. Dequoy nous auens d'autant plus de besoin, que nous aurons esté plus noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, afin qu'il se réveille, & luy ramenteuoir le peu que la Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere: quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de lait pour sa nourriture, & d'un morceau de drap pour son habillement: Et cependant de si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.

EPISTRE XXI.

ARGUMENT.

I. La Vertu nous rend immortels , & non les biens de Fortune.

II. Celuy qui a borné ses desirs , est riche.

Ensevez-vous que vostre empesche-
ment vienne d'où vous m'écriuez ?
vous n'avez rien qui vous traaverse tant
que vous-mesme ; C'est de là que vient
vostre inquietude , que vous ne sçavez ce
que vous demandez , & approuvez mieux
la Vertu que vous ne vous y rangez.
Vous voyez bien où est la Felicité ;
mais vous n'avez pas assez de cœur
pour vous y acheminer ; Puis que vous
ne sçavez d'où cela vient , ie le vous di-
ray. Vous pensez que ce qu'il vous faut
laisser, soit quelque chose bien esti-
mable ; Et autant de fois que vous vous
representez le repos de la vie , où vous
voudriez bien passer , autant de fois l'é-
clat de celle d'où vous partirez , vous re-
tient , comme si vous deviez choir au
fonds de quelque sale & tenebreuse ob-
scurité. Vous vous trompez , Lucilius ,

114 LES EPISTRES

de la vie où vous estes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies, la mesme difference qu'entre la lumiere & la lueur, l'une, qui a son origine d'elle mesme, & l'autre qui n'éclaire que par autrui. La vie où vous estes, pource qu'elle est frappée d'un brilllement extérieur, donne incontinent une ombre espaisse à ceux qui s'y arrestent: celle que vous desirez, a de soy-mesme une splendeur veritable, & n'emprunte point de rayons pour éclairer. Vous lui-ferez du lustre de vostre science: sa célébrité vous rendra celebre. Epicure écrivant à Idomeneus, l'un des principaux Officiers du Roy son maistre, & qui estoit employé en affaires de grande importance; pour le tirer d'une vie qui n'auoit que de la monstre; & luy faire embrasser une gloire solide & durable, luy disoit? Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanitez que vous suivez: & qui vous font suivre, ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse? Qui jamais eust ouï parler d'Idomeneus, s'il ne se fust rencontré dās les lettres d'Epicure? Tous ces Magistrats, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomeneus, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour gendre, Tyberius pour

DE SENEQUE. 113

pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois avecque tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Cicéron ne l'avoient mis au monde, on ne sçauroit pas qu'il a vecu. Nous serons couverts d'une profonde espaisseur de siecles, qui tomberont sur nous: il y aura quelques esprits qui leueront la teste, & long-temps disputeront la conseruation de leur memoire, mais à la fin ils succomberont eux-mesmes, & comme les autres, seront noyez en l'abisme d'une silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy, ie le vous promets, Lucilius. J'ay du credit avecque la posterité: j'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Nostre Virgile a promis à deux de faire qu'il seroit memoire d'eux eternellement: & de fait il leur tient promesse.

Fortunati ambo, &c.

Tous ceux que la Fortune produit à la veüe du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur estat, sont honnorez, & leurs maisons frequentees, tandis qu'ils viuent: mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits: c'est apres la mort qu'on les estime dauantage, & non pas eux seulement, mais generalement

116 LES EPISTRES

tous ceux qui en quelque façon se sont attachés à leur mémoire.

II. Puis qu'Idomeneus a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant persuader d'enrichir Pyrocles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dit vne parole fort remarquable. Voulez vous, dit-il, que Pyrocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Cette sentence sans interpretation est assez claire & a trop de grace pour luy chercher d'embellissement. Je vous aduertiray seulement d'une chose; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez servir. Voulez-vous faire Pyrocles honneste homme? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue? n'accroissez point ses annes, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure; elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'un a dit quelque chose, qui ne me plaist qu'en quelque partie, je luy fais diuiser son opinion, & me range de son co-

DE SENEQUE. 117

Et; Et puis j'allegue tout après Epicu-
 re, afin que ceux qui se voudroient iet-
 ter de son party, pensans y trouver la
 couverture de leurs intentions vicieuses,
 sçachent que de quelque costé qu'ils se
 tournent, il faut qu'ils se résolvent d'e-
 stre gens de bien, & se comportent avec
 honneur. Quand ils iroient pour se ren-
 dre dans les iardins, & qu'ils verront
 escrits sur la porte; *Passans, il y a bon lo-
 gis ceans: la volupté y est tenue pour souve-
 rain bien*. Apres cela vous trouuerez vn
 concierge gracieux, qui voustraittera de
 bouillie, & vous donnera de l'eau tout
 ce que vous en voudrez. Il vous dira:
 Et bien ne vous fais-je pas bonne che-
 re? on ne s'affame point en ces iardins:
 on s'y rassasie: ce qu'on y boit ne prouo-
 que point l'alteration, mais oste la soif,
 avec vn remede gratuit & naturel. I'ay
 passé ma vie en ceste volupté: ie vous
 parle de ces desirs qui n'escoutent point
 de consolation, & à qui par force il faut
 donner quelque chose pour les appaiser:
 car quant aux autres, qui se peuvent re-
 mettre à vne autresfois, chastier, corri-
 ger, ou supprimer du tout, ils ne sont ny
 naturels, ny necessaires, ny nous ne leur
 deuons rien. Si nous leur baillons quel-
 que chose, c'est de nostre gré. Le ventre
 ne veut point de remonstrances; il de-
 mande, il somme. Et toutesfois ce n'est

118 LES EPISTRES

point vn fascheux creditur : nous le renvoyons pour peu de chose: il se contente de la raison, & ne veut pas qu'on se ruine pour le payer.



EPISTRE XXII.

ARGUMENT.

1. *Le sage se doit tout à fait demesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effet.*
2. *Le moyen d'eschapper aux occupations publiques, c'est d'en mespriser les honneurs & les recompenses.*
3. *Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.*

1. **V**ous cognoissez desia bien que vous ne sçauriez mieux faire que vous demesler de ces occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect: mais vous ne sçavez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choses qu'on ne peut monstrier qu'en presence. Vn medecin ne sçauroit par lettres ordonner aux malades les heures qu'il doit man-

ger, ou se mettre au bain : il faut qu'il luy taste le pouls. Le vieux proverbe dit, Que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se refoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire, ou qui se font ordinairement, il y a bien moyen de les escrire & de les faire sçauoir non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en serons hors ; Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loin. Il en faut deliberer avecque les yeux : l'occasion nous échappe d'un moment à l'autre : ce n'est rien que d'estre present pour la voir qui n'est vigilant pour l'employer : Et pource espiez-là bien : si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre ; & quoy qu'en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous vivez d'une façon que vous seriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne suis pas d'auis que ce changement se fasse avec violence. Rompez ce que vous avez meslé plus tost que de ne vous degager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le débrouiller. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux

tomber vne fois que d'estre en branle toute sa vie. Cependant pensez que vous estes loin de terre, & ne vous engagez point plus auant en la mer. Soit que vous mesme vous soyez mis dans la barque, soit que comme vous le voulez faire croire, vous y ayez esté porté fortuitement, si vous passez outre, vous n'auez point d'excuse: on verra bien que vous y estes non par fortune, mais par election. Ce sont contes que ce qu'on dit ordinairement: ie n'ay sçeu m'en garentir, ie n'en voulois rien faire, mais ça esté par force: on ne force iamais personne de courre apres la felicité: c'est quelque chose de ne la reietter point, & de demeurer ferme. Quand la Fortune vient, sans aller au deuant, pour la faire marcher plus viste-ment, ie veux, si vous le trouuez bon, qu'auec moy vous ayez encor en vostre conseil des gens plus sages que ie ne suis, & de qui ie prends ordinairement l'auis quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il escriit à Idomenens, qui se rapporte fort à ce propos. Il le prie qu'il se haste, & qu'il se dépesche le plus qu'il pourra, deuant qu'il suruienne quelque empeschement, qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adiousté incontinent apres qu'il ne doit rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure sera venue,

il

DE SENEQUE. 121

il se iette par la fenestre plustost que de
demeurer : Qu'au reste celuy qui pense à
la fuite ne doit iamais s'endormir : &
que pourueu qu'on ne preuienne ny per-
de le temps, il n'y a rien si difficile qui ne
puisse auoir vne bonne fin. Peut-estre
vous voulez scauoir ce qu'en tiennent les
Stoïques. Il ne faut pas qu'on vous fasse
accroire que ce soient gens qui se precipi-
tent au peril sans iugement ; ils sont
plus confiderez que resolu : vous atten-
dez possible qu'ils vous disent que c'est
vne honte de laisser tomber sa charge :
que depuis qu'on a pris vne profession, il
faut luitier contre ce qu'elle a de mal-ai-
sé , & que la marque d'une ame magna-
nime & vaillieuse est de se roidir con-
tre les difficultez. Ils vous tiendront ce
langage , quand il y aura quelque fruit
en la perseuerance , & qu'il ne sera que-
stion de chose qu'on ne puisse ny faire ny
souffrir avec honneur ; autrement vn
homme de bien ne vouldra pas s'attacher
apres quelque chose de fordide , ny d'une
occupation en faire naistre vne autre,
pour auoir tousiours quelque sujet de se
tourmenter. S'il se trouue vne fois em-
barqué dans les affaires du monde , il
n'en vouldra pas tousiours souffrir les
marées , comme vous pensez qu'il fera
mais ayant recogneu combien les chose
qui luy donnent de la peine, sont peu du

122 LES EPISTRES

tables, incertaines, & douteuses, il se retirera tout bellement, & sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de peril.

A I. Le moyen d'échapper aux occupations, c'est d'en mespriser les recompenses: il n'y a que cela qui nous arreste, & nous retienne. Quoy donc, que deviendront tant de belles esperances: M'en iray-ie sur le point de faire la recolte? N'auray-ie plus personne qui vienne apres moy, personne qui courre apres mon carosse; ny qui se promeine en ma basse court? Ce sont vanitez que les hommes ne peuvent laisser qu'à regret: ils detestent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambicion comme d'une maistresse; c'est à dire, si vous examinez le fonds de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens, qui font mine d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchees, & pensent de fuir ce qu'ils pensent leur estre necessaire: Vous trouuerez qu'ils saourent comme sucre ce qu'ils reiettent comme absynthe. On ne les tient point, ils s'arrestent volontairement: il n'est point tant d'esclaues, comme il en est qui prennent plaisir de l'estre. Mais vous auez enuie de vous dégager de la seruitude: la li-

berté vous plaist à bon escient: tout ce que vous demandez, c'est de le pouuoir faire si à propos, que iamais plus vous n'ayez suiet de vous soucier de rien. Vous ne trouuerez point de Stoïque qui ne soit en cela de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Crisippus qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable & que vous ne puissiez faire avec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux prouisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera iamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront: mais non pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon visage ils donnent des maux déguisez d'une apparence magnifique, se garantissans de cette excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont peu refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cachetter ma lettre: mais il me la faut r'ouurer, afin que vous ne la receuiez point, qu'avec le present accoustumé. Tout à cette heure il me vient de souuenir d'une parole d'Epicure, aussi veritable, que bien dite: ie

fouille tousiours dans les coffres d'autrui. Nous nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriver. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil, ou du moyen âge; vous n'en trouverez pas vn qui n'ignore la vie, & qui n'apprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain; & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en cette sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous: il ne s'en faut point préder à la Nature: elle a plustost suiet de se plaindre de nous, & nous dire: D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de cupiditez, point de frayeurs, de superstition, de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous avez à cette heure? Que n'en sortez-vous tels que vous y estes venus? nous serions vraiment sages, si nous pouuions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes: nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne nous serviront de rien. Quelle vilainie est-ce d'estre en al-

larme sur le poinct de sortir hors de tout
peril ? L'occasion de ce trouble est , Que
nous n'avons du tout rien de ce que nous
voudrions bien avoir. Quand nous som-
mes prests de mourir, il ne nous est riē de-
meuré de ce que nous avons vescu. Nous
avons laissé tout écouler : nous ne nous
soucions point d'une bonne vie , mais
d'une longue: Et cependant le bien viure
est si facile, que tout le monde le peut fai-
re , & le viure longuement si difficile,
qu'il n'y a pas vn qui puisse adiouster une
heure seulement à son dernier iour.

~~~~~

## EPISTRE XXIII.

### ARGUMENT.

*I. La Vraye ioye consiste en la bonne  
conscience , au mespris des vanitez  
des choses casuelles, & en vn regle-  
ment de vie informe.*

*II. Celuy vit honteusement , qui com-  
mence tous les iours à viure.*

*VOUS attendez que ie vous mande  
comme l'Hyuer nous a traittez  
doucelement , comme il n'a esté ny si long.*

## 126 LES EPISTRES

ny si rigoureux que de coustume, comme le Printemps est fascheux, comme il est froid extraordinairement, & toutes ces niaiseries de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien escrire de quoy nous ne puissions recevoir quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bienfaite? Demandez-vous qui en est le fondement? de ne se resjouir point des vanitez. Ay-ie dit que c'en est le fondement? c'en est le faiste. Quand vn homme en est venu là, qu'il sçait de quoy se resjouir, & que pour estre heureux, il ne se remet à la discretion d'autre que de soy-mesme, il ne sçauroit monter plus haut: Quiconque se laisse chatouiller à quelque esperance, quelque apparente & facile qu'elle soit, & quelque bon succès que ce qu'il se propose, ait accoustumé d'auoir, il est impossible que iamais il ayt ny l'ame nette, ny le courage bien asseuré. Faites, Lucilius, que vostre premiere leçon soit d'apprendre à vous resjouir. Vous me direz que vous ostant les choses fortuites, & les esperances qui sont les plus cheres delices de l'esprit de l'homme, ie ne vous en laisse pas beaucoup de sujet. C'est tout au contraire: ie ne veux pas que iamais vous soyez sans contentement. Tout ce que ie des-

mande, c'est qu'il naisse en vostre maison : il y naistra, pourveu qu'il soit en vous mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach ; ce ne sont que fumées : il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux : il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si releuee, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez-moy, c'est vne chose seueres qu'une ioye veritable. Auez-vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces affetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouurir la maison à la pauvereté, resister à ses afflictions, & se disposer à la patience d'une douleur ? Il n'y a point de doute que le contentement de ces meditations ne soit grand : mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en reconstruire la source : vous n'en trouverez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les decouvre en deux coups de besche : Ceux qui sont de prix, se cachent au fond de la terre : mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouue de quoy fouiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie : s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'espan- dre en la superficie, & ne penetre point.

## 128 LES EPISTRES

à l'intérieur. Il ne peut y avoir de fondement en une joie qui vient de dehors. Celle de qui je parle, & où je tâche de vous conduire, est essentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de vérité. Voulez-vous être heureux, Lucilius? il n'y a qu'un chemin qui vous y mène: marchez sur toutes ces vanitez que vous voyez luire, & ne desirez point une chose que vous ne pourrez avoir, si vous ne la mendiez. Tournez-vous toujours du côté du vrai bien, & vous resjouirez à vos despens. Comment à mes despens? De vous, & de ce qui est meilleur en vous. Quand au corps, encore qu'il soit l'organe de la plupart de nos opérations, traitez le comme nécessaire; mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne, sont vaines, & ne durent point: elles sont aussi-tost hayes comme passées: & bien souvent se changent en leur contraire, si on ne les prend avecques beaucoup de discretion. Ce que je vous dis, est véritable. Elles sont en un precipice, & qui n'y garde mesure, il en sort ordinairement de la douleur. Or il n'est rien si mal aisé que de garder mesure en ce qui est à nostre goût. D'un bien véritable prenez en tout à vostre aise. Vous estes assuré que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez, Que c'est que ce bien véritable, & d'où

il peut venir. Je le vous diray: De la bonne conscience, des intentions vertueuses, des actions droites, du mespris des choses casuelles, & d'un reglement de vie uniforme, qui ne s'égare jamais de son chemin. Car comme seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la Fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté? Il s'en trouue peu qui gouvernent eux & leurs affaires par conseil. La plupart ne vont pas, mais sont portés, comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuiera: Les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impetueux sont traînées avecque violence. Les vnes par un branlemēt languide sont jettées à bord: Et les autres rapidement emportées iusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prise, y perseverer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doy: ie m'en vay acquiter cette lettre avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fâcheuse de commencer tous les iours à viure, ou si vous trouuez la conception mieux exprimée de cette

## 130. LES EPISTRES

façon, c'est mal viure que de commencer toujours à viure. Demandez vous pourquoy ? pource que leur vie est toujours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à viure, se puisse preparer à mourir : il faut faire en sorte, que nous ayons toujours assez vescu. Cette meditation n'entre point en l'esprit d'un homme, qui pense toujours estre au commencement de sa vie. Ne croyez pas que le nombre en soit petit : il n'en est gueres d'autres. Si vous vous en estonnez, ie vous diray bien chose qui vous estonnera bien d'avantage. Il en est qui commencent de viure quand il est temps de cesser, il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.



### EPISTRE XXIV.

#### ARGVMENT.

- I. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à Venir.*
- II. *Le moyen de n'apprehender point les maux à Venir, est d'en prendre la mesure à par soy & taxer sa crainte.*



*III. La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement.*

*IV. La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*

*V. Chaque iour emporte une partie de nostre vie. & la dernière heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.*

*VI. L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.*

**N**ous me mandez que les brauades de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice: c'est peut estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Car quel besoin est-il d'aller au deuâ des maux, preoccuper une douleur que nous sentirons assez-tost quand l'occasion en sera venue, & gaster la iouïssance du present par l'apprehension de l'aduenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement: si vous vous rendez miserable à cette heure, pource

## 132 LES EPISTRES

que vous serez misérable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous despoüiller de toute sollicitude, faites cõpte, que ce que vous redoutez qu'il vous aduienne, indubitablement vous aduiendra. Quelque mal que ce soit, prenez en la mesure à part-vous, & taxez vostre crainte, vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grand ne sera de longue duree : Il n'en faut point aller chercher la preuve bien loin: il n'y a point de siecle qui n'ait des exemples de pareilles resolutions : Ictez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de-naturel. Ie veux que vous soyez condamné, que pouuez-vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que scauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considererez chacune de ces douleurs à part, & quand & quand ramenteuez-vous ceux qui les ont mesprisees; vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condamnation, que d'auoir esté mal iugé. Merellus en son bannissement eut patience : Rutilius print plaisir au sien. L'vn reuint pour gratifier sa republique qui le rappelloit : l'autre pria par

Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, ou luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate: on luy donna moyen de se sauuer; mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mepris de deux choses qu'ils apprehendent le plus, la mort, & la prison. Mutius se rotist la main; c'est vne chose bien cruelle que le feu: mais combien l'est-il dauantage quand c'est vous mesme qui vous estes occasion de le sentir? Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamais ouï leçon du mepris de la douleur, ny de la mort, fortifié seulement d'un courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'un dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme: Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os despoillez, ne l'osta iamais que l'ennemy mesme ne luy fist oster le feu. Il pouoit bien faire quelque chose avecque plus de succez, mais non avecque plus de valeur. Voyez comme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner les supplices, comme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porcenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point

## 134 LES EPISTRES

tué. Vous me direz que ce sont des contes qu'on fait aux escholes ; & que tantost quand il sera question de mepriser la mort , j'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoi ne l'y mettrois-je ? pourquoi ne vous représenterois-je comme ceste nuit qui fut la dernière , lisant le liure de Platon , son espee au cheuet de son lit : ( car il auoit aussi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir ) apres auoir donné l'ordre , qui se pouuoit donner au desordre où estoient ses affaires , il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne peust receuoir la vie ou la mort de personnes. Et pour cét effet ayant tiré du fourreau son espee , qui iusques-là n'auoit iamais fait de sang ; Tu n'as rien gagné , dit-il , Fortune d'auoir trauersé toutes mes entreprises. Iusques icy j'ay combattu pour la liberté de ma patrie : mais non encores pour la mienne. Je ne me suis point obstiné pour viure libre , mais pour viure entre des libres. Maintenant que les choses du monde sont déplorées , & que leur confusion n'a plus de remede ; il est temps de mettre Caton , en lieu de seuereté : Et là dessus il se la plonge dans l'estomach : Et bien tost apres diminué de sang & de force , mais aussi ferme de courage qu'auparauant , non plus en colere contre Cesar , mais con-

tre soy mesme, à faute d'armes, fourra ses mains dans sa playe, en arracha les emplastres, & les bandes, & fit sortir cét esprit si genereux & si braue, qui ne pouuoit rien voir au dessus de soy. Je ne vous amene pas tous ces exemples, pour exercer vostre esprit, mais pour vous assurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous assurer, que de vous monstrier que le mespris de ce moment de rendre l'ame, est vne resolution où les plus grands personnages sont bien souuent égaiez par des esprits foibles, qui iamais en autre occasion n'ont donné tesmoignage d'auoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompee auoit espousé la fille, ayant esté reporté par vn vent contraire à la coste d'Afrique, où tout aussi-tost il se trouua tellement inuesty dans son vaisseau, qu'il n'y auoit moyen qu'il échapast, se donna de l'espee au trauers du corps; Et comme il ouyt qu'on demandoit où estoit le General, il respondit, le General se porte bien. Ceste parole le fit aller du pair avecque tous ceux de sa maison; & continua l'opinion qu'on auoit, que l'Afrique estoit fatale à la gloire des Scipios. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage: mais ce fut encore plus de vaincre la mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il esté raisonnable qu'un Goy

## 136 LES EPISTRES

neral, & vn General qui commandoit à Caton mesme, fust mort d'une façon moins braue & moins releuée. Je ne vous veux point amuser à lire les histoires, ny à réueiller tous ceux des siècles passez, qui ont méprisé la mort, dont le nombre est infini : regardez seulement le nostre, de qui nous accusons ordinairement la mollesse & la dissolution. Vous y en trouuerez de toutes qualitez, de toutes fortunes, & de tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'oster la vie, pour donner la mort à ce qui les affligeoit. Je vous iure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne croy point qu'il y ayt rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous souciez donc point des menaces de vostre partie : & combien que vostre conscience vous doie faire attendre vn bon succez de vos affaires ; toutesfois pource que pour gagner sa cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez vous d'un costé qu'on vous rendra iustice : mais de l'autre preparez-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez-vous de considerer les choses hors de leur tumulte : voyez de près ce que c'est : vous n'y trouuerez rien d'épouuantable que le seul épouuantement que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins

enfans que les enfans mesmes. Ceux  
 qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus  
 accoustumé de voir tous les iours, leur  
 font peur quand ils sont masquez. Les  
 choses ont leur masque aussi bien que  
 les hommes. Il le leur faut oster, & les  
 regarder en leur visage naturel. Que  
 pensez-vous faire de me monstrez des  
 glaives, des feux, & vne troupe de bour-  
 reaux qui grinent les dents à vos co-  
 stez ? Ne vous cachez point sous cét  
 equipage : cela est bon pour faire peur à  
 des niais. C'est la mort de quoy mon va-  
 let & ma servante firent dernièrement si  
 peu de cas. A quoy est bonne ceste mon-  
 stre de foüets, de tortures, & de gesnes,  
 destinées à chaque partie du corps pour  
 le tourmenter ? Que veulent dire tous ces  
 instrumens à delchirer vn homme piece  
 à piece que vous nous desployez avec  
 que tant d'appareil ? Osters nous ce qui  
 nous estonne ; faites taire les gemisse-  
 mens & les cris : supprimez ceste ai-  
 greur de voix que le démembrement  
 fait éclatter, qu'est-ce que toute vostre  
 pompe, sinon la douleur mesme d'une  
 goutte, d'une colique, ou d'une femme  
 en son accouchement ? si ie la puis sup-  
 porter c'est peu de chose, si ie ne puis,  
 i'en seray bien tost hors. Représentez  
 vous ce que tant de fois vous avez ouy  
 dire. Souuenez vous de ce que si souuent

## 138 LES EPISTRES

vous avez dit vous mesme ; & rendez par effect tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche qu'on nous fait ordinairement , que nostre Philosophie se limite à des paroles & ne va point iusqu'à l'action.

I V. Que voulez-vous dire ? est-ce à cette heure que vous vous auisez , que vous estes sujet à la mort , au bannissement & à la douleur ? ce sont toutes choses à quoy vous estes né : faisons compte que tout ce qui peut estre , sera. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous resoudre ; Aussi ne veux ie de vous autre chose pour ceste-heure , sinon que vous ostiez ce trouble de vostre e'sprit : autrement vous serez ébahi , que vous le trouuerez lasche quand il fera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general : dittes luy que ce corps est mortel & fragile , & que non seulement l'iniure , ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne , mais la volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions , le vin des Paralyties , les femmes des affoiblissements de pieds , de mains , & de toutes les iointures. Mais que sera ce si ie deuiens pauvre ? i'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny , ie feray compte d'estre originaire.



## DE SENEQUE. 139

du lieu mesme, où il me sera commandé  
 d'aller. Si i'ay les fers aux pieds, ie di-  
 ray : Et quoy ? suis-ie libre en l'estat où  
 ie suis ? Ne suis-ie pas attaché naturelle-  
 ment à ceste masse de chair ? Si ie meurs,  
 ie cesseray de pouuoir estre malade, ie  
 cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie  
 cesseray de pouuoir mourir. Ie ne suis  
 pas si mal aduisé d'apporter icy la chan-  
 son d'Epicure, Que ce sont contes que les  
 apprehensions qu'on nous donne des en-  
 fers qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne  
 vne rouë, de Syssiphe, qui porte vne pier-  
 re qui retombe, de Titie, de qui le poul-  
 mon & le foye renaissans à mesure qu'ils  
 sont mangez, soient eternellement dé-  
 chirez par vn vautour. C'est à faire aux  
 enfans de craindre Cerbere, des lieux  
 sans iour, & des Fantosmes qui n'ont au-  
 tre chose que des os. La mort ou nous  
 consume, ou nous laisse aller. Si elle  
 nous laisse aller, ce que nous auons de  
 meilleur nous demeure, & ne perdōs que  
 ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle  
 nous consume, comme nous ne pouons  
 plus sentir de bien, aussi ne pouōs nous  
 plus souffrir de mal. Trouuez bon que ie  
 vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie  
 die que vo<sup>s</sup> ne l'auiez pas plus escript pour  
 les autres, que pour vous. Il n'y a point  
 d'apparence de dire vne chose & pēser le  
 contraire ; combien est-ce plus de honte,

## 140 LES EPISTRES

de dementir ce qu'on a escrit.

IV. Il me souvient d'avoir veu quelque trait de vous , où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'un coup en la mort , mais que nous y descendions par degrez ; & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions : car il n'est iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie , & lors mesmes que nous croissons , nostre vie décroist. Nous avons esté enfans , garçons , & ieunes hommes. Ces âges-là sont perdus pour nous : le temps passé iusques à hier est tout évanouy , & le mesme iour où nous sommes , est moitié à nous , & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vuide vne clepsydre , mais toutes celles qui sont coulées auparavant , ainsi l'heure dernière où nous cessons d'estre , n'est pas seule qui fait nostre mort , mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arrivez au logis : mais nous avons esté long-temps par les chemins. En faisant toute ceste description , avec vostre suffisance accoustumée , & qui tousiours grande , semble encore avoir quelque vehemence particuliere quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous avez dit,

*L'homme a plus d'un respas, mais le dernier l'emporte.*

rit. J'aime mieux que vous vous amusiez à  
 voir vos vers lire, qu'à lire ma lettre. Vous ver-  
 rez en vos vers que ceste mort de qui  
 nous auons tant de peur, est bien la der-  
 niere, mais qu'elle a esté desia precedee  
 par beaucoup d'autres. Je voy bien où  
 vous voulez venir. Vous demandez s'il  
 y aura rien dans ceste lettre? Je m'en vay  
 vous mettre quelque chose qui se rap-  
 porte à la matiere que nous auons trai-  
 tée. Epicure ne blasme pas moins ceux  
 qui desirent la mort, que ceux qui la  
 craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne  
 mocquerie de vouloir mourir par vn de-  
 goust de viure, veu que de la vie que  
 nous demenons, nous vient l'occasion  
 de vouloir mourir. Et en vn autre lieu:  
 Est-il rien de si ridicule que de souhait-  
 ter la mort, veu que c'est la crainte que  
 nous en auons, qui nous fait déplaire de  
 la vie? Ce n'est pas tout que de la sou-  
 haitter. Il en est de si mal-aduisez, ou  
 plustost si hors du sens, qu'ils se font  
 mourir eux-mesmes, pour la peur qu'ils  
 ont de mourir. Prenez celuy que vous  
 voudrez de tous ces poincts: il vous for-  
 tifiera l'esprit en la patience de la vie &  
 de la mort. Il ne faut pas trop aimer la  
 vie, mais aussi ne la faut-il pas trop haïr.  
 Nous n'auons pas moins de besoin de  
 nous resoudre au dernier qu'au premier;  
 Et quand la raison mesme nous conseille

## 143 LES EPISTRES

de mourir, il le faut faire avecque iugement, & non pas y courre à bride abbatue. Vn homme de courage, & qui a la teste bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie: il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup se laissent gagner, de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, cōme en autre chose, l'esprit de l'hōme a quelquefois des mouuemens inconsiderez. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter: les sots & les poltrons, comme les galans & les braues: ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux-là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils ne hayssent pas leur vie, mais ils en sōt ennuyez. Ce sont considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferōs-nous iamais autre chose que nous leuier, coucher, manger, auoir faim, trébler de froid, & brusler de chaud? C'est tousiours à refaire: les choses du monde sont enfilees d'une sorte, qu'en s'entrefuyant elles se suiuent. La nuit presse le iour, le iour la nuit; L'Esté, l'Autōne: L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin desvnsdesautres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir: ie ne voy rien que ie n'aye veu: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust degousté,

# DE SENEQUE. 143

Il y en a assez qui n'estiment pas la vie  
vne chose fascheuse, mais il leur semble  
qu'elle est superflue, & qu'il y a moyen  
de s'en passer.



## EPISTRE XXV.

### ARGUMENT.

I. Les mauvaises habitudes quelques  
enracinees qu'elles soient, ne sont  
point incurables.

II. Le plus pauvre du monde, est  
assez riche, pour avoir ce qui est ne-  
cessaire.

III. Qu'il nous faut représenter un  
tesmoin en toutes nos actions : il  
n'importe quel, pourveu que sa vie  
soit telle, que les plus perdus ayent  
bonte de faire paroistre leurs vices  
devant luy.

IV. L'homme de bien doit viure chez  
soy, & le meschant en compagnie.

 Vant à ce qui touche nos deux  
amis, il n'y faut pas aller par un  
mesme chemin. Il y en a un duquel il  
suffit de redresser les imperfections.

## 144 LES EPISTRES

mais de l'autre , il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement : Si ie me picque le premier, ie ne suis point son ami. Et quoy , voudriez vous mettre vn homme de quarante ans en tutele ? Ce n'est point vn aage capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre , pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Je ne sçay pas ce que j'advanceray : mais puis que mon deuoir me commande que ie l'entreprene , ie courray la fortune de l'euenement. Il n'est point de mal incurable , quelque enraciné qu'il soit : mais il se faut bander contre l'intemperance , & reduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis gueres plus assuré : tout ce que i'y voy de bon c'est qu'il rougit, quand il fait quelque faute. Tant qu'il aura ceste honte , i'en auray bonne opinion: Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cét endurecy , ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement , de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos pour y tenter quelque chose , & le prendre , s'il est possible, quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement : ie ne me tromperay iamais en ses interualles. Quand il sera sage , ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais , & quoy qu'il n'y paroisse

roisse pas de vice, ie ne laisseray pas de croire, qu'il y en ait.

II. Ie donneray quelques iours à cét exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites nous voir vostre resolution & vous depeschez de ferrer bagage. Rien de ce que nous auons, ne nous est necessaire: si nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin, ne couste rien: où s'il couste quelque chose, c'est si peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain, & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en auoir, & qui s'en contente, sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure, de qui ie vous vay dire vn autre beau trait: Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne faciez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un, sur qui vous ayez tousiours les yeux, & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien; toutefois prenez le premier venu: ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que du mal: quand vous se-

rez si suffisant, que vous aurez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme d'autorité : soit Caton, Scipion, ou Lelius, c'est tout vn qui ; pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en serez venu-là, que de vous porter honneur à vous-mesme, ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme, que quand vous estes contrainct d'estre en cōpagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez les tous l'vn apres l'autre : il n'y en a pas vn, qui ne se trouue mieux en toute autre compagnie que la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous-mesme, que quand il faudra que vous soyez en compagnie ; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion : Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & vous en aller auecque la troupe. Vous ne scauriez estre plus mal avec autre, qu'avec-que-vous.





## EPISTRE XXVI.

## ARGUMENT.

- I. La Vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la delivrant des Vices.
- II. La mort qui est causee par la Vieillesse, est douce.
- III. La mort est le Juge veritable de nostre vie.
- IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.

I. **JE** vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellement à la Vieillesse. Mais à cette heure, ie me doute que la Vieillesse ne soit demeuree bien loin derrière moy. Ma disposition & mes ans se doiuent désormais nommer d'autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas un aage rompu, mais seulement lassé. Ce que j'ay, c'est decrepitude : ie suis au bout de la carrière : Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodité que du corps &

## 148 LES EPISTRES

que ie n'eus iamais l'entendement ny plus sain, ny plus entier : ie n'ay rien de vieil en moy que les vices, & les parties destinees à leur vsage : l'esprit est vigoureux, & se réiouit que le corps ne luy donne gueres plus de trauerses. A ceste heure qu'il est déchargé d'une bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur : ie suis content de le croire, & de le laisser faire : mais si veux-ie regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philosophie, & ce que i'endois à mon âge. Je veux mettre d'un costé ce que ie puis faire, & ne veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux bien faire, & que ie ne puis : car si ie veux quelque chose de plus que ce que ie puis, ie suis bien-aise de mon impuissance. Quelle occasion auons nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est ce que ce qui deuoit auoir fin, soit atheué ? vous me repondrez, qu'il n'y a point de plus grand deplaisir, que d'aller en diminuant, & se voir comme fondre de iour en iour : car nous ne tombons pas d'une secousse, & ne sommes pas renuersez d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'une heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais comme scaurions nous mieux par-

tir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle insensiblement amenez à nostre fin ? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de cette vie : mais pource que c'est vne douce voye que d'en estre retiré tout bellement.

III. De moy, comme si i'estois sur le poinct d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes anneés passées ; ie me confidere & me tiens ce langage. Tout ce que i'ay dit, ou fait iusques à ceste-heure, n'est rien. Si i'ay donné quelques tesmoignages de mon courage, ç'a esté en choses de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne m'ayent sollicité de faire : Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'est pourquoy, sans m'effrayer, ie me prepare à ceste iournee, où le masque leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que j'ay faites contre la fortune n'estoient point autant d'artifices, pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes : elle est ordinairement douteuse & peut pancher aussi tost d'un costé que d'autre. Mettez à part toute l'estude que vous auez jamais faite : la mort vous iugera. Ce

ne font ny les disputes , ny les discours profonds , ny les preceptes de Philosophie , qui font paroître la force de l'ame : bien souuent ceux qui ont le courage plus bas , ont le langage le plus haut : C'est à rendre l'esprit , qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaît bien : ie n'ay point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens : mais faites compte que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune, qu'importe ? La mort ne compte pas les années : Elle vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez : & pource attendez la par tout. L'estois prest à clorre ma lettre , & prenois desia le cachet. Mais il m'est souuenu , qu'il luy falloit garnir sa bougette , & luy bailler dequoy faire son chemin. Je ne vous dis point où ie fouille. Vous le sçavez bien : ayez tant soit peu de patience : ie vous iray querir chez moy de quoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera ceste sentence : Aduisez lequel sera le meilleur , que la mort vienne à nous , ou que nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre avecque tant de peine , vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois : & ie trouue au contraire , que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne

# DE SENEQUE. 151

faut iamaïs cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamaïs estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance : pour le moins il en est hors : il se moque des prisons, des gardes & des cachots : il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout : mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empesche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.



## EPISTRE XXVII.

### ARGUMENT.

- I. *Les Vieillards sont blasrables, qui ayment les plaisirs des ieunes gens & qui ne font mourir leur vice deuant qu'eux.*
- II. *La vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'aquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.*

¶ Ous me direz, que ie vous presche  
à present que ie me suis presché.

## 152 LES EPISTRES

moy mesme , & que m'estant mis en bon estat , ie passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si presomptueux de me sentir malade , & faire le medecin: Mais comme gardant le liſt , tous deux en mesme chambre , ie deuise avecques vous de nostre maladie , & vous faits part des remedes que ie ſçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous , pensez que c'est à moy mesme que ie parle , & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardez , quel aage vous auez : & vous aurez honte d'auoir les mesmes volontez & les mesmes desseins que vous auiez , quand vous estiez encor enfant. Deuant que de mourir , faites pour vous vne chose , que les vices meurent premier que vous. Quittez toutes ces voluptez pleines de trouble & de tumulte , qui vous coustent bien cher vn iour. Les passées font du mal autant que les futures. Quelque bon succez qu'ayent les crimes , ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'exécution. Le trouble qu'ils donnent ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'un plaisir que la Vertu n'accompagne point. Il a tousiours le repentir à sa queue , il n'est ny solide ny fidele. Et quand il ne seroit point dommageable , sa fuite nous donne assez de suiet de le fuir.

II. Voyez plustost de treuver quelque bien qui soit durable : or il n'y en a point d'autre que celuy que de soy l'ame prend elle-mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au dessous d'elle, comme vn nuage, qui ne leur empêche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir ? Certainement nous ne nous arrestons pas tout court : mais nous nous hastons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous-mesme. Ce n'est point chose qui se fasse par Procureur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'aide pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluissus Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit, & le reuenu d'un affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le Grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Vlysse, d'Achile, ou de Priam, il ne scauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les conust mieux, que nous ne cognoissons nos maistres d'eschole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux cy qui forgent les noms, quand ils ne les scauent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en don-

noit aux Grecs & aux Troyens: Et cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclauues, & les acheter bien cher, dont l'un sçeuſt Homere par cœur, & l'autre Hesiode: Les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouua point: il les fit faire exprés. Quand il eust dressé tout cét equipage, il commença de rompre la teste à ceux qu'il appelloit à manger avecque luy. Ses protocoles estoient à ses pieds, qui luy fournissoient des vers, à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échapaſt. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des valets à luy ramasser les paroles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclauues luy conſtoient deux mille écus la piece: Vous eussiez eu, respondit Sabellius, autant d'armoires à meilleur marché. Toutesſois il auoit ceste bonne opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à luyſter. Sabinus, homme mal sain, palla



& extenué, luy ayant répondu là dessus, Comme voudriez vous que ie luictasse ? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Le vous prie, dit-il, ne dittes pas cela, vous auez tant de valets, si grands & si forts à vostre commandement : vne bonne ame ne tombe point au commerce ? Et quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en veult acheter : Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy & adieu. C'est richesse qu'une pauureté qui se range aux loix de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut iamais assez sçauoir. Il est des personnes à qui il ne faut que monstrier les remedes, & d'autres à qui il les faut mettre dans la teste à coups de marteau.

~~~~~

EPISTRE XXVIII.

ARGUMENT.

I. Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leur vice avec eux.

156 LES EPISTRES

II. *Fuir le bruit du Palais.*

III. *Cognoistre sa faute, c'est estre en voye d'amendement.*

Vous vous estonnez que tant de voyages que vous avez faits, & tant de lieux où vous avez esté, ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique; Et pensez estre seul à qui cela soit arrivé. C'est l'esprit qu'il faut changer, & non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez; reculez-vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied: En quelque part que vous alliez, vous aurez tousiours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour ceste mesme plainte à Socrate, il luy dit: Pourquoy vous estonnez-vous que vos voyages vous soyent inutiles, veu que vous vous portez par tout où vous allez? la cause qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir, & cognoistre des pays & des villes, que iamais vous n'avez connus ny veus? Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez vous sçauoir d'où vient que vous ne gaignez rien de fuir? vous vous enfuyez avecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit: autrement, soyez où vous voudrez; vous

DE SENEQUE. 157

ne serez iamais bien : faites compte que vous estes auourd'huy comme est cette Sybille en Virgile , quand l'enthousiasme la prend , & qu'elle a dans le corps vn Esprit autre que le sien.

*La prestresse sempestre , & vendroit bien
pouvoir*

Mettre le Dieu dehors.

Vous courez de tous costez , pensant vous descharger de ce qui vous presse , & tant plus vous vous remuez , tant plus vous en receuez d'incommodité ; comme vous voyez dans vn vaisseau , que ces paquets qui ne bougent d'vne place , ne l'ébranlent point , & que quand ils sont jettez inégalement d'vn lieu à l'autre , ils le font perdre , & presque renuerser de leur costé. Tout ce que vous faites , vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer , vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous serez guery , vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaisir. Quand on vous relegueroit au bout du monde , & qu'on vous confineroit en la Religion la plus sauuage qui soit sur la terre , quelque barbare qu'y soit le peuple , vous y trouuerez de l'hospitalité. L'importance de vostre repos est en vous , & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous soyons : C'est folie de s'en soucier : il faut faire conte que nous ne sommes point nez pour vn

158 LES EPISTRES

petit coin de terre, mais que le monde entier est nostre patrie. Si vous auiez cette impression, vous ne vous estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'un à l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vous faites : c'est roder & tournoyer. Vous estes auourd'huy en vn lieu : demain en l'autre ; comme si la felicité que vous cherchez, ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde scauroit-on ouïr plus de tempeste, qu'en vn Palais ? & cependant qui seroit contraint d'y viure, on trouueroit moyen d'y auoir du repos.

I l. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loïn que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez, qu'une demeure mal aeree n'apporte quelque alteration à leur santé : tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atteint la perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup pour luy de n'approcher point. Ie ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se iettent au milieu des ondes : & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'ils ne sont tousiours aheurtez contre quelque difficulté. Ie ne dy pas que si les occasions s'en presentent

rent, vn homme sage ne les recoiue avec-
que patience. Mais il ne prendra pas plai-
sir à les chercher : il aimera mieux la
paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-
il gagné de s'estre demeslé de les vices,
s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay
en main, pour nettoyer les ordures de
son voisin : Vous me direz que Socrate
eut trentetyrans en teste, & que iamais
ils ne luy peurent faire faillir le cœur.
Qu'importe le nombre des maistres, il n'y
a qu'une seruitude. Quiconque la peut
mépriser, quand il auroit autant de mai-
stres qu'il y a d'hommes au monde, il est
libre.

III. Il est temps de cesser : mais il faut
premierement acquiter la gabelle. Le
commencement de s'amender, c'est de
connoistre qu'on a failly. Epicure est
auteur de cette sentence, qui est tres-
belle à mon iugement. Car qui ne pense
point faillir, ne scauroit vouloir qu'on
le reprenne. Il se faut prendre en faute
deuant que de s'amender. Il en est qui
font gloire de leurs vices. Estimez-vous
qu'un qui ne pense point estre malade, se
mette en pain de chercher le Mede-
cin ? Et pource faites ce qui vous sera
possible pour vous conuaincre. Informez
contre vous : soyez premierement vo-
stre accusateur, & puis vostre iuge : A la
fin, demandez grace, mais ne la vous don-

nez pas quand vous penserez meriter punition.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE XXIX.

ARGUMENT.

I. *Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.*

II. *Les meschans ne rient pas longtemps.*

III. *La Vertu enseigne le mespris de la mort.*

IV. *On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.*

Vous me demandez des nouvelles de Marcellinus, & desirez sçavoir ce qu'il fait; ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne suiet de s'éloigner de moy: mais il ne prend pas plaisir d'oüir la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé-là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas cette franchise generale de Diogene, &

des autres Cyniques ; qui sans distinction de personnes, faisoient des remontrances aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin : Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd , ou vn muet ? Mais vous direz : Pourquoi ne feray-je bon marché des paroles , puis que c'est chose qui ne couste rien ? Je ne puis pas sçauoir si je feray le profit de celuy que j'aduertiray : mais ie sçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup , que ie ne fasse le profit de quelqu'un. Il faut ouurir la main : qui fait beaucoup d'entreprises , c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'auis qu'un homme d'honneur en vse de cette façon. Son autorité perd son lustre par cette communication trop vniuerselle : Et ceux qui se corrigeroient par les remontrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuvent faire compte , quand ils voyent que sans election de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifferemment. Il n'est pas besoin que celuy qui tire , donne à tous coups dans le blanc : il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art : il est raisonnable qu'elle ait vn but , qu'elle choisisse ceux qu'elle iugera capables d'instruction , & quitte les autres, non du premier coup toutes.

fois , mais apres auoir essayé tout ce qu'elle aura iugé propre pour leur guérison. Je ne tiens pas que Marcellinus soit du tout perdu ; Toutesfois pour le sauuer, il ne faut plus gueres tarder à luy rendre la main. C'est vn bel esprit , mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en sera ce qui pourra : i'en courray la fortune , & luy diray librement mon aduis , de ce que ie luy verray faire mal à propos.

II. Je sçay bien qu'il se mettra tout aussi tost sur ses bouffonneries , qui feroient rire vn mort , & se mocquera de luy-mesme le premier , & puis de moy. Je n'auray pas ouuert la bouche , qu'il ne me preuienne , & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos escholes , & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes , leurs amies , & leurs bonnes cheres. Il m'en monstlera vn au Bordeau , l'autre au Cabaret , & l'autre à la Cour. Il me monstlera ce plaisant Philosophe Ariston , qui se fait promener en vne chaire , & discourt en cette belle posture : c'estoit l'heure qu'il prenoit pour traualler. C'est celuy de qui Scaurus , vn iour qu'on disputoit de quelle Secte il estoit , respondit : Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien : & Iulius Grecinus grand per-

sonnage, interrogé quel iugement il en faisoit : le ne puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur cette selle entre-deux limons ; comme si on luy eust parlé d'un rocher. Il me mettra deuant le nez tous ces Charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mesler point de la Philosophie, que d'en trafiquer indignement, comme ils font. Mais tenez vous préparé à souffrir toutes ces iniures. Peut-estre qu'il me fera rire : & peut-estre aussi que ie le feray pleurer : s'il continuë de rire, ie seray bien aise, puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit ; la gayeté de telle gens n'est iamais longue : prenez y garde ; vous les verrez tout d'un coup pâlmez de rire, & en moins de tourner la main, ils crieront comme enragez. Je suis resolu de l'en-atreprendre, & de luy monstres que ie ne l'estime pas si peu, comme font beaucoup d'autres : si ie ne déracine du tout ses vices, ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas : mais elle aura de bons interualles ; & peut-estre qu'apres les interualles, la parfaite guerison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à un malade ce n'est pas peu. Vne bõne relasche estvne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son in-

struction, vous qui desia pouuez quelque chose, & qui par la consideration du progres que vous avez fait iusqu'à cette heure, iugez à peu pres ce que vous pouuez faire à l'aduenir; formez vostre vie, releuez vostre courage, faites ferme contre tout ce qui est formidable, & ne vous souciez point du nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit-ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'un apres l'autre? Plusieurs vous peuvent bié menacer: mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement qu'a fait la Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

IV. Si vous auiez quelque discretion vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre: ie m'en vay vous jeter ce que ie vous doy. Je n'ay iamais eu volonté de plaire au peuple: car ce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demandez qui dit cela? ne sçavez-vous pas qui est mon Chaland? Epicure. Mais il n'y a Philosophe, de quelque Secte qu'il soit Peripatetique, Academique, Stoïque ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bien aisé qu'un homme à qui la vertu plaist, puisse plaire au peuple: on ne peut auoir la bonne grace, que

DE SENEQUE. 165

par des moyens qui ne valent rien : il faut donner ordre de luy ressembler : Si vous n'estes des siens, vous ne sçauriez estre à son gré. Or en vostre establissement, vostre opinion vous importe bien plu que celle des autres. Il faut estre infame pour estre aimé de ceux qui le sont. De quoy donc seruira cette Philosophie que vous estimez tant, & que vous tenez preferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde? Que vous aimerez mieux vous plaire qu'au peuple, Que vous peserez plustost les opinions, que vous ne les compterez, Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez avec patience, ou les finirez avec honneur. Au demeurant si ie voy que le peuple vous tienne pour vn grand personnage ; que quand vous entrez, il fasse des acclamations, & vous applaudisse : que tout l'équipage des Comediens soit en rumeur à vostre venuë ; que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos loüanges, pourquoy ne me ferez vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à cette faueur?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE XXX.

ARGUMENT.

I. La Vieillesse est vne maladie sans remede.

II. Le sage ne craint point la mort.

III. Les Vieillards peuvent micux parler de la mort que les ieunes.

IV. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

V. La Vieillesse nous tire du monde sans violence.

VI. Le Sage seul fait bon visage à la mort.

VII. Les Vieillards doiuent moins craindre la mort que les ieunes, bien que tousiours elle soit aussi pres des vns que des autres.

A'Ay veu le bon homme Bassus Aufidius, bien bas & bien cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse : mais elle est desia la plus forte : elle abbat plus qu'il ne peut redresser;

elle se laisse choir sur luy de toute la pesanteur. Vous sçavez qu'il a esté toujours mal-sain, & d'une temperature fort seiche. Il s'est entretenu long-temps, ou pour mieux dire, rapetassé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a failly d'un coup; comme en un navire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer: mais depuis qu'il commence à s'ouvrir de tous costez, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustrer: il en est de mesme d'un corps où l'âge s'est rendu maistre. On peut bien appuyer sa foiblesse pour un temps: mais à la fin, comme en un vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint, & qui tandis qu'on l'estançonne d'une part s'éclate de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en sortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laisse pas d'avoir toujours bon courage. Cette coustume luy vient de l'estude qu'il a fait en Philosophie, qui resout tellement les-ames, que de quelque petite complexion que soit un homme, il a toujours assez de force. La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole, & quand il deffaur, c'est alors qu'il a moins d'apparence de faillir. Un bon Pilote, quoy que sa voile soit en pieces, & son vaisseau, trouuve moyen de racommoder les restes

168 LES EPISTRES

de son equipage , & d'acheuer sa route. Bassus en fait de mesme , & voit venir sa fin avec vn visage si ferme , que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'un autre , vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à cette heure inéuitable , de s'en pouuoir aller sans regret , & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas , sans l'auoir long temps estudee. Aux autres maux il y a quelque esperance. Si vous estes malade , vous guetissez. Si le feu vous surprend , vous l'esteignez. Si la maison où vous estes, tombe, c'est peut-estre d'une façon que vous n'aurez point de mal. Si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra ietter à bord : si quelqu'un vous tient l'espee à la gorge , pour vous tuer , quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous meine à la mort , il faut marcher: il n'y a repit, ny opposition qui vous en garentisse ; C'est bien la mort la plus douce de toutes ; mais aussi est-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bonhomme qu'il est à ses obseques : il s'inhume, suruit à soy-mesme , & ne s'afflige point de n'estre plus avecque soy : car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut , pour nous persuader, que si en la mort nous auons du travail,

mail, où de la crainte, nous en sommes causes, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodés que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point, que de ce qu'on ne souffrira point. Comme est-il possible qu'un homme s'imagine de sentir une chose qui le privera de tout sentiment? Il faut donc conclurre qu'il n'y a non plus d'appréhension que de mal en la mort. Je sçay bien que ce sont choses qui beaucoup de fois ont esté dites, & qui le seront encore beaucoup de fois: mais ie ne faisois point de profit à les lire, & encore moins à les ouïr dire à des gens à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre ce qu'ils conseilloient de n'appréhender point.

III. Mais sans mentir ce langage venant de Bassus, qui a un pied dans la fosse, m'a touché d'une estrange façon: car pour en dire mon aduis, ie trouue qu'il est plus mal-aisé de se resoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y est. Quelque lâche & timide que soit un homme, quand il voit la mort presente, il se dispose à ne vouloir point éviter ce qui n'est point évitable. Vous voyez un Gladiateur, qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on sçauroit faire;

quand il sera bas, tendre luy-mesme sa gorge à son aduersaire, & luy conduire l'espee à la partie qu'il pense la plus mortelle, afin d'estre bien-tost dépeché. Mais quand la mort est encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'est vn peril où il faut vne froideur & vne assurance, de qui peu d'hommes sont capables que ceux qui par l'estude se sont de longue main préparez à cét assaut. C'est pourquoy ie prenois grand plaisir à l'oüyr dire son aduis d'une chose, qu'il auoit bon moyen de cognoistre, pour la voir de si près comme il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'autre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, parce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit eprouuee. Tout de mesme aussi ne pouuons nous mieux sçauoir l'estonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouuez auprès d'elle, qui l'ont veüe arriuer, & qui luy ont donné la bien-venue.

IV. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nombre-là; il ne nous a point voulu laisser tromper: il ne trouue non plus d'apparence à craindre la mort que la vieillesse. A la ieunesse succede la vieillesse; à la vieillesse la mort: Qui ne veut point mourir, feroit content de n'auoir point vescu. La mort est la condition de

la vie : quand on nous donne l'une, on nous permet l'autre : nous en sommes au chemin : s'est folie de l'apprehéder. L'apprehension est des choses douteuses : la mort est certaine, il la faut attendre : c'est vne necessité qui n'épargne personne, il n'y a point de force qui nous en defende. Pourquoy se plaindroit vn homme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde ; La premiere partie d'équité, c'est l'égalité : mais il n'est point de besoin de plaider la cause de la Nature. Elle ne nous a point donné la loy pour nous, que la mesme qu'elle a prise pour elle : tout ce qu'elle a fait, elle le defait, ce qu'elle a defait elle le refait.

V. Or à cette heure si parde benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tirez doucement vne piece apres l'autre ; n'auons nous pas de quoy remercier les Dieux, qu'après auoir gousté du monde à nostre aise, nous nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessaire, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer ?

VI. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'une façon, qu'ils ne scauroient estre plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage en ceux qui de pied ferme la regardent.

venir sans s'émouvoir : Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage, ou par quelque depot violent qui les transporte. Mais indubitablement cette procedure si tranquille, est vne preuve qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien raffis. Il se void assez de personnes qui par colere se vont rendre à la mort : mais quand elle vient, il en est peu qui luy fassent bon visage, si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la recevoir.

VII. C'est pourquoy ie suis bien souvent tout expréz allé trouver ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié; pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture, & si i'y reconnoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais tousiours ie luy trouue la disposition meilleure; comme en la septiesme carriere le contentement de ceux qui courent, est plus visible, pource qu'ils pensent qu'il ne s'en faut gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'accommodoit aux preceptes d'Epicure, & me disoit, Qu'il se persuadoit premierement, qu'en cette expiration derniere on ne sentoit point de mal : toutesfois que s'il y en auoit, c'estoit quelque consolation de penser qu'on en seroit bien tost quitte, pource qu'une extreme douleur n'est iamais longue. Au

demeurant que si ceste distraction du corps & de l'ame le travailloit, il se représenteroit qu'après ceste douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un homme de son aage n'eust l'ame au bord des lèures; & que par consequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire sortir. Un feu qui s'est pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, s'esteint avec de l'eau, & quelquesfois par la ruine de ce qu'il brûle: mais celuy qui n'a plus d'aliment, s'amortit de soy-mesme. Voilà les discours qu'il me fait, & que j'escoute fort volontiers, non comme choses nouvelles, mais parce que ie pense estre aux mains avecque la mort. Et quoy donc? n'ay-je iamais veu personne qui se soit tâté soy-mesme? Si ay; i'en ay veu, & ne me suis pas contenté de les voir: ie les ay regardés: mais i'estime bien plus ceux qui sans estre fachés de la vie, ouurent la porte à la mort & la reçoivent de bonne grace, sans que toutesfois ils la prennent au collet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous-mesmes, qui prenons l'alarme aussi-tost que nous pensons qu'elle est prez de nous. Car de qui peut-elle estre éloignée, puis qu'en tous lieux & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir? Quand

174 LES EPISTRES

nous craignons quelque suiet de mort qui semble venir à nous, considerons combien il y en a d'autres bien plus proches, de qui nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer: vne indignation preuiendra son espee. Considerons les causes de nostre apprehension: nous trouuerons qu'elles semblent vne chose, & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes tousiours aussi pres vne fois que l'autre: Tellement que s'il la falloît craindre, il se faudroit resoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes nous exempts ? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues, que vous les haïssiez plus que la mort. Ie m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parole. Voulez vous ne craindre iamais la mort ? meditez la perpetuellement.

~~~~~

### EPISTRE XXXI.

#### ARGUMENT.

*1. Fuir la Volupté; la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*

# DE SENEQUE. 175

*I I. Il n'est point de bien sans Vertu,  
ny de mal sans Vice.*

*I I I. Definition du bien & du mal;  
quelle est la regle du Sage.*

*I V. L'homme sage est seul heureux.*

**I.**  O v s estes à moy , ie le voy bien :  
 Vos promesses commencent desia  
d'avoir quelque effet. Je vous ay veu  
fouler aux pieds toutes ces vanitez que  
le vulgaire appelle biés, & ne vous propo-  
ser que la vertu : Continuez en cette bel-  
le resolution. Je ne vous demande pas  
que vous faciez plus que ce que vous  
avez entrepris. Vos fondemens tiennent  
beaucoup de place : faites le bastiment  
suiuant le dessein. Faites la besongne que  
vous avez en la main, & pour bien fai-  
re, bouchez vous les oreilles, non avec  
de la cire , selon qu'Vlisse fit de ses  
compagnons ; mais avec quelque cho-  
se de plus ferme. Les voix qu'il appre-  
hendoit, estoient bien attrayantes , mais  
non pas generales : celle que vous avez  
à craindre, n'est point au pied d'un ro-  
cher : vous l'orrez en quelque part du  
monde que vous alliez. La volupté n'a  
point ses embusches en un lieu seul ;  
il n'y a ville qui ne nous doive estre  
suspecte. Passez outre , & soyez sourd  
aux meilleurs amis que vous ayez.

## 176 LES EPISTRES

Leur intention est bonne ; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez estre heurenx , priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent , ne vous arrive. Ce qu'ils voudroient vous voir posseder , n'est pas bien : tout le bien que peut avoir vn homme , c'est de s'affeurer de soy-mesme ; & en cela seul est la cause & l'establisement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir , c'est de ne se soucier point du travail , & de le tenir pour indifferent. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne , & tantost mauuaise ; tantost facile à supporter , & tantost difficile , cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le travail. Qu'est-ce donc qui est bien ? Le mespris du travail. Je ne sçauois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit ; mais quand ie verray quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise louable , tant plus il se bandera , sans vouloir faire de reposée , tant plus ie me rauray de le regarder , & luy crieray , Courage , efforcez-vous : faites , si vous pouvez , cette montee tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labour. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos meres , pour y conformer les nostres : Nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait tort

d'importuner les Dieux : quel besoin est-il de vœux ? faites vostre bonne fortune vous-mêmes : vous la ferez si vous prenez impression , que , où il y a de la vertu , il y a du bien , & qu'où il y a du vice , il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere , d'obscurité sans tenebres , de chaud sans feu , ny de froid sans air : ainsi les choses ne sont honnestes , ou deshonestes , qu'en tant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien ? Connoistre les choses. Qu'est-ce qui est mal ? Ne les connoistre point. En l'election des choses , la consideration du temps sera la regle d'un habile homme. Mais quoy qu'il reiette , ou qu'il choisisse , s'il a l'ame grande , & au dessus de toutes choses , il ne reiettera rien par crainte , & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout , qu'il se garde de se raualler. Ce n'est rien que de ne refuser point le travail , il le faut chercher. Me demandez-vous ce que j'appelle travail inutile & superflu ? Celuy de qui le sujet n'est point relevé : non toutesfois qu'il soit non plus mauvais , que celuy qu'on employe aux choses louables , pource que c'est de l'ame que vient la resolution , qui nous sollicite aux entrepri-

## 178 LES EPISTRES

les laborieuses, & nous dit; A quoy est bon ce propos; Vn homme de bien ne craint point la sueur.

I V. Au demeurant, souuenez-vous d'estre tousiours conforme à vous-mesme, & ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut estre sans la cognoissance des choses diuines & humaines; Et de là vient la felicité souveraine, par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux, & n'auons plus la peine de les prier. Voulez-vous sçauoir le moyen d'y paruenir? Il ne vous faut aller ny par l'Appennin, ny par le mont-Senis, ny par les deserts de Candaue, ny courre la fortune des Syrtes, ou de Scille & de Caribde: cōbien toutesfois qu'une chetive & petite commission les vous a tous fait passer. Le chemin y est seur & plaissant: & pour le faire, il ne vous faut ny prouision ny equipage que la Nature ne vous ait donné. Ne quittez point ce que vous auez d'elle: vous irez du pair avec Dieu. Vous n'irez point du pair avec Dieu pour estre riche: Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habies magnifiques: Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous fasse cognoistre à tous les peuples de la terre: Dieu n'est cognu de personne, & plusieurs mesmes



ont mauuaise opinion de luy , qu'il ne punit pas. Non pour vne presse de valets , qui nous portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu, tout grand, & tout puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la force : le temps les consume. Il faut donc trouuer quelque chose qui soit incorruptible , sans embarras , & si bonne , qu'on ne puisse rien desirer de meilleur. Que peut-ce estre ? l'Esprit. Mais vn esprit si droit , si bon & si grand , qu'on puisse dire que c'est vn Dieu logé dans vn corps humain. Cet esprit ne se trouuera point plustost en vn Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambition & l'iniure ont fait cette distinction de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre , d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aydez-vous seulement , & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne sera ny avec or , ny avec argent : ce ne sont point matieres qui le puissent représenter. Souuenez-vous que les Dieux ne furent iamais si propices , qu'au temps qu'ils estoient de terre.

~~~~~

EPISTRE XXXII.

ARGUMENT.

- I. *Le Sage ne frequente que ses semblables.*
- II. *Il achève de vivre deuant que de mourir.*
- III. *Pourquoy nous desirons de vivre long-temps.*

I. **Q**U'IL demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis avecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions : imaginez vous que ie les voy. Voulez-vous sçavoir de tout ce qu'on me dit de vous, ce qui me resjouit le plus ? c'est, qu'on ne m'en dit rien : & que la plupart de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point oüy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garantir, c'est de ne frequenter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui desireront ce que vous mesprîsez. J'ay cette

bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & que quelques sollicitations qu'on vous sçache faire, vous demeurerez ferme en vostre resolution.

I I. Qu'est-ce donc qu'il y a? ie ne crains point le change, ie crains le diuertissement : nostre vie est si courte, qu'on ne sçauroit si peu nous arrester, qu'on ne nous fasse beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance, n'ayant pas si-tost entrepris vne besongne, que nous la quittons pour en commencer vne autre : nous déchirons nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & pensez quelle diligence vous feriez, si vous auiez vn ennemy à dos, qui vous suiuiſt l'espee en la main. Vous en estes-là : vous estes couru, piquez, & vous sauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous representez à toute heure, combien c'est belle chose d'accomplir sa vie auant que de mourir, & pouuoir avec vne ame non broüillée d'apprehension ny de sollicitude quelconque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue ; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps ? Que vous serez tranquille & paisible & sans vous soucier d'ajouter vn iour à l'autre, vous serez

compte que vous aurez assez vécu.

III. Voulez-vous sçavoir d'où vient que nous sommes si desirieux de l'advenir ? Il n'est point d'homme qui soit à foy : de tout ce dont vos parents vous desirrent l'abondance, ie vous en desire le mépris : ils appauvrissent vn monde de personnes, pour vous enrichir : ils ne peuvent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouvez croistre, que quelqu'un ne diminue. Quant à moy, tout ce que ie vous desire, c'est que vous soyez vostre, & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en desordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui est aussi tost possédé comme cognu, sans desirer autre longueur à vostre vie, que celle qu'il semble bon à la Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué sa vie, il se peut vanter d'estre libre, & qu'il n'est point de necessité capable de le forcer.

~~~~~

## EPISTRE XXXII.

### ARGUMENT.

*I. Les discours des Stoïques sont sententieux.*

I. Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme il faut tout voir.

III. Un homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy mesme.

1. **V**ous voulez qu'en ces lettres comme aux precedentes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques: ils ne se font point amuser à des fleurettes: prenez-les par où vous voudrez, ils sont toujours massés. Quand en une multitude, une chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Un arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en une forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouvez autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, pource qu'elles y sont rares, & qu'on s'estonne quand un homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, lâche quelque parole où il y a de la rigueur. I'en parle selon l'opinion commune; car selon la mienne, tout ioly qu'il est,

## 184 LES EPISTRES

avec ses manches pendantes , ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage : ce qui se trouue par endroits chez les autres , est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs , qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez en vn eschantillon où bon vous semblera : nous ne faisons qu'une bource tout ce que nous sommes. Chaque sentence n'a point son auteur à part. Si nous les voulons separer , de qui dirons nous qu'elles sont ? De Zenon, de Cleantes, de Chrysippus, de Panætius. Nous n'auons point de maistre: chacû l'est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous ses Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons, sont en si grand nombre , & si semblables , que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

*C'est au pauvre homme à copier son troupeau.*  
 Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez tousiours quelque trait qui vous semblera triable : Si ce n'estoit que vous les voyez en vne troupe.

pe, tout vous plairoit également.

II. Ne vous imaginez donc point de pouuoir faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se gouffent point superficiellement, & par vne seule piece : il y faut tout voir, & tout manier. Vous trouuerez plus de choses que de paroles, & vn ouurage si bien suivi, qu'il est impossible d'en rien oster, sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content que vous voyez tous les membres vn à vn, mais ie veux que ce soit en vn mesme corps. Ce n'est pas assez d'une belle cuisse, ou d'un beau bras, pour faire iuger vne femme belle; il faut qu'une grace vniuerselle de toutes ses parties, tienne si douteux & si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils ne sçachent où prendre party pour les considerer. Toutesfois si vous en auez trop d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vostre endroit : Je vous en bailleray, mais ce fera à pleine mains : nous en regorgeons de tous costez, nous ne les amassons point vne à vne : nous les prenons à poignées. Ce ne sont point gouttes qui tombent l'une apres l'autre : le coulement y est perpetuel : il continuë : Je ne doute point qu'il n'y ait du profit pour les ignorans, & pour ceux qui écoutent de loin : Car des choses ainsi baillées par morceaux, & comprises comme des vers

en certain nombre de paroles, vont bien plustost au fonds. C'est pourquoy nous faisons apprendre des sentences, & des Chries aux enfans, pource que ce sont choses accommodees à leur suffisance, & que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en la main d'un homme : il n'est plus temps qu'il fasse provision de ie ne sçay quel petit nombre de mots que tout le monde sçait, & se fie en sa memoire : il faut qu'il s'appuye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa bouche, & non par la bouche d'autrui. Depuis qu'un homme est vieil, ou qu'il approche de l'estre, ce luy est vne vilenie de n'estre habile homme, que par son liure. Zenon a dit cela. Et vous, quoy ? Cleanthez a dit cela ; & vous quoy ? Iusques à quand n'aurez vous mouuement que par autrui ? Faites des regles vous mesmes : baillez quelque leçon aux autres : monstrez quelque chose de vostre creu. Je ne sçauois auoir bonne opinion de ceux-cy, qui ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais se contentent de servir d'interpretes aux autres, & se tiennent tousiours cahez à l'ombre de quelqu'un. Il ne m'est point aduis qu'ils puissent auoir rien de genereux en l'ame, puis qu'il n'osent rien faire de ce qu'ils ont si long-temps estudié. Tout le moy



Rien qu'ils font ; c'est d'apprendre par cœur. Se souuenir est vne chose, & sçauoir en est vne autre. Se souuenir, est conseruer vne chose mise en dépost en nostre memoire. Sçauoir au contraire, c'est traualler à sa propre besongne, sans patron, & sans regarder à chaque fois vn maître, pour demander son approbation. Zenon dit cecy. Cleanthez dit cela. Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez vous tousiours escholier ? Ne monterez-vous iamais en chaire ? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis que vous pouuez lire ? Mais c'est beaucoup que la yue voix. Il est vray quand celuy qui parle, prend du sien : mais à reciter les paroles d'un autre, & faire le greffier, ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose : c'est que ceste maniere de gens qui ne sortent iamais hors de page, suiuent les premiers en des opinions que tout le monde reprouue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuees, si nous nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. D'auantage, qui suit vn autre ne suit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoy donc ? ne tiendray-je point le chemin de ceux qui sont passez deuant moy ? Si feray : mais si i'en trouue vn plus court & plus beau, ie

seray bien-aïse de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont pas nos maîtres : ils ne sont que nos guides : la verité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est saisi iusques icy. Sa recherche donnera encore de la besongne assez à ceux qui viendront apres nous.

~~~~~

EPISTRE XXXIV.

ARGUMENT.

1. *Le sage disciple resouryt le Précepteur.*

II. *Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.*

1. **Q**U'IL m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me rajeunit, tant ie suis transporté de ioye, quand par ce que vous faites, & ce que vous m'escriuez, ie recognois quelque auantage sur vous mesme : car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier

son troupeau, vn nourricier de voir bien porter son nourrisson ; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand apres les auoir formez en vn aage encore tendre, ils les voyent tout d'vn coup eleuez & paruenus ? le vous tiens pour mien : vous estes ma creature. Aussi-tost que j'eus reconnu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avecque quelque coups d'esperon, vous faire aller plus viste que le train accoustumé. L'en fais de mesme encore à cette heure : mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en receuoir.

II. Que me demandez vous dauantage ? direz-vous. Certainement ie vous auoie que vous estes bien auancé : mais il n'est pas de l'instruction des esprits, comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besongne : C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'vne partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon ? Celuy qui est si parfait & si accomply, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy fasse, & quelque necessité qui luy puisse arriuer. Le ne doute point que vous ne le deueniez, pource que vous al-

190 LES EPISTRES

liez tousiours d'un mesme pas , & que vos effets respondent tellement à vos paroles , qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire , c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait , ny bien assis.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE XXXV.

ARGUMENT.

- I. *L'amitié fait tousiours du bien , & l'amour quelquefois du mal.*
- II. *Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la presence.*
- III. *La Constance est la marque d'un homme sage.*

A priere si affectionnee que ie vous fis d'estudier , n'est pas toute pour vostre profit , il y va du mien. J'ay enuie d'auoir un ami ; & vous ne me le pouuez estre , si depuis que vous auez commenceé , vous ne continuez à vous façonner : car pour ceste heure , ie croy bien que vous m'aymez ? mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon amy ? Et quoy donc. Sont-ce deux choses ? Ouy ; & bien differentes. Qui est amy ,

hyme : qui ayme, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçavoir aymen, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépeschez-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous avez appris.

II. Pour moy, j'en reçois bien desia quelque fruit par le plaisir que j'ay de me figurer que vous & moy ne ferons qu'un cœur ; & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination : j'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement de personnes que nous aimons en leur absence, mais c'est un contentement de peu de substance, & qui s'éuanoüit incontinent. La veüe, la presence, & la conuersation sont la volupté plus viue & plus sensible ; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriez donc apporter, c'est vous mesme. Ceste consideration vous doit faire auancer, ie suis vieil, & vous estes mortel : Hastez-vous, toutefois ne vous hastes pas tant,

192 LES EPISTRES

que vous ne soyez avecque vous premier qu'avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progres de vostre suffisance, prenez garde si vous voulez aujourd'huy ce que vous vouliez hier. La volonté variable montre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé, ne flote point. Ceste constance se trouue parfaite en celuy qui est parfait en sagesse : & telle quelle, en celuy qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous ? L'un branle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.



EPISTRE XXXVI.

ARGUMENT.

1. *Preferer la vie priuée à celle des Courtisans, & personnes publiques.*
- II. *L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus conuenable aux ieunes, qu'aux vieux.*

DE SENEQUE. 193

III. Le commerce des amis doit estre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.

IV. La regle du Sage c'est le mespris de la mort.

V. La persuasion n'est point necessaire, où l'inclination nous porte.

VI. La mort ne nous oste point la vie, mais luy donne quelque intermission.

Donnez du courage à vostre amy, & le fortifiez contre toute ceste maniere de gents, qui le blasment d'auoir quitté sa bonne fortune, & preferé Pombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne se passera iout qu'il ne leur fasse paroistre l'vtilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuiee, auront tousiours quelques nouvelles atteintes. Les vns feront froissez: les autres donneront du nez à terre. La Felicité n'est que tumulte: elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionne les vns apres la grâdeur, & les bouffit d'imaginations ambitieuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entièrement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien: ie vous l'auoue; aussi

194 LES EPISTRES

en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un homme soit heureux qui a sa basse court pleine de gents qui ont affaire à luy : ce leur est vne fontaine : ils l'épuisent, & la troublent. Ils disent, que ce n'est qu'un causeur & un fainctant. Vous sçavez bien qu'il est des personnes de qu'il faut prendre les paroles à contre-poil.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy? l'estoit-il auparavant? Il y en a qui le trouuent trop sauvage, & trop haggard : ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit. Qu'il aymoit mieux vne froideur morne en un ieune homme, qu'une humeur plaisante qui le rendit agreable en compagnie : un vin rude en sa nouveauté sera delicat en l'arriere-saison. Celuy qui ne se garde point, a la couleur belle aussi-tost qu'il sort de la cuue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de son auancement, qu'il les laissa dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son austerité se trouuera de bon goust avecque le temps : il est à ceste-heure en la vraye saison d'apprendre. Et quoy? n'en est-il point tousiours saison? Si est : mais comme il est tousiours bien-seant d'estudier toute leçon, il n'est pas conue-

nable à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à vn vieillard d'apprendre à lire : il faut acquerir quand on est ieune, pour iouir quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuient honneste homme par vostre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est loüable entre les amis, & non pas des biens qui sont en la disposition de la Fortune, pour les croistre & diminuer, comme il luy plait. Il ne s'en peut plus dédire, la parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn creancier qu'à son honneur. Pour payer vne debte, le marchand a besoin d'une heureuse navigation, le laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel : mais il ne luy faut qu'une bonne volonté pour payer.

IV. La fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs ; qu'il aüse à vous donner vne regle si droite, & mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauuais succez qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gagné, ny se plaigne d'auoir perdu ; mais que riche ou pauvre, il soit tousiours egal à soy-mesme, & ne se monstre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre plus haut ny plus rabaisé. S'il estoit né entre les Parthes, il scauroit tirer de l'arc plustost qu'il ne

sçauroit parler. Si en Allemagne, il seroit encore au berceau, qu'il sçauroit ietter le fauclot. S'il eut esté du temps de nos peres, il eust sçeu piquer vn cheual aussi tost que le monter, & manier vne espee aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mespris de la mort.

V. l'auoir bien qu'en cette imagination il y a quelque chose d'épouuantable, qui ne se peut représenter sans quelque trouble, parce que ce nous est chose naturelle de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ny d'accoutumance en vne chose où l'inclination volontaire le porteroit ? On n'apprend point à pouuoir, en vne necessité, coucher sur des roses : c'est pour la souffrance des choses dures qu'un homme se prepare, afin que parmy les tourments, sa foy ne fleschisse point ; & que s'il en est besoin debout & blessé mesme, il passe la nuit en garde dās vne tranchee, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes, de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir : si la mort estoit incommode, il faudroit qu'il y eust quelque chose qui en receust l'incommodeité.

DE SENEQUE. 197

V I. Si vous auez si grande enuie de viure, souuenez vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux, ne se consume : tout retourne en ce mesme sein de la Nature, pour en sortir la seconde fois, comme il en est sorti la premiere : les choses cessent, elles ne perissent point. La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons avecque tant de soin, ne nous oste point la vie, mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde ; ce qu'assez de personnes refuseroient, si ce n'est qu'ils ne se souuiendront pas d'y auoir esté. Mais ie reserueray ceste matiere pour vne autre fois : qui doit reuenir, doit partir sans regret. Considerez le tournoyement de toutes choses en ce monde : comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternativement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'annee qui vient. L'Hyuer est passé, Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil : le iour luy fera bien-tost quitter la place : Quelque chose qui passe, ceste reuolution perpetuelle d'estoilles nous l'establit : vne moitié du Ciel hausse, l'autre baisse. Je finiray ma lettre, quand j'auray dit encore vn mot, C'est, Que les fols, ny les en-

198 LES EPISTRES

fans ne craignent point la mort , & que c'est vne vergongne , que la Raison ne nous puisse donner ceste assurance que la faute du iugement nous fait auoir.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE XXXVII.

ARGUMENT.

I. La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.

II. Il nous faut obeyr à la Raison, si nous voulons qu'on nous obeysse.

Y. **Q**A parole que vous avez donnée, vous oblige d'estre homme de bien. Vous avez fait monstre, & presté le serment. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aise & du plaisir en ceste guerre; ie vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables: en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loient pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur pro-

pre sang , sont obligez à vne patience forcee ; & de vous on vous la demande. Ils peuvent quitter les armes , & tenter la misericorde du peuple : mais vous ne pouvez faire n'y l'un ny l'autre : il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'annees qu'on nous scauroit donner dauantage ? Quand nous entrons au monde , nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamaiz nostre congé : tout le remede que vous y auez , c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouvez euitter : il le faut faire passage. La Philosophie le vous ouurira. Si vous aymez vostre vie , vostre assurance, vostre contentement , & , qui est le principal , vostre liberté , le mieux que vous pouuez faire , c'est de vous ietter entre ses bras : rien ne vous peut réussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse , abiecte , sordide , seruite , & suiuite à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouernent quelquefois l'un apres l'autre , & quelquefois tout ensemble , la Sagesse est le seul expedient de s'affranchir : voyez de l'aller trouuer : il n'y a qu'un chemin qui vous y mene. Vous ne scauriez vous égarer.

I. L. Voulez-vous que tout vous obéisse,

200 LESEPISTRES

obeyſſez à la Raiſon. Si vous vous laiſſez commander à elle, beaucoup ſe laiſſeront commander à vous : Elle vous enſeignera ce que vous devez entreprendre, & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriguez point. A peine m'en ſçavez-vous nommer vn qui vueille quelque choſe, & qui ſçahe rendre raiſon d'où luy eſt venue cette volonté. On ne delibere gueres : tout ſe fait par bouzades. La fortune nous rencontre auſſi ſouuent, comme nous elle. C'eſt vne vile-
nie de n'aller point, mais ſe laiſſer por-
ger, & puis quand on voit la tempeſte, fai-
re l'eſbahy, & demander. Qui m'a mis icy ?
comme y ſuis-je venu ?

~~~~~

### EPISTRE XXXVIII.

#### ARGUMENT.

I. *Les diſcours familiers ſont plus  
puiffants pour enſeigner, que les ele-  
gants & polis.*

I. **V**OUS avez raiſon de vous plaire au  
commerce de nos lettres, & de le  
deſirer. Il y a bien du fruit en vn entre-  
tien qui ſe coule ainſi d'as l'ame vne pie-  
ce apres l'autre. Les diſputes faites avec  
apparat, en preſence de tout vn peuple,

font plus magnifiques , mais non pas si familières. La Philosophie est vn conseil de bien faire : pour le donner il n'est point besoin de crier : les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une ame ir-resoluë. Mais il est plustost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre : cette façon de parler moins releuee fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine ; mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre : il les faut esandre comme des graines , qui pour estre petites , ne laissent pas , quand elles tombent en terroir qui leur est propre , de déployer leur force , & se dilater à de merueilleuses grandeurs. Il en est de mesme de la Raison ; à la voir ce n'est que bien peu de chose : elle croist & se multiplie en l'action. Pour peu qu'il y ait de langage , quand elle rencontre vne teste iudicieuse , & bien faite , elle se fortifie , & fait de l'operation assez. Je vous repete encore vne fois qu'il est des preceptes comme des graines. Ce sont petites choses qui font beaucoup , si l'esprit qui les reçoit , a de la disposition à bien apprendre , il ne faut point douter que de sa part il ne contribuë à la generation , & n'adiouste beaucoup à ce qu'il aura recueilly.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## EPISTRE XXXIX.

## ARGUMENT.

I. *Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*

II. *Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.*

III. *Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.*

IV. *Les voluptez rendent par l'accoustumance, les choses necessaires, qui estoient auparauant superflües.*

I. **Q**UE vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & les vous dresseray le plus curieusement, & avecque le moins de langage qu'il me sera possible : mais auisez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuuent passer d'un simple recueil. Le premier enseigne : Le dernier aduertit. Mais vous n'avez que faire de me demander ny l'un ny l'autre : ie vous fourniray de tous deux, quand il vous plaira. Vous me connoissez : ie ne vous en dis autre chose,



Vous aurez de moy ce que vous desirez; mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant, vous avez assez d'autres escrits : seruez-vous en; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé : prenez la liste des Philosophes : il ne faut que cela pour vous cueillir. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront travaillé pour vous, vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, dédaigne les choses basses & sordides : celles qui sont de belle apparence, luy plaisent, & l'appellent à les rechercher.

II. Il est de nostre esprit comme de la flamme : il s'eleue tousiours en haut, & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arrive des aduersitez, il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanitez que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur mesprise tout ce qu'on appelle grâd : il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont viles, & les autres

nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargees, & qu'une fertilité qui passe mesure, n'arrive point à maturité. Il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les énerue, & leur est vn instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils scauroient avoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils méritent quelque pardon, c'est, que leur péché ne va jamais sans penitence, & qu'il leur demeure toujours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

IV. Il ne faut point trouver estrange que leur fureur leur donne de la peine. Depuis que nos desirs passent au delà de la Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. La Nature a des bornes: les vanitez & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses necessaires: mais les superflus, à quelle aune les reduisez vous? Ce leur est tout vn, pourveu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tombent en cet inconuenient, que les choses qu'àuparavant ne leur estoient que super-

Qués, leur sont nécessaires à l'aduenir. Ils  
seruent leurs voluptez, au lieu de les pos-  
feder & (ce qui est le tomble de leur  
ruine) ils ne pensent pas estre bien, s'ils  
ne sont mal. Depuis que nous en sommes  
venus là: que d'aymer ce qui n'est point  
honneste, il faut faire conte que nostre  
misere ne peut aller plus auant, & que  
quand nous auons tant continué nos vi-  
ces, que nous en auons fait des mœurs,  
s'est se rompre la teste que de chercher  
des remedes, & penser encore à la guéri-  
son.

## EPISTRE XL.

### ARGUMENT.

*I. Les lettres nous representent les amis  
absens.*

*II. Il blasme le parler vifte, & appren-  
ne le lens en vn Philosophe.*

*E vous ay bien de l'obligation de  
la diligence que vous apportez à  
m'escrire. Puis que ie suis priné de vous  
voir d'autre façon, ie suis bien aise de  
vous voir en vos lettres. Je n'en reçois  
jamais, que ie ne m'imagine que nous*

foyons ensemble. Et de fait si nous prenons plaisir d'avoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en exerce la mémoire, & par vn contentement illusoire, adoucit en quelque façon l'amertume de leur éloignement : combien doivent les lettres estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus vive qu'il est possible d'avoir des personnes que nous ayons ? Ce que la presence a de plus doux, les caracteres imprimez de la main d'un amy, le font reconnoître sur le papier.

II. Vous m'escrivez qu'on vous a conté, qu'une autre fois Serapion le Philosophe se trouvant en ces quartiers où vous estes, discouroit avec une promptitude si grande, & une suite de paroles si pressée, qu'il sembloit qu'une voix seule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit luy fournissoit. Cette qualité ne me plait pas en un Philosophe : ie veux du reglement en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homere en la description d'un Orateur, luy donne une vehemence rapide, & continue, comme celle d'un torrent, quand le Printemps a fondu les neiges. Mais quand il est question d'un vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ses paroles à du miel. Faites donc estat que ce grand

flux de bouche à plus du charlatan, qui veut arrester le monde à son banc, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de grave, & se propose l'instruction de ceux qui l'écoutent. Mais comme ie n'approuve pas le langage court, aussi ne veux-je pas qu'il tombe vn mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin, se retienne, & trouue mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a loisir de le regarder. Mais en fin, il est question de bailler des preceptes : vne chose qui échape n'est point baillée. Adioustez à cela, qu'un discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'é-mouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudēce, pour le trainer par les oreilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier : mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point ? On s'abuse : vne remonstrance faite pour la guerisō des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende

au fond de l'estomach. Quel bien scauroit faire vn remede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade? Toute ceste parlerie a plus de vanité que d'autre chose: c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. J'ay des frayeurs, il me les faut oster. Mes passions m'emportent, il leur faut donner vne bride. J'ay des doutes: il me les faut éclaircir. Il faut regler ma débauche, & corriger mō avarice. Laquelle est ce de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir? Et puis qu'elles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'élection? Mais cōme il est de certaines choses difficiles à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veuës, il en est de mesme de ceux-cy, qui vont aussi viste de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les ouïr, & n'y retourner plus: Car que scauriez-vous apprendre d'eux, ou que voudriez-vous imiter! Quelle stabilité pensez-vous trouuer en leur ame, puis que leur discours est si peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le branle, il leur est impossible de l'arrester: Ils ressemblent à ceux qui courent à la vallee: leur pesanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu.

Cette volubilité n'a point de grace en la Philosophie : ce n'est point son fait de jeter les paroles en desordre , mais de les assôir tout bellement chacune en sa place , & ne s'avancer autrement que pied à pied. Et quoy donc ? elle n'aura iamais liberté de se hausser ? Pourquoi non ? Mais que toujours elle ait égard à la bien-seance de sa profession , & se souviene , qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice , que cette profusion de langage ainsi violent & déréglé. Il est bon qu'il ait de la force , mais modérée , & qu'elle coure , mais comme vn ruisseau , non comme vn torrent. Et tant s'en faut que cette promptitude me plaise en vn Philosophe , qu'à peine la pourrois-je approuver en vn Orateur. Car comme voudriez-vous qu'un luge , qui peut-estre ne scauroit pas trop bien son mestier , le pût suivre , contant ainsi à bride abbatuë , principalement quand en la fertilité de quelque suiet , il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance ; ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes , & plus forte que son iugement , luy feroit ouvrir la bonde aux paroles , & dire ce que puis apres il seroit content de n'avoir pas dit ? Il faut que la langue s'accommode aux oreilles , sans les mettre hors d'haleine à courre apres elle , ou sans leur bailler de la matiere plus que ce

qu'elles sont capables d'en recevoir  
 vous ferez donc sagement de ne vous ap-  
 procher point de cette maniere de gens,  
 qui se soucient plustost de dire beaucoup,  
 que de dire bien. Il y auoit vn certain  
 P. Vinicius, de qui Affellius disoit,  
 Qu'il parloit à remises, & Geminus Va-  
 rius, Qu'il s'ébahissoit comme on fai-  
 soit cas de son eloquence, veu qu'il ne  
 sçauoit pas mettre trois paroles ensen-  
 ble. Je sçay bien qu'il n'y auoit gueres  
 de plaisir à luy voir tirer les mots l'un a-  
 pres l'autre, & que quelquefois on luy  
 eust peu dire; Parlez, où vous taisez.  
 Mais encore aimerois-je mieux vous  
 proposer la sentence pour exemple, que la  
 precipitation de Haterius. Cét homme  
 en son temps estoit estimé grand diseur;  
 il ne hestoit iamais, ne rompoit ia-  
 mais son train: & du commencement  
 alloit d'une traite iusqu'à la fin: Mais  
 quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'un  
 homme de iugement voulust parler  
 comme luy. Toutesfois chaque nation a  
 son goust particulier: ce qu'on trouue  
 mauvais en vn lieu, semble de bonne gra-  
 ce en vn autre. Peut-estre entre les Grecs  
 on supportoit cette licence: mais nous en  
 sommes si éloignez, que mesme en escri-  
 uant, nous mettons des points entre les  
 mots pour les separer. Cicéron mesme,  
 qui le premier a donné reputation à l'o-



loquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire : il se regarde : Et par-ce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux poincts, tient le troisieme rāg en la louange d'un homme fort eloquent, auoit vne façon de parler non impetueuse, mais sans peine : de sorte que c'estoit plustost facilité que promptitude. C'est bien chose que ie ne deffends point à vn homme sage, que l'aisance de parler : toutesfois ie ne la luy commande pas, & trouue encore qu'il fera mieux de pronôcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si lōg-tēps sur ce sujet, pour vous en diuertir, c'est que ie sçay bien que c'est vn mestier que vous ne pouuez faire, que premierement vous ne renonciez à vôtre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, & que vous-mesme n'écoutez pas ce que vo<sup>s</sup> direz, pource que par inaduertēce il vous échappera beaucoup de choses, qui ne vous sembleroient pas bonnes, si vous y apportiez du iugement. Le vous dis que c'est vn mestier qui veut de l'impudēce : preparez-vous y, si vous le voulez suivre. Ce n'est pas encore tout : vous ny pouuez acquerir de gloire : il vo<sup>s</sup> faut exercer iournellement, & laisser la sub-

ſtence des choſes , pour l'eſcorce du langage ; Au lieu que quand bien vous auriez des paroles , plus que vous n'en ſçauriez deſirer , & qu'elles vous ſortiroient de la bouche , comme d'une ſource inépuisable ; pour bien faire il en faudroit eſtre ſobre , & ne les employer qu'avec que diſcretion. La modeſtie eſt auſſi requiſe au langage d'un homme d'honneur , comme en ſon alleure. La ſomme des ſommes , c'eſt que ie veux que tu ſois lent à parler.

QUATRE-VEINGT-DU-DEUXIEME

## EPISTRE XLI.

## ARGUMENT.

*I. L'homme de bien eſt ſouſſours accompagné d'un bon Genie.*

*II. Meſpriſer les biens de fortune & aimer ceux de l'ame , c'eſt le fait du bon Genie , ou d'une Vertu divine , qui eſt dans l'homme de bien.*

*I. Vous ne ſçauriez mieux faire , que de travailler continuellement à vous faire homme de bien. C'eſt choſe que vous ſeriez mal-aiſé de deſirer , puis*

que vous mesme auez moyen de la vous donner. Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel : il ne faut point gagner vn Sacristain, qui vous laisse parler à l'oreille d'une Image, pour en estre mieux exaucé. Vous auez Dieu pres de vous : vous l'auez avec vous : vous l'auez dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions : il se comporte avec nous, selon que nous-nous comportons avec-que luy. Il n'est point d'homme de bien, sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rende capable des hautes & magnanimes resolutions. Quel Dieu ? Nul ne le sçait. S'il se presente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres, eleuez au delà de l'ordinaire, & où la multitude des branches passées les vnes dans les autres, ne reçoivent point la clarté du iour ; quand & quand la hauteur, la solitude, & l'ébahissement de voir en vne rase campagne, vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyez vn antre qui avec ses pierres toutes mangées, & sur vne relaxation faire non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'une montagne ; vous auez aussi tost l'a-

## 214 LES EPISTRES

me frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la saillie subite de quelque large rivièrre, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrés. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux; ne serez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer? Ne direz-vous pas; Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps? Sans doute quelque vertu diuine y est descenduë, & n'est pas croyable qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inferieures à son merite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de cette grandeur, ne scauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où

elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien , mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel , d'où ils sont enuoyez sur la terre , tout de mesme vne ame grande & sacree , transmise au monde , pour nous faire voir de plus pres la Diuinité , conuerse bien avecque nous ; mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine , & ne s'en détache point. Elle y est suspenduë : elle y tourne les yeux , & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous , c'est pour estre nostre guide , & comme plus iudicieuse , assister à nos actions , & nous apprendre à les gouverner.

I I. Mais comme la connoistrez-vous ? quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien : Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy ? N'est-ce pas n'auoir point de sens , que d'admirer ce qui d'vn moment à l'autre , peut changer de possesseur ? La selle de velours , & le mors doré , ne font point la bôté d'vn cheual. Voyez vn Lion , que le commerce des hommes ait réduit à se laisser dorer le crein , & receuoir les embellissemets qu'il plait à son gouverneur de luy donner ; & en voyez vn autre , qui ferme , nerueux , & d'vne haleine entiere , n'a pour ornement que cette hydeur effroyable , avecque laquelle la Nature l'a fait nai-

## 216 LES EPISTRES

être dans les deserts : Je ne doute point  
 que vous ne trouviez cestuy-cy de meil-  
 leur grace que l'autre ; à qui par vn  
 long appriouissement vous verrez souf-  
 frir des choses si éloignées de son impe-  
 rieux & magnanime naturel. C'est vne  
 folie à vn homme, de se glorifier de ce  
 qui n'est point à luy. Le nombre des rai-  
 sins, & la pesanteur des grappes, qui font  
 ployer les échelats, est la louange d'vne  
 vigne : quand elle est fertile, elle est bel-  
 le. En vn homme il faut louer ce qui est  
 sien, & non autre chose. Il a de beaux  
 enfans, vne belle maison, beaucoup de  
 terres labourables, & force argent en ren-  
 te ; tout cela est près de luy : ie l'aduoue ;  
 Mais dans luy, il n'y en a rien. Donnez-  
 luy des louanges des choses qu'on ne luy  
 peut offer ny donner : & qui proprement  
 appartiennent à l'homme : Demandez-  
 vous que c'est ? L'esprit, & en cet esprit  
 vne raison qui n'ait aucun défaut. L'hom-  
 me est vn animal raisonnable : Son bien  
 est donc parfait, quand il est parfaite-  
 ment ce que la Nature a voulu qu'il soit.  
 Mais que luy demande cette Raison ? La  
 chose du monde la plus aisée, qu'il viue  
 selon la Nature. Tout ce qu'il y a d'em-  
 peschement, c'est vne folie vniuerselle,  
 qui le fait naistre. Nous tombons l'vn sur  
 l'autre dans les vices ? Le peuple nous  
 pousse : personne ne nous retient  
 comme

comme feroit-il possible de nous garantir?

~~~~~

EPISTRE XLII.

ARGUMENT.

I. Les hommes de bien sont rares.

II. A faute de puissance & non de volonté, on cesse bien souvent de mal-faire.

III. Nous ne sçavons faire choix des choses qui nous sont utiles.

IV. La perte des choses fortuites n'est point fâcheuse.

QU'E voy bien que celuy de qui vous m'escriuez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçavez-vous ce que j'appelle en cét endroit homme de bien? Celuy qui l'est aucunement; car quant à l'autre qui l'est en perfection, il en est peut estre comme du Phœnix: il s'en voit vn en cinq cents ans, il ne s'en faut point ebahir. La fortune en la generation des choses grandes

218 LES EPISTRES

veut des intervalles, & le recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmy la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encore bien loing de son compte; & s'il scauoit que c'est d'un homme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdrait l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent: & la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplaît à soy-mesme, & que ceux qui la font, ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il vent mal à ceux qui subitement arriuez à quelque grande puissance, s'y comportent insolemment; que sçay-je, si quand il pourra ce qu'ils peuuent, il ne fera point ce qu'ils font?

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui, si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'enuie de paroistre, que ceux à qui la bonne fortune a donné desia courage de se décoeurir. La méchanceté y est: mais les instruments luy manquent: il n'y a de quoy la monstrier: il n'est point de serpens si venimeux, qu'on ne puisse manier seurement, tandis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais

Il est endormy. Il est assez de cruauté, d'ambitions & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soient iamais veus : tout ce qui leur defaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez leur la puissance des autres, vous leur trouuerez la mesme volonté. Vous souuient-il qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmy le monde, & me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy que c'estoit un esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche ? Fus-je menteur ? Il a laissé la manche par où vous le teniez : Il s'en est enfuy. Vous sçavez quels traits il vous a ioüez depuis, & combien il vous a préparé de pieges, sans sçauoir que luy-mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne ; & qu'encore que ce qu'il demandoit, luy peust seruir de quelque chose, c'estoit neantmoins un fardeau, sous lequel il seroit à la fin contrainct de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passion nous la fait poursuiure avecque beaucoup de labeur ; il faut considerer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons

220 LES EPISTRES

pour y parvenir. Il est des choses superflues, & d'autres qui bien qu'elles ne le soient pas, toutesfois n'ont pas de mérite assez, pour nous travailler. Mais nous ne penetrons pas si avant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher: & en cela se connoist nostre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyons qu'on nous donne ce de quoy nous sommes nous-mêmes le payement: nous nous impliquons de toutes sortes de sollicitudes: nous nous submettons à toutes risques, & sommes contents de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquérir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque heritage, pour les avoir: tant il n'y a rien de quoy nous fassions si bon marché que de nous-mêmes. Quand donc nous voudrons deliberer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'exécuter, faisons comme quand nous entrons chez vn marchand: Sçachons de quel prix est ce que nous voulons avoir: ce qui ne nous couste rien, nous couste quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses, de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté: pource qu'elles sont à nous, nous ne

sommes plus à nous.

IV. C'est ce que nous auons à confider, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose: comme d'autre costé, s'il arriue que nous la perdions, nostre consolation est, de nous représenter qu'elle estoit fortuite; que nous nous en sommes passez autresfois, que nous nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eue long-temps, nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler; si nous ne l'auons gueres eue, que nous n'auons point suiet de regretter vne chose à laquelle nous n'estions pas accoustumés; Nous aurons moins de bien; nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit; nous serons moins enuiez. l'ettons les yeux sur tout ce qui nous oste le sent, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous le perdons; nous trouuerons que ce n'est point le perdre qui nous afflige, mais l'opinion seule d'auoir perdu. Nous y pensons, mais nous n'en sentons rien. Qui se possede, ne peut rien perdre: mais le mal est, qu'il s'en trouue peu, qui soient capables de se posseder.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE XLIII.

ARGUMENT.

I. Les actions des Grands, iusques aux plus petits, ne peuvent estre cachees.

II. L'homme de bien ne cache point sa vie, comme le méchant.

VOUS vous ébahissez comme le **VOUS** suis si particulieremēt informé de vos affaires : Et qui me peut avoir decouvert vne chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne sçavez-vous pas que le bruit est vn grand maistre de nouuelles. C'est par luy que i'ay eu des vostres. Et quoy donc ? direz-vous ? suis-je si grande chose, qu'on fasse courir des bruits de moy ? Ne prenez pas garde où ie suis : mais où vous estes. Toute chose eminente par dessus ce qui est auprès d'elle, est grande, au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure : c'est la comparaisō qui l'accroist, ou la diminüe. Vn batteau grand sur vne riuere, est petit sur la mer : Vn gouuernail grand pour vn nauire, est petit

DE SENEQUE. 223

pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira : vous estes grand en vostre gouvernement. Toutes vos actions sont regardees ; & iusques à vostre manger & vostre dormir , vous ne faites rien qui ne soit sceu.

II. Ce vous doit estre plus de suiet de penser à vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez viure à la veuë de tout le monde. Il y en a la pluspart qui pensent que cette enceinte de murailles , qui nous enuironne chez nous , n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seureté, comme pour commettre nos meschancetez avec plus de licence. Faites que vous n'en soyez pas de mesme. Pensez que vous auez vne maison pour vous couvrir, & non pour vous cacher. Le vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience : ce n'est point la magnificence qui nous a sollicité de les auoir. Nous viuons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuir les yeux & les oreilles des personnes ? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a toujours de

224 LES EPISTRES

l'anxiété. Si ce que vous faites, est honneste, pourquoy ne voulez-vous que tout le monde le sçache ? S'il est deshonneste, puis que vous le sçavez, que gaignez-vous qu'on ne le sçache point ? Que vous estes vn pauvre homme, si vous comptez de tesmoin à rien ?



EPISTRE XLIV.

ARGVMENT.

- I. De la vraye & fausse Noblesse.
- II. Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.
- III. Letrop grand desir des biens de fortune, empesche la Felicité.

Vous alleguez tousiours vostre petiteffe, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous ouïr tenir ce langage ; veu le moyen que vous auez de vous oster de parmy le peuple, & monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soient en la Philosophie, c'est qu'elle n'épluche point les Genealogies. Si nous recherches d'où les hommes sont venus,

premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous estes Cheualier: vostre industrie vous y a fait paruenir: Mais vraiment il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur: & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les soldats n'y sont pas receus qu'avec election. Les Capitaines sont quelques-fois les dégoutez à les enrooler. La bonne conscience ouure sa porte à tout le monde: Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes: elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil-homme: Cleanthez gaignoit sa vie à tirer de l'eau, & arrouser les iardins: Platon n'estoit pas noble: quand il vint à la Philosophie, ce fut elle qui luy donna cette qualité. Pourquoy vous deffiez-vous de vostre suffisance? Qui vous fait desesperer de pouuoir aller du pair avec eux? Faites-vous digne de leur merite, & ils vous adouueront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ayt homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de predecesseurs que le plus riche: il n'y a homme de qui la premiere origine ne soit au delà de toute memoire, Platon dit, Qu'il n'y a point de valet qui ne soit de race de Roys, ny

226 LES EPISTRES

de Roy qui ne soit de race de valets;
tout se bigarre de cette façon avecque le
temps.

I I. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble? Celuy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si chetif, qui de pere en pere, & d'aycul en aycul, ne vous meine si loin, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternative de toute sorte de conditions. Vne basse-cour pleine d'images enfumees, n'est point ce qui fait l'homme noble : ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation : nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'une cabane, aussi bien que d'un Palais, il se peut eleuer au dessus de la Fortune.

I I I. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais roturier; que vous importe, puis que vous avez moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble? de-

mandez-vous comment ? Si vous ne prenez point l'aui du peuple , à faire distinction de ce qui est bon ou mauuais : l'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont : on ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon : car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin ? De ce que bien que nous desirions tous la vie heureuse , nous prenons des instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, & vne confidence inébranlable, qui sont deux poincts où gist la Felicité; nous cherchons de tous cotez des suiets de nous affliger; & marchans par vn chemin plein d'embusches, nous nous chargeons de tant d'équipage, que nous ne sommes pas assez forts pour le porter. De cette façon nous n'auons iamais nostre compte : & tant plus nous trauaillons, tant moins il se trouue de besongne faite. Nous reculons au lieu d'auancer : Et comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe, nous nous impliquons tousiours d'auantage, & pour faire trop de diligence, sommes causes de nostre retardement.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE XLV.

ARGUMENT.

I. *Peu de liures, mais bons : Les disputes captieuses des Philosophes, sont inutiles.*

II. *Le Vice nous fait la guerre, sous vne apparence de Vertu.*

III. *Quel homme se peut dire heureux.*

IV. *Si toutes les choses necessaires peuvent estre appellees biens.*

V. *La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.*

3. **V**ous vous plaignez qu'il se recouure peu de liures en vos quartiers. Ce n'est rien d'en auoir beaucoup : l'importance est, qu'ils soient bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir : mais il y a plus de profit à n'en faire qu'vne. Le moyen d'estre bien-tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous égarer d'un sentier à l'autre.

Cen'est pas marcher, c'est roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer tout ce que i'en ay, & ne m'en laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-mesme ie ne vous puis aller trouuer, & vous iure que si ce n'estoit que i'espere que vous aurez bien tost fait vostre comanission, tout vieil & indisposé comme ie suis, i'eusse encore entrepris ce voyage; & que ny Scille, ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce traict, ne m'en eussent retenu. S'il ne se feust point trouué de vaisseau, ie fusse plustost passé à nage, tant i'ay d'enuie de vous embrasser, & de voir le progresz que vous auez fait. Au demeurant, pource que vous me demandez mes liures: ie ne m'en estime point plus habile homme; non plus que ie m'estimerois beau-fils, si vous m'auiez demandé mon pourtrait. Ce que vous en faites, est pour me faire plaisir, plustost que pour bonne opinion que vous en ayez: & c'est l'amitié que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils font, lisez les, comme d'un homme à qui la verité plait; & qui ne la sçachant point encore, contre toutes les difficultés qui s'y treuvent, demeure opiniastre à la chercher. Car de moy, ie n'ay point de maistre: ie ne porte le nom de person-

230 LES EPISTRES

ne. I'honore beaucoup le iugement des honnestes hommes, mais ie ne méprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer: ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent desiré que les choses necessaires, & ne se fussent point amusez aux superflus. La subtilité des paroles, & les disputes capricieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des nœuds, sans autre fin que pour les délier, tant nous auons de loisir: nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux paroles, c'est vne besongne où nostre esprit a besoin de toute sa force: il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de paroles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

À I. Ce sont les choses qui nous abusent: ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire: nos vœux sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre l'un à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent

quand elle parle, & avec vne reception favorable, la font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez moy à cognoistre ceste similitude. Vn ennemi se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vice me veut surprendre: de peur que ie ne le recognoisse, il emprunte le nom de la Vertu; la Temerité se fait appeller Valeur, la Fainéantise Discretion, & la Fimidité bon Iugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé: donnez-moy de certaines marques pour les cognoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-aduisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, n'y si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous avez beau prescher, s'il vous en dit: ce sont tromperies, qui non plus que celles des ioüeurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois: refaites, que j'entende comme cela se fait: il ne m'en souuient plus. I'en dy de mesme de ces captions: car comme voulez-vous que ie les appelle autrement? il y a aussi peu de bien à les sçauoir, que de mal à ne les sçauoir point.

232 LES EPISTRES

III. Si vous avez enuie d'éclaircir des ambiguités, apprenez-nous que celui que le commun appelle heureux, ne l'est point, que celui qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celui qui porte son bien en l'ame: qui haut & brave, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres: qui ne void personne avec qui il voudrît changer de condition: qui n'estime l'homme que par ceste seule partie qui le fait homme: qui sçait le chemin que la Nature luy montre, & se conforme à ce qu'elle ordonne: à qui nulle violence ne peut rien oster, qui convertit le mal en bien, iudicieux aux doutes, & ferme aux secousses, inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuements: à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes les fleches, ne fait point de playe: mais seulement quelque legere egratineure bien à peine, & bien rarement: Car pour les traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se refont tout aussi tost, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appelez monsongere, de laquelle on a tant escrit de liures? Si

vous avez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroître vostre bel esprit à me conuaincre, & me reduisez à la verité.

I V. L'estime vne infinité de choses necessaires, desquelles vne grande partie est superflüe, & celles qui ne le sont point, ne peuuent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut combattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi tost vne chose soit bonne, pource qu'elle est necessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la boüillie, & à tout plein d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur. ce qui est bien, est toujours necessaire, ce qui est necessaire, n'est pas toujours bien : car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependant ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournee. Et quoy donc, au lieu de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au

134 LES EPISTRES

monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflues, & que la vie bien souvent se trouve passée, tandis qu'on fait des provisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde & les confidez vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez - vous & quoy cela nuit? De plus qu'il ne se peut dire: Car ils ne viuent pas, mais ils viuront: ils different toutes choses d'un iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit tousiours: mais à cette heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'une lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne autre fois à disputer contre ces pointilleux & deliez, qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.



EPISTRE XLVI.

ARGUMENT.

I. *Les beaux Liures, quelque gros-*

*seur qu'ils ayent , ne sont iamais
longs.*

1. **¶** Ay receu vostre livre que vous
m'auiez promis , & l'ay ouuert,
pensant ne faire qu'y mettre le nez , & le
rester tout aussi tost , pour le lire vne
autre fois quand i'en aurois la commodi-
té. Mais ie l'ay trouué si bien à mon
goust , qu'il a fallu que ie sois allé de
long. Je ne scaurois mieux vous faire
croire ce qu'il m'en semble , que de vous
dire , qu'encore que sa grosseur le fera
plustost estimer quelque ouurage de Ti-
te Liue, ou d'Epicure, que le vostre, ou
le mien, ie n'ay pas laissé de le trouuer
court, & ne m'est point parti des mains,
que ie ne l'aye couru de bout en bout. Il
se faisoit tard : ie mourrois de faim. La
pluye me menaçoit : mais avec tout cela,
i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resioü
seulement : il m'a contenté. Quelle viu-
acité d'esprit, quelle force de courage n'y
ay-je point reconnüe ? Je dirois quelle
faillie , si en quelque endroit il y eust eu
des reprises d'haleine & des rehausse-
mens par interualles. Mais il n'y en a
point : tout y est si continu, que ie puis
dire , que c'est vne besongne virile, &
vrayement sacree : & cependant il ne lais-
se pas d'y auoir tousiours quelque trait
agreable aux lieux où il s'est offert

236 LES EPISTRES

occasion d'y meller de la douceur. Vous estes grand, il le faut auoïer, & releué, comme j'ay tousiours désiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray tousiours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Je vous en diray d'auantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois : Le iugement que j'en fais à ceste-heure, c'est comme si ie l'auois seulement ouï, & non pas leu. Laissez-le moy feuïller, & ne craignez point que ie ne vous en dise librement ce que j'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne suïet de vous mentir de si loin ! si ce n'est que suivant la corruption du siecle, ie voulusse mentir par accoustumance, ne pouvant mentir par occasion.

~~~~~

### EPISTRE XLVII.

#### ARGVMENT.

*I. Comme il faut vivre avecque les  
Seruiteurs.*

*II. Que leur employ est different, selon  
qu'il plaist à la Fortune.*

**JE** suis bien-aise d'entendre de  
ceux qui viennent de vos quar-  
tiers, comme vous vous comportez dou-  
cement avec vos seruiteurs. Vous estes  
trop suffisant, & trop judicieux, pour  
en vser autrement. Sont-ce seruiteurs?  
ce sont hommes: ce sont domesti-  
ques: ce sont petits amis. Et si nous  
considerons que la fortune a le mesme  
commandement sur nous, qu'elle a sur  
eux, ils peuvent dire; nous sommes  
tous conseruiteurs. C'est pourquoy ie  
me ry de ceux qui penseroient s'estre fait  
grand tort, d'auoir fait manger vn serui-  
teur avec eux. Pourquoy le font-ils?  
par vne coustume vaine & fastueuse, qui  
s'est introduite, qu'vn maistre ne man-  
geroit pas à son aise, s'il n'auoit vne  
douzaine de valets debout à ses cotez.  
Monsieur est à table, qui se remplit; &  
à peine de creuer, se met des viandes au  
ventre, qu'il est puis apres bien empesté  
d'en faire sortir: Et cependant les  
pauvres seruiteurs sont-là, qui n'osent  
pas seulement mouuoir les lèvres. S'ils  
soufflent, aussitost le baston est sur les  
épaules: vn touffement, vn esternuë-  
ment, vn hoquet, qui sont choses ca-  
suelles, leur sont crimes irremissibles.

## 238 LES EPISTRES

De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont assurez des estruieres, ou de quelque chose de pis, & demeurent en ceste posture, & en ceste abstinence iusques au iour. De là vient que n'osants rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence : au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maistres permettoient de parler, non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait aujourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres; & s'ils les voyoient prests de tomber en quelque peçil, s'y exposoient volontairement, pour les en garentir. Ils parloient en compagnie : mais ils se taisoient en la torture. De ceste mesme arrogance est procedé le proverbe qui se dit communement, *Autant de valets, autant d'ennemis*. On se trompe; ils ne sont point nos ennemis : mais nous leur en donnons tout le suiet que nous pouuons. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mêmes seruices où nous employons des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'un a charge de marcher sur ce que nous crachons : l'autre, de ramasser ce que laissent tomber des yurongnes, qui bien souuent seront si saouls, qu'ils ne verront goutte : l'autre avecque vne a-

dressé étudiée donnera de la viande à la compagnie : il monstrera sa suffisance à trouuer bien les jointures de l'aile , ou de la cuisse de quelque oyseau. Misérable certainement , de n'estre au monde que pour couper vne perdrix , ou vn levraut de bonne grace ! si ce n'est que celui qui pour la volupté tient eschole de ceste science, l'est encore plus que luy, qui ne l'apprend que par nécessité. Vn autre qui sert au buffer, est paré comme vne femme , & luy fait on disputer sa ieunesse contre les années. Il est hors d'un âge où son maistre le veut ramener par artifice, & porte déjà l'habit de soldat, qu'il luy fait abbatre le poil avec le rasoir , ou arracher du tout. Il passe toute la nuit sans dormir, vne partie à seruir son maistre à table, & l'autre à le contenter au lit : vn autre, qui a charge de tenir le cōtrool-le des actions de ceux qui sont à table , se tient là planté à les regarder, afin que selon qu'ils auront mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de causer, il les fasse reuenir le lendemain. Adioustez-y ceux qui vont acheter la viande, qui sçauent exactement le goust du maistre, ce qui l'excite, ce qu'il est bien aysé de voir ; quelle nouveauté luy rend l'appetit, dequoy il est ennuyé, & ce que ce iour-là il prendra plaisir de manger. Cependant il penseroit auoir perdu sa No-

## 240 LES EPISTRES

blesse, s'il auoit appellé quelqu'un de ses seruiteurs à manger avecque luy. Les Dieux sont bien plus iustes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien souuent des maistres, du nombre de ceux qu'ils ont ainsi mesprisez. J'ay veu chez Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui luy auoit mis l'escribeau, & l'auoit mis en vente parmy ses esclaves de rebut, receuoir cét affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres, & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine, par où le Crieur commence sa proclamation, rendit le change à son maistre, & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table, il voulut passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste: mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre? Voulez vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur, est de mesme origine, qu'il jouit du mesme ciel, qu'il respire le mesme air? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous. Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre, s'acheminoient à la

qualité

qualité de Sénateur, qu'en la deffaitte de Varus, la Fortune fist descendre à des ser- uices indignes, & rendit les vns bergers & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis méprisez vn homme pour estre en vn estat où vous pouuez estre reduit? le ne veux pas m'em- barquer en ceste matiere, & disputer de l'usage des seruiteurs à qui nous sommes si superbes, si cruels, & si contumelieux. Toutefois voicy la regle que i'en fay. Vivez avecque vos inferieurs, cōme vous voulez que vos Superieurs vivent avec- que vous. Autant de fois que vous vous representez la puissance que vous avez sur vostre seruiteur, autant de fois repre- sentez vous que vostre maistre n'en a pas moins sur vous. Ouy, mais ie n'ay point de maistre: vous estes encore ieune: vous en pourriez bien auoir vn. Ne sçauéz- vous pas en quel âge Hecube fut esclau- ne, en quel âge le furent Cresus, la me- re de Darius, Platon, & Diogene? Vi- uez doucement avecque vos seruiteurs: donnez-leur de la priuauté: Faites-le deuiser, deliberer, & manger familie- rement avecque vous. Je sçay bien qu'en cét endroit tous nos delicats se vont écrier, Qu'il n'est rien de si mal-seant & de si vilain que ceste communication? Et cependant tous braues & altiers comme ils sont, ie les trouueray bien

## 242 LES EPISTRES

souuent baïsans la main aux valets des autres. Ne voyez-vous pas mesme comme nos peres ont recognu, qu'il y auoit trop d'enuie au nom de maistre, & trop d'iniure au nom de seruiteur? Ils appelloient le maistre, pere de famille; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs, ils disoient ceux de la maison. Ceste obseruation est encore auourd'huy gardée aux Comedies. Ils instituerent vne feste, où non seulement ils voulurent que les seruiteurs mangeassent avecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remirent la iurisdiction de leur famille, comme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc? ie feray scoir tous mes seruiteurs à ma table? Comme vous n'appellez pas indifferemment tous ceux qui sont libres, à manger avecque vous; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs: Vous vous trompez, si vous pensez que ie reiette vn muletier, pource que c'est vn muletier, ou vn vacher, pource qu'il est vacher. Ie n'auray point d'égard à leurs charges, mais à leur vie.

II Il dépéd de nous d'estre ou bons, ou mauuais: mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, ceste distinction appartient à la Fortune. Faites en mâger quelques vns avecque vous, pource qu'ils en sont dignes; les autres, afin qu'ils le de-



viennent. S'ils ont quelque chose de servile, comme cela se peut faire; par la conversation qu'ils ont avecque des personnes fordidés, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel in curia*, qu'il faut chercher vn ami: Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier: faites en la preuue. Vn homme est mal aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à regarder la bride & la selle. Aussi est-celuy qui fait iugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf? ouïy: mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf? Quel mal luy fait cela? Montrez-m'en vn qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs & tous à la crainte en general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, vn riche qui sert vne chambriere, & de seunes gents des meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs: gardez vostre auan-

## 244 LES EPISTRES

tage : mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe : ce n'est point mon intention : mais, comme ie viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectent les maistres, & non qu'ils les craignent. Ie voy bien que c'est, direz vous, vous voulez qu'ils vivent avecque moy comme mes cliens, ou comme gents qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se contentent qu'on les respecte, & qu'on les ayme. Vn maistre est iniuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc tres-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper : mais ce n'est pas à dire qu'aussi tost qu'une mousche nous pique, il faille auoir le baston en la main. La delicateffe nous amene ordinairement à ceste rage, qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose autrement que nous ne voudrions, nous entrons en cholere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas,

que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portee de toutes iniures, & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, se plaignent d'en auoir receu. Je ne vous entretiendray pas dauantage, pource que ie sçay bien qu'il ne vous faut point de remonstrances. Vn homme de bien se plaist en sa preud'hommie: il ne s'en diuertit iamais: la malice, comme vne giroïette, se tourne tantost d'un costé, tantost de l'autre: & sans regarder si le change luy porte quelque auantage, pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

~~~~~

EPISTRE XLVIII.

ARGUMENT.

I. Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.

II. Les Sages desirent le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.

III. Fuyr la Sophisterie.

IV. La Philosophie nous promet de

246 LES EPISTRES

nous faire égaux aux Dieux.

I. **Q**'Ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. J'en reserueray la responce pour vne autrefois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premierement ie ne me retire à part pour y penser. Je sçay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Je vous laisse donc à penser; si ie doy legerement decider ce que vous auez eu de la peine à me proposer: puis, il y a des considerations en moy, qui ne sont point en vous. Je parle en Epicurien: mais quoy que ie die, rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche, ne me touche, ie ne suis pas vostre amy: nous ne deuons auoir rien de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous: tout nous est commun: aussi n'est il pas possible qu'un homme viue heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme, & qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuiez pour vn autre, si vous voulez viure pour vous. Ceste societé, parce qu'elle nous mesle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est saintement & religieusement

observable ; mais encore plus , parce qu'elle sert à l'entretien de ceste autre plus intime & plus estroite , de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre , à qui la seule humanité vous oblige , toutes le vous seront avec vn amy. Voilà, Lucilius , de quoy ie voudrois que tous ceux cy qui sont si subtils , me fissent des leçons , & qu'ils m'apprirent plustost ce que ie suis obligé de faire , ou pour vn amy , ou pour vn homme , que non pas combien ces mots d'homme , & d'amy ont de signification.

II. La Sageſſe & la folie me montrent des chemins differens : à laquelle me rangeray- ie ? quel party eſtes vous d'avis que ie prenne ? La Sageſſe a de l'amitié à l'endroit de tous hommes : La folie n'a pas meſme de l'humanité à l'endroit de ſes amis : La Sageſſe ſe prepare pour l'vtilité de ſes amis. La folie ſe prepare des amis pour ſon vtilité.

III. Vous me tournez les paroles d'un ſens à l'autre , & vous amuſez à ranger les ſyllabes : mais me voudriez vous bien faire croire , que ſi ie ne ſçay faire des interrogations captieuſes , & des propoſitions veritables , & tirer vne conſeſſion fauſſe pour l'approbation d'un menſonge , que ie ne pourray cognoiſtre ce que ie doy fuyr ou deſirer. le rougis

248 LESEPISTRES

de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous nous iouïyons d'une chose de telle importance. Vn rat est vne syllabe; vn rat mange le fourmage, il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fourmage. Prenez le cas que ie ne sçache me deffaire de ceste surprise; en quel inconuenient tomberay-je, ou qu'est ce qu'il m'en fera de pis? Ce sera peut estre, que quelque iour pensant prendre vn rat au trebuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ie n'y prens garde, vne syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-estre cette consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe, vne syllabe ne mange point de fourmage, vn rat donc ne mange point de fourmage. O miseries vrayement dignes de petits enfans! Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils? Est-ce pourquoy nous nous laissons croistre la barbe? Est-ce ce que nous enseignons avec vn visage si melancholique & si rechigné.

IV. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes? Conseil. L'un se void prest à mourir, l'autre n'a de quoy viure: l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autrui. Cestuy là craint la mauuaise fortune: cestuy-cy est en ombrage pource qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy

sont suspectes : Il voudroit bien s'en demêler. L'un est mal avecque les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy leur peuvent servir ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux : les autres ont arrest de mort, & déjà le glaive est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur avez promis à tous du secours : A quoy vous amusez-vous ? où pensez-vous ? Cettuy-cy que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iettent les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir secours que de vous, est perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes, & avecque le flambeau de verité, leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites leur cognoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflües, combien il y a peu de peine à suivre ses regles, combien est content & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust

250 LES EPISTRES

à Dieu que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sont pernicieuses, ie le vous môltreray quâd vous voudrez, & vous feray auoüer, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilité vn bel esprit, comme font ces subtilitez. L'ay honte de dire comme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des tricheries & des exceptions infames à ceux mesmes qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire-faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres: & les restablit en leur entier. Qu'auuez-vous à faire de nous tenir de si magnifiques langages, pour les accompagner apres de si peu d'effet? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette, que l'or & le fer nous ébloüyront aussi peu l'un que l'autre; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils desirent, que nous le foulerons aux pieds? Et cependant vous nous remettez comme des enfans à cognoistre nos lettres. Que voulez-vous dire? Est-ce là le chemin d'aller au

DE SENEQUE. 251

Ciel ? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que j'iray du pair avecque Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant : c'est ce qui m'ameine : tenez moy parole. Croyez-moy donc, Lucilius, intriguez vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la preud'homme que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'annees, menagez les si bien que vous voudrez ; vous n'auez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses necessaires : ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure, quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.

~~~~~

## EPISTRE XLIX.

### ARGUMENT.

*I. Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.*

*II. De la viftesse du Temps.*

*III. Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.*

*IV. La Nature nous a donné vne rai-*

## 252 LES EPISTRES

*son imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction, pour la rendre parfaite.*

J. **IL** faut auoüer, Lucillius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souuenons point de nos amis, si quelque obiet ne nous les represente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur éloignement sera dans le fonds de nostre ame, sans se produire. Quelque lieu qui nous enuironne, le fera sortir au iour, & ne ressuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la rappellera lors diuersie à quelque autre imagination: ny plus ny moins que si apres la mort d'une personne qui nous estoit si chere, vn valet, vne robe, vne maison nous ramenteuoient la perte, & rafraischissent vne amertume, qui desia par le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriez croire comme la Campagne, & Naples principalement, à la veüe de vostre maison, m'a renouellé le déplaisir que j'ay de n'estre plus avecque vous. Vous ne m'estes jamais plus present que quand ie vous éloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïuement à ces agreables resmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

## DE SENEQUE. 253

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis ; mais de quoy ne pouuons nous dire , ce fut hier , si nous ne nous en voulons ressouuenir ? Il n'y a guere que i'estois à l'eschole du Philosophe Sotion : il n'y a rien que ie commençay de plaider : il n'y a rien que ie quittay le Palais : il n'y a rien que ie cessay d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie : le moyen de s'en appercenoir , c'est de regarder derriere nous : car quant à ce qui est present , il passe avec vne fuitte si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison ? Tous les temps qui sont passez , sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois ; ils sont tous en vn monceau, de là toutes choses descendent en abyssme d'oubly : Et d'ailleurs il n'y peut auoir des interualles en vne chose qui est toute courte. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'un point : mais la Nature , pour nous le faire trouuer plus long, en a fait plusieurs parties : De l'enfance elle en a fait vne : de l'âge puerile vne autre : de l'adolescence vne autre : de l'âge d'homme , inclinant vers la vieillesse , vne autre : & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous allay conuier , quand vous vous mistes en chemin pour aller où vous estes ; Et toutes-

fois ce rien est vne bonne partie de nostre aage, pensons que nous en serons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis, que le temps courust comme il fait à cette heure. Je ne sçay si c'est que ie me sens pres du bout, ou que ie commence de penser au mauuais ménage que i'en ay fait; mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en cholere, que ie suis contre ceux qui dépensent le temps en choses superflues, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en fassent, il n'y en a pas à demy pour les necessaires. Ciceron dit, que quand il auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques. I'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de si bonne grace; & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importance, au lieu que les autres font profession ouverte de donner du plaisir. Je ne dy pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir seulement, & leur donner le bon-iour de la porte, de peur qu'on ne nous en fit accroire & qu'il ne nous fut aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser qu'à resou-

dre ? C'est à faire à vn homme qui n'a doute de rien, & qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au camp, la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cette heure de rechercher les significations d'une parole ambigue, & de faire voir en cela mon bel esprit.

*Voyez courre le peuple, & border les rāpars,*

*Voyez le fer aigu luire de toutes parts.*

La guerre me bruit aux oreilles : il me faut pouruoir d'une ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien oüir. Si en nostre ville assiegee, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la deffence de la muraille, & les capables de porter les armes, sont avecque l'épée à la main derriere la porte, attendans ou demandans qu'on la leur ouure, pour sortir sur l'ennemy, qui de son costé par batteries, sappes & mines, fait trembler la terre sous les pieds, & n'oublie rien, afin de pouuoir entrer, vous me voyez bien de loisir dans vne chaire mettre en auant ces plaisantes questions. Ce que vous n'avez point perdu, vous l'avez, vous n'avez point perdu de cornes, vous avez donc des cornes, & telles autres resueries faites.

au monde de cette-cy, ne diriez-vous pas que j'auois perdu le sens ? Vous en pouvez dire autant à cette-heure. Je suis assiégué encore en vn siege de ville. Le danger seroit au dehors, & la muraille me couuriroit de l'ennemy: mais à cette heure ce qui me veut tuer, est dans moy. Je ne suis pas de loisir d'écouter vos naïseries : j'ay bien autre chose à demesler: que dois-je faire?

III. La mort me suit: la vie me quitte: donnez-moy quelque bon aduis: faites que ie ne fuye point la mort, & que la vie ne me fuye point; parlez-moy de la constance qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la resolution aux choses ineuitables. Faites que ie me contente du peu de temps que j'ay à viure, & apprenez-moy, que l'importance de la vie n'est pas en l'espace; mais en l'usage; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue souuent, qu'un aura esté long-temps au monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Dites-moy, quand ie me vay coucher: Il se peut faire que vous ne vous leuerez iamais: Quand ie suis leué: il se peut faire que iamais vous ne vous coucherez. Quand ie sors de la maison: il se peut faire que vous n'y rentrerez plus: Quand i'y suis rentré; il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn bateau,

que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrier pres de nous , mais rousiours elle en est aussi pres en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres : vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis préparé.

IV. La Nature nous a fait capables d'instruction , & si nous n'auons vne raison parfaite , nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Iustice , de la Pieté , de la Frugalité, de la Chasteré, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autruy, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre : si vous ne me destournez point du chemin , ie seray bien tost où ie veux aller : Car comme dit le Tragique,

*La verité parle sans artifice.*

Et pource il ne la faut point impliquer. Le déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuements d'une belle ame , & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## EPISTRE L.

## ARGUMENT.

*I. Nous sommes tous aveugles en nos passions.*

*II. Les Vices sont plus corrigibles en ieunesse qu'en vieillesse.*

*III. La Vertu est comme nature en l'homme, & le Vice estranger.*

**V**OS dernieres lettres sont de si vieille datte, que j'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouuelles à celuy qui me les a renduës. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutesfois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous auez desia l'ame en si bon estat, qu'en quelque lieu que vous soyez; ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre chose que travailler iournellement à reparer vostre vie, despoüiller quelqu'une de vos erreurs, & recognoistre, que bien souuent le defaut que vous pensez estre aux choses, est en vous mesme? Il est des fautes que nous imputons aux



lieux ou aux temps, ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

I I. Vous sçavez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeuree comme vne charge hereditaire, car autrement ie ne suis pas homme à qui cette maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fol, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy-mesme. Cette pauvre femme a tout d'un coup perdu la veuë: vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est auengle, & ne cesse de dire à son Gouverneur, que la maison est obscure & qu'il la meine en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes, nous ne faisions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare: personne ne pense auoir des passions. Toutesfois les auengles se pouruoient d'un guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener. L'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de viure d'autre façon: Le Prodigue, Qu'il n'aime

pas la depense : mais qu'il est necessaire d'en faire , ou se bannir de la cour. Le Quereleux , Qu'il n'aime rien tant que la paix : mais que c'est son mal-heur , & les suiets qu'on luy en donne plustost que son inclination. Vn vagabond , qui ne donne point de forme à sa vie , s'excuse sur sa jeunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors, il est dans nous : nous l'auons au sein : & de cette ignorance d'estre malades , vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si vne fois nous entreprenons cette cure , que de douleurs , & d'indispositions il faudra remuer? A cette heure que la maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediabile, nous ne cherchons pas seulement le medecin ; Et les ames tendres , & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit monstre. Il faut qu'un homme soit bien resolu contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien , & de chercher un maistre qui nous l'enseigne , mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine , & toutesfois non pas beaucoup, si , comme i'ay dit , nous formons nostre ame de bonne heure , & la

redressons , tandis que le mauvais ply qu'elle a pris , ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur , ne puisse auoir quelque remede : toutes difficultez sont expugnables à l'assiduité du soin , & à la pertinacité du labeur ; Et vn chesne mesme est redressable , quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois , dont nous faisons nos chevrons , & nos poutres , s'estendent au sentiment de la chaleur , & contre la force que la Nature leur a donnee , s'accommodent aux serui-ces où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succedera cette diligencé au racoustremét de nostre ame , qui est la chose du monde la plus flexible & la plus souple ? Car qu'est-ce l'ame qu'un esprit qui de quelque façon , est reduit en soy-mesme , & qui fait d'autant moins de resistance , qu'il est plus simple & plus delié ?

IV. Croyez-moy, Lucilius, ne desesperons point de nous , parce que nous sommes de long-temps accoustumez au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous auons esté tous préoccuppez. Il faut apprendre les vertus , & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner , plus de courage de nous reformer , c'est , que depuis qu'un bien est vne-fois entre nos mains , il ne nous échappe iamais : La possession en est perpetuelle. La Ver-

## 262 LES EPISTRES

tu ne se desapprend point. Les Vices en nos ames sont plantez en vn terroir estranger : & pource il est bien aisé de les en chasser , & faire qu'ils n'y reuiennent plus. Les choses qui sont en vn fonds qui leur est propre , s'y conseruent facilement. La Vertu est selon nature : les vices sont ses ennemis declarez. Mais comme les Vertus vne fois logees en nostre ame , n'en sortent point , & n'est rien de si peu de peine que de les y retenir : ainsi la resolution de les aller querir est difficile , pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée , de craindre ce qu'elle n'a point essayé : il la faut donc forcer , afin qu'elle commence. Ce n'est point vne medecine de mauvais goust : il y a du plaisir à la prendre , aussi bien que du profit. La Philosophie a cela , qu'en la guerison mesme , elle nous est agreable , au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'après la guerison.



### EPISTRE LI.

#### ARGUMENT.

- I. *Fuir les lieux qui conuient à la debauchee.*

*I I. Les voluptez nous gastent : le mépris de la mort nous rend maistres de nos passions, & de la Fortune.*

*I I I. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.*

**I.**  Hacun fait comme il peut , Lucilius. Vous estes en Sicile, où vous auez pres de vous Æthna, cette montagne, de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent vnique : mais ie ne sçay pourquoy , veu qu'il se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroits eleuez, ce qui se voit plus souuent, à cause de la nature de cét Element qui cherche tousiours le haut, mais aux campagnes mesmes. Pour moy, ie me contente de Baïes, puis que ie ne puis mieux. l'en partis le lendemain que i'y fus arriué. Cette infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui les loüanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fit auoir peur d'y demeurer.

**I.** Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doïue haïr ? Ie ne le dy pas. Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferement ; non qu'il ait de la passion aux

robes, ny aux couleurs, ny qu'il en aime, ou haïsse l'une plus que l'autre ; mais parce qu'il en trouue quelques-vnes mal-seantes à la profession qu'il fait de modestie ; ainsi est-il des contrées éuitables au Sage, & à celuy qui le veut estre, sinon pour sa corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs : Et pource s'il se veut retirer, ce ne sera point au Canope d'Egypte : encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien, ny à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices : Et comme si le lieu auoit quelque priuilege, la débauche s'y licencie, & s'y relasche extraordinairement. En l'élection d'une demeure, il faut penser de l'esprit, aussi bien que du corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmy des gescnes & des tortures, aussi ne ferois-je parmy des broches & des lichesrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chancelier en vne greue, fourmiller sur vn estang de bassteaux pleins de colations & de concerts : faire tout plein de telles folies que le luxe, qui ne recognoist plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer ? Nostre consideration principale est de fuir tout ce qui prouoque les vices, endurcir nostre ame, & ne luy monstrier que le moins qu'il

qu'il sera possible, ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'Annibal; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer, fut arresté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cét exemple, ce que peuvent les voluptez, mesme aux ames les plus sauages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres; l'entreprise n'est point petite, il y faut aller d'une autre façon que les grands en la main.

II Qu'auons nous à faire de resoudre ce que nous auons de vigueur, en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'une estuue seche? Ne suons point autrement que par le trauail: on se mocquera de nous, de nous laisser, comme fit Hannibal, à la moitié du chemin, & quitte, la guerre, pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faincantise est dangereuse aux victorieux mesmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encor au combat? Nous auons aussi peu de suiet de nous reposer, qu'auoit l'armee d'Hannibal. Il y a du peril à reculer, & de la besongne à tenir bon. J'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle, ie ne me veux point assujettir.

## 266 LES EPISTRES

tir à sa domination, ou ( ce qui est plus difficile ) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point choses où le courage se donne relâche : Si ie cede à la Volupté ; il faudra que ie cede à la Douleur ; il faudra que ie cede au Trauail : il faudra que ie cede à la Pauvreté. L'Ambition & la Cholere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me demembrent, pour en auoir chacun sa piece ? La Liberté m'est proposée, c'est la recompence que ie me promets de mon trauail. Demandez-vous quelle est cette liberté ? N'estre suiet à nécessité quelconque, ne s'émouuoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray la puissance, tant moins ie la recognoistray. Qu'ay-ie affaire d'endurer d'elle, estant libre de mourir, quand il me plaira ?

III. Pour faire ces belles & saintes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau seiour oste quelque chose de la force de l'ame : il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre : les cheuaux qui viennent d'un pays rude, ont la corne dure, & ne se gassent iamais le pied : ceux qui sont nourris parmy des



marests, & des herbages, se soulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montaignes : ceux des villes ne sont que poultrons. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charruë. Il n'y a point de travail qui les puisse lasser : ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressée, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la première traite. L'austerité d'un lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil estoit plus honnestement à Litterne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement : & ces Messieurs mesmes, qui les premiers osterent l'Empire à la Republique, & le mirent en leur maison, Marius, Pompee, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux des montaignes, estimans que faisant la profession qu'ils faisoient, ils ne pouvoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & decouvrir tout à l'entour. Considérez l'assiette, la matiere & la façon de leurs bastiments ; Vous direz plutost que ce sont des places pour la guerre, que des Palais pour le plaisir. Pensez-vous que iamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia, pour compter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur des eaux

## 268 LES EPISTRES

toutes couvertes de roses, vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs, & ouïr les villonies d'une canaille, qui du soir au matin ne fait autre exercice que de chanter; N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchee, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuit? Aussi qui est l'homme, pourueu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'cueille avec vne trompette, qu'avecque la musique de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler? Nous pouuons bien auoir assez crié contre Bayes; mais iamais assez contre les vices le vous prie, Lucilius, soyez leur irreconciliable; & comme ils n'ont ny fin, ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Lettez-moy dehors tout ce qui vous déchire le cœur; & si vous n'y pouuez faire autre chose, arrachez-vous plustost le cœur, que de ne les vous arracher point, sur tout faites sortir les voluptez, & les tenez pour ennemies capitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetes. Elles nous embrassent; mais c'est afin de nous estrangler.

REPRODUCTION REPRODUCTION REPRODUCTION

EPISTRE LII.

ARGUMENT.

I. L'Irresolution est vne marque de folie.

II. Nous ne pouvons cognoistre la vraye Sagesse, sans l'aide d'autrui.

III. Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.

IV. Le sage mesprise les loüanges.

 Ve peut-ce estre, Lucilius, que vouläs aller d'un costé, nous sommes emportez de l'autre; & nous laissons raver en un lieu, dont nous avons envie de nous eloigner? D'oü vient cette contradiction, qui luitte contre nostre ame, & ne nous laisse jamais vouloir vne chose à bon esient? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues, poussez de l'une, & repoussez de l'autre: nous ne voulons rien franchement; rien absolument, rien stablement. La Folie en est cause, direz vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou qu'elle approuue, & n'a jamais

deux fois vn mesme goust.

II. Mais quand & comment sera-ce que nous nous demeslerons d'auec elle? Nous ne le pouuons faire de nous-mesmes, nous auons trop peu de force : il faut que quelqu'un nous tende la main, & nous tire du boubier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur aide, arriuent à la cognoissance de la verité, & donnent le premier honneur à ceux qui ont cette gaillardise, de se pouoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste, & qui ne peuvent aller, si quelqu'un ne leur montre le chemin: mais quand on les meine, ils vont bien, entre lesquels il cõpte Metrodorus. Ceux-cy semblent aussi d'un bon naturel: toutesfois ils ne peuvent marcher qu'apres les autres. Quant à nous, qui ne sommes point de ces premiers, si nous pouuons estre des seconds, nous ferons bien. Qui se peut sauuer, quand on luy aide, n'est pas mal habile homme, & mesme a desia quelque chose, de vouloir estre sauué. Apres ces deux sortes, vous en trouuerez encore vne troisieme, de ceux qui par induction sont capables de bien faire: mais il leur faut vn aide, ou par maniere de dire vn chasse-derriere. Epicure dit, qu'Hermachus est de ces derniers: aussi luy fait-il plus de caresses: mais il

estime l'autre bien dauantage. Car encor  
 requ'ils soient arriuez tous deux à mes-  
 me fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de  
 loüange pour celuy qui a fait vn mesme  
 ouurage d'vne matiere plus difficile. Pre-  
 nez le cas qu'on eust fait deux bastiments  
 aussi hauts, & aussi magnifiques l'vn que  
 l'autre : l'vn sur vne roche, qui a esté  
 bien-tost acheué, l'autre sur vne terre  
 molle & pasteuse, où il a fallu fouïller  
 bien auant, premier que de trouuer vn  
 fonds assez ferme, pour porter les fonde-  
 ments. En l'vn tout ce qu'il y a d'ouura-  
 ge, paroist : en l'autre, la meilleure par-  
 tie & la plus difficile est cachée dans ter-  
 re. Il en est ainsi des esprits. Les vns ont  
 vne viuacité, qui tout aussi-tost les por-  
 te où ils se proposent d'aller ; les autres  
 se veulent faire comme avecque la main,  
 & le principal de la besongne est à les  
 fonder. S'il en falloit faire iugement, ie  
 dirois que ceux où il y a si peu de peine,  
 ont esté les mieux fortunez, & que les  
 autres ont plus fait pour eux, qui par leur  
 labeur ont acquis ce qu'ils n'auoient  
 point eu de la Nature : & sans inclina-  
 tion à la Sagesse, par la diligence qu'ils  
 y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir.  
 Nous sommes de ceux qui ont l'esprit  
 dur & laborieux : pource resoluons nous  
 au trauail, & appellons quelqu'vn à no-  
 stre secours. Mais qui ? n'importe. Ad-

## 272 LES EPISTRES

dressiez-vous à ses premiers qui sont de loisir , autant des siècles passez que du present : ils ne sont pas moins capables de vous aider.

III. Mais si vous en choisissiez quelques-uns de nostre temps , prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans , qui n'ont autre chose que des paroles , & ie ne sçay quels lieux communs , qui leur seruent en toutes occasions : mais de ceux de qui la vie presche , à qui vous voyez faire ce qu'ils vous enseignent de faire , & que vous ne surprenez jamais en ce qu'ils vous conseillent d'éviter : adressez-vous à ceux que vous trouverez plus admirables à les considerer qu'à les ouïr. Vous pourriez bien aller voir ceux qui reçoivent des compagnies chez eux , & discourent en leur presence , pourueu qu'ils le fassent plutôt pour l'amendement d'eux & de leurs auditeurs , que par vne vanité de se faire estimer bien suffisans : Car qu'y a-t'il de plus vilain qu'un Philosophe qui cherche des applaudissemens ? Voyez-vous des malades louer un Chirurgien , tandis qu'il leur coupe un bras , ou une jambe ? Ne dites mot , laissez vous penser : si ie vous voy crier , ie ne penseray autre chose , sinon que ce qui vous émeut , c'est que ie mets la main sur vostre mal. Voulez-vous faire cognoître que

vous écoutez avec attention, & que vous oyez des choses qui vous ravissent? Je le veux bien. Pourquoi ne vous permettrois-je de dire vostre aduis de ce qui vous semble le meilleur?

IV. Pithagore commandoit à ses escoliers vn silence de cinq ans : mais au bout du terme, ils n'auoient pas cōgé de louer, aussi-tost que de parler : & de fait, pensez-vous qu'un homme de iugement descende plus ioyeux de sa chaire, pour les acclamations de ie ne sçay quels ignorants, qui luy disent qu'il a triomphé? Quelle occasion auons nous de nous réjouir, pour estre louez de ceux qu'il nous est impossible de louer? Fabianus parloit publiquement : mais il y auoit de la modestie en ceux qui l'écoutoient : Et si par fois leur voix se haussait, pour luy donner quelque loüange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de louer : mais il faut qu'il y ait de la différence entre l'applaudissement du Theatre, & celuy d'une Escole. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne reconnoissiez les humeurs d'une personne. Une démarche, vn geste de la main, vne responce, vn doigt porté à la teste, & vn regard mesme

## 274 LES EPISTRES

vous feront cognoistre vn impudique? Vous cognoistrez vn méchant au rire, & vn qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les décauurent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loue. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains deuant vn Philosophe, & faire les ravis & les transportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour vn habile homme, vous vous abusez: ils le tiennent pour vn homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux ieunes de contenter quelques-fois leur fantaisies: mais ce sera quand ils ne se pourront plus taire: & puis cette louange est vne exhortation à ceux qui écoutent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu: mais il faut que la maiesté des matieres soit ce qui les epreue, & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence n'apprend à viure plustost qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'éconter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour



cette heure, & me reserueray d'en faire vn discours à part, où tout au long ie monstreray comme il faut discourir deuant vn peuple, & le deuoir reciproque de parler & d'écouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminué de sa splendeur, depuis qu'on la fait si publique comme elle est auourd'huy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye: mais il faut que ce soit au cabinet, & par les mains d'un homme d'honneur, & non pas d'un frippier.



## EPISTRE LIII.

## ARGUMENT.

*I. Les maladies de l'Ame, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*

*II. La Philosophie guerit les maladies de l'Ame.*

*III. L'estude de la Sagesse veut tout vn homme.*

*IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.*

**1.**  V'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau ? Quand ie m'embarquay, la mer estoit calme. Il est vray que le temps estoit chargé de nuées, qui ne se pouuoient résoudre que nous n'eussions du vent, ou de la playe. Mais ie pensay qu'il y auoit si peu de Naples à Poussol, que deuant que cela fust, ie serois à couuert. Ainsi pour auoir plustost fait, & retranché toutes ces sinuosités qui sont en la coste, ie pris le large vers Nesidia. Cette bonace qui m'auoit débauché, ne se perdit, que ie ne fusse iustement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit passer outre que reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente, mais la mer s'y dispoisoit : & desia les vagues commençoient de s'é-mouuoir. Ie commençay de prier le pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'un mal de cœur extreme, sans pouuoir rendre ma gorge, que ie ne pouuois penser au peril : Tellement que voulust ou non, il fallust qu'il me contentast. Comme ie me vis pres du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies qui sont en Virgile, qu'o tournast la proue du costé de la mer,

où qu'on iectast l'anchre par prouë : Mais me ressouvenant du métier que j'auois appris estant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chauffé & tout vestu. Combien pensez-vous que j'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé ? Le recognus bien que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme ie pouuois porter mes incommodes, qui ne me pouuois porter moy-mesme. Bien vous diray-je, que ie ne croy point qu'Vlyssé, encore qu'il n'allaist en part où il ne fist naufrage, fut iamais si mal traité de la mer que moy. Pour le moins il rendoit sa gorge, quand le cœur luy faisoit mal : mais pour moy, ie ne pense pas que ie puisse entreprendre si petit voyage, que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis, ce qui ne se fait pas aussi tost qu'on est à terre, & que j'eus pris de l'huile pour me fortifier, ie commençay de penser en moy-mesme, comme nous pourrions oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se monstrent moins, tant plus ils sont grands, mais ceux mesme du corps, qui de fois à autre se ramontoient, & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere émotion,

## 278 LES EPISTRES

nous ne nous en apperceuons pas ; mais quand elle s'est augmentee , & que la fièvre y est toute apparente , il n'y a si dure complexion , où la maladie ne se fasse recognoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds , ou sentons quelque pointe aux jointures , nous faisons bonne mine , & disons que c'est vne course, ou quelque lassitude , pour auoir fait vn exercice trop violent , ou du tout disons, que nous ne sçauons que c'est. Mais quand les nodositez sont toutes fermées , & les nerfs si roides & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher , à cette heure-là , par force nous confessons que ce sont gouttes. Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes , moins on les sent. Et ne s'en faut point ebahir, pource que celuy qui ne dort que legèrement , reçoit des images en ce repos , & quelquefois en dormant, songe qu'il dort ; Mais quand le sommeil est profond , il esteint mesmes les songes , & priue tellement l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer. D'où vient que personne ne confesse ses vices ? Pource qu'il est encore parmi eux. On ne compte les songes qu'après qu'on est eueillé.

II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Eueillons-nous donc , afin de cognoistre nos imper-

fections : nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'affoupissement que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassez-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade il ne vous souuiendrait ny de mesnage, ny de procez, & n'y auroit si bon amy qui vous peust faire aller au Palais plaider sa cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guerison ; Et quoy donc ? pourquoy n'en ferez-vous de mesme à ceste heure ?

III. Laissez tout ce qui vous empesche, & trauallez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en Reyne ; elle donne temps : on ne le luy donne point. Ce n'est point vne besogne qu'il faille faire par acquit : Vous l'avez tousiours sur les bras ; Elle est maistresse : elle a tousiours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre, vne partie de son terroir, & la moitié de tous ses biens ; Je ne suis pas venu en Asie, leur

respondit-il, pour prendre ce que vous me donnerez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. Je ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste: ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

I V. Dediez vous tout à ceste occupation; ne bougez d'auprez d'elle: bandez vostre esprit à la seruir, & vous tirez du nombre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde, sera moins que vous; & les Dieux ne feront gueres davantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous: ils viurent plus long temps; mais il faut aduouër que c'est la gloire d'vn bon maistre d'auoir peu d'espace, & ne laisser pas d'y loger tout. La vie du Sage luy est aussi longue, comme à vn Dieu son eternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'aduantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature, & non à leur diligence. C'est vne chose grande, sans mentir, d'auoir la foiblesse d'vn homme, & la securité d'vn Dieu. Vous ne sçauriez croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau tirer contre elle: tous ses traicts la trouuent souuerne & impenetrable. Ceux qui sont legers, demeurent dans les

plus de la robe. Les autres qui ont plus de force, retournent contre ceux-mêmes qui les ont décochez.

~~~~~

EPISTRE LIV.

ARGUMENT.

I. Seneque se plaint de la courte haleine.

II. Meditation de la mort.

III. Le Sage ne doit apporter aucune résistance à la mort.

J 'Avois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes sortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulièrement assigné : C'est la courte haleine : quand cela me prend il semble d'un coup de vague, mais, il ne me tient pas plus d'une heure : car aussi qui pourroit longuement expirer ? Je pense qu'il n'y a mal incommodé ny dangereux par où ie n'aye passé : mais ie n'en trouvoy jamais de si fâcheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'un des autres ; mais c'est

282 LES EPISTRES

rendre l'ame que d'auoir cestuy-cy ; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuent essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escris, ie sois bien aise d'en estre échappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule comme vn qui penseroit auoir gagné sa cause, pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venuee pensee qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si souuent ? Qu'elle se dépêche hardiment : ce n'est pas d'à cette heure que ie la cognois. Demandez-vous depuis quād ? deuant que ie vinsse au monde. C'est estre mort que de n'estre point ; ie sçay desia ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point ; ie le seray quand ie ne seray plus. S'il y a du tourment apres estre hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir : ce qui est faux. Ie vous prie ; ne trouueriez-vous pas vn hōme hors du sens, qui diroit que la condition d'un flambeau seroit pire apres estre esteint que deuant que d'estre allumé ? Nous en sommes de mesme : on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer & l'esteindre nous souff-

avons bien quelque chose : mais apres estre esteints , & deuant qu'estre allumez , rien du tout. Je me trompe , Lucilius , ou nous nous trompons de penser que la mort nous suive. Elle a esté deuant nous , & fera encore apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout vn de ne commencer point , qu de cesser : puis que l'effet de l'vn & de l'autre, c'est de n'estre point? Voila les remonstrances que ie me faisois moy-mesme avec le penser : car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a commencé de faire ses interualles vn peu plus longs & à ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel : mais elle n'est plus si frequente , ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra ; ce m'est tout vn d'expirer : tout ce que ie pense c'est de ne soupirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchemént de ma fin me fasse peur : i'y suis tout préparé : quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis , il ne m'en chault. Vn homme est louable & digne de seruir d'exemple , qui ne se fâche point de mourir quand il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est ietté dehors. Et toutes-foiſ si a: on me iette dehors , mais ie fais

284 LES EPISTRES

si bonne mine, que la force qu'on nre fait,
en parbist point, & pource iamaïs le Sa-
ge n'est mis dehors. Car estre ietté de-
hors, c'est estre chassé d'un lieu, d'où
l'on sort en despit de soy. Toutes les
actions du Sage sont volontaires, & n'y
a moyen de le forcer à chose quelcon-
que, parce qu'il veut ce que la nécessité
le contraindrait de faire, quand il ne le
voudroit pas.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE LV.

ARGUMENT.

I. L'exercice profite à la santé.

*I I. Celuy qui se retire des villes & des
compagnies, ne vit point tant en re-
pos & en assurance, que le Sage.*

*I I I. Description d'une maison de plai-
sance.*

*I V. La tranquillité ne depend point
de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*

*V. La communication des amis absens
est plus douce que des presens.*

*I.  Homme ie descends du carrosse, ie
me trouue aussi las, que si i'auois*

autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autrui. Nous sommes foibles, pource que nous sommes délicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutesfois soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelqu'autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, j'auois besoin de ceste agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien trouué, & pource ie me suis fait promener plus long-temps, avec ce que d'ailleurs i'y estois conuie par le plaisir que ie prenois de voir cette riuie qui se courbe entre Cumes & la maison de Seruilius Vatia, & comme vn petit sentier, est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre, de la mer. Car pource que la mer y auoit couru nouvellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Or vous sçauiez que le battement du flot, applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre mouillée, elle se relaxe, à faulte que le sable n'a point d'humour qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il se presentoit rien dequoy ie peusse

faire mon profit ; d'aventure ie iettay les yeux sur la maison , qui autrefois a esté à Vatia. Ce fut là que cét homme , plus cogneu par sa vie retirée que par autre qualité , passa si doucement la plus-part de ses iours , que quoy qu'il fust extrêmement riche & qu'il eust esté Preteur , on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinius Gallus , ou la perfidie de Sejanus (qu'il faisoit aussi dangereux servir comme offencer) auoient mis quelqu'un en danger , vous entendiez ceste exclamation , O Vatia ! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure ! De moy , ie trouue qu'il se sçauoit cacher : mais non pas viure. Le repos est vne chose , & la poltronnerie en est vne autre. Ie ne passay iamais deuant sa porte , tandis qu'il viuoit , que ie ne disse , *Icy gist Vatia*. Mais en cela vous pouuez cognoistre , (Lucilius) qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de venerable en la Philosophie , puis que pour estre agreable , c'est assez de recommandation de luy ressembler : car aussi tost qu'un homme se retire des compagnies , & cherche le repos , le peuple croit qu'il ne se soucie de rien , qu'il est content de sa condition , & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins , c'est au Sage seul à qui ces qualitez se doiuent attribuer. C'est luy

seul qui n'a point de sollicitudes, & luy seul qui sçait viure pour soy : car il sçait viure, qui est le principal. Quant à ce luy qui fuit les hommes & les affaires; que le mauuais succez de ses cupiditez bannit de la conuersation ; qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy; qui de crainte, comme quelque beste lasche & timide, se cache au fonds dans vne tanniere, on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy : son intention n'est que de gourmander, dormir & paillarder ; Encore qu'un homme ne viue pour personne, il ne s'ensuit pas qu'il viue pour soy. Mais il y a tant de gloire à n'estre point variable, & perseuerer en vne resolution, quand on l'a prise, que mesme on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Je ne sçay que ce qui en est exposé à la veuë des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concauitez ont chacune de l'espace autant qu'une basse-court, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule vn ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au

lac d'Acheruse, & semble que ce soit un canal fait à la main. Au reste, il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en épuiser. Tant qu'il y a moyen de pêcher sur la mer, on n'y touche point : mais quand il fait mauvais temps, on met la main à la provision : Toutesfois ce que j'y trouuay de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incommoditez : & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voila les louanges que j'en cognois : pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit une demeure bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Baies ne l'a point.

IV. Je ne trouue pas que Vatia fust trop mal-aduisé, vieil & cassé comme il estoit, d'auoir choisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & n'y penser à faire autre chose que se bien traiter : Mais que la tranquillité depende de l'assiette, & des commoditez d'un lieu, ce n'est pas mon opinion : c'est l'esprit qui fait tout. J'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaissantes, & de bien occupez en des solitudes bien ecartées.

V. Vous-vous trompez, si vous pensez estre

estre mal , pource que vous n'estes point à la campagne : Et puis , pourquoy n'y estes-vous point ? Enuoyez-nous vos pensees ; quelque absence qu'il y ayt : vous serez avecque vos amis , autant de fois , & si long temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absents que presents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats : & pource que quelquesfois nous deuïsons , & nous promenons ensemble : quand nous sommes separez , nous ne pësons plus à ceux que nous venons de voir : ce qui nous doit faire porter l'absence plus patiemment, c'est qu'en presence mesme , nous sommes le plus souuent absents. Comptez la separation des nuicts , les occupations diuerses , les estudes particulieres , les allees & venues aux champs , vous trouuerez que vous n'estes gueres plus souuent avecques vostre ami , que s'il estoit dehors. L'ame n'est iamais absente , elle void à toutes heures les plus eloignez. C'est avec elle qu'il faut posseder nos amies & pource , soit que vous estudiez , soit que vous soyiez à table , soit que vous vous promeniez , soyez continuellement avecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs , nous serions logez bien estroittement. Je vous voy , Lucilius : Je vous oy , & suis tellement avecque vous,

que quand ie commence de vous escrire;
il ne m'est pas aduis que ie doive faire
vne lettre, mais vn billet.



EPISTRE LVI.

ARGUMENT.

- I. Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.
- II. La bonne conscience trouue le repos par tout.
- III. L'occupation est le remede contre l'oisiueré.
- IV. Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.
- V. Les menasses de la fortune ne troublent point le Sage.

1. **E** meure, le silence n'est pas si necessaire pour estudier, comme on fait acroire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis logé au dessus des estuues. Imaginez-vous à ceste heure toutes les sortes de bruits qui peuvent importuner les oreilles, quand les plus forts font leurs exercices, & iettent leurs mains chargees de plomb, quand ils ahanent, on

font semblant d'ahanner, ie les oy geindre: quād apres auoir retenu leur haleine ils viennent à la laisser aller? l'entends leurs sifflements & leurs respirations mal-plaisantes: quand il se trouue quelque maraud de valet d'estuue, qui ne frotte pas comme il faut, ie luy entends soner les espaules tantost d'une façon, tantost de l'autre, selon que la main qui le frappe, est plus ou moins ouuerture. Et si là dessus celuy qui a la charge des pelotes, vient à les compter, & trouue qu'il luy en manque quelqu'une, toutes les autres tempestes ne sont rien aupres de la sienne: adiousez y à ceste heure quelque miserable, qui sentira les aulx; vn qui sera surpris friponant quelque chose, & quelque autre qui pensant auoir bonne voix, se plaira de la faire resoner dans le bain. Mettez y encore le bruit que fait l'eau, quād quelqu'un se iette tout d'un coup dans la cuue. Apres tout ce nombre de personnes, qui ne sçauroient que faire beaucoup de bruit, quand ils ne parleroient qu'à l'accoustumee. Figurez-vous vn barbier, qui pour se faire remarquer parmy les autres, fait oïir de fois à autre, ie ne sçay quelle voix gresle & bruyante, & ne ferme iamaïs la bouche, sinon quand il arrache le poil des aisselles, & fait crier vn autre pour luy. Parlons à ceste heure des

292 LES EPISTRES

crieurs de passez, fauffisses, tartelettes, & toute telle maniere de gents, qui vendent leurs marchandises chacun avecque sa musique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissemblables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'entendement, veu que Chrysippus, l'un de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre salué, qu'il en estoit à la mort. Mais, ie vous iure que ie m'en soucie aussi peu de tout ce fremissemēt, que si i'oyois le flot ou la tombee d'une eau. Quoy que i'aye oüy dire qu'une autre fois une ville fust portee par ses habitans, du lieu où elle estoit, en un autre, pour ne pouvoir endurer les cataractes du Nil : le ne me trouve point si diuertie d'un bruit, que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'esprit, & l'emmeine avecque soy. Au nombre des bruits qui ne me destournent point, ie mets les charrettes, coches & carosses, un mareschal logé chez moy, un qui apprend à ioier de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Un son intermis aussi me fasche plus qu'un qui est continué : mais ie me suis tellement accoustumé à tout cela, que quand i'orrois un Comite criant apres sa chourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie ne m'en troublerois pas.

II. Je ſçay contraindre mon eſprit de penſer à ſoy, ſans ſe laiſſe emporter à ce qui eſt exterieur. Que le tintamarre du monde ſoit au dehors, pourueu qu'au dedans tout ſoit en paix : que le Deſir & la Crainte ne diſputent point : qu'il n'y ait point de noiſe entre l'Auarice & la Luxure, que l'vne ne tourmente point l'autre : ie ne me ſoucie pas du reſte. Que me ſeruiroit que là tout contre il y euſt vn profond ſilence, & que les paſſions fiſſent du tumulte chez moy.

Le repos de la nuit auoit tout aſſeuppy.

Cela n'eſt point : il n'y a point de repos que celui qui vient de la Raiſon. La nuit n'oſte point les ennuis : au contraire, elle les fait naiſtre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne ſeulement vne autre forme. Les ſonges de ceux qui dorment, ne ſont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui ſont eueillez. C'eſt en la bonne conſcience qu'eſt la vraye tranquillité. Voyez moy ces deliens, de qui le ſommeil impoſe ſilence à toute vne maiſon, pour qui tout ce qu'il eſt de ſerviteurs, ſe ferment la bouche & ſuspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque choſe qui les trouble, ils ſoient parmy les ſollicitudes dans leur liſt, où ils ſe tournent tantost ſur vn coſté, tantost ſur l'autre, & ne dorment.

que des yeux, se font croire d'oïr ce qu'ils n'ont point oïy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy : le repos est quelquesfois ce qui la travaille.

: III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faincantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises intentions, il faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de loüable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeyffance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont tafche, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oïfueté.

: IV. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous fassions, il y a bien souuent du dégoust, ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoy l'Ambition, qui n'est pas morte : mais seulement lassee, ou desesperée de quelque mauuais succez, nous viét retrouver en la solitude & nous tourmente en nostre maison comme à la cour. I'en dis de mesme de la Luxure. Il semble quelquesfois qu'elle se soit reti-

ree, & cependant en cette profession de frugalité mesme, & au milieu de l'espargne, montrant qu'elle n'auoit pas condanné les voluptez, mais seulement s'en estoit ennuyee, elle les redemande, & s'y replonge autant & plus hardiment que iamais, parce qu'elle pense le faire plus secrettement. Les vices qui paroissent, sont moins dangereux que les autres, & aux maladies mesmes, c'est signe de guerison, quand elles produisent leur malice en l'exterieur. Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne sont plus à craindre, que quand le déguisement y est si grand, & la simulation si artificieuse, qu'on ne les apperçoit point : Nous semblons estre en repos : nous n'y sommes pas. Car si c'est à bon escient que nous y sommes, si c'est sans regret que nous auons sonné la retraite, & pris congé des vanitez du monde, les diuertissemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiseaux chantent tant qu'ils voudront : ils n'interrompront point nos cogitations louables, solides, & desia bien assuees.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien ferme ny bien reduit à soy, quand nous dressons l'aureille au cry que nous oyons emmy la rue. Ceste curiosité n'est point, qu'il n'y

ait de la sollicitude & de l'apprehension en l'interieur.

Et me quem dudum , &c.

Le premier est sage , qui parmy les fleches , qui sifflent de toutes parts , parmy les efforts de deux peuples , qui font aux mains l'un contre l'autre , & dans les ruines meſmes de ſa ville , qui bruit de tous coſtez ou du fer ou de la flamme , demeure ſans s'effrayer. L'autre eſt un inhabile homme. Il ſeroit vaillant peut-eſtre , ſ'il n'auoit rien : mais de la peur qu'il a de perdre ſes biens , au moindre bruit qu'il oit , il eſt en alarme : ſi quelqu'un parle , il penſe que c'eſt l'ennemy , qui luy vienne ſur les bras. Si quelque choſe branle , il eſt plus mort que viſ. Ses coffres le ſont poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vous iugez eſtre bien à leur aïſe , qui ſont mener tant de mulets , & de charrettes de bagage ? vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte , & pour ce qui le ſuit. Voulez-vous cognoiſtre quand vous aurez la paix dans l'ame ? Ce ſera quand , quoy que vous oyiez , vous demeurerez ferme , & que les flateries , les menaſſes & toutes confuſions de voix , vous brairont aux oreilles , ſans que pour cela vous ſoyez diſtraiſt d'avecque vous. Et quoy donc ? ne vaut-il pas mieux eſtre hors de la feſte , & de la tempeſte ? Si ſaïte

aussi ie m'en veux aller d'autre costé.
Mais i'ay voulu sçauoir ce que c'estoit,
& donner de l'exercice à ma patience.
Quel besoin est-il de me tourmenter da-
uantage, puis qu'Vlyffe, qui auoit mes-
me affaire à des Syrenes, eût si peu de
peine à se garentir soy & les siens?

~~~~~

## EPISTRE LVII.

### ARGUMENT.

- I. *Il y a des passions naturelles, qui  
peuvent bien alterer le Sage, mais  
non luy faire peur.*
- II. *C'est folie de craindre plus ou  
moins les choses qui ont pareille fin.*
- III. *L'Ame, comme immortelle, ne  
peut estre offencée des incommoditez  
du corps.*

2.  Comme ie m'en voulois reuenir de  
Baies à Naples, il ne me fallut  
point beaucoup prescher, pour me persua-  
der que la mer estoit mauuaise, tant i'a-  
uois peu d'enuie de m'y remettre. Mais  
ie trouuay tant de sanges par le chemin,  
que presque ie puis dire que ie vins par  
eau. le couru et iour-là toute la fortune

## 298 LES EPISTRES

des Athletes. J'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si long que ceste prison, ny de si obscur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au demeurant, on ne gagneroit rien qu'il y fust clair, parce que la poussiere y creue les yeux : vous sçavez comme c'est chose importune & fâcheuse en lieu découuert. Iugez ce que ce peut estre sous ceste cauerne, où la poudre se tourbillonne en soy-mesme; & n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font émouvoir. Je souffris tout ensemble deux incommoditez contraires. En mesme iour, & en mesme chemin, ie fus travaillé de fange, & de poussiere; Et cependant ceste obscurité mesme me donna suiet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coup-en-l'ame; Et quoy que i'en eusse point de peur, si ne peus-je faire que l'ordure & la nouveauté d'une chose inaccoustumée ne m'apportassent de l'alteration. Je ne veux pas à ceste heure parler de moy, qui suis bien loin d'une suffisance passable, tant s'en faut que j'en aye vne parfaite : Mais ie vous diray que l'homme le plus assuré du monde, & sur qui la Fortuna aura le moins de iurisdiction, n'y sçaurroit passer que



son esprit n'ayt quelque atteinte, & que le visage ne luy change de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cederà, quelque résistance qu'il fasse, à l'aduertissement que la Nature luy donne de sa mortalité: pource vous le verrez incontinent se reffrongner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'éblouira. Cela ne se doit pas appeller crainte: c'est vne affection naturelle, inexpugnable à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espandre leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celuy d'un autre. Les vns s'éuanoüissent s'ils voyent vne playe qui vient d'estre faite, les autres auront mal au cœur d'une qui fera desia vieille & purulente. Il s'en trouueroit mesme qui seroient plus hardis à recevoir vne epée qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

II. Ie ne reuis pas si tost la lumiere, que ie me sentis ie ne scay comment réioüy, sans y penser, ny sans en auoir intention: & alors ie me mis à discourir en moy-mesme quelle folie c'estoit de craindre vne chose plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car

## 300 LES EPISTRES

quelle différence faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne, ou d'une tour ? Il n'y en a point : & toutes-fois il s'en trouvera qui craindront cette ruine plus que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également : mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effets. Vous pensez à cette heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie vueille dire que l'ame d'un homme accablé sous une si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres, pour ne trouver par où sortir. Ce n'est pas ce que ie veux faire : ie trouve de l'abus en cette opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée, pource qu'elle échappe autour de ce qui la presse : & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny soupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer : ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus deliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny écrasée dans le corps, mais par le benéfice de sa nature subtile, est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres avoir fait un grand éclair, & quelque mine notable, s'en retourne par un petit trou l'ame tout de mesme, plus subtile que le feu, passe par la plus dense partie du

# DE SENEQUE. 301

corps , & trouue de l'ouuerture assez pour échapper. Toute la question est, si elle est immortelle. Cette doute vidée, tenez pour assuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir : l'immortalité n'a point d'exception , & le privilege des choses eternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.

~~~~~

EPISTRE LVIII.

ARGUMENT.

- I. Diuers raisonnemens de l'Auteur, tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.
- II. Les choses que nous voyons , & que nous touchons , ne sont pas au nombre de celles qui ont estre , parce qu'elles finissent à chaque moment.
- III. Que nostre ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.
- IV. Pour viure longuement , il faut quitter les voluptez.
- V. Si la Vieillesse apporte un si grand

*dégoust qu'on doive desirer la mort en
cét aage-là.*

I. **E**n n'auois iamais tant recognu la
faute que nous auons des mots,
comme i'ay fait auourd'huy. Nous som-
mes tombez en propos de Platon : & là
dessus il s'est offert vne infinité de cho-
ses qui auoient besoin de noms, & cepen-
dant n'en auoient point : & d'autres qui
aux autres siecles en auoient eu, & par le
degoust du nostre, les auoient perdus. Je
vous laisse à penser comme c'est chose
supportable en vn belistre, d'estre friand.
Combien estimez-vous que dans En-
nius & Arrius il y a de mots changez &
gastez, puis qu'en Virgile mesme, que
nous auons tous les iours entre les mains,
il s'en trouue qu'on fait difficulté de re-
cevoir ? Si vous me demandez à quelle
fin ie fais ce preambule, ie le vous diray.
C'est que ie vous veux faire trouuer bon
que i'vse du mot d'essence : aussi bien
vueillez vous, ou non, ie suis resolu d'en
vser. Ciceron est celuy qui l'a mis au
monde. Je pense que vous ne voudrez
pas meilleur tesmoignage que le sien. Si
vous en voulez vn plus recent, ie vous
allegueray Fabianus, homme discret,
elegant, & si curieux en l'election des
paroles, que peut-estre il en est moins a-
greable. Car autrement, Lucilius, com-

me voudriez-vous que ie nommassé
ὅτι, vne chose necessaire, qui com-
 prend la Nature, & est le fondement de
 toutes choses: Donnez donc vostre sauf-
 conduit à mon mot d'essence: & cepen-
 dant, quelque congé que vous me don-
 nerez, ie n'en vseray que le moins qu'il me
 sera possible: & peut estre me contente-
 ray-je d'auoir eü congé d'en vser. Le
 fruit de vostre bonté sera, que ie sorti-
 ray d'un borbier, qui m'a fait dire des
 iniures à nostre langue, de laquelle vous
 cognoistrez encore micux la misere, si ie
 vous dis vne syllabe qu'il est impossible
 de traduire. Demandez-vous qui elle est?
 C'est *τὸ ὄν*. Vous m'estimerez bien gross-
 sier, & qu'il n'est rien si aisé que de l'inter-
 preter, par ce qui est. Mais ie trouue bien à
 dire de l'un à l'autre. Premièrement ie
 suis contraint de mettre vn Verbe pour
 vn Nom. Toutesfois, s'il me fait be-
 soin, ie m'en seruiray. Vn de mes amis,
 & fort sçauant homme, disoit aujour-
 d'huy, que Platon le prenoit en six di-
 verses significations. Je les vous diray
 toutes, apres que ie vous auray monstré
 qu'il y a vn Genre. Car pour cette heu-
 re nous cherchôs ce premier Gêre, où tou-
 tes les especes sont cômme suspenduës, d'où
 naist toute Diuision, & sous lequel tou-
 tes choses sont comprises. Le moyen de le
 trouuer: c'est de prendre toutes choses en

304 LES EPISTRES

remontant, & de cette façon nous arrivons à ce qui est le premier. L'homme est vne Espece, comme dit Aristote. Le cheval & le chien sont Especees ; Il faut donc trouver quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce ? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'un homme, d'un cheval, & d'un chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuvent nommer animaux, Car on tient que les semences & les arbres ont ame : aussi disons-nous qu'ils vivent, & qu'ils meurent. Les choses animees seront donc par dessus, & comprendront sous soy les Animaux & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouver quelque chose plus generale que les animees, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animez, & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque chose au dessus : car nous disons qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons ? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer ce qui est ? Et voicy la division que nous en ferons. Ce qui est, est corporel ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres ; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les au-

tres sont bien Genres ; mais ce sont Genres speciaux , comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les Espees des Nations ; les Grecs , les Romains , les Parthes : Les couleurs , blancs , noirs , blonds. Il y a puis apres chaque particulier , Caton , Ciceron , Lucrece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy , nous l'appellons genre , entant qu'il est contenu sous vn autre , nous disons qu'il est Espece. Ce Genre , qui est general , n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses : tout est sous luy. Les Stoïques le veulent faire precéder par vn autre , duquel ie m'en vay parler , quand j'auray montré qu'à bonne raison j'ay donné le premier rang à ce Genre , dont j'ay fait mention , comme ayant les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est , est corporel , ou incorporel : il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles , les vnes sont animées , & les autres inanimées. Des animés : les vnes ont esprit & ame , & s'appellent animaux , & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien , les vnes ont mouuement , marchent & passent , les autres sont ficees en terre , qui prennent nourriture & accroissement par des racines. De ces animaux les vns sont mortels , & les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui

206 LES EPISTRES

font cestuy-cy le premier Genre, & ie m'en vay vous dire sur quoy ils se fondent. Ils disent qu'en la Nature il y a des choses qui sont, & d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point, sont les Centaures, les Geans & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substance, sont toutes-fois discernées par vne Forme que nostre Imagination leur fait auoir.

I. Ie reuiens à cette heure à la promesse que ie vous ay faite, de vous dire la diuision que fait Platon de tout ce qui est au monde en fix sortes de choses. Premièrement, il y a ce qui n'est ny visible ny touchable, ny perceptible par aucun sentiment, mais pource qu'il est Genre, il est seulement objet de l'esprit, comme l'homme en general ne se void point, si fait bien en particulier, comme Ciceron & Caton. Vn animal est chose qui ne se void point, mais vn chien & vn cheual, qui sont especes, se voyent. Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées par dessus les autres, & appelle cela *estre par excellence*: comme Poëte est vn nom commun à tous ceux qui se meslent de faire des vers; & cependant entre les Grecs il ne s'entend aujourd'huy que d'un. Quand vous oyez dire le Poëte, pensez que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons di-

reestre vraiment par excellence ? C'est Dieu, si grand & si puissant que tout est petit & foible auprès de luy. La troisieme sorte est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont innombrables & hors de nostre veüe ; & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idees, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables & inviolables. Je m'en vay vous dire que c'est qu'Idee, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idee est l'exemplaire eternal des choses qui se font naturellement. L'interpreteray ceste definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire vostre pourtrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il donne à son ouvrage. Ainsi ce visage qui m'enseigne & qui m'instruit, d'où ie prends mon imitation, est vne Idee. La Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vous diray que c'est : mais soyez attentifs & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne

de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patron de la besongne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de cette Idée pour l'employer en son ouvrage, c'est la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a ? L'un est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'une, & fait l'autre. La face du patron sur lequel le sculpteur a fait la statuë, c'est l'Idée. En voulez-vous une autre distinction ? La Figure en est l'ouvrage & l'Idée hors de l'ouvrage, & non seulement hors de l'ouvrage, mais aussi devant l'ouvrage. La cinquième sorte est des choses qui sont communément. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, & toutes choses. La sixième est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement. Car elles ont un flux perpetuel, & ne font que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse, celuy mesme qu'il estoit en ieunesse, ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont empor-

tez comme l'eau d'une riviére: tout court avecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; & tandis que ie sçay que tout change, ie suis changé moy-mesme. C'est ce que dit Heraclite, Que jamais nous n'entrons deux fois en une mesme riviére. Elle a bien toujours le mesme nom, mais ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperoit pas si bien de ce changement en un homme qu'en une riviére. Mais pourtant, nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pource ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitive comme le corps, & craindre de mourir un iour, veu que tous les momens de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparavant. Avez-vous peur que ce qui se fait tous les iours, se fasse une fois? Le vous ay parlé de l'homme, qui est une matiere fluide, caduque & suiette à toute sorte d'inconveniens: mais parlons du monde. C'est une chose eternelle, & inexpugnable à tout accident; Et cependant il est sujet à mutation, & ne demeure pas en un estat. Car encore qu'il continuë d'avoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'autre façon qu'il ne les avoit: ou bien elles vont d'un autre ordre. Me demanderez-vous de quoy vous servira cette subtilité? De rien. Mais comme un Graueur,

310 LES EPISTRES

qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager : ainsi deuons-nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le réioüir par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez de quoy faire vostre profit, pourueu que vous y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de si éloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le conuertir à mon utilité. Que prendray-ie en ces discours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs? Quelle correction de mes vices trouueray-je dans les Idees de Platon? Quelle discipline à mes passions? Si ie n'y trouue mieux, au moins auray ie appris, Que tous ces objets de nos sentimens, qui nous allument & nous irritent, n'ont point vne essence veritable, mais sont fantasmes, qui n'ont prins vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide; Et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perpetuelles, & comme les deuant posseder perpetuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à chaque pas : c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer

nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, eleuees au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediand par sa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouurage du monde ne se maintient pas pour estre eternel (car il ne l'est pas) mais pour la resistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, mesmes sans qu'on les deffende : les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faites, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a desnié.

I V. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuoque en doute si elles sont, & accompagnons cette consideration d'une autre : C'est, que si Dieu, par sa prouidence fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respit à nostre vie; si nous nous rendons maîtres de nos voluptez, & les bannissons de nostre commerce, comme causes principales des incommoditez ordinaires que nous souffrons en nostre santé. Platon n'a

312 LES EPISTRES

vescu long-temps, que par le soin qu'il eut de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy enst donné le nom qu'il auoit, ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit courues, auoient beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroite, & se donna des loix si feneres en l'vsage de tout ce qui sollicite nos desirs, qu'avec toute son indisposition il ne laissa pas de bien enuieillir. Car ie croy que vous scauez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le iour mesme qu'il estoit né. Pour cette obseruation, & pource qu'il auoit accompli le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement se trouuerent alors à Athenes, luy sacrifierent; comme l'estimans auoir eu quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quand il eust vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il ne s'en fust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobriété ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doie estre beaucoup desirée: mais aussi ne suis-ie pas d'aduis de la refuser. Quand nous sommes gens de bien, nous auons

mons du plaisir d'estre avecque nous.

V. Il faut donc vuidier ceste question, si on se doit degouster des extremitex de la vieillesse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre, se la procurer. Je ne say point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yuionnerie extreme apres que le vin est beu, de boire encore la lie : comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque chose dans le tonneau. Toutesfois c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'aage de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer : aussi est-il vray qu'il y a bien difference de viure long-temps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoy ne tireray-ie l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racour-

314 LES EPISTRES

cissement de quelques iours , n'évite le hazard d'un si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui deuant que mourir , la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité ; Et pour le meilleur marché que nous en ayons , la vie nous est inutile , & ne nous sert non plus que si nous ne l'auions point : Mais d'ailleurs ; quelle cruauté fait un homme de retrancher quelque portion de sa vie , encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement ? Ne m'écoutez point à regret ; comme si desia ma parole s'adressoit à vous : mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieillesse me laisse l'usage de moy-mesme , c'est à dire , de la partie que j'ay meilleure en moy , ie ne luy rompray point compagnie : mais si mon entendement se trouble , si le iugement , & la memoire me diminuent , & en fin si elle m'oste la vie , & ne me laisse rien que l'ame , ie me dépescheray de sortir d'un bâtiment qui s'en va choir. Pour vne maladie dont la guerison n'est point desesperee , & qui ne m'incommode point l'esprit , ie ne me tueray point ; aussi ne feray-je pour vne douleur. Mourir de cette façon , c'est estre vaincu. Toutesfois , si la douleur est incurable , & qu'il la faille souffrir toute ma vie , ie délogeray , non pour l'amour d'elle ,

mais pource que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un, & de iugement en l'autre. Mais ie me laisse emporter à ce discours, qui me seruira de payement pour vne autre fois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celuy qui ne la peut mettre à sa lettre ? Adieu donc : ie m'assure que ie vous fais plus aise avecque cette parole, qu'avecque tout ce que ie vous scaurois dire de la mort.



EPISTRE LIX.

ARGUMENT.

I. Difference de la Ioye & de la Volupté, suivant les Stoïques.

II. Le sage n'est iamais surpris.

III. D'où vient que la Folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.

IV. Qui doit estre appelé Sage.

V. La vraye ioye ne se trouue point parmy les honneurs, & les plaisirs du monde.

1. **V**ostre lettre m'a bien donné de la volupté : Trouvez bon que j'vse des termes du peuple, & ne les prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, selon leur doctrine, est vice, ie l'accorde. Mais si est-ce vne parole que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'ame est en quelque agreable disposition. Je sçay bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la Volupté est vne chose deshoneste, & que la loye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une ame assurée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutesfois nous disons ordinairement, que nous auons eu bien de la ioye, que nostre amy soit pourueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchee. Et toutesfois ce sont si peu ioyes, que souuent ce sont au contraire commencemens d'ennuis qui luy doiuent aduenir. La ioye a ces qualitez jointes inseparablement avec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauvaises ioyes de l'ame*, il s'accommode à la beauté des paroles, plus qu'il n'en cherche la propriété. Car il n'est point de mauvai-

le ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé; car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que j'ay dit que vostre lettre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'un mal habile homme se puisse bien réiouir pour un iuste sujet: toutesfois pource que son affection est déreglée, & qu'en un moment est capable de mutation, ie l'appelle vne volupté sans compas, ny mesure, que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre lettre; c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous eleue, ny vous emporte que iusques où vous auez resolu d'aller. Il en est assez, qui pour mettre un mot qui les chatouille, escriuent des choses à quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'escriuez rien qui ne soit bien joint, & qui ne se rapporte à vostre sujet. Vous dites autant qu'il vous plait: & toutesfois vostre discours a encore plus de substance que de paroles. C'est un tesmoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y a rien de superflu, ny de bouffi. I'y trouue des transpositions, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme celles à qui l'usage a desin-

318 LES EPISTRES

baillé leur passe port. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous deffendent l'vsage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne elegance plaufible, comme par vn simple recit des choses, & par vne demonstration eloignee de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sont pas necessaires, pour le sujet que les Poëtes en vsent: mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïfvement, qu'ils pensent plutôt les voir que les oïr. Je me plais fort à lire Sextius: c'est vn esprit vif, qui en sa Philosophie a les paroles Grecques, & les fait Romaines, I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armee, quand de toutes parts on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarrée, & que tout de mesme le Sage doit tenir de tous costez les Vertus en bataille, afin qu'il ne luy puisse venir aucune effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à sa deffence, & sans tumulte, respondent au commandement qui leur sera fait. Il adioust que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leurs troupes, de les disposer en

Sorte, qu'en mesme temps vne parole soit portée par tout; nous est d'autant plus nécessaire, que bien souvent ils apprehendent sans occasion, & sont plus assurez au chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la Folie, la peur y est perpetuelle, l'espouuante y est deuant comme derriere, à main droicte comme à main gauche. Les perils la suivent, & la precedent. Elle s'estonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux mesmes qui viennent à sa deffence, pour ne les sçauoir distinguer de ses ennemis.

¶ I. Vn homme sage est toujours en cueruelle. De quelque costé qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'espee à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy fasse receuoir des affronts, & l'afflige en sa personne, de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au cōtraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur, il marchera vers elle, & sera plustost aux mains, qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous net-

royer ; Ce ne sont point taches ordinaires que les nôtres ; elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme : D'où vient que la Folie est si opiniastrement attachée avec nous , que presque elle en est inseparable ? Premièrement , c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser , & recherchons nostre salut d'une façon , qu'il semble que nous ayons peur de le trouver. Secondement , nous ne croyons pas à bon escient aux preceptes que nous ont donné les hommes sages , & ne leur ouvrons pas l'estomach : mais comme en choses qui ne nous touchent gueres , pensons avoir assez fait , quand nous les aurons regardez par dessus. Mais aussi comme pourroit un homme apprendre à faire la guerre aux vices , ven qu'il ne peut vacquer aux choses louables , qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé ? Nous ne mettons jamais la main au fonds ; il nous suffit d'escumer le dessus ; Et pensons faire tort à nos autres affaires , si nous prenons quelque heure , pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschement que nous ayons , c'est que legerement , & avecque peu de sujet nous entrons en bonne opinion de nostre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnêtes

ces gens, que nous auons bon iugement,
 & bonne conscience, nous nous y accor-
 dons tout aussi-tost; & ne nous conten-
 tons pas d'une louange où il y ait de
 l'apparence: mais quoy que la flatterie
 nous amasse impudemment à nos aureil-
 les, nous le receuons comme chose qui
 nous appartient. Nous sçauons bien que
 nous ne sommes ny si bons ny si sages
 comme on nous veut faire accroire;
 mais cependant nous ne donnons iamais
 de dementi là dessus; & qui pis est, som-
 mes tellement aueuglez de l'amour de
 nous-mesmes, qu'il n'y a rien de quoy
 plus volontiers nous nous oyons louer,
 que de ce qui est directement contraire à
 ce que nous faisons. Sommes nous cruels?
 nous voulons qu'on propose nostre hu-
 manité. Viuons nous de rapines? nous
 voulons qu'on die que nous donnons
 tout: Sommes nous tousiours, ou dans
 vn cabaret, ou dans vn bordeau? nous
 voulons qu'on fasse cas de nostre Con-
 tinence. Et de là vient que parce que nous
 croyons estre les plus gens de bien du
 monde, nous ne pensons nullement à nous
 amender. Alexandre, comme il faisoit
 la guerre aux Indes, & saccageoit des
 peuples qui n'estoient pas seulement cog-
 neus de leurs voisins, faisant le tour d'une
 ville qu'il assiégeoit, pour recognoi-
 stre l'endroit le plus foible de la muraille.

le, il fut blessé d'un coup de fleche : toutesfois il ne laissa point de cōtinuer. Mais à quelque temps de là, comme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couroit plus, elle commença à luy douloir à bon escient. Estant donc contraint de se retirer, Tout le monde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien cognoistre que ie suis homme. Faisons en de mesme : & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualitez, disons, Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme : mais ie voy bien combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en désire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore combien il faut que ie boiue & mange pour me remplir.

I V. Voulez-vous à cette heure que ie vous monstre que ie ne suis pas sage ? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à cette heure vous-mesme, si vous n'avez ennuy quelconque qui vous trouble, si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des in-

quietudes : si iour & nuit vostre ame est en pareille affietre, tousiours releuee, & tousiours agreable à soy-mesme. Vous poussez dire que vous estes arriué insques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptez, faites compte que vous ayez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde: mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, personne ne le sçait. L'un la cherche en la dissolution des festins, & en la superfluité des despences : l'autre en la vanité des estats, & d'auoir tout le peuple d'une ville à sa queue : L'autre aux bonnes graces de sa maistresse, & l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guerissent de rien. Toute cette maniere de gens se laissent tromper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs & perissables, cōme les yuŕōgnes au vin, qui pour vne plaisante humeur qui ne dure qu'un peu de temps, leur donne des douleurs qui les

324 LES EPISTRES.

accompagnent toute leur vie ; On compare les ambitieux aux acclamations favorables d'une multitude , qui leur ont coûté beaucoup jusques à cette heure , & leur doiuent encore plus coûter à l'advenir. Souvenez-vous donc que l'effet de la Sagesse, c'est vn contentement toujours égal à soy-mesme , & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde au dessus de la Lune le beau-temps y est perpetuel.

V I. Vous sçavez donc à cette heure quelle occasion vous avez de vouloir estre Sage ; pource que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il sçait bien qu'il est homme de bien. Il faut estre iuste : il faut estre magnanime : il faut estre temperant autrement il n'y a moyen d'estre ioyeux. Et quoy donc , les fols & les méchans ne se réioüissent-ils point ? non plus que des lions quand ils ont trouvé quelque proye. Apres que ces misérables toute la nuit se sont lassés de vin & de femmes , & se sont rendus aux voluptez , par impuissance d'y fournir, ils s'escrient alors.

*Namque vi supremam falso inter gaudia
nostrum*

Egerimus nostri.

Nous gens débauchez passent la nuit en

de fausses ioyes, & comme s'ils n'en de-
uoient iamais passer d'autre. Ceste ioye
que goustent les Dieux, & ceux qui les
imitent, n'a iamais d'intermission py de-
fin. Elle en auroit si elle estoit mendiee
d'ailleurs. Mais pource qu'elle naist en
eux-mesmes, elle ne dépend point d'une
puissance estrangere. La Fortune n'oste
point ce qu'elle n'a point donné.

~~~~~

## EPISTRE LX.

### ARGUMENT.

*I. Il blasme les vœux que les parens  
font pour leurs enfans.*

*II. Contre la Gourmandise & la som-  
ptuosité des festes.*

**Q**U'E me plains, ie dispute, ie me mets  
en cholere. Encore vous desirez ce  
que vostre nourrice, vostre precepteur,  
ou vostre mere vous ont desiré. Vous ne  
iugez pas encore combien ils vous ont  
desiré de mal. O que les vœux de ceux  
qui nous ayment, nous sont contraires, &  
principalement quand le succez en est  
comme ils le souhaitent ! Je ne m'eston-  
ne pas si d'un bout à l'autre, nostre vie est  
pleine de miseres. Nous croissons entre

les maledictions de nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Iusques à quand sommes-nous resolu de les importuner, comme si nous n'auions de quoy nous nourrir ? Ne ferons-nous iamais autre mestier que semer les champs de toute vne contree ? Quand serons-nous lassez de tant de moissons ? Iusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres, chercher la prouision d'une seule table ? Peu d'arpens de terre fournissent de la pasture pour vn bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans ; Et l'homme pour sa nourriture bien à peine se contente de la terre & de la mer. Et quoy donc ? dirons-nous que la Nature, qui nous a fait le corps si petit, nous ait donné des ventres si insatiables, afin que les animaux les plus vastes, & les plus voraces qui soyent au monde, nous cedent la gloire de gourmander ? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille pour contéter la Nature ? Elle est saoule de peu de chose. C'est l'ambition qui nous fait dépenser, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui se font esclaves de leur bouche, au nôbre des bestes, & quelques-vns encore, non au nombre des bestes, mais au nombre

des morts. Vser de soy, c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent, sont en leur maison comme en vn cerueuil. Vous pouuez faire cette inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts auant que mourir.

~~~~~

EPISTRE LXI.

ARGUMENT.

I. Nous deuons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.

II. Le Sage n'apporte aucune resistan-
ce à la mort, puis qu'elle doit ne-
cessairement arriuer..

I. **I**L est temps d'auoir de meilleures
volontez à l'aduenir que nous
n'auons eu par le passé. Quant à moy, à
cette heure que ie suis vieil, tout le soin
que i'ay, c'est de faire cognoistre que ie
ne veux plus ce que ie voulois quand i'o-
stois ieune. Je donne les iours & les nuits
à ceste meditation. Toute l'estude que ie
fais, & toute la besongne où ie m'occu-
pe, c'est à mettre vne fin aux affections
vicieuses, auxquelles ie me suis laissé
conduire par cy-deuant. Je tasche

318 LES EPISTRES

de faire en sorte que le iouroù ie suis, me tiennne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A cette heure même que ie vous escriis, ie me tiens en estat, comme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que i'ay combien ie dois-viure, est occasion que ie vy content. Autrefois i'ay pensé à bien viure: à oeste heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque volontairement obeit à ce qu'on luy commande, évite ce qu'il y a d'insupportable en la servitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement: ouïy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose aduienne, nous nous y accordions aussi tost: & sur tout, que le souuenir de sortir du monde, ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des prouisions

assez pour la vie. Mais toujours il nous semble & toujours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'ay pas assez vecu.

~~~~~

## EPISTRE LXII.

### ARGUMENT.

*1. Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y presse.*

*II. Celuy a tout, qui mesprise tout.*

1. ~~Est~~ Est une moquerie de dire que les occupations nous empêchent d'estudier. Nous faisons la pluspart semblant d'avoir des affaires. Ceux qui en ont, les augmentent, & ceux qui n'en ont point, sont en peine d'en trouver. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois, ie suis à moy. Je me presse aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Je me donc

ne pat tout de l'entretien, & tousiours occupe mon esprit à quelque meditation qui me puisse apporter quelque profit. Pour estre avecque mes amis, ie ne suis pas moins avecque moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. L'enuoye mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ait esté. Je ne vay en part, où ie ne mene Demetrius avecque moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuerts de clinquants, pour m'entretenir avecque luy. Je ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement ? Je vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant : mais comme les ayant baillé aux autres pour en vser.



EPISTRE LXIII.  
ARGUMENT.

I. Qu'il ne faut pas s'affliger de mesurement en la mort d'un amy.

II. Le pleurer excessif est plustost marque de gravité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.

III. Le Temps est un remede aux ennuys, que la Raison n'a peu guerir.

IV. Seneque se blasme soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Anneus Serenus.

I. VOUS vous affligez de la mort de vostre amy Elaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ait des bornes. Je sçay bien que vous ferez-mieux de ne vous en fascher du tout point. Toutes-fois, c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que cette resolution est d'un homme plus ferme, & plus reléué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cet accident n'eust touché le plus sage qui soit au monde : mais il n'eust fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand

## 332 LES EPISTRES

n'ayâs pas de la force assez , pour ne pleurer point : nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres ; il faut qu'il forte des larmes , mais non pas la bonde. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse , veu que le plus grand des Poëtes Grecs , veut que tout dueil s'acheue en vn iour ; & remarque mesme, que Niobe , vne des plus desolées femmes qui fust iamais , n'oubliâ point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous scauoir d'où viennent tant de lamentations , & de gémissements démesurez ? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite , & ne nous laschons pas tant à la douleur, pour la douleur mesme, comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous , mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité , comme nos autres actions. Et quoy donc ? ne me souviendray ie point de mon amy ? La memoire que vous en aurez , ne sera gueres longue , si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechiné. Mais vous ne laisserez pas de rire au premier suiet qui s'en presentera. Le ne vous

## DE SENEQUE. 333

remets point à ceste longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolez capables de consolation : Je vous dy que vous ne serez pas si tost diuerty, que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à ceste heure vostre douleur : Soyez y si vigilant que vous voudrés, il faut qu'elle échape, & sa violence mesme sera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenance de ceux que nous auons perdus, nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoient cheres, nous ne nous en ramēteuions la perte, sans quelque amertume ; faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ayt quelque douceur. Car, comme souloit dire Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais en fin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se reioiir sans s'affliger. Or,

## 334 LES EPISTRES

qui est ce qui ne sçait point que les choses acres & mordicantes excitent l'appetit ? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez, m'est toute douce. Je n'y trouue rien d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir perdre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, iugez de ce fait comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté un amy, mais elle vous l'auoit donné. Ceste incertitude de ne sçauoir combien nous deuons iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auideement. Representons nous cōbien de fois nous les laissons pour aller en quelque long voyage ; combien demeurans en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient, ils n'estoient pas si souuent en nostre cōpagnie comme à ceste heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possedez nonchalamment, & ne les aymans qu'apres les auoir perdus ? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aymé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuue, les fait pleurer de ceste façon. Ils attendent bien tard à

faire paroître leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux de quoy se consoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auons point, nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auons point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'un amy, n'en a point eu. Si quelqu'un, à qui on auroit dérobé son manteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher de quoy se couvrir les espauls, & se parer du froid; ne diriez-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous avez mis en terre vn homme que vous aymiez: le remede est d'en aimer vn autre: vous aurez moins de peine à refaire vn ami, qu'à le pleurer.

III Le sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le monde: mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer. Le Têps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un hōme de iugement scauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bonne-heure, cessez de faire vne chose que vous ne pouuez continuer long-têps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient vn an aux femmes pour pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent.

## 336 LES EPISTRES

sent tout du long de l'année : mais leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuvent si peu faire, que tousiours il n'y aille de leur honneur ; & encore avecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent jeter dans la fosse, de qui les larmes ayent continué iusqu'au bout du premier mois ? Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gents qui se consolent ; mais quand elle est vieille, le monde s'en moque, & iullement. Car il y de la simulation, ou de la folie.

IV. Je sçay bien, quoy que ie vous escriue, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Annus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutesfois aujourd'huy ie condamne ma faute, & recognois bien que ceste affliction si démesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme si les destins eussent cōpté les âges, ie ne doutois point que

que ie n'allasse au tombeau premier que  
 luy. Le remede à cét inconuenient, c'est  
 d'auoir tousiours ceste consideration de-  
 uant les yeux. Que nous sommes mor-  
 tels, & que nous n'auons rien qui ne le  
 soit. Je deuois dire alors, Serenus est  
 plus ieune que moy; qu'importe: il doit  
 mourir apres moy, mais il peut mourir  
 deuant. A faute de m'estre preparé de ce-  
 ste façon, la Fortune m'a surpris & m'a  
 donné ceste secousse qui m'a pensé faire  
 choir. A ceste heure ie n'ay iamais autre  
 meditation en l'ame que la necessité de  
 quitter le monde, & l'incertitude à quel-  
 le heure, & par quelle porte il en faudra  
 sortir. Tout ce qui peut arriuer quelque-  
 fois, peut arriuer aujourd'huy. Pensons  
 donc, Lucilius, que nous irons bien-toft  
 nous-mesmes là où nous auons regret  
 qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'o-  
 pinion des Sages, il y a quelque vie qui  
 nous recoiue au partir de celle cy: celuy  
 que nous pensons estre mort n'a fait que  
 nous preceder.

~~~~~

EPISTRE LXIV.

ARGUMENT.

I. *Les preceptes de la Philosophie*
 P

338 LES EPISTRES

*bien entendus sont des remedes aux
maladies de l'Ame.*

*II. Il faut honorer ceux qui nous ont
frayé le chemin à bien viure.*

1. **V**ous fustes hier avecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus souuent, vous auriez suiet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avecque nous: car avecque moy, vous y estes perpetuellement. Il m'estoit suruenu quelques amis, pour lesquels il falloit faire vn peu plus de fumee que de coustume, non toutesfois tant comme celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'une ville en alarme; mais assez pour faire cognoistre que i'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble: mais d'un propos nous passions à l'autre, sans en continuer vn iusqu'à la fin. Apres cela nous nous mîmes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mentir, ie trouue que c'est vn grand homme, & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoüer. Bon Dieu, que ie le trouue nerueux! que ie le trouue relené! les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maistre; au demeurant ouuiez-les, vous n'y trouue-

rez pas vne goutte de sang. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez; mais au partir de là, vous en sortez avec aussi peu de resolution que vous en avez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçauriez si peu lire, que tout aussi tost vous ne disiez. Il a de la vie; il a de la vigueur: il est libre: il est au dessus de l'homme: c'est à ceste heure que ie me sens du courage & de la force. Quant à moy, ie vous confesseray libremēt, qu'en quelque posture que soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouoquer tout ce qu'il y a de mal-heur au monde, & de faire vn appel à la Fortune mesme. Je pense estre en la place de costuy-cy, qui dans Virgile demande vn suiet de faire paroistre sa valeur.

*Spumantemque dari pecora inter incerta uolūt
Optat aprū, aut saluū descēdere mōis leonem.*
Il faut que i'aye ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextus a cela de particulier que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, par mesme moyen il vous fait cognoistre qu'il n'est point impossible d'y paruenir. Il la vous fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que les contentemens vous

340 LES EPISTRES

sembleront des miracles, & cependant vous ne desesperez point de les auoir. Il faut auouer qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus, d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais i'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours avec autant d'esbahissement que si iamaïs ie ne l'auois veu. Aussi toutes les inuentions & les inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'une succession commune: cela m'est acquis, cela est fait pour moy. Mais aussi deuons nous imiter le bon pere de famille, & faire que par nostre industrie cét heritage aille à la posterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besogne: nous en laisserons bien à ceux qui viendront apres nous. Et quiconque naistra d'icy à mille siecles, s'il y prend peine, il aura tousiours moyen d'y adiouster quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement travaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter apres eux, il ne faut point craindre qu'en la nouueauté seule d'vser des inuentions & en la dexterité de les disposer, il n'y ait tousiours assez de matiere pour les esprits que produiront les siecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamens pour guerir les yeux.: tout

ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer ceux-cy, selon que le mal, ou le temps le requerra. L'un est bon pour la démangeaison des yeux, l'autre pour la raissitude des paupieres, l'autre pour le diuertissement d'une defluxion subite, l'autre esclaircit la veuë. C'est à vous de les broyer, de choisir le temps d'en vser, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé, sont allez bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit, nous leur deuons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux: Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous célébrerions leurs natiuités, ie ne pense pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu: Pour le moins en deuons-nous tousiours parler avec honneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, & qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rendons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy

ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons vilement pied à terre : nous nous descourirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Cato, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes se presenteront à nous, nous les regarderons comme personnes vulgaires, & ne ferons pas semblant de nous en emouvoir. Quant à moy, ie proteste qu'il me sont venerables, & qu'on ne les nomme jamais en ma presence, que ie ne me leue pour leur faire honneur.



EPISTRE LXV.

ARGUMENT.

- I. Combien il y a de prencipes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques.
- II. Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.
- III. Que la meditation des premiers principes nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre réunis à luy.

IV. Nous deuons plustost penser au bien de l'Ame, qu'à celuy du corps.

Mier au matin i'estois vn peu mal fait : toutesfois apres midi cela s'estant passé, ie me mis à lire; & par cét eslay me trouuant assez en estat de trauailler, ie voulus passer plus outre. I'auois en main vn suiet assez difficile, & de quoy i'estois resolu de venir à bout. Je commençay d'en escrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Là dessus il me suruint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besogne, & me tancerent comme vn malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent mis en la place de l'écriture; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à ceste heure à vous de nous appointer: Vous avez plus de besongne que vous ne pensez: il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous sçauetz, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisue, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre: mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouge.

344 LES EPISTRES

Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matière & la tourne comme bon luy semble : d'où vient toute ceste diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut donc qu'en vne chose il y ait ce de quoy elle est faite: & ce qui l'a faite: l'un, la Cause, & l'autre, la Matière. Toute science est vne imitation de la Nature, & pource rapportons ce que j'ay dit de l'ouurage de l'univers, à ce qui est de l'operation particuliere de l'homme. En vne statuë il a fallu qu'il y ait eu de la Matière qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donnast vn visage à la Matière, en la statuë dont le bronze a esté la Matière, la Cause, l'Ourier. Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont composees de ce qui est fait, & de ce qui fait : les Stoïques ne recognoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la Matière, sans laquelle rien ne se fait. La seconde, l'Ourier : & la troisieme la Forme, qui est donnée aux ouurages, comme à vne Statuë, & l'appelle *εἶδος*. Il y en adiouste encore vne quatrieme, qui est l'intétion de l'ouurage. Je m'envay vous dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë : car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce de quoy elle deuoit estre faite. La seconde Cause, c'est l'Ourier. Car ce bronze

n'eust iamais esté statuë, sans la dexterité de quelque main capable de la façonner. La troisieme cause, c'est la Forme : car on ne diroit point vne Statuë à lance, vne statuë à diadème, si l'une n'auoit vne lance, & l'autre vn diadème. La quatrieme Cause, c'est le dessein de l'Ourier, sans lequel il n'auoit point trauaillé. Qu'appellez-vous le dessein ? Ce qui a conuie l'Ourier, & l'a mis en besongne, comme l'argent, s'il l'a faite pour la vendre, la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputation ; ou la deuotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple, & pource ce qui a esté occasion de la faire, se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouillage, il faille compter vne chose, sans laquelle l'Ouillage n'auoit point esté fait ? A ces quatre Causes, Platon en adiouste vne cinquieme, qu'il appelle Idee. C'est le patron sur qui l'Ourier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron soit vn objet exterieur, que l'Ourier tienne deuant ses yeux, ou vne conception interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouillages qui sont faits, & leurs mesures, sont compris en l'intelligence de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle

346 LES EPISTRES

Idées, immortelles, immuables, infatigables : c'est pourquoy l'homme est perissable : mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme, est permanente. Et quoy qui aduienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y a donc cinq Causes, selon Platon, de quoy, par quoy, comme quoy, suivant quoy, & pour quoy : Et en fin ce qui procede de toutes ces Causes par leur assemblément, comme en la statuë, puis que nous auons pris cét exemple. Le de quoy, c'est le bronze. Le par quoy, c'est l'ouurier. Le comme quoy, c'est la Forme qui luy est appropriée : le suivant quoy, c'est le patron sur quoy l'Ouurier a trauaillé : le pour quoy, c'est l'intention de l'Ouurier : ce qui en procede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouue en l'edifice du monde. Dieu est l'Ouurier. Ce de quoy il est fait, est la Matiere, la Forme, l'agencement & l'ordre que nous y voyons : le Patron, ceste Imagination sur laquelle Dieu a conceu la merueille de son Ourage. L'intention, ce pour quoy il l'a fait. Vous me demanderez quelle peut auoir esté son intention ? Sa bonté. Pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde ? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien qui soit bon.

Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il lui a esté possible. Dónez donc à cest heure vostre iugement, & decarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vray-semblable; le ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Ceste multitude de Causes, mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des Causes toutes choses generalement, sans lesquelles l'ouurage ne peut estre fait, ils en ont nommé trop peu: Car il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que sans Temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien; sans mouuement, rien ne se corrompt. Il y a des mouuements en tous arts: & n'est possible qu'il se face mutation quelconque, qu'il ne se fasse du mouuement. Mais l'importance est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple; car la Matiere l'est: voulons nous sçauoir que c'est? c'est la raison operante, c'est Dieu: Et pource tout ce que ie viens de nommer ne sont pas Causes chacune à part soy: mais elles dependent toutes de la Cause efficiente. Vous dites

348 LES EPISTRES

que la Forme est vne Cause : & ie vous respons que l'Ouurier la met en son ou-
 urage , & que par consequent elle en est
 partie , & non pas Cause. Il n'y a non
 plus de raison de dire que le Patron soit
 Cause : c'est vn instrument necessaire à
 la Cause. Le Patron est necessaire à l'Ou-
 urier , comme vne lime ou vn cizeau.
 Sans lime & sans cizeau l'art ne peut tra-
 uailer , & toutesfois ce sont parties &
 non causes de l'art. Quant à l'intention
 de l'Ouurier , que vous dites estre vne
 Cause : encore que c'en fust vne , ce n'est
 pas vne Cause efficiente , mais suruenan-
 te, comme sont vne infinité d'autres. Mais
 ce n'est pas de quoy nous auons affaire.
 Nous cherchons la Cause generale. Car
 de dire avec eux , que c'est tout le mon-
 de parfait & acheué comme il est , ie
 n'y voy point d'apparece : Et ne les trou-
 ue pas en cela si deliez comme ils ont ac-
 oustumé d'estre : car il y a difference
 entre l'Ouurage , & la Cause de l'Oura-
 ge. Ou prononcez vostre sentence, ou, ce
 qui est le plus court en choses si difficiles,
 demandez temps de vous y resoudre,
 & nous dites que nous reuenions vne au-
 tre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie
 prens à me tourmenter apres des choses
 qui ne peuuent remedier à mes affectiōs
 vicieuses, ny me faire perdre vne seule de

ces cupiditez qui me trauaillent ? La premiere meditation que ie fais , c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pensez-vous que cette recherche mesme soit du tout infructueuse , & que le temps y soit entierement perdu ? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte , & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen : mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites , & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse , & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle , si par la consideration des ouurages de la Nature , la Philosophie ne luy donne quelque relasche , & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel : c'est là qu'il est en sa liberté : c'est là qu'il se plaist de se pourmener & que quelquesfois se déroband de sa garde, il repare en la contemplation des choses diuines ce qu'il a accueilly de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn Artisan , qui a les yeux lassez de quelque besongne delicate , s'il est logé en vne maison sombre , & qui n'a que des veuës embroustees : il sort en la rue , & se va pourmener par la ville

350 LES EPISTRES

en quelqu'un de ces lieux qui sont destinés à l'oisiveté du peuple, où il prend de l'air & du jour tout à son aise : Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique , autant de fois qu'il peut échapper , se tire en lieu deconuert , & se réjouit en la consideration des merueilles de l'Vniuers.

IV. Le Sage , & celuy qui est apres à l'estre , tiennent bien avec leurs corps, mais ce qu'ils ont de meilleur , s'en eloigne , pour vacquer à la meditation des choses celestes ; & faisant compte qu'il est au rolle d'une compagnie, il pense que ce qu'il vit, est sa solde ; Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie, se reduit à souffrir les incommoditez des choses mortelles , iusques à ce qu'il arriue en cette condition plus heureuse , à laquelle il sçait bien qu'il est réservé. Me voulez-vous destourner de la consideration des œures de Nature , & ne me laisser qu'une partie de ce que ie puis auoir entier ? Ne m'informeray-ie point qui sont les principes des choses ? qui est celuy qui leur a donné leurs formes ? & d'une masse lourde & confuse , où elles estoient embrouillées au fonds d'un abyfme , les a mises en la disposition agreable où ie les voy ? Ne m'informeray-ie point qui est l'Ourier du monde ? comme il s'est peu faire que cette grandeur enorme ait

pris vn ordre & vn reglement ? qui peut auoir ramassé tant de choses esparées ? distingué tant de melanges , & donné de l'embellissement à tant de difformitez ? d'où peut venir vne lumiere si grande ? si c'est feu , ou quelque chose plus claire que le feu ? Ne m'informeray-je point de toutes ces choses ? Ne sçauray-je d'où ie suis descendu ? Si ie ne reuiendray plus au monde , quand i'en seray hors ? ou si ie renaistray beaucoup de fois ? où i'iray quand ie partiray du monde , & quelle place est preparee à mon ame , apres que la mort l'aura tiree de la captiuité du corps ? Me deffendez-vous le commerce du Ciel ? Voulez-vous que i'aye tousiours le nez en terre ? Le suis de trop bon lieu , pour estre valet de mon corps. le ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaine qui me garde d'estre libre & non autre chose. Quand la Fortune m'attaque , ie la mets au deuant , pour receuoir les coups , & les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des iniures est dans ce méchant logis. S'il a des seruitudes , elles ne m'assuiettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. le ne seray iamais Hypocrite pour elle , & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme , que ie ne la rompe , quand bon me sem-

blera; & à cette heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas egaux pourtant. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mespriſer son corps, c'est le moyen d'aſſeurer ſa liberté. Cette conſideration, dont nous parlerons tantot, nous y ſervira beaucoup; c'eſt que tout eſt compoſé de Matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choſes lo ſervent comme leur guide & comme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la Forme, eſt plus puiffant que la Matiere qui l'a receüe. Ce que Dieu eſt au monde, l'Ame l'eſt en l'homme. Le corps eſt en luy, ce que la Matiere eſt en d'autre. Il eſt donc raifonnable que le pire ſerve au meilleur. Soyez reſolu contre toutes les choſes fortuites: ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la priſon, ny la pauvrete. Qu'eſt-ce que la mort? Ou c'eſt vne fin, ou c'eſt le paſſage: ie ne me ſoucie point de n'eſtre plus: c'eſt la meſme choſe que n'auoir point eſté; ny de paſſer, parce que ie ne ſçaurois aller en part où ie ne ſois plus au large que ie ne ſois.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPISTRE LXVI.

ARGUMENT.

I. Le corps , quelque laid qu'il soit,
n'est iamais sans grace , quand il est
accompagné d'un bel esprit.

II. Les biens , quoy que de trois sortes,
sont égaux.

III. L'amour de la verité , est le pre-
mier bien de l'homme.

IV. Toutes les actions vertueuses sont
égales en Vertu , mais différentes au
sujet qu'elles exerce.

V. La Vertu fait mespriser les tour-
mens & les incommoditez.

VI. La modération dans la ioye est
aussi louable que dâs l'affliction. La
Vertu rend égaux tous les hommes
vertueux.

VII. La Raison est le iuge du bien &
du mal: qu'il y a des biens selon Na-
ture, & d'autres qui semblent contre
Nature.

354 LES EPISTRES

*V I I I. Il borne la felicité de l'homme
par le repos de l'esprit , par la santé
du corps, & par la patience dans les
douleurs.*

1. **Q**'Ay veu ces iours passez Claranus,
mon compagnon d'eschole, que ie
n'auois veu il y auoit fort long temps.
Ie n'ay que faire de vous dire qu'il est
bien vieil. Vous le croyez bien ainsi:
mais ie vous iure qu'il a l'esprit verd &
vigoureux, & qui donne encore de l'exer-
cice à son corps attenué. Il y a eu de l'in-
justice en la Nature , d'auoir donné vn si
mauuais logis à vn si bel hôte. Sinon que
peut estre elle nous ait voulu faire voir
en cét exemple, qu'il n'y a peau si foible
ny si miserable, qui ne puisse loger vn
esprit bien courageux, & bien content.
Il est venu à bout de tout ce qui le pou-
uoit empescher, & pour apprendre à
mespriser toutes choses, il s'est mespris
le premier. C'est chose qui ne me sem-
ble pas bien dite.

*En vn beau corps la vertu nous plait
mieux.*

Car elle n'a point besoin d'estre embellie
d'ailleurs. Elle est son ornement elle-
mesme; & le corps où elle loge, est con-
sacré par son habitation. Sans mentir
quand i'ay bien regardé Claranus, ie le

trouue beau , & son corps auffi droit que son esprit. Il peut sortir d'une cabane vn grand personnage , vn bel esprit & grand, d'un corps bien difforme , & bien petit. Aussi ie pense que tout expres la Nature a produit des hommes ainsi contre-faits, pour monstrier que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tous nuds au monde , si c'est chose qu'elle eux peu faire. Mais ce qu'elle fait à cette heure, est bien dauantage: car elle en loge quelques vns d'as des corps si mal disposez , qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire. Et cependant ils ont l'action si viue , & si gaillarde , que malgré tout ce qui les empesche , ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Quant à moy , ie ne pense pas qu'elle ait donné cette mauuaise taille à Claranus, qui pour estre vn exemple, que pour la laideur du corps vn esprit ne s'éclaircit point , & qu'un corps , quelque laid qu'il soit , n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble , nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours , que ie vous feray tenir , à mesure que j'auray la commodité de les rediger par escrit.

I I. Nostre dispute fut le premier iour, comme les biens peuuent estre égaux.

veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens, comme la Loye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'une matiere miserable, comme la Patience aux tourmens, & l'Abstinence en vne fascheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaittons directement, les seconds en cas de necessité. Il y en a encores des troisiemes, comme vne alleure modelte & reglee, vn visage rassis & vne contenance telle qu'un homme de iugement la doit auoir.

- III. Comme peuvent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandee à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux carresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne: releuee par dessus tout ce qui arrive; qui par sa bonne grace monstre sa beauté, & par sa for-

ce, sa disposition & sa continence ; vuidé d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence ; que nulle aduersité n'abbaisse , & que nulle prosperité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'ame : tel est son visage , s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'especes , qui se font paroistre, suiuant la diuersité des suiets, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut décroistre : Aussi la vertu ne recule iamais : mais elle se conuertit tantost en vne qualité , tantost en l'autre ; & donne la forme des obiets où elle se veut traouiller. Quoy qu'elle touche, elle luy donne sa ressemblance , & sa teinture : elle est l'ornement des actions, des amitez, & quelquesfois des maisons entieres , qui la reçoient , & qui prennent son reglement. En fin elle ne met la main à chose quelconque , à laquelle elle ne donne tant d'éclat & de grace, qu'où ne la peut regarder, sans en estre rayé. C'est pourquoy sa force ne peut estre plus forte , ny sa grandeur plus grande , n'estant pas possible d'accroistre ce qui est en la perfection. Il n'est rien plus droit que ce qui est droit , rien plus veritable que ce qui est veritable , ny rien plus temperé que ce qui est temperé. Toute vertu a sa

358 LES EPISTRES

mesure, & toute mesure ses bornes. La Constance ne scauroit aller au delà des siennes, non plus que la Foy, l'Assurance & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adjouster à ce qui est parfait? Aussi ne peut-on non plus adiouster à la vertu, laquelle il faut dire auoir esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster. Il en est de mesme de ce qui est Honneste, de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limitez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouuoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est louable, & ce qui est desirable ne sont pas mieux joints ensemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuses, & les hommes vertueux, n'ont rien l'un plus que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, pource qu'elles s'aduancent & s'arrestent, valent ou plus, ou moins: mais les humaines, pource qu'il n'y a qu'une raison droicte, & simple, elles sont toutes sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus diuin que ce qui est diuin, ny plus celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte, descend, croist, décroist, se vuide, & se remplit. En cette incertitude, il ne peut y auoir que de l'inegalité. Les choses diuines n'ont toutes

qu'une nature. Or la raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit divin, plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit divine, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison, il s'ensuit que tout ce qui est bon soit divin. Or il n'y a point de difference entre les choses divines; il n'y en peut donc avoir entre les bonnes; & par ce moyen la Loye & la Patience aux tourmens sont choses pareilles: Car en toutes deux il y a du courage: mais en l'un il est plus remis & plus lasche, en l'autre plus ardent & plus tendu. Et quoy? ne trouvez-vous pas autant de valeur en celuy qui resolutement attaque une ville, & la force, qu'en celuy qui la deffend avec une extreme obstination? Scipion est brave, qui serre les Numantins de si près, que ne les pouvant vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; Et les Numantins braves, qui sçachant qu'ils ne sont point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouverte; & en cette resolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bonnes, comme la Tranquillité, Simplicité, Liberté, Constance, Equanimité, Perseverance, sont égales entr'elles: Car elles procedent toutes d'une vertu qui tient l'ame droite, & l'empesche de se fourvoyer, Et quoy d'oc, la Loye & la Patience,

360 LES EPISTRES

inflexible aux douleurs ne different point : Du tout point en ce qui est des vertus : mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate & se relâche naturellement ; & en l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des suiets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matiere soit molle ou dure, facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est donc force que les biens de l'un & de l'autre soient égaux, parce que celuy qui est ioyeux, se comporte si bien en sa ioye, & celuy qui souffre, fait une si loüable resistance à la douleur, qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut estre de meilleures, ne peuuent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite ; une mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble ; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire ; qui fait une chose

chose lentement, qui se plaint, qui recule, qui apprehende, il oste à l'action tout ce qu'elle a de grace; qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre, ne peut estre honneste: toute crainte de la seruitude: ce qui est honneste, est hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la iuger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparence du bien nous pousse, & de l'autre la doute du mal nous retient; Et pource, quand il est question de faire quelque chose de louable; s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal; mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separee de tout mal. Le voy bien que c'est, direz vous, vous nous voulez persuader qu'autant fait celuy qui est bien à son aise, que celuy qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter. Je pouuois vous respondre ce que dit Epicure; Qu'un homme sage, quand on l'auroit mis à rostir dans le Taureau de Phalaris, s'écrieroit, Je me trouue bien; ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bonne

362 LES EPISTRES

chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on a le courage & la force de les endurer ? **Que** ferez-vous quand vous oyrez Epicure vous dire, Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en cét exemple il y a de la difference entre la Ioye & la Douleur. Si i'en auois le choix, i'en desirerois l'vn, & tascherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'vn est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon, il y aura bien loin de l'vn à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, la procédure est toujours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruent de rien, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se resserreront aussi-tost : & de quelque part qu'elle éclaire, tout ce qui brilloit en son absence, s'obscurcira; comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer. Et pour monstrier qu'il est, comme ie le vous dis, qu'un homme de bien voye vne chose loüable, il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront

ront point. Il ne regardera pas ce qu'il est
 nécessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est
 honneste qu'il fasse. Vne belle action ne
 luy sera non plus suspecte qu'un homme
 de bien. Il se fiera d'elle, comme il feroit
 de luy, & n'en attendra que de l'aise, du
 repos, & de la prosperité. Il fera d'une
 chose loüable, mais triste & penible,
 comme d'un homme de bien pauvre ou
 banny, & qui aura mauvais visage. Or à
 cette heure mettez un homme de bien &
 plein de richesses d'une part, & de l'autre
 un de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy
 qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont
 égaux en preud'hommie. Il faut faire le
 mesme iugement des choses que des per-
 sonnes. La vertu n'est pas moins loüa-
 ble au corps d'un homme malade, ou
 prisonnier, qu'en celui d'un homme li-
 bre, bien robuste, & bien composé. Si
 vous estes vertueux, ayez tous vos mem-
 bres ou soyez estropié, vous estes d'au-
 tant de merite d'une facon que de l'autre:
 Autrement ce seroit iuger du maistre par
 l'habillement du valet. Car toutes cho-
 ses qui sont suiettes aux accidens com-
 me l'argent, le corps, & les honneurs,
 sont seruiles, imbecilles, fluides, cadu-
 ques, & perissables d'un moment à l'au-
 tre. Comme au contraire, les œuvres de
 la vertu sont hors de toute iurisdiction:
 rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que

364 LES EPISTRES

la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira : c'est tout vn. Elle ne leur peut donner vn masque si laid, qu'elles ne soient agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié. Je ne pense pas que vous aimassiez mieux vn homme de bien riche que pauvre, ny fort & nerueux, que gresse & floïet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la devez pas moins desirer laborieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'vn que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé, que l'autre qui seroit tout crasseux, & en si mauuais equipage, qu'il seroit horreur à regarder : Et puis apres vous en viendrez-là, que vous aimeriez mieux celuy qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celuy qui seroit borgne ou boiteux : Et en fin de degré en degré, vostre dégoust passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'vn que l'autre, vous prefereriez sans doute celuy qui auroit les cheueux plus longs, & plus frisez que son compagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroist point. Elle est le principal : le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauuais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le

malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit ? Les bestes ne sont point partiales en leur affection enuers leur portee. Elles se laissent tetter aux vns comme aux autres. Les oiseaux partagent également la bêche à leurs petits. Vlyse est aussi bien rappelé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son pays, pource qu'il est grand : mais pource que c'est son pays. A quelle fin tend ce discours ? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle void les plus trauaillez ; comme vous voyez que les peres mesmes distribuans leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait compassion. Ainsi la vertu, qui void quelques-uns de ses ouurages mal traittez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres ; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoi ne se peut-il faire qu'un bien soit plus grand que l'autre ? Pource que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre, ny plus plain que ce qui est

366 LES EPISTRES

plain. Vous ne pouvez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisiēme, que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouvez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens ; & de là ie conclus que la moderation est aussi loüable à se fâcher qu'à se réioüir.

V I. Cette ioye n'a point d'avantage sur vne constance qui ne s'ébranle point aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gémissemens. Ces premiers biens sont desirables ; & les seconds merueilleux. Et neantmoins ils ne laissent pas d'estre égaux ; pource que tout ce qu'il y a d'incommode, demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle ; mais comme vous les venez à peser, vous trouuez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur d'où iamais il ne descend. Les choses que le

vulgaire loüe & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se paissent de vanitez. Celles qu'il estime mauuaises, donnent aux ames cette mesme frayeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux qui leur fôc imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de suiet de se réioüir aux vns, il n'y en a point de craindre aux autres. La Raison seule, pource qu'elle ne s'assuettit point aux sens, mais leur commande, est immuable, & ne se reuocque iamais, quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raison est égale à la Raison, comme vne chose droite à l'autre; & par consequent la vertu, qui n'est autre chose qu'une droite Raison, est égale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Sont-elles raisons? elles sont donc droites. Si elles sont droites, elles sont égales. Car estans semblables à la Raison, elles sont semblables entr'elles. Or ie dy que les actions sont semblables entr'elles en tant que l'Honneur & la Iustice les accompagnent, autrement il y a de la difference, selon que la matiere est plus large, ou plus estroite, precieuse, ou vile, & generale, ou particuliere. Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meilleur, est tousiours égal: comme les gents de bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gents de bien: mais quelquefois l'âge les fait differer. L'un est vieil, & l'autre ieune: Quel-

que fois la forme du corps : l'un est beau, l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'un est riche, l'autre pauvre ; l'un plein de credit & d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & contem-
ptible, bien à peine est connu de ses voi-
sins : mais en ce qu'ils sont gents de bien,
ils sont égaux. Le sens n'est pas iuge de
ce qui est bon ou mauuais. Il ne sçait,
ce qui est vtile, ou inutile. S'il ne void,
ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçauroit
que dire. Il ne peut ny prenoir les cho-
ses futures, ny se ramenteuoir les passees ;
Et partant il n'en peut sçauoir les conse-
quences : Or c'est de cela que s'ensuit l'or-
dre & l'entrefuite des choses, & cette vni-
formité de vie qui s'achemine à la perfe-
ction.

VII. C'est donc à la Raison de déci-
der ce qui proprement se doit appeller
Bien, ou Mal. Elle ne fait point de cas
d'une chose mendiee d'ailleurs, & qui
ne naist point en l'homme : ce qui n'est
ny bon ny mauuais, luy semble de peu
d'importance : tout ce qu'elle estime
Bien, est en l'Esprit. Au reste il y a des
biens qu'elle met au premier rang, com-
me la victoire des enfans qui soient gens
de bien ; le salut du pays, & à ceux-là,
elle s'achemine de propos deliberé. D'au-
tres seconds, qui ne se montrent qu'aux
mauuaies fortunes, comme la patience

aux incommoditez d'une grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discrettement, avoir bonne grace en une chaire : car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y a de la difference. Car les premiers sont selon Nature, comme se réjouir d'avoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir leurs affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature : comme estre dans les tourments, & ne gemir point, avoir une fièvre chaude, & se passer de boire. Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature ? non ; mais quelquefois le sujet où il est, est contre Nature. Mais contre tous ces maux avoir une ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature ; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature ; mais le Bien jamais ; parce qu'il n'y a point de Bien sans Raison : et la Raison se range à la Nature. Qu'est-ce donc que Raison ? Imitation de Nature. Qu'est-ce que le souverain Bien de l'homme ? S'accommoder à ce que Nature veut. Vous direz sans doute, qu'une paix qui ne voit jamais d'espee hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a eousté

beaucoup de sang ; Et vne santé qui ne fut iamais ébranlée , plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse , & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement recouree, apres auoir esté long-temps hors d'esperance de guerir : Et que par mesme moyen il ne faut point douter qu'une pure ioye ne soit meilleure , qu'une opinioniastre à souffrir les fers & les feux. Vous-vous abusez : les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins , selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité : Tous biens ont vn mesme but , qui est de consentir à nature. Ce consentement est aussi grand aux vns qu'aux autres. Quand en vne assemblée nous suiuous tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire : C'estuy-cy s'y accorde plus que cestuy-là. Tous d'une voix se rangent à la mesme opinion. L'en dis de mesme des Vertus : Elles s'accordent toutes à Nature. L'en dis de mesme des biens ; ils s'accordent tous à Nature. L'un est mort ieune , l'autre vieil , & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoyent ny plus ny moins mortels. l'un que l'autre , encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un qu'à l'autre qu'elle ait tranché l'un en sa fleur , & fait sortir l'autre du monde , aussi tost qu'il y

fut entré: vn autre est mort en mangeant, vn autre en dormant, vn autre en passant son temps avec vne femme. Opposez leur à cette heure ceux que l'espce a tuez, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruyne; ou qui par vne longue contraction de nefs, avecque des douleurs extremes, ont perdu l'usage du corps vn membre apres l'autre: on peut dire qu'entre ces sortes de mort, il y en a de pires & de meilleures: mais c'est tousiours vne mort. Les chemins par où elle vient, sont diuers: mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite: car en tous hommes generalement, elle se limite en la fin de la vie. Le vous en dy de mesme des biens: l'un est parmy du sucre, l'autre est parmy de l'absynthe: l'un a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violence. Quoy que la matiere où ils trauaillent soit differente, & que l'un marche à son aise en vne campagne raze, l'autre avec peine grimpe contre vn rocher; ils sont aussi bós l'un que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont loüables, & ne marchent qu'avecque la Raison & la Vertu. La vertu ne veut rien auoir d'inegal, entre les choses qu'elle auoüe à soy; & ne prenez pas ce que

ic vous dy pour vne doctrine de Stoïque seulement. Epicure mesme fait deux fortes de Biens, desquels il compose cette souveraine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens-là sont pleins, il n'y a moyen d'y rien adiouster. Car comme mettez-vous quelque chose en vn vaisseau plein ! le corps n'a point de douleur ; Que se peut-il adiouster à cette insolence ? l'esprit n'a point de trouble ; que se peut-il adiouster à cette tranquillité ? Comme le Ciel éclairé d'un beau Soleil, & de tous costez purgé de nuees, n'est point susceptible de plus grande lumiere ; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastie sa felicité du repos de l'un & de l'autre, quand il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au comble de ses desirs, & en vn estat qui ne scauroit estre meilleur. S'il y suruient quelques delices exterieures, elles ne feroient point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit desia parfait : mais elles le consomment, par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand vn homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus avant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de cette façon. Epicure

en fait vne diuision pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme vn repos de corps avec exemption de toutes incommoditez, & vn relâchement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il confesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremittez d'une douleur. Il estoit sujet à la pierre & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neanmoins, il dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accez de l'une de ces maladies, ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souverain bien. Il s'ensuit donc que ces choses que vous aymeriez mieux n'éprouuer point, & que toutesfois quand l'occasion s'offre de s'en seruir, vous aduoüez estre cherissables, loüables & dignes d'aller du pair avecque les plus grands biens, sont estimées biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'une vie bienheureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remercié, ne puissent faire comparaison avecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que je vous ay dit,

374 LES EPISTRES

Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus avant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagreables, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperitez sont plus aisees à conduire que les aduersitez à passer. Je sçay bien que le mesme iugement qui nous rend moderez en la bonne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchée en vne nuit que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi braue que celuy qui apres auoir eu les iarrets coupez, aura combattu sur les genoux, & ne se sera jamais voulu rendre. Mais quoy que ce soit, ceux qu'on void reuenir sanglans, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des acclamations de loüange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectiônees, que ceux, qui bien qu'ils ayent bien fait, toutesfois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans mentir ie ferois plus de cas de ces Biens à qui la Fortune a donné de l'exercice, qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuue de leur suffisance, que de ceux qu'une bonasse continuelle a laissé languir en oisiveté. A quelle main entiere du plus

vaillant homme du monde ne prefererois-je celle de Mutius, toute tronçonnée & rostie comme elle fut ? Du même courage qu'il auoit méprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se laissa de regarder fondre sa main dans le feu; que Porfena, par enuie d'un si bel acte, ne luy fist oster en despit qu'il en eust; & pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamais senty secousse aucune de la Fortune ? Que c'est chose plus nouuelle de vaincre avec vne main perduë, qu'avec vne main armée. Et quoy donc, me desireray-je ce bien ? pourquoy non ? comme aurois-je le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer ; sinon que ie pensasse estre mieux à mon aise de bailer mes jambes à frotter à quelque Bardache desia vieil, ou me faire chatoüiller les doigts par ie ne sçay quelle femme, ou par quelque homme qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoi n'estimeray-je Mutius bien plus heureux, qui tendit sa main au feu, comme s'il l'eust presentee à quelque Operateur pour la manier ? Il raccoustra tout ce qu'il auoit gâté, sans armes ; & tout estropié qu'il

estoit, il mit fin à la guerre, & avec un morceau de main emporta la victoire de deux Roys.



EPISTRE LXVII.

ARGUMENT.

I. Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.

I I. Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas le l'estre.

POur commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche déjà de l'Esté: Mais au lieu de s'échauffer, il se refroidit, & n'y a point encore d'assurance, pource que bien souvent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre échappés. Vontez vous sçavoir comme il est encore incertain? Je ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu; Vous direz que c'est n'avoir ny chaud ny froid, ie l'aduouë, Lucilius, mon aage a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grande peine puis-je degeler au mois de Juillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas, j'ay celle obligation à ma vieillesse.

qu'elle me fait garder le liſt. Pourquoy ne luy en aurois-je de l'obligation ? Elle m'empêche de faire ce que la Raiſon me deſſend de vouloir : mon plus grand entretien eſt avec mes liures. Si quelquefois je reçois de vos lettres, je me fay croire que je ſuis avecque vous : je me transporte tellement que je penſe pluſtoſt parler à vous que vous eſcrire ; Et pource je reſpondray ſur la queſtion que vous me faites, comme ſi vous eſſiez preſent, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demandez ſi tout ce qui eſt bon, eſt deſirable ; & dites que ſi c'eſt vne bonne choſe que de ne s'émuouvoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & les endurer patiemment, il ſ'enſuit que la torture, le feu, & la maladie ſont choſes deſirables ; à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence ; & ne voit-on point que jamais homme ayt fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'auoir bien eu les eſtriuieres, ny pour auoir eſté bien trauaillé de la goutte, ou bien allongé à la torture. Distinguez ces choſes, Lucilius, & vous cognoiſſrez qu'en ce que vous trouuez ſi rude, il y a quelque choſe à deſirer. Je voudrois bien n'auoir point la torture : mais ſ'il faut que je l'aye, je ſouhaitteroſ la pouuoir ſouffrir en homme d'honneur & de courage. L'aymeroſ mieux la paix que la

378 LES EPISTRES

guerre , & neantmoins s'il faut que la guerre vienne , ie desireray de ne me desesperer point aux calamitez qu'elle apportera. Ie ne suis pas si hors du sens, que ie demande d'estre malade ; toutesfois s'il m'arriue de l'estre , ie desireray de pouuoir (mais avec resolution) souffrir ce qu'il faudra que ie souffre , & forcer mon intemperance d'obeyr au regime qui luy sera prescrit. Ainsi les incommoditez ne sont point desirables , mais bien la Vertu , qui fait supporter les incommoditez. Il y en a des nostres qui tiennent que cette patience aux aduersitez , c'est chose qu'il ne faut ny trop fuyr, ny trop desirer ; & qu'il n'y a point de raison de desirer vne chose qui ne soit purement bonne , tranquille & hors de tout ce qui nous peut broüiller l'esprit. De moy , ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoi ? premierement , pource qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bonne & ne soit point desirable. 2. Si la Vertu est desirable , il faut que tout Bien le soit , puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de la Vertu. Au partir de là , si vne patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point ? Or est-il que c'est pour elle que nous mesprisons les dangers, & les appelons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est , que tant s'en faut

quelle craigne les feux & les fers , que tout au cōtraire elle cherche l'occasiō de s'éprouver avec eux ; & quelquesfois mesme au lieu de parer les coups, s'ouure l'estomach, & le dispose à les recevoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable , il en faut auoier autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal , car c'est vne partie de la Magnanimité : Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte ; & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable ; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire , pource qu'en cela consiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit , où s'est-il iamaistrōuē personne qui ait fait de semblables souhaits ? Il est des vœux qui se font ouuertement , quand la chose qu'on demande , est specifiée : il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers , compris sous vn vœu general. Comme ie me desire vne vie honneste, c'est chose qui consiste en plusieurs actions. Là deffous est le tonneau de Regulus , le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, & ce breuvage empoisonné de Socrate, qui de la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay désiré vne vie honneste, i'ay par mesme moyen désiré le ton-

neau, le poignard, le bannissement, & le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de viure honnestement.

O terque quaterque beati!

N'est-ce pas vne mesme chose de desirer ceste mort à quelqu'un, & de confesser qu'il y a suiet de la desirer? Decius se deuotia pour la Republique; & donnant des esperons à son cheual, alla chercher la mort dans les espees des ennemis. Son fils par vne emulation genereuse de la Vertu paternelle, avec paroles solempnellement conceuës, & desia comme hereditaires en sa maison, en fist de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'appaiser les Dieux par la Victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondees ces resolutions glorieuses de l'une & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable qu'une bonne mort? Il n'y a donc point de doute, que la plus belle & la meilleure chose du monde ne soit de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par vn acte memorable consacrer son nom aux siecles à venir. Vous pensez, quand vn homme resiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serue que d'une Vertu, pource que la Patience est celle qui paroist le plus en ceste action: vous vous trompez, elles y sont toutes. Quant

DE SENEQUE. 381

à la Magnanimité , c'est chose certaine qu'elle y est , parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est , qui comme intendante sur tout ce qui se delibere , conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éviter. La Constance y est , qui ferme contre toute violence , ne quitte jamais la place qu'elle a prise , & jamais ne démord ce qu'une fois elle a resolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de mesme : c'est vne société qui ne se divise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de loüable , il y en a bien vne qui principalement en prend la conduite : mais c'est par l'advis de ses compagnes ; or depuis que toutes les Vertus approuvent vne chose , encore qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que d'une seule , indubitablement elle est desirable. Et quoy ? Penseriez vous que rien ne fut desirable que ce qui vient par le ministère des voluptez & du repos , & qui nous fait mettre les festons sur nostre porte ? Il y a des voluptez melancholiques , & des vœux plus celebrables par adoration que par applaudissement. Ne pensez vous pas que Regulus ne desirast d'estre bientôt de retour au supplice , qui luy estoit réservé par les ennemis ? Prenez l'ame de quelque grand personnage , & pour quel-

382 LES EPISTRES

que temps laissez les opinions populaires : representez-vous la vertu telle que vous devez penser qu'elle est , belle , magnifique , & qui ne demande point que nous luy portions des œillets & des roses ; mais que nous la sëruiens avec le sang & la sueur. Regardez M. Caton approchant ses mains pures de cette venerable poitrine, & courageusement agrandissant la playe , que le coup n'auoit pas fait assez profonde. Que luy direz-vous ? Que vous plaignez son inconuenient , ou que vous loüez sa resolution. Il me souuient à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de toute apprehension , & qui n'a iamais contesté contre la Fortune, est vne mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite , qui luy fasse noise, ny qui par menace ou attaque, luy donne suiet d'éprouuer comme il a le courage en bonne assiette, mais croupit en l'oïsiueté d'un repos continuel , ce n'est pas tranquillité *Malacia est*. Attalus le Stoïque disoit ordinairement , Qu'il aymoit mieux que la Fortune l'employast au camp qu'à la chambre. Je suis tourmenté : mais ie ne dis mot : cela va biẽ. On me fait mourir : mais ie ne gemis point : cela va bien. Epicure diroit cela m'est doux. Mais ie penserois parler indigne-ment d'une chose si honneste & si graue de luy donner vn nom si delicat.

Je suis dans le feu , mais ie ne me rends point. Pourquoi ne sera-ce chose desirable , non que le feu me brule , mais que le feu ne m'estonne point ? La plus belle & la plus excellente chose du monde , c'est la Vertu : & iamais les choses ne peuvent estre que bonnes & desirables, quâd elles se font par son commandement.

~~~~~

## EPISTRE LXVIII.

### ARGUMENT.

*I. Il blasme la vie trop solitaire.*

*II. Quelles doivent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*

*III. La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame , que tout autre âge.*

**JE** me range de vostre opinion , & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraite ; mais que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte , ils vous en montrent l'exemple : mais vous y trouuerez l'un & l'autre. Je le vous feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent, se

## 384 LES EPISTRES

meurent de toutes Republiques, ny continuellement, ny sans fin : & puis quand nous auons mis le Sage aux affaires d'une Republique digne de luy, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est toujours en la Republique ; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais ; & porté dans le Ciel, recognoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grands du monde ont eleuées pour l'ostentation de leur vanité, Retenez bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Je reniens à ceste-heure à ce que j'auois commencé de vous conseiller ; que la retraite que vous voulez faire, soit secrette, Ne publiez point que c'est pour Philosopher : trouuez luy quelque autre pretexte : dittes que vous vous trouuez mal, & que vous vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de trauailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouue, brouillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de mesme : autrement vous ne ferez pas d'estre suivi. La plus-part des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouuerte, & si elle est close, i's crochettent

chettent les serrures pour y entrer. Il n'y a rien qui sollicite plus vn larron que ce qui est sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise, n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait, il n'y a si lourdaut à qui ce qui est tenu secret, ne fasse ouvrir les yeux. Vous ferez tres bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que de se cacher trop, & ne se laisser voir à personne : l'un s'est retiré à Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeler le monde, que de faire vne farce de sa solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais que me diray-je? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesme. Contez vous vos veritez, & vous accoustumez à les ouïr. Si vous sentez quelque chose en vous, où plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est de quoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps, & pour ce l'un se fait vomir, pour se décharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se des-

## 386 LES EPISTRES

seche par abstinence : l'autre se purgez l'autre, qui est goutteux, se garde du vin & du bain ? Et quoy qu'il en arrive, nous ne nous souciõs pas du demeurant, pourueu que nous remedions à ce qui nous presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame des parties interessées, qu'il est question de guerir. Que fais-ie quand ie me repose ? ie pense mon vlcere. Si ie vous monstrois vn pied enflé, vne main liuide, ou les nerfs dessechez de quelque iambe raccourcie, vous ne trouueriez point mauuais que ie ne bougeasse d'vne place, & que ie donnasse ordre à ma guerison. I'ay vn mal plus grand que tout cela, mais ie ne le vous puis monstrier. L'abcez est interieur, ie ne veux point que vous me donniez de louange, & que vous me preschiez que ie suis vn grand homme, que i'ay tout mesprié, que pource que les folies de ceste vie m'ont despleu, ie m'en suis voulu separer. Rien ne m'a despleu que moy-mesme. Vous n'avez que faire de venir à moy pour y profiter quelque chose. Vous-vous trompez de penser que ie vous doie donner du secours. Ce n'est pas vn medecin qui se tient ceãs, c'est vn malade. I'ayme bien mieux, quãd vous partirez d'avecque moy, que vous disiez : i'estimois cet homme là bien-heureux, ie le tenois pour homme bien-suffisant : i'auois porté les oreilles ou-



## DE SENEQUE. 387

Berres, mais il m'a trompé : ie n'ay rien  
veu, ny rien oüy qui m'ait contenté, ny  
qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si  
vous vous en allez avecque ceste opinion  
de moy; si vous en partez de ceste façon,  
ie suis bien : i'ayme mieux que mon re-  
pos soit excusé, qu'enuié. Vous me di-  
rez à ceste-heure; Et comment, Seneque,  
me recommandez-vous le repos ? Vous  
tenez le langage d'un Epicurien. Ie vous  
recommande le repos ; il est vray, mais  
c'est vn repos où i'entends que vous  
ayez des occupations puls belles & plus  
laborieuses, que celles que vous auez  
laissées. Estre tousiours à la porte de  
quelque grand, tenir vne liste des vieil-  
lards qui n'ont point d'enfans, auoir du  
credit en cour, ce sont choses suiettes à  
l'enuie, de peu de durée, & à quoy, sans  
mentir, vn homme d'honneur se fait tort  
de s'arrester. Cestuy-cy a plus de reputa-  
tion au Palais que ie n'ay : cét autre est  
mieux suiuy : ie ne puis auoir tant de  
train que l'un, ny tant de faueur que l'au-  
tre. Il ne m'en chaud que tout le monde  
me vainque, pourueu que ie vainque la  
Fortune. Pleust à Dieu que vouseussiez  
pris, il y a long temps, le chemin que  
vous prenez à ceste-heure ! Mais c'est la  
coustume d'attédre à deuiser de la felici-  
té de la vie, qu'on soit en la presence de la  
mort. Quoy que c'en soit, contentons

## 388 LES EPISTRES

nous d'avoir esté si longs , & ne differons plus à l'aduenir : puis que nous n'auons voulu croire la raison de beaucoup de choses qu'elle nous disoit estre superflües & ridicules , croyons-en l'experience que le Temps nous a donnee.

III. Faisons comme ceux qui sont par-tis tard , & veulent regagner le temps. Piquons : nous auons vn âge le plus propre du monde à ceste estude. Il a ietté son écume , & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus guere de choses pour les éteindre du tout. Oüy : mais quand feray-je mon profit d'une chose que ie commence d'apprendre, quand ie suis prest de mourir ? Si vous n'en tirez autre commodité , vous en mourrez plus homme de bien : Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celui qui par la cognoissance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses , a perdu la fougue de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons , pour l'employer à l'acquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.

~~~~~

EPISTRE LXIX.

ARGUMENT.

1. Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'Âme dans le Vice.

I 1. Le Sage medite continuellement la mort.

1. **SI** E n'approuue pas que vous changez souvent de lieu, & que tantost vous soyez en l'un, tantost en l'autre, sans faire autre chose que d'estre tousiours par le chemin. Premieremēt, pour ce que tous ces voyages tesmoignent vn esprit mal arresté. Vous ne pouuez bien establir vostre repos, si vous regardez tousiours apres les nouveautez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Apres cette raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée, ne veulent point d'interruption. Donnez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autresfois ils ont tant pris de plaisir à regarder. Accoustumez vos oreilles

390 LES EPISTRES

à de meilleures paroles que celles qu'elles ont ouïes par le passé. Vous ne sçauriez sortir, que vous ne rencontriez quelque chose qui rallumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de rien voir qui nous la ramentoie, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à saigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les obiets que vous leur avez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besongne, & des gages: Il n'est rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'Avarice promet de l'argent: la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sans payer: mais aupres de la Vertu, chacun vit à ses despens, & sur sa bourse. Quand nous donnerions tout vn siecle à domter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue main, les a tellement enflés, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrons faire en vn temps.

court comme celui de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux, comme nous faisons. Veillons continuellement en vne chose & y tenons tousiours l'esprit bandé : tout ce que nous pourrons faire, ce sera de la mettre à quelque degré pres de sa perfection.

II. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non seulement à recevoir la mort, mais à l'enuoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous. Tout reuiet à vn : c'est vne parole tres-mal ditte, & vrayement digne de la bouche des ignorans, où elle est ordinairement, Qu'un homme est bien-heureux de mourir de sa belle mort : Et puis vous pouuez penser encore vne autre chose, que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous auez eu le temps que vous deuiez auoir. Vous ne laissez rien du vostre : ce qui demeure est pour les autres.



EPISTRE LXX.

ARGUMENT.

I. La vie passe sans qu'on s'en apperçoive.

II. Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuir jamais : il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.

III. Qu'il ne faut point conserver la vie par vne action lasche.

IV. Si on doit attendre ou prevenir la mort.

V. D'où vient l'apprehension de la mort.

VI. Que les meditations de tous les accidents humains, horsmis de la mort, peuent estre superflues.

VII. Que les gens de basse condition ont mesprisé la mort, aussi bien que Caton, & que les autres grands personnages.

I. JE suis allé visiter vos Pompées, où il y auoit long-temps que ie

n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de partir, & que i'y deuois encore faire ce qu'autresfois i'y auois fait. Nous laissons la vie derriere nous & comme à ceux qui sont en la mer.

Les villes & les champs de leurs yeux se reculent.

Ainsi en la rapide viftesse des annees, nous perdons premierement nostre Enfance, puis l'Adolescence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux aages, puis ce qu'il y a de meilleures annees en la vieillesse mesme: Et finalement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons nous que ce soit vn escueil, fots & mal-auisez que nous sommes? C'est vn port que nous deuons quelques-fois desirer, & iamais fuir. Celuy qui des ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de suiet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoir estre bien loing. Car aux nauigations (comme vous sçauiez) quelquesfois faute de vent nous sommes si long-temps à branler sur l'eau, que la bonasse nous importune: & quelquesfois aussi nous en auons vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre.

du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelquesfois ceux mesmes qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller : & quelquesfois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue des ocoasions pour lesquelles ils seroient bien-aises de ne viure point. Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours quelle sera sa vie, non combié longue. S'il se void pressé d'incommoditez, & de trauerses qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy mesme, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité : mais aussi tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si c'est point là qu'il faut tirer l'anchre. Ce luy est tout vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la reçoie, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'vne chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien, ou mourir mal. Qui meurt bien, se meurt

bors du danger de viure mal. Et pource ie trouue que ce Rhodiot parla plus en femme qu'en homme, qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauuage, comme quelqu'un de ses amis luy conseil-
loit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'un homme vi-
uoit, il ne se deuoit iamais desesperer
de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il est des choses bien precieuses, que quand ie serois assuré de les auoir en faisant vne si vilaine confession de malaicheté, i'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoi considereray-je plustost, que sur celuy qui vit, la Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir, la Fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant que quelques-
fois, encore que ie me voye la mort toute assuee, & que ie sois sur le point de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne presteray point la main à ma punition: C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui vous doit tuer, ayez patience: pourquoi le preueniez-vous, & pourquoi vous faictes vous procureur de la cruauté d'autrui? Est-ce que vous portez enuie à vos

estre bourreau, ou que vous luy vouliez espargner la peine? Socrate pouuoit bien preuenir la cigüe par l'abstinence: & cependant il fust trente iours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en ceste intention, que tout estoit possible, & qu'en si long espace de temps, il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux lieux, & ne retrancher rien à ses amis, du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

IV. Quelle contrariété d'opinions est-ce de mespriser la mort, & auoir peur de la prison? Scribonia, femme d'honneur, fust tante de Drusus Libo, ieune homme d'aussi petit iugement, que de grande maison; Qui se promettoit plus, qu'en son siecle il n'estoit permis à personne d'esperer, & plus qu'en quelque siecle qu'il fust, vn si mal-habile homme que luy, ne pouuoit iamais auoir. Comme il eust esté rapporté du Senat dans vne litiere, tout mal-fait, & mal-accompagné, (parce que tous ses plus proches le tenans, non plus criminel, mais desia mort, l'auoient mal-heureusement abandonné) il commença de prendre aduis s'il deuoit attendre la mort ou se la donner. Sur quoy Scribonia luy ayant demandé quel plaisir il auoit à faire la besongne d'une autre; il la creut; il se fit mourir, & fit bien; Car ayant à mou-

DE SENEQUE. 397

rir au bout de trois ou quatre iours, à l'appetit de son ennemy, c'estoit bien faire sa besongne que de viure pour attendre sa commodité : Ce n'est donc pas chose qui se puisse vniuersellement décider, si me voyant menacer de la mort par quelque violence exterieure, ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raisons d'une part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent, l'une est douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietteray-je la main sur celle qui aura moins d'incommodité ? Comme pour m'embarquer ie choisiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger ie prendray plustost vne maison que l'autre, j'en feray de mesme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et puis, comme la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus longue est tousiours la pire. Il n'y a chose où l'esprit doive plustost suivre sa fantasie qu'en la mort. Qu'il sorte du costé que son humeur le pousse ; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise dauantage, ou qu'il aime mieux quelque breunage qui luy bouche les veines ; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de sa seruitude, de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde, mais en la mort,

398 LES EPISTRES

nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous auez eu faute de cœur ; vn autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait ; & vn autre encore, qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuse & plus braue que celle que vous auez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur vne deliberation, que quand vous l'aurez executée, vous n'auiez plus que faire de ce qu'on dira de vous ? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez : autrement vous trouuerez tousiours quelqu'un qui n'approuuera pas vostre resolution. Il y aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront, Qu'il ne faut iamais faire de violence contre sa vie; Que c'est impieté d'estre meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité : Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoient pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons une infinité pour en sortir. A quel propos me reserueray-je aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance, ou à

toutes les vergongnes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy ? Si parmy les tourments mesmes, i'ay moyen de m'ouurir le passage ; & me faire faire place, s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher ? Le point seul où nous ne pouuons proposer de grief contre la vie, c'est, qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bonne en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure ? vivez. Vous en fâchez-vous ? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu. Vous vous estes si souuent fait ouurir la veine, pour vous allegier d'une douleur de teste, ou pour vous décharger de quelque abondance d'humeurs. Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous déchire tout ce que vous auez dans le corps. La pointe d'un caniuet vous fera l'ouuerture d'une liberté perpetuelle, & par vne piqueure vous vous mettrez hors d'apprehension à tout iamais.

V. A quoy tient-il donc que nous y allions si lentement ? C'est que iamais nous ne nous ramenteuons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous fera force d'en deloger. Nous sommes cōme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement

400 LES EPISTRES

accoquinez en vne maison, que quelques incommoditez qu'ils y reçoient, il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous estre maître de vostre corps? Demeurez-y comme tousiours prests à le quitter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne devez pas tousiours estre; Et vous la laisserez avecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comment nous resoudrons nous à finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences?

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire; car toutes les autres peuuent estre superflües. Parce que ie me seray preparé contre la pauvreté, peut-estre ie seray riche, tant que ie viuray: ie me seray pourueu d'armes contre les douleurs, & vne santé cōtinuelle m'ostera les occasions de m'en servir: ie me seray fortifié de resolutions, encore que la fortune me fust perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis, & ils viuront tous plus que moy: La mort est le seul ennemy cōtre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablemēt il me faudra venir aux mains avec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui ayent de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en cette captiuité du corps

Caton fut braue certainement, de prendre son ame auecque la main, & la mettre dehors, quand il vid qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouerture que l'espee auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul : en la lie mesme des hommes, il s'en est trouué qui d'une secouffe magnanime & vigoureuse, se sont arrachez aux outrages de la Fortune, & n'ayans peu ny mourir à leur fantaisie, ny faire election des instrumens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au jeu des Bestiaires, vn Alemand qu'on preparoit pour le spectacle du matin, feignit de vouloir aller faire ses necessitez, parce que par autre moyen il ne se pouuoit defaire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit auec le morceau de bois où elle est attachee, & se la fourra toute dans la gorge : si bien que par l'empeschement de sa respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergongne à la mort. Le sçay bien que vous me direz, que le parfum n'en estoit gueres bõ. Mais comme sçaura mieux monstrier vn homme la faute de son iugement, que de faire le degousté quand il est question de

mourir ? Il faut aduoier que cét homme, qui auoit le courage grand , meritoit bien qu'on luy remist l'élection de la mort en sa liberté. Comme pensez-vous qu'il se fust brauement seruy d'une espee , & comme courageusement il se fust ietté dans la mer , ou precipité d'un rocher en bas , s'il en eust eu le moyen ? Quoy que depourueu de toutes choses, il trouua de quoy se bien faire , & nous apprit que pour mourir il ne faut autre chose que le vouloir. Que chacun iuge de cette action ce que bon luy semblera : mais pour moy , ie tiendray tousiours cette maxime , Que la mort n'a point de vilainie si puante qui ne me sente mieux que tout le musque & tout l'ambre-gris que la seruitude scauroit auoir. Puis que i'ay commencé par les exemples de gens de basse qualité , i'y continueray , pour obliger ceux de qui la condition est meilleure , à se demander quelque chose dauantage , quand ils verront qu'une chose qu'on estime si terrible, est méprisée par les hommes du monde qui sont les plus méprisez. C'est vne opinion dont nous sommes abreueuez de longue main, que ces Catons, Scipions, & autres leurs semblables que nous admirons , sont au delà de nostre imitation : Mais ie vous veux monstrier que parmy ces maraux destinez au combat

DE SENEQUE. 403

des bestes, il ne se trouuera pas moins d'exemples de cette vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long-temps qu'un belistre qu'on enuoyoit dans vne charrete avecque des gardes, pour le spectacle du matin, feignant d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se reposer la teste, trouua moyen de se la passer entre deux rais, & s'y tint ferme, iusques à ce que la roüe qui tournoit, luy eust tords & rompu le col. Il échappa du supplice par la charrete mesme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonté de sortir, il n'est rien d'assez fort pour l'en empescher. La Nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité de sortir du monde, laisse en liberté de choisir la porte, peuuent prendre celle qu'il leur plaira. L'election ne peut estre qu'en la multitude: quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la premiere venue pour la meilleure. Quand ce seroit chose dequoy iamais on n'auroit ouïy parler, l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assez: vous voyez que ces chetifs esclaves mesmes s'euertuent quand la douleur les a piquez, & que ceux qui les gardent, ne sçauroient estre si fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. On ne peut dire que ce ne soit le train d'un galant

homme , d'auoir fait la resolution de mourir , & tout ensemble trouué le moyé de l'executer. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de semblables exemples , ie vous en vay dire encore vn. La seconde iournee du combat naual , vn Barbare à qui on auoit baillé vne demy-pique, pour se battre contre vn autre , se la mit au trauers de la gorge. Et de fait , n'eust-il pas esté bien lasche de se reseruer à des tourmens suivis de la risce de tout vn peuple , puis qu'il auoit moyen de s'en garentir ? & bien mal aduisé d'attendre la mort , puis qu'il auoit des armes en la main ? Ce spectacle fut d'autant plus grand , que l'exemple de mourir fut trouué plus honnestes que celui de tuer. Et quoy donc ? pourquoy ne feront les gens d'honneur , fortifiez par la meditation , & par le discours de la Raison contre les choses casuelles , ce que font les hommes perdus & criminels ? C'est par la Raison que nous scauons que par quelque chemin different que la mort vienne , elle ne vient iamais que par vn effort , & qu'il ne peut chaloir où commence vne chose qui doit venir infailliblement. La mesme Raison nous exhorte , que s'il se peut faire, nous mourions sans douleur. Sinon que nous facions comme nous pourrons , & prenions la premiere chose que nous trouuerons

pour nous dégager. La violence pour vi-
ure, est chose mal honneſte; mais quand
il eſt queſtion de mourir, on ne ſçauroit
faire choſe plus braue, ny plus glorieuſe
que d'en vſer.

~~~~~

## EPISTRE LXXI.

### ARGUMENT.

- I. Pour prendre vn bon conſeil, il faut  
auoir vn but, qui doit eſtre le ſouue-  
rain Bien.
- II. Il n'y a point d'autre Bien que ce  
qui eſt honneſte.
- III. La Sageſſe nous apprend à diſtin-  
guer le bien d'avec le mal.
- IV. Que le Sage doit tenir pour indif-  
ferentes les bonnes & les mauuiſes  
fortunes.
- V. Qu'on ne doit point reſiſter à la mort.
- VI. La Philoſophie nous monſtre le  
chemin de l'Honneur & de la Vertu.
- VII. Qu'on trouue la Felicité auſſi  
bien dans les aduerſitez, que dans  
les proſperitez.

VIII. Description d'un homme sage.

IX. Definition de la Vertu.

**V**ous ne cessez de me faire des consultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fissiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escrips; car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut donc prendre conseil d'une chose, plustost que le iour qu'on la veut faire; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le point & mesme de l'exécution.

I. Or ie m'en vay vous apprendre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez sçauoir ce que vous deuez ou fuyr, ou desirer, iettez aussi-tost les yeux sur le souverain Bien, & vous souuenez quelle profession de vie vous vous proposez de faire: car à cette regle se doiuent cōformer toutes vos actions. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes asseurez de la forme du tout. Quoy que vous ayez les couleurs

broyées, vous ne sçauriez rien peindre, que premieremēt vous ne sçachiez ce que vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous deliberons de la vie par les pieces, & iamais en gros. La premiere chose que doit faire vn homme qui veut tirer vne fiesche; c'est de sçauoir ce qu'il veut frapper. Nos Cōseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit desirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites, c'est force que la Fortune y ait beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçauoir, comme quelquesfois il nous aduient de demander ceux qui sont aupres de nous; ainsi le plus souuent en faisons-nous de ce qui est le souverain Bien. Il est tout aupres de nous, & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles pour vous faire entendre que c'est; ny ne vous broüilleray point l'esprit d'une diuersité d'obiets. Je vous mettray tout droit le doigt dessus.

II. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdivisions, puis que tout d'un coup ie vous puis dire; La souverain Bien est ce qui est honneste, & ce que vous admirerez dauantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui

## 408 LES EPISTRES

est honneste : tous les autres ne sont ny  
vrais ny legitimes. Si vne fois vous vous  
imprimez cette opiniõ & deuenez amou-  
reux de la Vertu ( car de l'aymer simple-  
ment ce n'est pas assez ) elle ne s'appro-  
chera de rien , si triste & si miserable,  
quelque opinion que les autres en ayent;  
qu'elle ne vous fasse trouuer du repos &  
du plaisir. Les tourmens mesmes , si vous  
vous y troublez moins que celuy qui les  
vous fait souffrir , & les maladies , si vous  
ne murmurez point , & ne perdez point  
courage , vous feront des exercices qui  
vous donneront du contentement. Tou-  
tes ces choses qui sont ameres au goust  
des autres , vous seront douces, si vous les  
rehaussez au dessus d'elles. Vous te-  
nez pour vne proposition indubitable,  
Que ce qui n'est point bien , ne peut estre  
honneste , & que lors toutes incommodi-  
tez se peuuent iustement dire bonnes,  
quand elles sont deuenuës honnestes par  
la presence de la Vertu. Je sçay bien qu'il  
est aduis à beaucoup que ce sont Chime-  
res , & choses qui passent la condition des  
hommes , que ce que nous promettons;  
de quoy ie ne m'ébahy point, parce qu'ils  
ne iettent les yeux que sur le corps. Mais  
qu'ils se retournent vers l'ame; & ils par-  
leront d'un homme comme d'un Dieu.  
Retirez-vous donc , Lucilius , & me laissez  
toute cette race de Philosophes pe-  
dants,

# DE SENEQUE. 409

dants, qui d'une chose si haute & si magnifique, nous ramènent aux syllabes, & repaissent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inventé la Philosophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est une chose qui donne bien de la peine, avant qu'on la sçache, & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez-vous à ces premiers maistres. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit, Que la plus grande sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du bien & du mal. Voulez-vous estre heureux, dit-il, ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en die : s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en fasse ; quoy qui vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la Vertu soit avecque vous. Voulez vous estre heureux ? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien ? Endurez qu'on vous mesprise. C'est une patience dont personne n'est capable, s'il n'a cette opinion, Que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre Bon qui ne soit Honneste, & que ce qui est Honneste en quelque suiet qu'il soit,

## 410 LES EPISTRES

n'est jamais susceptible d'inegalité.

IV. Et quoy donc ? il ne peut chaloir si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas : s'il gagne la bataille de Farfalle, ou s'il la perd : Ce bien, de demeurer invincible en vn party vaincu, est aussi grand comme est le bien de reuenir Victorieux à Rome. Pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat, pourquoy ne seroit-il aussi grâd ? la Vertu qui domte la mauuaise Fortune, est celle mesme qui regle la bonne : Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite : elle est tousiours d'une taille. Mais Pompee sera mis en route. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique ; Ce Senat mesme portant les armes, duquel il faisoit son avant-garde, seront tous defaits en ce combat ; & la ruyne d'un si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde ; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne ; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assez longtemps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois ? Je veux que tout cela soit : ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pays, ny la valeur de ses suiets, opinistrez à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puisse garentir ; Je veux que



## DE SENEQUE. 411

la foy mesme de ceux d'Vrique cede à la cōtinnation des mauuais succez , & qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa maison y auoient tousiours eue auparauant; Il y a long-temps que Caton a donné ordre à sa feureté : Mais quoy qu'il en soit , il a esté vaincu? Que voulez-vous faire? c'est vn rebut qu'il faut eſpter parmy les autres. Il ne se desespere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire , que pour n'auoir pas esté Preteur. Le iour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que iouer: la nuit qu'il deuoit mourir , il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il s'estoit par vne meditation continuelle graué ceste maxime en l'ame , Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoi se fut-il troublé de la mutatiō de la Republique , luy qui ſçauoit qu'il n'y a rien au monde, non pas la terre, non pas le Ciel, non pas cette contexture vniuerselle, quoy que Dieu mesme la conduise, qui ne soit suiet à reuolution. Les choses ne seront pas eternellement en l'ordre où elles sont à cette heure. Quelque iour viendra , qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progtez, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyōs se promener sur nos testes , & ce que nous foulons sous nos pieds , se diminue chaque iour de

## 412 LES EPISTRES

quelque chose, & à la fin doit cesser entièrement. Il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en mesme lieu, quoy que ce soit par intervalles inégaux. Ce qui est, ne sera plus & ne perira pas pourtant, mais se resoudra. Cette resolution nous semble vne mort, parce que nous ne regardons qu'aux choses qui sont pres de nous, & que l'esprit offusqué des nuages du corps, & engagé en sa seruitude, ne peut pas donner iusques à celles qui sont plus éloignées. S'il le pouuoit faire, & se promettre que comme la mort a sa vicissitude apres la vie, la vie aura sa vicissitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choses ne cesseroient iamais d'estre faites & defaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner cette occupation à sa providence, il porteroit sa fin & celle des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caton aura couru de l'esprit, les siecles passez, & les futurs, il dira, Que toute la race des hommes, nais & à naistre, est condamnée à la mort, Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, seront vn iour en si pitoyable estat qu'on en demandera des nouvelles, & n'auront plus de nom que dans les Histories. Les

vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui se changera tout bellement en fainéantise, & les autres par la superfluité des despenfes, qui est la ruyne la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'vne loy generale, mais se resoudre, où qu'il s'en va recevoir vne meilleure vie; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, iouyr de la compagnie des choses diuines; ou pour le moins, que sans sentiment de rien qui l'icommode, il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autresfois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la Vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'elargisse. Socrates disoit, que la Vertu & la Verité sont vne mesme chose. Com-

## 414 LES EPISTRES

me la Verité ne croist point ; aussi ne fait la Vertu. Elle est en sa plenitude : il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc de quoy vous ébahir ; quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux qu'avec election on peut receuoir, que ceux qu'un accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois vous vous laschez à cette opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à sa playe plus courageusement la seconde fois que la premiere ; Et plus miserable que tous les autres, Regulus si cruellement traité, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de métir, mesme à ses ennemis. Et toutesfois c'est vn langage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car côme ils n'auoient pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas mal-heureux. Les Academiques tiennent, Que certainement vn homme resolu parmy les douleurs est heureux ; toutesfois non parfaitement, ny pleinement : Mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soutenir. Qui est heureux, est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien

au dessus de luy. La Vertu ne souffre point de diminution : là où elle est , le vertueux aura le corps en pieces , qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu , i'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage , à qui les mains demangent de se battre , & qui préd le moindre ennuy qu'on luy fasse , pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gents , de qui l'inclination est genereuse , quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise , s'exposer librement aux perils , & ne trouuer point de mauuais chemins , quand il faut aller chercher de la reputation.

V I. La Philosophie vous inspirera la mesme assurance , & vous baillera le mesme mespris de tout ce qui vous scaura arriuer. Ce sera d'elle que vous receurez cette impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde, que l'Honneur , Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir comme l'on veut , mais vne regle qui ne scautoit estre si peu courbee , que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger , & non d'estre iugee , s'il n'y a moyen de la faire plus droiste qu'elle est , il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur icelle , il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'vn que l'autre ; Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle , la raison veut aussi

qu'ils se trouuent conformes entr'eux.

VII. Et quoy donc ? Estre en vn festin parmy les delices , ou à la torture parmy les douleurs, c'est vne mesme chose ? Pourquoy non ? Le vous feray bien plus esbahy quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture , & mauuais estre en vn festin. Mais c'est , quand à la torture on fait ce qui s'y doit faire , & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la maniere qui fait les choses bonnes ou mauuaises : c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux-cy qui mesurent les autres à leur aune , me sauteroit volontiers au visage , parce que ie dis qu'aussi heureux est celuy qui a des aduersitez , & les supporte, que celuy qui parmy les prosperitez, se conduit avec discretion ; Et aussi heureux celuy qui triomphe , & celuy qui vaincu de Fortune , mais immuable de courage , est porté deuant le chariot du Victorieux ; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire , est impossible , & iugent de la force des autres par imbecillité. Pourquoi trouuez-vous estrange ce que ie dis ? qu'estre lié , blessé , tué , brûlé , soient choses bonnes ? Elles sont quelquesfois plaisantes. La modestie est vne gescne au voluptueux , & le

travail vn supplice au faincant. Le deli-  
cat a pitié d'un homme actif, & l'igno-  
rant de celuy qui estude. Il en en de mes-  
me des autres choses. Quand faute d'in-  
clination, de force, & de suffisance, nous  
ne nous en sentons pas capables, nous les  
estimons dures & difficiles, & ne nous  
souuenons pas combien nous en connois-  
sons à qui ne boire point de vin, & estre  
éueillé au poinct du iour, sont les plus  
cruels supplices qu'il est possible d'en-  
durer. Ces choses-là de qui nous auons  
si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny  
difficiles: mais nous sommes foibles. Il  
faut vn grand courage, pour faire iuge-  
ment des choses qui sont grandes: au-  
trement nous l'imputerons à vne faute  
qui vient de nous. Les rames nous sem-  
blent tortuës, ou rompuës, par le bout  
qui plonge dans l'eau. Et cependant el-  
les ne laissent pas d'estre bien droites.  
Les choses se font diuerses, selon la fa-  
çon dont on les regarde. Nostre esprit  
ne void pas bien clair en la connoissan-  
se de la Verité. Faites moy voir vn ie-  
une homme, qui n'ait point encore eu de  
part à la corruption du siecle, & qui ait  
l'esprit vif. Il m'assure qu'il m'a-  
uouera qu'un homme qui magnanime-  
ment supporte le faix des aduersitez,  
luy semble plus heureux; que celuy  
que la Fortune assouit de toutes les

## 418 LES EPISTRES

prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouvelle que ce qui n'est point au vent, ne branle point. Mais quand on void vn homme se hausser là où les autres s'abbaissent, se tenir de bout là où les autres sont par terre, c'est en cette merueille que ie trouue vn iuste suiet de s'ébahir. Je ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduersitez, il y ait autre mal, sinon, que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux luy faillent, qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point suiet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit : sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point : il cognoist sa force, & sçait bien qu'il a les espaules bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy qu'en quelque souche. Je sçay bien qu'il est composé de deux pieces, l'une irraisonnable, sensible aux morsures, aux bruleures, & aux douleurs : l'autre raisonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ses resolutions. C'est en celle-là que consiste le souverain Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut, l'ame n'a que des anxietez ; & des inquietudes, quand il est



plein. Vn rocher n'est pas immobile comme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait vn homme à se faire vertueux, & quelque prez qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encore au dernier point, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine; & au lieu que tout d'une venuë, il peut acheuer le peu qui luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusques à ce qu'il soit au haut, il est tousiours en dāger de glisser. Mais celui de qui la Sagesse est accōplie, n'est iamais biē à son aise, que quand il fait quelque preuue genereuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte louable, il va droit où l'Hōneur & la Raisō luy sōt signe. S'il y a des difficultez & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté mal heureux, pourueu qu'o auoie qu'il est hōme de bien. Le viens à cette heure à l'endroit où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la Vertu que preschēt les Stoïques, soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, trēblera, sentira douleur, & blesmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'apelle mal? A trembler, à sentir douleur, & à blesmir? Rien moins: Ce qui la cause c'est quād l'esprit troublé par ces incōmoditez, est réduit à

se confesser esclaue du corps , & à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable , que le Sage demeure maître de la Fortune par sa vertu : mais il en est assez , qui font profession de l'estre , à qui bien souuent les menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre faute d'exiger des escoliers , ce qui n'appartient qu'aux maistres. Je louë bien ce qui est bon , & me conseille de le faire : mais ie n'en puis encoire prendre la resolution ; & quand ie l'aurois , il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay , deuant que de m'en pouuoir seruir , où d'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend , pour vne seule fois qu'on l'aura trempée ; & d'autres qu'elle ne scauroit prendre , qu'elle n'ait esté dégressée , & remise en la chaudiere beaucoup de fois ; Aussi est-il de certaines sciences qui ne sont pas si tost enseignées , que ceux qui les ont apprises , n'en sçachent assez , pour en faire eux-mêmes des liures. Mais si cette-cy ne descend iusques au fonds , & sejourne pour auoir loisir d'agir dans l'esprit ; ce qu'elle y opere , n'est pas teinture , c'est vne tache , & ne se void point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps , ny beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point

d'autre bien que la Vertu , ou pour le moins que sans Vertu , rien ne se peut appeller Bien ; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable , est le siege de la Vertu.

IX. Que sera-ce que cette Vertu ? un jugement ferme & veritable , qui nous produira la promptitude de l'esprit & despoüillera les choses de ces vaines apparences , qui nous les font bien souvent sans occasion , ou fuir , ou desirer. Quiconque aura ce jugement , ne fera point difficulté de deslancer que toutes choses sont bonnes , & parrilles , quand elles ont passé par les mains de la Vertu. L'auoüe que les biens du corps sont bons au corps ; mais ils ne le sont pas generalement. Et bien qu'on leur puisse donner quelques paiz comme à choses suiettes au commerce , si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est Bien : Aussi ne seront-ils pas égaux les vns aux autres. Les vns seront plus grands , & les autres plus petits. En ceux mesmes qui sont profession de Sagesse , il y a bien de la difference. Les vns en sont desia si auant , qu'ils osent bien hausser les yeux , pour regarder la Fortune , mais ce n'est pas sans ciller , parce que l'esclat de sa pompe les ébloüit. Les autres qui sont paruenus au dernier degré , ont de la confiance , & entrent en contestation

## 422 LES EPISTRES

avec elle. Les choses qui ne sont pas acheuées, ne sont iamais fermes : tantost elles s'entr'ouurent, tantost elles panschent, tantost elles se reculent, & tantost elles tombent tout à plat. Le remede c'est de marcher tousiours & s'eueruer. Car il ne sçauoit y auoir si peu d'interruption à nostre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand vous avez quitté ceste besongne, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penser de la reprendre à l'endroit où vous l'avez laissée. C'est à recommencer tout de nouveau. Pressons donc, & perseuerons : il y a plus à faire qu'il n'y a de fait : il est vray que c'est desia quelque profit, que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie desire auoquer plus de passion : le voy bien aussi que de vostre costé vous y avez du zele, & que vous y marchez de bon pas. Dépêchons-nous, afin d'auoir du contentement à viure : car autrement, avec assez peu d'honneur, que pouuons nous dire, sinon que nous sommes retenus en vne demeure où nous ne voyons que des ordures & des saletez ? Sur tout, faisons que ce que nous auons de temps, soit tout à nous : ce qui ne peut estre, que nous mesmes ne soyons premierement à nous. Quand sera ce que i'auray du courage

assez pour mespriser l'une & l'autre Fortune ? Quand sera-ce , qu'après auoir mis toutes mes passions sous le pied, ie pourray dire ceste parole glorieuse, l'ay vaincu. Demandez vous qui ? Non les Perses, non les extremittez des Medes , ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses. au de là des Daces : Mais l'Ambition, l'Auarice, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.



## EPISTRE LXXII.

## ARGUMENT.

*I. Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne-heure. & estre continuee.*

*II. La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.*

*III. Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.*

**1.** *JE* sçay bien la responce de la question que vous me faites , s'il m'en pouuoit ressouuenir. Mais il y a si long-temps que ie n'ay donné de l'exercice à ma memoire , que ie n'en fais pas bien

## 424 LES EPISTRES

ce que ie veux. Elle a les fueillets collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps. Nostre esprit a besoin d'estre souuent déplié, pour remuer ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autre fois, car c'est chose qui merite bien qu'on y pense. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y mettre la peine. Il est des choses qui se peuvent escrire en coche, & d'autres qui veulent le lit, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations mesmes, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si j'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons: pour vne il en vient vne douzaine; & puis nous nous donnons des romises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y travailler à bon escient: si ie me puis tirer vne fois du borbier où ie suis, ie m'en vay deuenir vn grand escholier.

I. Il ne faut pas philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire: mais il faut quitter toute besongne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin, & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme scauroit

auoir, c'est vne estude où nous ne scaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y trauailler point du tout, que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'auons interrompue. Elle fait comme vne corde, qui se rompt pour auoir esté trop tendue. Elle reuiert à son commencement. Il faut resister aux occupations & les remettre aux armoires plustost que les estaller. Quand vne estude est salutaire, il n'y a point de temps qui ne luy soit propre : Mais la plus-part n'estudient pas aux choses pour lesquelles il faut estudier.

II. Quelque empeschement qui suruienne, il ne troublera point vn esprit qui se sera mis en bon estat : Ceux qui n'y sont pas, ont encore des traueses : le contentement du Sage est d'une contexture si bien entre-lassée, & d'un assemblage si fort, que la Fortune n'a point de pouuoir assez pour le rompre : en quelque temps, & en quelque part qu'il soit, il est tousiours à l'abry, parce qu'il ne dépend que de luy-mesme, & ne met point ses esperances en la faueur. La Felicité luy est domestique : Elle sortiroit si elle entroit ; mais elle naist chez luy. Il ne se peut faire que quelquesfois il n'entreuienne quelque chose : mais ce n'est qu'une égratigneure, qui luy pré-

## 426 LES EPISTRES

vn peu du dessus de la peau : il peut bien auoir des incommoditez , mais son bien principal est toujours en sa place. Il n'est point d'homme si bien composé , ny si sain , à qui quelquesfois il ne sorte quelque pustule , ou quelque bube : mais cependant , l'interieur n'a point de mal. Il y a la mesme difference entre vn qui est parfaitement sage , & vn qui est apres de l'estre , que d'vn homme sain , & d'vn autre qui releué d'vne longue & dange-reuse maladie pense estre gueri , pource qu'il luy est bien amendé. C'estuy-cy , s'il ne se gouuerne bien , sent des pesanteurs , & de fois à autre est contraint de prendre le liét. Le Sage ne retombe iamais , ny en la maladie d'où il est sorty , ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps ; & celuy qui la vous a renduë , ne la vous peut pas entre-tenir. Il le faut renvoyer querir vne autre fois ; vn esprit gueri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez vous sçauoir à quoy vous cognoistrez qu'il est gueri ? S'il a son contentement en soy-mesme : s'il y a son assurance , & recognoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux , & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, ne sont nullement considerables en l'establissement d'vne vraye felicité. Car il n'y a point de doute , que



## DE SENEQUE. 427

ce qui peut croistre, n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre, n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merueilles au peuple, ne sont que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait de quoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point, quand on les prend avec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de ceste similitude. Auez vous jamais veu ces chiens qui receuans à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouuir la gorge à recevoir l'autre? Nous en sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose; nous l'enuoyons aussi tost en bas, sans la goûster, pour nous en reuenir tendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, pource qu'il est plein, & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne montre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont

## 428 LES EPISTRES

point encore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention, & quelque chemin qu'ils ayent desja fait, ils ne sont jamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre. L'inexperiance les fait broncher à chaque pas, & tombent en cét abyssme sans fond, imaginé par les Epicuriens. Il y en a encore vne troisieme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main: mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ny ne glissent: Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desja dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers & les derniers, & que ceux du milieu mesme, ne sont pas hors des vagues, mais se peuvent voir en pire estat, qu'ils ne furent jamais, n'embrassons rien qui nous embarrasse, fermons la porte aux affaires: Si elles entrent vne fois, elles en mettent d'autres en leur place deuant que de sortir. Remedie-y de bonne heure: la fin n'en fera pas meilleure que le commencement.



EPISTRE LXXIII.

ARGUMENT.

- I. Les Sages honorent davantage les Roys & les Magistrats, que ne font les Courtisans, l'Ambition desquels n'a point de mesures.
- II. Les Sages sont plus obligez aux Roys du bien de la Paix, que le reste des hommes.
- III. L'homme de bien est semblable à Dieu.
- IV. Par quel moyen on peut devenir homme de bien.
- I. C'EST vne opinion mal fondée & mal acquis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suivent, refractaires, & contempteurs des Rois & des Princes, & generalement de tous ceux qui sont au gouvernement de l'Estat. Au contraire, si en trouuois point qui les respectent davantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occasion. Car à qui est-ce que les Magistrats sont plus de bien, qu'à ceux qui par leur Sage admi-

## 430 LES EPISTRES

nistrations treuvent moyen de viure en repos ; & sous tranquillité publique, continuer la resolution qu'ils auoient prise de s'employer à la Vertu ; Ne doit-on pas croire qu'ils honnerent, comme leurs propres pères, ceux qui leur sont causes d'un si grand bien ; & pour le moins plus que ne font des esprits brouillés, à quideurs maîtres ne sçauoient tant faire de bien, qu'ils ne croient leur en estre deub de reste, & qu'en leurs comptes la mise ne soit tousiours plus grande, que la recepte ? Vne liberalité n'est pas si tost en leurs mains, qu'ils n'en attendent vne autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or, il est impossible que celuy se souuienne de ce qu'il a receu, qui se prepare encore à recevoir. Le plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est l'ingratitude. Adionstes à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui sont du monde & de la Cour, regardent tousiours ceux qui sont plus, & iamais ceux qui sont moins. Vn qui les precede, les gaigne plus qu'un nombre infini qu'ils precedent, ne les réuolt. C'est le vice ordinaire de toute Ambition, de ne regarder iamais derriere soy ; & non seulement de l'Ambition, mais de toutes cupiditez, parce qu'elles commencent tousiours par la fin. Mais quand vn esprit pur & net a laissé le Monde, la

Cour, & les affaires ; pour s'addonner à de plus dignes occupations ; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui les meditations sont hors de trouble & de tumulte. Et qu'en ceste affection il n'ayt plus de gloire que nul autre, parce qu'il est seul qui reconnoist des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instruction l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde luy donnent moyen d'en faire les exercices, luy sont en vn mesme rang. Il les reuerere egaleme<sup>nt</sup> : ouy : mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection ; qui vous dit le contraire ?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune, sont ceux qui ont chargé des choses les plus precieuses. Vn marchand plus qu'un passager ; & entre les marchands ceux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de la cossenille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne sçay quelles fripperies d'as le vaisseau, plus propres pour la bourre, que pour autre chose ; Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vniuersel, si est-ce qu'il semble toucher aucunement de plus prez ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les Grands, ont bien souuent plus d'af-

## 432 LES EPISTRES

faïres, & les esprits plus trauersez en la  
 paix qu'en la guerre. Pensez-vous que  
 ceux qui ne se seruent du repos de la Paix  
 que pour estre en des festins avecque des  
 femmes, & pratiquer vne infinité de ces  
 vices, d'où il est impossible de les tirer  
 autrement, qu'on faisant recommencer  
 la guerre; luy soient aussi obligez, com-  
 me ceux qui l'employent en la seule es-  
 chole de viure bien: Sinon que peut-  
 estre vous estimez le Sage si déraison-  
 nable, que pource que la Paix est vne  
 chose commune, il ne vueille pas qu'il  
 luy en couste rien en particulier. Je sçay  
 bien que le Soleil & la Lune n'éclairent  
 pas pour moy seul: Et cependant ie ne  
 laisse pas de leur auoir de l'obligation.  
 L'en ay aussi de même aux saisons de  
 l'année; & à Dieu qui les tempere: Et  
 neantmoins ie ne suis pas si presom-  
 ptueux de croire que ce soit en ma fa-  
 ueur que leur reglement ait esté fait.  
 L'Auarice mal-aduisée des hommes a fait  
 ceste difference de posseder & d'estre pro-  
 prietaire, parce qu'elle ne pense rien a-  
 uoir que ce qui est à elle en particulier.  
 Le Sage au contraire n'estime rien si  
 bien à soy que les choses où le reste des  
 hommes participe avecque luy: Comme  
 de fait ce qui les rend communes, c'est le  
 droit que chacun a de s'en servir. Vous  
 ne sçauriez auoir si petite part d'une cho-  
 se, que

Te , que cela ne la vous rende commune : mais ces biens qui sont grands , & qui veritablement se peuuent appeller biens , ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en emporte pas sa piece : ils sont possédez tous entiers. En vn don qui se fait , on prend ce qui est ordonné par te-  
 te ; en vne distribution de viandes , & en telles autres choses qui se prennent avec-  
 que la main , tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles , la Paix , & la Liberté tous entiers , appartiennent à vn particulier , aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considère , qui est celuy par qui il en a la iouissance , par qui il n'oit point d'alarmes , par qui il n'est point appellé ny aux guets , ny aux gardes , ny cottisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font met-  
 tre sus , & reconnoist que ces commodi-  
 tez luy viennent de ceux qui ont le gou-  
 uernement entre leurs mains. Vne des  
 premieres & principales leçons de la Phi-  
 losophie , c'est de cognoistre bien ce  
 qu'on doit , & le bien payer. Or quel-  
 quesfois pour estre quitte , il suffit de  
 l'auoier. Le Sage donc aduoiera qu'il a  
 beaucoup d'obligation à ceux , qui par  
 leur administration , & sage conduite  
 luy font auoir ce profond repos , & de-  
 quoy pouuoir , sans diuertissement aux  
 occupations publiques , employer son

## 434 LES EPISTRES

temps à sa discretion.

*O Melbie, &c.*

III. Si Tityre a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ses bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaist; quelle la deuons-nous auoir à ceux qui nous en donnent vn, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes? Le le vous dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous monstre. Sextius disoit ordinairement, que Iupiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iupiter a bien plus de quoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'un que l'autre, vous ne direz pas que celuy soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'a Iupiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long temps; le vous respons que le Sage ne s'estime pas moins, pour ce que la Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieillesse decrepite n'est point plus heureux que celuy de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mes-



me, passe bien le Sage en nombre d'annees, mais il ne le passe pas en felicité. La Vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus lōgue n'est pas la meilleure. Je vous auoite que tout est à Iupiter, mais il en baille la iouyffance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi content de voir les richesses possedees par les autres & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore il a cét aduantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cependant ne les desire point. Pource rangeons-nous à l'opinion de Sextius: suivons le chemin qu'il nous montre: oyons le crier,

*C'est par ici qu'on mōme dans les Cieux.*

I V. C'est par Frugalité: c'est par Temperance: c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposez à le recevoir, & luy tendre la main. Vous estonnez-vous d'oüy dire qu'un homme de bien aille trouver les Dieux? Dieu vient bien trouver les hommes: & qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point un homme auoir l'ame bonne, que Dieu ne soit chez luy. Il y a dās les corps humains des semences de Diuinité,

## 436 LES EPISTRES

lesquelles cultiuees par vne bonne main,  
sortent semblables à leur origine ; & par  
vne mauuaise , meurent incontinent,  
cômme semees en terre steile , & ma-  
rescageuse : tellement que pour le bled  
qu'on pensoit auoir , la recolte ne sera  
que d'aubifoin & de pauot.



### EPISTRE LXXIV.

#### ARGUMENT.

- I. L'Honneste est le seul bien de l'homme.*
- II. La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
- III. Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.*
- IV. La Vertu n'a faite de rien.*
- V. Les biens de l'Âme , & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
- VI. Comme il faut vser des biens extérieurs.*
- VII. La Felicité ne dure pas long temps.*
- VIII. Comme il se faut fortifier con-*

*tre les iniures de la Fortune.*

*IX. Louange de la Vertu.*

*X. Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

**V**ostre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a reueillé d'un endormissement où j'estois, & m'a donné sujet de faire traualler ma memoire, qui certainement deuient paresseuse, & commence desia de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est Honneste? Certainement celuy qui a ceste opinion bien graue au cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la Fortune, & depend de la volonté d'autrui. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affligera de ce qu'ils sont malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-viuans & débauchez. Vn autre aymera passionnément la femme de son voisin: vn autre sera ialoux de la sienne iusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'un qui sera desesperé de n'auoir peu entrer en vn estat; & quelqu'autre si empesché du sien, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

## 438 LES EPISTRES

I I. Mais de toutes les causes de nostre misere, la plus generale est la crainte de la mort ; parce que de toutes parts elle nous menace, & que de tous lieux elle sort pour nous assaillir. C'est pourquoy, si nous ne delogions ceste peur de nostre ame, il se faut resoudre de viure en alarme perpetuelle ; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy, ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous, & tourner la teste aussi-tost que nous entendons quelque bruit. Nous nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil, ou qui ont esté mis hors de leurs biens : tantost ceux qui ont faute en leur abondance, qui est la pauvreté la plus fascheuse de toutes : tantost ceux qui ont fait naufrage, ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple, ou par l'enuie, qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien, lors qu'ils s'en doutoient le moins, ils se sont trouvez frappez, comme grain en temps calme, ou comme d'un foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cet accident celui qui se trouue aupres du bleffé, n'est pas moins estonné que luy ; tout de mesme aux inconueniens qui arriuent par vne violence extraordinaire, comme quelqu'un est accablé de mal-heurs, les au-

tres sont tellement abbatus de crainte, que la calamité de celuy qui souffre, n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'emeue, quand quelque orage surprend vn autre au depourueu. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'ensuyent pour ouyr siffler vne fonde: il ne suffit pas de craindre le coup; le bruit mesme nous épouuante.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans despoüiller ceste opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est assuré. On ne vit iamais bien entre les desliances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besongne qu'il n'en scauroit condre: Il n'y a qu'vne voye pour se mettre en seureté. C'est, de mespriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la Vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'est à luy de tendre le coin de son manteau, pour receuoir ce que la Fortune voudra ietter dedans. Imaginez vous que la Fortune fait des jeux, & que sur ceste compagnie vniuerselle du genre humain, elle respand des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces presens, les uns sont mis en pieces entre les mains

## 440 LES EPISTRES

de ceux qui tirent les vns contre les autres: les autres partagent de mauuaïse foy: les autres coustent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont: les autres escheent à ceux qui pensent ailleurs: les autres se perdent de trop d'enuie de les auoir, ou nous coulent des mains, pour auoir esté pris trop auideement; Et que de tous ceux qui remportent quelque chose, il n'y en a pas vn à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoy les plus aduisez, comme ils voyent apporter toutes ces bagatelles, ils sortét du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'vne chose qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait iamais à coups de poing avec ceux qui se retirent: on ne frappe point sur vn qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise: c'est là que nous boüillons, que nous nous tourmentons. Nous pensons auoir trop peu de mains: tantost nous en regardons l'vn: tantost nous nous tournons vers l'autre. Nous ne trouuons pas qu'on iette assez viste. En cette multitude infinie d'attendans, il n'y en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre, sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choses tombent: nous voudrions bien voler pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrapé quelqu'vne, & que quelqu'vn l'ait

faillie , nous pensons auoir fait vn grand coup. Somme , ou nous n'auons rien , ou si nous auons , c'est quelque chose de neant , qui nous a bien fait receuoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées : quittons la place aux frippons : Laissons leur leuer le nez en haut , plus suspendus eux mesmes , que ce qu'ils regardent n'est suspendu deuant eux. Quiconque se propose d'estre heureux , il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est Honneste : autrement , c'est force qu'il ait mauuaise opinion de la Prouidence diuine , pource qu'il arriue beaucoup d'incōueniens aux gens de bien ; & que tout ce qu'elle nous donne , est peu de chose , & de peu de durée au prix de tant de siecles passez & à venir. De là vient que nous parlons ingratement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantost que nous n'auons pas à poinct nommé ce qui nous est necessaire : tantost que nous n'en auons pas assez , & tantost que nous n'auons rien , que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre , & que nous ne perdions à la fin. Cela fait , que nous ne voulons ny viure ny mourir : nous haïssons l'un , & craignons l'autre. Toutes nos deliberations sont irresolües ; & quoy que nous ayons , nous auons toujours moins que

nous ne desirons. Ce qui n'arriueroit pas, si nous allions iusques à ce bien immense, au dessus duquel il ne se trouue rien, où ce seroit force que nostre volonté s'arrestast, ne pouuant passer plus auant.

IV. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faute de rien? pource qu'elle s'éioiuit de ce qu'elle a, sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout luy est grand, parce que tout luy suffit. Si vous ne iugez des choses de ceste façon, il ne faut plus parler de Foy, ny de Pieté; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal, & qu'on ne depense beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de Valeur, parce qu'il la faut faire cognoistre par des effets; ny de Magnanimité, parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en dedaignant comme fanges, tout ce que le vulgaire desire comme thresors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous fâchera de faire plaisir, & de le recognoistre, comme de faire quelque besongne bien penible, & bien difficile, pource que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir, & penserons plus à l'vtilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle Bien ne l'est point, ou la condition de Bien n'est



point si heureuse que celle de l'homme; parce qu'il est assez de choses, comme le plaisir des femmes, la bonne chere des festins, & vne infinité de voluptez, où nous passons le temps, qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'est pas bien aisé, que Dieu n'a pas tout ce qui est Bien, ou conclurre, que ces choses-là ne sont point biens, puis que Dieu ne les a point. Adioustez à cela, Que la plus-part des choses qu'on appelle Biens, ne sont pas si parfaits en nous, comme ils sont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avecque plus de volupté, parce qu'ils mangent plus auidement. Ils continuent plus le plaisir de la chair, que nous ne faisons; ils ont plus de force que nous n'en auons, & ne sont point si suiets aux maladies comme nous sommes, & par consequent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nostre. Ils ne sçauent que c'est de malice, ny de fraude. Les voluptez leur sont aussi-tost possedees que souhaittees, sans que la honte ny la crainte les empeschent de les prendre quand il leur plaist. Auisez donc, si vous appellerez bien, vne chose que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'est en l'ame qu'il faut loger le souuerain Bien. Il se chancit & se gaste, si de la meilleure partie qui soit en nous, nous le transpor-

## 444 LES EPISTRES

tons aux sens, que les bestes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'avons. Ce n'est pas en la chair qu'il faut constituer nostre principale felicité. Les vrais Biens solides, & non perissables, sont ceux que la Raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion, & ne sont ainsi nommez qu'improprement.

V I. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, non comme partie de nous, mais comme nos esclaves, & quoy qu'ils soient logez chez nous, nous souvenir toujours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abiectes, pour lesquelles nous n'avons point suiet de nous enorgueillir. Quelle simplesses & quelle folie est ce à vn homme, de se glorifier de la beauté d'un ouvrage qu'il n'a point fait ? Ce sont choses qu'il faut avoir aupres de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Servons-nous en : ne nous en parons point, & nous en servons le moins que nous pourrons, comme d'un chose que nous n'avons qu'en sequestre, & qui ne nous doit pas demeurer.

V I I. Pour les posseder long-temps, il les faut posseder discrettement. Vne se-

## DE SENEQUE. 445

licité qu'on ne souffrit point, s'accable d'elle mesme. Et puis quelle raison auons nous de nous fier à ces Biens, qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre ? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons nous pas sans appuy ? S'ils se tiennent avecque nous, ne sommes nous pas en un trouble d'esprit perpetuel ? Vous en voyez peu de qui la felicité cesse doucement, les autres tombent au milieu de leur grandeur : ce qui les auoit fait monter, les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne. Le desordre precipite les richesses, & n'en pense iamais voir le bout : il n'est point d'abondance qui n'épuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en avez l'experience en la ruine d'une infinité de villes, qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez, ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens : or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre batüe, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est cette fortification ? Ne nous offensois de rien qui nous arriue : mais pensons que ce de quoy nous semblons estre incommodés, est

vne piece neceſſaire à la conſervation de  
 l'Vniuers, & du nombre des choſes, ſans  
 leſquelles le cours & l'office du monde  
 auroient quelque deſectuoſité. Voulons  
 tout ce que Dieu voudra ; Et ſ'il nous  
 eſt permis d'auoir quelque bonne opi-  
 nion de nous, ayons-la pour eſtre inuin-  
 cibles à la Fortune, tenir les aduerſitez  
 ſous nos pieds ; & par le moyen de la  
 Raiſon, plus forte que nulle autre cho-  
 ſe, vaincre tout ce qu'on eſtime qu'il eſt  
 impoſſible d'endurer. Aymons la Raiſon,  
 nous ne ſçaurions auoir de meilleure  
 deſſence que ſon amour, contre tout ce  
 qui nous ſçauroit aſſaillir. Si les beſtes  
 ſauuages, de qui le courage n'eſt au-  
 tre choſe qu'une impetuofité brutale, &  
 inconfideree, pour l'amour de leurs pe-  
 tits, ſe iettent à corps perdu, dans les  
 ferrements qu'on leur preſente : ſi les  
 ieunes ames, quand il eſt queſtion d'al-  
 ler où la gloire les appelle, ne trouvent  
 ny ſeu ny glaïue qui les arreſte : ſ'il ſ'en  
 trouue meſme quelques vns qui ſe per-  
 dent volontairement pour des choſes qui  
 n'ont rien de la Vertu que l'ombre &  
 l'apparence; pourquoy n'eſpererons nous  
 que la Raiſon, d'autant qu'elle eſt plus  
 magnanime, & plus reſoluë que toute  
 autre choſe, d'autant plus courageuſe-  
 ment ſe fera paſſage parmy les eſtonne-  
 ments & les dangers ? Vous me direz

## DE SENEQUE. 447

que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui est Honneste, ne me seruiront de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'auoiant ( comme ie fais ) que ce sont biens d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Vertu fleurisse, d'auoir vn pere & vne mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assiegee, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble; & que comme bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à la misere de leur condition. Je vous diray premierement la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouter du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place; comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons aueugles: Quand nous auons vn iarret couppe, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguees. Si ie perds vn fidelle amy, ie ne deuiens point infidelle: si ie perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point: Et puis ie ne perds point ny mes enfans, ny mes amis: mais seulement leurs corps; Or

## 448 LES EPISTRES

vn Bien ne se perd point s'il ne deuient mal qui est chose contre nature , pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main , n'est suiet à corruption. Au partir de là , si vos amis sont morts ou vos enfans , qui estoient tels que vous les auiez desirez , c'est vne perte que vous auez moyen de resoudre : la Vertu qui les auoit fait gens de bien , tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait : elle ne laisse rien vaquant. Quand vous l'auiez en l'esprit , vous n'y auez rien de vuide : Elle vous oste le regret de toutes choses : Elle seule vous tient lieu de tout ce que vous sçauriez souhaitter. C'est d'elle que tous biens prennent leur origine , & par elle qu'ils font leur operation. Que vous souciez vous qu'on vous ait pris vne cruchée d'eau , puis que la source vous en est demeurée ? Comme vous ne diriez pas qu'un homme soit plus iuste ; plus temperant , plus prudent ny plus honneste , pour auoir ses enfans encore en vie , que pour les auoir perdus ; Aussi ne direz-vous pas , qu'il soit plus homme de bien. Vn homme , pour auoir des amis , ou n'en auoir point , n'en est ny plus sage , ny plus fol : il n'en est donc , ny plus heureux , ny plus mal-heureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere , nous ne nous pou-

nous appercevoir d'auoir rien perdu.  
 Comment donc vn homme qui a des a-  
 mis & des enfans n'est-il point plus heu-  
 reux, que celuy qui n'en a point ? Pour-  
 quoy le seroit-il ? Le souverain Bien n'est  
 susceptible ny d'accroissement, ny de di-  
 minution, il demeure en vn estat. De  
 quelque façon que la Fortune viue avec-  
 que luy : qu'elle luy continuë ses iours,  
 ou les luy retranche, comme bon luy sem-  
 blera ; l'aage pourra bien estre diuers,  
 mais la vertu ne sera tousiours qu'une.  
 Faites deux cercles, vn grand, & l'autre  
 petit : l'un ne sera ny plus ny moins cer-  
 cle que l'autre. Laissez en l'un, effacez  
 l'autre : ils ont eu tous deux vne pareille  
 forme. Vne chose droite ne s'estime ny  
 par la grandeur, ny par le nombre, ny par  
 le temps. Pour estre plus courte, ou plus  
 longue, cela n'importe. Reduisez vne vie  
 de cent ans à l'espace d'un iour ? Elle n'en  
 est pas moins louable. La Vertu quel-  
 quesfois a beaucoup d'estenduë. Elle a la  
 police d'une ville, le gouvernement d'une  
 Prouince, le maniemment d'un Royau-  
 me. Elle donne des loix, entretient des  
 amitez, dispense les offices reciproques  
 entre les peres & les enfans. Quelquesfois  
 la pauvreté, l'exil, & la solitude, la re-  
 duisent au petit pied : mais quoy que des  
 honneurs les plus apparens elle reuienne  
 à la vie priuee, quoy que du Sceptre elle

## 450 LES EPISTRES

descende à la Houlette , quoy que d'une domination grande & spatieuse , elle rentre au ménage d'une maison , ou plustost d'une cabane ; & qu'en fin chassée & de maison & de cabane , elle n'ait autre retraite que chez soy-mesme , parce qu'en ces mutations elle est immuable , que sa constance est aussi droite , & aussi ferme que de coustume , sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte , sa iustice aussi forte contre la corruption : Elle se peut dire aussi grande , & par consequent aussi heureuse que iamais. Ceste felicité stable , grande & tranquille , qui ne se forme point que par la science des choses Divines & humaines , n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responses , ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de moy mesme. Le Sage ne s'afflige point de la perte , ny de ses enfans , ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait douloir , aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Touts ses ouvrages ont vne correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas , si l'ame , qui doit estre haute & releuée , se laissoit abaisser à la douleur. L'estonnement & l'anxieté sont tousiours deshonestes : vne action lente & molle n'est iamais belle. La Vertu ne sçait que c'est



de peur : Elle est toujours preste, toujours resoluë, & i jamais ne marchande quand il est question de s'employer. Et quoy donc ? ne luy verrez vous i jamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent ? La couleur changée, le visage émeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison ? Je vous aduoüe qu'oüy : mais quoy qu'il en soit, toujours cette impressiõ luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bië fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny retieue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, & se fait tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesme sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & desia par apprehension, ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont toujours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans travail, quelque baaillement, ou quelque fris-

son de membres qui les precede : l'esprit en est tout de mesme : il n'est point abbatu, qu'il n'ait des secouffes auparavant. Il les preuient par imagination ; & se laisse choir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venuë du tourment, mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyen de s'en garentir du tout ? Voulez vous que ie vous montre qu'on ne se doit point tourmenter de l'aduenir ? Qu'on vous menasse d'vn supplice d'icy à cinquante ans ; vous n'avez de quoy vous mettre en peine, sinon que vous vueillez enjamber par dessus tout cét espace d'entre deux, & vous rendre presens dès à cette heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn siecle futur. Tout de mesme font ces esprits qui prennent plaisir d'estre malades, & faute d'autre fuiet, recourent à des miseres desia vieilles, pour y trouner de nouvelles matieres de s'affliger. Le futur est absent comme le passé : nous ne sentons ny l'vn ny l'autre. Or où il n'y a point de sentiment, il n'y peut auoir de douleur.

~~~~~

EPISTRE LXXV.

ARGUMENT.

I. Preferer le bien faire au bien dire.

II. Trois sortes de Sages.

III. Quel est le contentement de celui qui a renoncé aux bonheurs du monde.

VOus vous plaignez que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice. Mais qui voyez-vous qui parle artificieusement, que quelqu'un qui veut donner du sujet qu'on se moque de luy? Quant à moy, ie vous escry tout de mesme que si ie deuisois avecque vous, ie n'y fais ny plus de recherche, ny plus de deguisement: s'il estoit possible, j'aymerois mieux vous montrer mon opinion que la vous dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de battre du pied, ny de ietter les mains, ny de hausser ma voix. Je laisserois cela pour les Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop déchirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire

croire , que ie ne dis rien que ce que ie pense , & de quoy ie ne prenne vn contentement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans comme sa maistresse : mais encor il ne les baise pas si froidement , qu'en sa modestie on ne recognoisse qu'il y a de l'affection. Ie sçay bien qu'il n'est pas raisonnable , que des choses de si grande importance soient traitees avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philosophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatibles : mais les paroles ne sont pas choses qui meritent d'y employer trop de temps. Toute l'obseruation en ce fait , c'est de dire ce que nous pensons , & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme , & à l'ouïr , vous trouuerez que c'est luy-mesme , il a fait ce qu'il doit faire : on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est , ny combien il est grand personnage : l'importance est qu'il soit tousiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles , & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'un , qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bouche si grand , que le bien dire ne luy couste rien , ie trouue bon qu'en vn beau suiet il employe de belles paroles, pourueu qu'il se propose plustost l'utilité de ceux qui l'écoutent , que la vanité :

ré de sa reputation , les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit : cette-cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant ; mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi bien parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie , il le prendra , mais sans se resjouir autrement d'auoir vn medecin qui discoure bien : Car c'est ny plus ny moins , que si vn pilote bien suffisant , & bien habile de son mestier estoit loué pour estre beau fils. A quelle fin me chatouillez vous les oreilles ? Que voulez-vous dire avec vos plaisanteries ? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cautere que vous me voulez appliquer , de la jambe qu'il faut que l'on me coupe , de la diette que vous estes d'auis que ie fasse ; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux & enraciné de longue main : donnez y ordre , vous auez de la besongne autant qu'un Medecin en temps de peste ; & cependant, vous vous amusez à des paroles ? Vous auez bien loisir de vous reposer , si vous en sçauiez assez. Voulez-vous sçauoir quand vous aurez congé de parler tout à vostre aise ? Ce sera quand ce que vous auez appris , vous sera telle-

456 LES EPISTRES

ment gravé dans l'ame, qu'il ne s'en pourra jamais effacer ; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences : Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciennces. Il est question d'autre chose que de sçavoir par cœur : il faut que la suffisance soit tesmoignée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçavoir : elle est au faire. Et quoy donc ? faut-il estre, ou tout, ou rien ? N'y a-t'il point quelques degrez au dessous où l'on se puisse arrester ? Est-ce vn précipice que le chemin de la Sagesse ? Non pas à mon aduis. Car encore que celui qui a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols, si est-ce qu'il en est desia bien éloigné.

II. Entre ceux mesmes qui sçavent quelque chose, il y en a bien de plus aduancez les vns que les autres. Quelques vns en font de trois sortes. Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arrivez à la Sagesse, mais sont logez aux faux-bourgs : ce qui est pres, n'est point dedans. Demandez vous qui ils sont ? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut sçavoir, mais faute d'experience ne sont pas bien asseurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont en lieu de saluté : ils ne peuvent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient

soient en si bon estat , & comme ie
 pense vous auoir escript en quelqu'vne de
 mes lettres , ils ne scauent pas qu'ils sca-
 uent. Ils possèdent desia leur bien , mais
 ils ne s'en fient pas. Il y en a qui les tien-
 nent bien gueris des maladies de l'esprit,
 mais non des affections , & qu'ils peu-
 vent encore glisser , pource que nul ne se
 peut dire hors du vice , que celuy qui est
 du tout sage. I'ay desia dit bien souuent
 la difference des maladies & des affe-
 ctions de l'esprit : mais ie la vous veux
 encore ramenteuoir. Les maladies sont
 vices inueterez & endurcis , comme sont
 l'Auarice & l'Ambition trop grande ,
 quand auecque le temps elles ont pris
 tant de pouuoir sur vn homme , qu'elles
 semblent inseparables d'auecque luy.
 Pour dire en vn mot, la maladie est vn iu-
 gement qui s'opiniastre aux inuentions
 vicieuses , & leur fait desirer sans mesu-
 re des choses qu'il ne faut desirer que
 moyennement. Ou bien , disons , si vous
 l'aymez mieux , que c'est vne trop arden-
 te conuoitise des choses qui ne sont que
 moyennement desirables , ou qui ne le
 sont du tout point: ou bien, estimer beau-
 coup des choses qui ne sont pas beau-
 coup estimables , ou qui sont du tout
 contemptibles. Les affections sont agi-
 tations de l'ame , vicieuses , subites &
 violentes , qui negliées forment par

458 LES EPISTRES

leur continuation , la maladie. Comme vne defluxion , qui n'est par encore ordinaire , fait la toux au commencement , & à la fin par l'affiduité faite incurable , vlcere le poulmon ; ainsi ceux de qui nous parlons , sont hors des maladies , & presque parfaits ; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent apres , sont ceux qui ont despoüillé les plus grands maux de l'esprit , & les affections : mais en sorte qu'ils sont encore mal asseurez de ce qu'ils possèdent , parce qu'ils peuvent retomber. Les troisiemes sont bien hors de beaucoup de vices , & de bien grands , mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gésné d'avarice ; mais il se met encore en cholere : l'autre ne court plus apres les femmes , mais il est encore ambitieux : l'autre ne desire plus ; mais il apprehende encore , & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose , mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort , mais il craint la douleur. Arrestons nous vn peu sur ces derniers : nous ne serons pas mal , s'ils nous recoiuent en leur compagnie : pour estre des seconds , il faut auoir vne bonne inclination naturelle , & se bander l'esprit avec vn effort qui ne se discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit , ce troisieme rang a quelque merite. Pensez

combien tous les iours vous voyez de meschancetez : considerez qu'il n'y a crime si detestable, qui n'ait son exemple, quel auancement prend le vice, d'un iour à l'autre, quelles meschancetez se commettent en public, comme en priué. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, si nous ne sommes point des plus meschants. Vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin, & que vous voulez gagner iusqu'au premier rang. Je le voudrois bien comme vous : mais c'est chose qu'il y a plus de suiet de desirer, que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccupez : nous voulons aller à la vertu, & sommes engagéz parmy les vices : Je suis honteux de l'auoüer.

LI I. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre chose à faire : mais si nous pouuons quelque iour nous déuelopper de ces maux, où nous sommes attachez, quelle recompense estimez-vous qui nous attende ? il n'y aura plus de Cupidité qui nous pousse, plus de crainte qui nous arreste, plus de frayeur qui nous agite, plus de volupté, qui nous corrompt. Nous scaurons que la mort n'est point mauuaïse, que les Dieux ne le sont point ; & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal, est aussi foible que

460 LES EPISTRES

celuy qui le reçoit. Si nous pouuons vne fois nous tirer de ceste ordure, nous sommes asseurez de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus vtils; de la tranquillité d'esprit, & d'une liberté dégagee de toutes ces fausses opinions qui ont accoustumé de la broüiller: Me demandez-vous que c'est? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux: n'aüoir point de volontez sales: borner ses desirs aux choses mediocres; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possède le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

~~~~~

### EPISTRE LXXVI.

#### ARGUMENT.

*I. Vieillir en l'Eschole de la Sagesse.*

*II. Il blasme ceux qui vont à la Comedie.*

*III. Les biens de Fortune nous arrivent sans y penser; mais la Sagesse ne vient point sans travail.*

*IV. La Raison, qui n'est autre chose*

*que la Vertu, ou l'Honneste, est le propre bien de l'homme.*

**V**ous me declarez que ie n'ay plus d'ad'amy si ie ne vous rends compte de ce que ie fais iournellement. Voyez de quelle priuauté ie veux proceder avec vous ; ie vous veux informer de mes affaires iusques à ceste particularité, qu'il y a cinq iours que ie vay à l'eschole, & que depuis huit iours j'escoute disputer vn Philosophe. Vous me direz que j'en suis d'aage : mais pourquoy non ? Quelle folie plus grande scaurions-nous faire, que de ne vouloir point apprendre ; pource que nous auons esté long-temps sans auoir appris ? A quoy voulez-vous donc que ie m'occupe ? Que ie monte à cheual, & que ie fasse le ieune homme ? S'il n'y a rien qui fasse plus de honte à ma vieillesse que cela, ie ne suis point mal. C'est Eschole où les hommes font bien d'aller, en quelque aage qu'ils soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi viste que si nous auions encore nos iambes de ieunesse. Quelque vieil que ie sois, ie ne laisseray point d'aller au Theatre : ie me feray porter au Cirque ; il ne s'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye ; Et ie penseray me faire tort d'aller ouyr vn Philosophe ? Tant que nous ignorons, il faut apprendre, ou

pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et n'y a Science où cela se doioie plustost pratiquer qu'en cette-cy. Tant que vous vivez, il faut apprendre comme il faut vivre : Et toutesfois en l'Eschole mesme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'apprendre quelque chose de moy. Si ie n'enseigne autre chose, pour le moins i'enseigne qu'un homme pour estre vieil, ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, ie ne vay iamais en cette Eschole, que la folie des hommes ne me fasse honte.

II. Vous sçauvez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains. Il est si plein de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner. Et si vous me demandez ce qu'ils y font, ils escoutent des ioieurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioieur de flustes Grec, & vn Trompette, qui ont vne presse infinie. Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation; on les appelle des niais & des gents qui ne sont bons à rien. Or ie prens bien en gré d'estre moqué de cette façon. Il faut laisser parler les ignorans, & mespriser leur mespris, quand il est question de se faire ver-

tueux. Continuez, Licilius, & vous des-  
 peschez, afin que comme moy, vous ne  
 soyez contraint d'aller à l'Eschole, quand  
 vous serez vieil. Toutesfois vous avez  
 encore vne occasion de vous haster, qui  
 vous y oblige dauantage; c'est que vous  
 entreprenez vne chose, qu'à grande peine  
 pourrez-vous sçauoir parfaitement, quel-  
 que longue vieillesse que vous 'ayez;  
 vous n'y pouuez profiter qu'autant que  
 vous y trauaillerez.

III. Nul ne se fait sage par accident.  
 Les biens, les honneurs, les estats, sont  
 choses que la Fortune donne quand il  
 luy plaist, sans qu'on s'en couche plus  
 tard, ny leue plus matin: mais pour estre  
 vertueux, il faut trauailler à bon escient.  
 Il est vray qu'il n'y a pas occasion de  
 plaindre sa peine en vne chose, où tout  
 ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas  
 la recompense. Car il ny a point d'autre  
 Bien que ce qui est honneste: les choses  
 que nous ayons pour la vanité, ne sont  
 point biens veritables: la possession n'en  
 est iamais asscuree. Mais puis que sur ce  
 j'objecte ie ne vous ay pas contenté par ma  
 precedente, & qu'il vous semble que j'ay  
 plustost loué que prouué cette proposi-  
 tion: ie me rematray sur le mesme dis-  
 cours, & en peu de paroles comprendray  
 ce que j'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque

## 464 LES EPISTRES

bien particulier , pour lequel elles sont estimées. On loue vne vigne , pour estre de bon rapport ; vn vin pour auoir le goust bon : vn cerf , pour estre viste ; vne beste de chemin , pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'un chien , s'il a bon nez pour quester , bonnes iambes pour suiure la beste , & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'une chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme ? La Raison. Car par elle il s'éloigne des autres animaux , & s'approche des Dieux. Il s'en suit donc que la Raison est le propre bien de l'homme : ses autres qualitez luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les lions : est-il beau ? aussi sont les paons : est-il viste ? aussi sont les chevaux. Le pourrois bien dire qu'ils le passent, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'égalent. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres : il a mouuement de luy-mesme, aussi ont les vers : vne voix, les chiens en ont vne bien plus claire ; les aigles, vne bien plus aiguë ; les taureaux vne bien plus forte ; & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre ? La raison, en la

consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa félicité. Si donc comme vne chose est arriuee à la perfection de ce qui est proprement son Bien, elle se peut dire louable, & paruenüe au but que la Nature s'est proposé en la faisant; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est louable quand il l'a conduite à sa perfection. Cette Raison parfaite est ce que j'appelle quelquesfois Vertu, & quelquesfois ce qui est Honneur. Il n'y a donc autre bien en l'homme, que le Bien qui est propre à l'homme seul: Car à cette heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'auoir, & sa honte de ne l'auoir point; il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien: mais vous n'estes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre: si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suuy, bien noble, quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas le liard en sa bourse, ny pas vn valet apres luy, mais que depourueu de toutes choses, il soit pourueu de grand hommie, ie pense que vous ne lais-

## 466 LES EPISTRES

ferez pas de l'auoir en bonne opinion;  
 L'homme n'a donc autre bien qu'un  
 seul : l'ayant, quelque autre chose qu'il  
 n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant  
 point, quoy qu'il ait, il ne merite point  
 qu'on en fasse cas. Il faut iuger des hom-  
 mes comme des choses. On ne dit point  
 qu'un vaisseau soit bon, pour estre peint  
 de riches couleurs, pour auoir l'esperon  
 d'or ou d'argent, & la poupe marquée  
 d'yvoire, ny pour auoir vne charge qui  
 se compare du tout aux richesses d'un  
 Roy, mais pour estre fort, ferme, bien  
 joint, bon à la voile, & bien-aisé à  
 gouverner. Vous ne dites point qu'une  
 espee soit bonne, qui a des gardes dorees,  
 & un fourreau couuert de pierreries:  
 mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y  
 a iacque-de-maille assez forte pour l'ar-  
 rêter. On ne s'informe point comme une  
 regle est belle, mais comme elle est droi-  
 te. Toutes choses ont du merite, selon  
 qu'elles font bien à l'usage, pour lequel  
 nous les auons. Il n'importe donc point  
 à un homme, combien il laboure d'ar-  
 pens de terre, combien il a de rentes con-  
 stituees, comme sa basse-court est four-  
 nie de peuple, combien le lit où il couche,  
 est magnifique, & combien est fin le cry-  
 stal où il boit, mais comme il est homme  
 de bien. Or il est homme de bien, si sa  
 raison droite & non confuse se conforme



à la volonté de la Nature. C'est ce qui s'appelle Vertu : c'est ce qui est honneste, & le Bien vniue de l'homme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'homme parfait ; c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux : Or ce-là seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de sa felicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ouurages. Mais pource qu'il n'est point de Bien sans elle, c'est pourquoy nous faisons cette maxime si generale, qu'il n'est point d'autre Bien que la Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate, ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le trauailler & l'affoiblir ; Et si quelquesfois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie : c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'une chose se doit faire, quelque trauail, quelque dommage, &

## 468. LES EPISTRES

quelque péril qu'il y voye, il ne s'en dè-  
 uertira point. Comme au contraire, quel-  
 que utilité, quelques delices, & quelques  
 grandeurs qu'on luy propose, il ne s'ac-  
 cordera iamais à rien faire qui soit mal à  
 propos. Il n'y aura point de menasses qui  
 luy rompent vne bonne entreprise, ny  
 point de promesses qui luy en persuadent  
 vne meschante. Si donc en toutes les  
 actions il a tousiours les yeux sur ce qui  
 est honneste & deshonneste, pour suiure  
 l'vn, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait  
 point de Bien que la Vertu, ny point de  
 mal que le vice. Si la Vertu n'est point  
 alterable par la corruption, si tousiours  
 elle demeure en vn estat, il n'y a point  
 d'autre Bien qu'elle, & ne se peut plus  
 faire qu'elle soit autre chose que Bien.  
 La Sagesse est exempte de tout change-  
 ment. La Sagesse ne se perd iamais, & ia-  
 mais de la Sagesse on ne reuiert à la Fo-  
 lie. Je vous ay dit, s'il vous en souuient,  
 qu'il s'est trouué des hommes qui seule-  
 ment par vn transport inconsideré ont  
 foulé aux pieds tout ce qui se fait commu-  
 nement craindre & desirer. L'vn a rosti sa  
 main dans les flammes : L'autre pour les  
 douleurs de la torture n'a point cessé de  
 rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, &  
 n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans  
 apprehensio s'est allé precipiter à la mort.  
 Il se void assez d'exemples d'Amour, de

Cholere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouuent rien qui les puisse arrester. Que si vne opiniastreté seulement piquee de ie ne sçay quel aiguillon, a ceste puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par intervalles, ny hardie par caprices, mais toujours égale à soy-mesme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistance nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquesfois mesprisées par les indifferets, & toujours par les Sages, sont indifferentes, & qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, qui braue & dédaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se réioyit de sa faueur. Si vous vous laissez vne fois persuader qu'il y ait quelou'autre Bien que ce qui est honneste, il ne faut plus parler de Vertu. Ce sont choses incompatibles, d'estre vertueux, & de ietter les yeux sur quelque chose d'exterieur. Cela repugne à la Raison, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne toujours de la Raison. Or toute opinion est fausse, qui repugne à la verité. Vous ne poussez nier qu'un homme de bien ne reuerse les Dieux, & ne les serue. Il faut donc que quoy qui luy arrive, il le supporte patiemment, & considere que les loix, sous lesquelles tout l'Vniuers mar-

## 470 LES EPISTRES

che, l'ont ordonné de cette façon. Par ce moyen il ne peut avoir autre Bien que ce qui est honneste : car en cela consiste la resolution d'obeyr aux Dieux, de ne s'é-mouuoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condition, de vouloir ce que le Destin veut, & de faire ce qu'il commande, sans murmurer. S'il y a quel-qu'autre bien que ce qui est Honneste, nous ne serons iamais saouls ny de la vie, ny des prouisions qu'il faut pour la vie, & par consequent nous nous charge-ront d'un faix insupportable, & de tra-uaux qui en vne besogne infinie ne pour-ront iamais trouuer de fin. Il n'y a donc point de Bien que ce qui est honneste, car il est mesuré. Je vous ay dit que si ce sont biens que l'argent, les Estats, & autres telles denrées, nous qui en auons, sommes plus heureux que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure, ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & les corps, il faut penser que leur condition, en cette se-conde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoyent biens que ces choses qui nous seruent par le ministere du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire & s'ésui-uroit qu'elles seroient plus contentes d'es-tre captiuees & reserrees, que libres & elargies au de là de toutes bornes, qui se-roit vne manifeste absurdité. L'aupres dit

aussi, que si c'estoient biens que ces choses qui nous sont communes avecque les bestes, les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honneste: ce qu'il ne fandroient pas faire, s'il y auoit quelque autre bien que la Vertu. Bien que ieusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente, ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en cette oy. Mais le vray moyen de vous faire trouuer ceste opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis, fussent destineez à quelque ruine, & n'en peussent échapper autrement que par vostre mort, vous auriez du courage assez pour leur donner vostre vie, & non seulement avecque patience, mais volontairement vous perdre pour les sauuer. Si vous pensez que vous le pouuez faire, vous auoiez qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu; puis que vous laissez toutes choses pour en iouyr. Voyez combien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la Republique, si ce n'est presentement, ce sera quand il en sera besoin. Il ne faut gueres de temps à vne belle action; pour donner beaucoup de ioye. Et combien qu'apres que la

## 472 LES EPISTRES

mort nous a priuez du sentiment des choses mondaines, il semble que nous n'ayons plus de part en la gloire que nous auons meritee en nostre vie, si est-ce que nous ne pouuons sans quelque plaisir, nous représenter l'estat où nous auons mis les choses par nostre vertu. Quand un homme d'honneur, & qui a du courage, se remet deuant les yeux, que s'il meurt, il ressuscitera à sa patrie, qu'une infinité de vies seront sauues par la persee de la sienne, & que par un coup seul, il rompra les fers de tout vn peuple; il ne faut point douter que de cette imagination seule il ne tire du fruit assez, pour se résoudre au peril où l'occasion le sollicite de se ietter. Quand mesme l'entreprise seroit telle, qu'il se faudroit affeurer de mourir en l'exécution, & n'auoir point le plaisir d'en voir le succès, il a de quoy se contenter, puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy commandoient. Allegez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir: dites luy qu'on ne se souuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en scauront point de gré; Il vous fera responce, Que ce sont considerations qui ne le touchent point; Qu'il ne regarde qu'à son action, & que pour ce qu'il sçait qu'elle est honneste, en quelques dasebeux lieu qu'elle

## DE SENEQUE. 473

L'appelle, & par quelques espines qu'elle le conduise, il est resolu de la suivre, iusques à ce qu'il ait fait ce qu'il a delibéré. C'est donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est Honneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sagesse, mais tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'auoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de merite, & ne sont que passer d'une main à l'autre; ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possédez qu'avec inquietude, sont insupportables à leurs maistres, & les actablent à la fin. La Felicité de ceux-cy, que vous voyez conuertir de cinquante, est comme celles de ceux qui trauestis en vne Comedie, representent le personnage de quelque Roy. Tant que le jeu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde avec admiration; & puis comme c'est fait, ils reprennent leurs chiffes, & redennent faquins & belistres comme auparavant. Les richesses & les Estats peuvent bien hausser vn homme, mais non pas le faire grand. Pourquoy donc auons nous cette opinion? Pource que nous mesurons la base avecque la statue. Qu'un nain monte sur la plus haute montagne des Alpes, il sera tousiours petit, &

## 474 LES EPISTRES

vn Colosse toujours grand , quand il seroit au fonds d'un puits. Ce qui nous abuse , c'est que nous ne pesons pas l'honneur seul : nous mettons son bagage en la balance avecque luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'un homme ? Regardez-le tout nud : faites luy quitter son reuenu, ses Estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillees pour le déguiser : faites luy mesme despoüiller le corps, & luy regardez l'esprit : voyez comme il est fait, cōme il est grand, & si ceste grandeur est siēne, ou mendice, si vous trouuez que les espees nuēs ne l'ēbloüissent point , & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche , dites qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune , ou la tyrannie de quelque Grand le menaceroit , ou de prison, ou de bannissement , ou de quelqu'une de ces autres vanitez que l'esprit n'imagine qu'avecque frayeur , il demeure ferme en son assiette, & dit,

*Nierge cela n'est rien : tu ne m'as annoncé*

*Ni travaux, ni combats, où ie n'eusse pensé.*

Vous m'en menacez à ceste heure & moy ie m'en suis toujours menacé. Ie sçay bien que ie suis homme , & qu'en ceste qualité ie me doy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Vn coup preueu ne sçauroit faire gueres de mal. Les mal-aisez , & ceux qui se fient à la



# DE SENEQUE. 475

Fortune, trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté : ce qui se void, en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux : il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arrive à ceste patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous oyons quelquesfois dire à des ignorans, Sçauois-ie bien que cela me deust auenir ? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se fasse, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.

~~~~~

EPISTRE LXXVII.

ARGUMENT.

I. La vie de l'homme est bien accomplie, en quelque temps qu'il meure.

II. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

III. Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doine regretter en mourant.

A Viourd'huy tout d'un coup nous auons veu paroistre les barques

467 LES EPISTRES

d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *Les Messagers*. La campagne est toujours bien aise de leur venue; il ne demeure pas un homme de Pouzzol en la maison: tout le monde se rend sur le port: & quelque troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voiles sont toujours recogneuës parmy les autres. Car il n'y a qu'elles qui entrent auques le bourslet: les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui fasse aller vn vaisseau si roide que le haut de la voile: il est plus pressé par là, que par nulle autre part. C'est pourquoy quand il y a trop de vent, on baisse l'an-tenne, parce qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas. Aussi-tost qu'elles ont inuesty les Isles de Capris, & doublé ce Cap, où

Rallassez vous d'un seruid écouer les rames.
On ne laisse qu'une voile à toutes les autres; Le bourslet demeure à celles d'Alexandrie pour les faire recognoistre. En ceste foule de peuple qui couroit à la rive, ie fus bien aise d'auoir de mauuaises jambes, parce que sans cela i'eusse monstté mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires, & quelles nouuelles ces vaisseaux m'en apportoiét,

Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opinion que ie denrois auoir, quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure avec-que bien plus de suiet, pource que ie ne scaurois auoir si peu, que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au logis : Et principalement estant en vn chemin, que ie me passerois bien aisément d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller : mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez la quand vous voudrez : Si vous la finissez bien, vous pouvez dire que vous n'en avez rien perdu. Quelquesfois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement : car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grande chose. Tullius Marcellinus, que vous cognoissiez bien, ieune homme fort discret, & qui fust vieil de bonne heure, se trouuant saisi d'une maladie, non incurable, mais longue & fâcheuse, pour vne infinité de choses qu'elle luy commandoit ou desfendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les oïr là dessus. L'un qui estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auoit pris pour soy : l'autre qui le vouloit

478 LES EPISTRES

flater, luy proposa ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le louer en termes qui soient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon ami, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est peu de chose: vos esclauies l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representez vous combien il y a que vous ne faites qu'une mesme chose, manger, dormir & passer le temps avecque des femmes: car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volonté de mourir ne vient pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquesfois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché, mais il luy falloit de l'aide: ses seruiteurs ne luy vouloient pas obeyr. Cét honneste homme premierement les asscura, qu'il n'auoient point de suiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le maistre eust eu la volonté de mourir, & qu'autrement c'estoit aussi mal fait de l'épéscher, que de le tuer. Cela fait, il ad-

uertit Marcellinus. Comme quand nous auons soupé nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donnions quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Aussitost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy fallut espée, ny dague: seulement il demeura trois iours sans manger; Et avec ceste abstinence, de fois à autre s'estuuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter expres en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, comme il aduient quand il se fait vne douce dissolution, telles que peuuent auoir epreuue ceux qui se sont quelquesfois euanouis: ie n'ay point esté marry que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucement. Car encore qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à s^a aise, qu'il s^eble qu'il se soit tropé luy-mesme, & qu'il se soit dérobé de la vie, sans y p^eser: Et puis ce côté mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyé d'en faire quelque profit. Il se presente bien souuent, des necessitez,

480 LES EPISTRES

où nous sommes conuiez de suivre cét exemple. Nous auons bien souuent fuiet de vouloit mourir, que nous ne le voulons pas faire? Et quand nous mourons méisme ce n'est qu'à regret.

II. L'homme du monde qui sçait le moins, sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quand il en est sur le point, il recule, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans? Aussi peu en a celuy qui se tourmente, pource qu'à mille ans d'icy il n'y fera point. Vous ne serez point: vous n'avez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le point où vous estes, est vostre siecle: Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger? que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites, n'est que temps perdu.

Les Desirs pour prier ne se fleschissent point.
 - Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange? Vous estes né sous ceste condition; vos pere, mere, grands-peres, grâdes-meres, & generalement tous ceux qui sont venus au monde premier que vous, y sont passez: tous ceux qui viendront au monde apres

après vous, y passeront. Vne entre-sui-
te inuariable attache & tire toutes cho-
ses. Combien pensez-vous qu'il mourra
de peuple après vous ? Combien avecque
vous ? Si vous en voyez mourir beaucoup
d'autres qu'à vous, ie pense que vostre
apprehension en seroit moindre. Vous a-
uez donc occasion de vous assurer : car
vne infinité d'hommes & d'animaux, qui
d'une façon, qui de l'autre, mourront en
cette même heure que vous mourrez. Et
au demeurant estes vous si mal-aduisé de
ne penser jamais arriuer en vn lieu, pour
lequel vous ne cessez de cheminer ? Il n'y
a si long chemin qui n'aye vn bout : vous
vous abusez, si vous pensez que ie vous
aille chercher de grands personnages,
pour vous en proposer les exemples ; ie
vous veux alleguer des enfans. On conte
d'un ieune garçon de Lacedemone, aagé
seulemēt de douze ou treize ans, qu'ayāt
esté fait prisonnier à la guerre, il crioit
en son langage Dorique, Je ne serviray
point, & par effect il monstra qu'il auoit
dit vray. Car au premier commandement
seruile & deshonneste qu'on luy fit, qui
fut d'apporter vn pot de chambre, il se
donna si grand coup de la teste contre vn
mur, qu'il se tua. Nous auons la liberté
si pres de nous, & il est possible qu'il
soit des Esclaves. N'aymeriez vous pas
mieux voir mourir vostre fils ieune,

482 LES EPISTRES

avec la gloire d'un si bel acte, que vivre tout un siècle en faincant & en poltron? Pourquoi donc avez vous si grande peur de mourir, puis qu'un enfant même a du courage assez pour s'y résoudre? Ne sçavez vous pas que si vous ne marchez, on vous trahira; faites que ce qui viendrait d'un autre, vienne de vous; ayés du courage autant qu'un enfant, & dites que vous ne servirez point.

III. Pauvre homme que vous estes! vous servez aux hommes, aux affaires, & à la vie; car qu'est-ce que la vie autre chose qu'une servitude, quand la résolution de pouvoir mourir ne l'accompagne point? Qu'attendez vous plus au monde? si les voluptez vous retiennent, vous les avez toutes essayées: il n'en est point qui vous soit nouvelle. Vous estes si saoul de la plus friande, que vous en avez mal au cœur. Vous sçavez bien quel goût ont le vin & la maluoisie. Quelle différence faites vous, qu'il vous en passe cent ou mille brocs par la vessie? C'est un sac. Vous avez mangé des huîtres, & des mulets, vous n'ignorez point ce que c'est; votre luxe ne vous a rien réservé de nouveau pour les années à venir? Et cependant ce sont les choses de qui vous vous séparez, avec tant de regret. Avez-vous quelque autre chose qu'il vous fâche de perdre? Sont-ce vos

amis que vous avez peur de quitter ? Est-ce vostre patrie ? Tant s'en faut que cela soit, que ie ne crois pas que pour elle vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'avez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere ? Dites la verité : ce n'est ny la Cour ny le Palais : ny le monde mesme qui vous fait desirer de viure. Il vous fache de laisser la rostisserie, où vous n'avez rien laissé. Vous avez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs, vous faites merueille de la dépitier. Vous voulez viure ? vous avez raison : car vous n'y cognoissez rien. Mais par vostre foy, pensez-vous que la vie que vous faites, soit autre chose qu'une mort ? Vn iour que l'Empereur passoit par la rue, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il luy respondit ; Et quoy ? mon amy, pensez-vous estre en vie ? Il en faut dire de mesme à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort ? Et quoy estes vous en vie ? Ouy, mais ie veux viure, parce que ie sers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien cōtinuer. Ne sçavez-vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie fasse ? Allez vous-

484 LES EPISTRES

en hardiment : ce que vous deuiez faire, est fait: nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir : toute vie est assez longue. Si vous voulez regarder à la duree du monde ; celle mesme de Nestor seroit courte, & celle de Statilla, qui fit escrire sur sa tombe, Qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses annees. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fustallee iusques à cent ? Il est de la vie comme d'une farce : il n'importe point de iouer long temps, mais de bien iouer. Il ne peut chaloir où vous finissiez : finissez où bon vous semblera, pourueu que vous y faciez vne bonne fin.

~~~~~

### EPISTRE LXXVIII.

#### ARGUMENT.

- I. *Les visites des amis réioüissent les malades.*
- II. *Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*
- III. *Grande force de l'opinion.*
- IV. *La resistance au mal est vne vi-*

*Estoire. Il faut preferer les voluptez  
de l'esprit à celles du corps.*

*V. La vie des meschans est tousiours  
courte.*

**E** suis tesmoin de vos defluxions, &  
**Q**ue de ces fieures lentes que vous m'es-  
criuez qui vous tourmentent. Ce sont  
choses qui ne vont iamais gueres l'une  
sans l'autre. Je vous en plains dauantage,  
parce que ne scay que c'est. Tandis que  
i'estois ieune, ie n'en faisois point de cas  
au commencement, parce que l'age en  
supportoit plus aisément les incommodi-  
tez, & se rebelloit contre les maladies.  
Mais en fin il me fallut rendre, & estre di-  
sillé moy-mesme, me voyant comme en  
chartre. L'ay eu beaucoup de fois l'espeu  
à la main pour me tuer : mais i'auois un  
si bon pere, que la peur de luy donner de  
l'ennuy, me retenoit. Je pensois qu'il me  
seroit plus aisé de me passer de la vie,  
qu'à luy de se passer de moy. Cela me fit  
resoudre de viure. Il faut quelquesfois  
autant de courage, pour se vouloir con-  
seruer la vie, comme pour se la vouloir  
oster. Les consolations que i'eus, me ser-  
uirent de medecines. Ce qui redresse l'a-  
me, porte quelquesfois du profit au corps.  
I. Je vous diray ce que ce fut. Mes estu-  
des me guerirent. La Philosophie me re-  
quit : ie luy doy la vie, & rien moins.

## 486 LES EPISTRES

Mes amis y contribuerent aussi beaucoup par leurs visites , & par la peine qu'ils prenoient de me réioüir , & veilloient avecque moy pour me faire passer le tēps. Il n'y a chose , Lucilius , qui tant restaure vn malade que ceste assistance , ny qui luy rompe tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du môde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur cōpagnie , ie pésois que ie viurois en leur memoire: ie ne pésois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressiōs me donnerent volōté de m'aider, & de me refoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir , & ne l'auoir pas de viure. Prenez donc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera cōbien vous deuez marcher , quel doit estre vostre exercice. Il vous deffendra d'estre sans riē faire , parce qu'ordinairement l'ipdisposition vous y conuie. Il vous ordōnera, que vous lisiez haut, pour exercer vostre respiratiō, de laquelle le passage est empesché ; Que vous vous promeniez en bateau , pour donner vne molle agitation à vos parties interieures ; Que vous mangiez de certaines viandes , & vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin , pour ne vous laisser tomber trop bas : & quand

il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous prouoque la tous.

I I. Quant à moy, ie vous bailleray des remedes qui vous seruiron pour ceste maladie & pour toutes celles que vous aurez iamais : Méprifez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de cette apprehension, tout le reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies : Nous craignons de mourir : nous auons de la douleur, & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé ; ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous ayons peur de la Nature, & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade, mais pour ce que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira : Vous n'en mourez pas moins. Vous pouuez bien échapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs : Cela peut estre : mais les interualles donnent moyen de les supporter. L'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne scauroit estre bien grande & bien longue. Nature pleine d'amour & d'affection en nostre endroit, a fait ceste regle,

## 488 LES EPISTRES

que toute douleur est courte ou supportable : Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs, aux jointures, ou en quelque autre lieu, si pressé qu'il n'ait moyen de s'étendre : c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompense, ce sont parties qui s'engourdissent bien-tost, & par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, reçoivent de l'altération, & perdent celle force que nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouvant plus où se rendre, elle mesme se destruisse, & oste la faculté de sentir à ce qu'elle a rempli de sa trop grande quantité. C'est de cette façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertèbres & de nerfs, quand elles ont hebeté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine : comme on l'a senty quelque temps, la violence se diminue : & à la fin il se termine par vn engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesme celles de la teste sont plus aiguës que mille autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace : mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent.

riſſent auſſi plus toſt. C'eſt donc la conſolation d'une douleur extreme , que ſi vous la ſentez trop , vous ceſſerez bien-toſt de la ſentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispoſitions , c'eſt qu'ils n'ont pas accouſtumé de ne ſe ſervir que de l'eſprit , & que ſi leur corps leur eſt inutile , ils ſont privez de toute action. C'eſt pourquoy ceux qui ont du iugement , ſ'accouſtumnt de bonne heure à conuerſer le plus ſouvent avecque l'eſprit , comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure , & ne ſe mêter au commerce du corps , que quand il leur eſt impoſſible de ſ'en paſſer. Ouy : mais c'eſt vn grand déplaiſir de ne gouſter plus les voluptez accouſtumees , & faire des abſtinences ſi auſteres , qu'il vous faille mourir de ſaim , ou de ſoiſ. Je vous avoue que du commencement ce changement de vie a de la difficulté , mais nous n'avons pas eſté lōg-temps malades , que nos cupiditez ne ſ'émouſſent , & que nos ſens qui les irritent , ne ſe trouvent eux-mesmes aſſoiblis & abbatus. De là vient que nous perdons l'appetit , & que des viandes que nous avons autresfois avidement recherchees , nous ſont à cette heure mal au cœur à regarder. Davantage il n'y a point de douleur qui n'ayt ou des intervalles , ou quelque reſaſche pour le moins , & qu'auecque des remedes nous

## 490 LES EPISTRES

n'ayons moyen de prenenir: Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous sont ordinaires, quelques progres, comme coureurs, qui nous aduertissent que nous allons auoir le gros sur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies, c'est de ne vous soucier point de la mort. C'est le pis-qu'elles nous scauroient faire. Ne faites point vostre mal plus grand qu'il n'est, à force de vous affliger; la douleur n'en sera pas grande, pourueu que vous n'y adioustiez rien par opinion.

III. Representez-vous plustost que ce n'est rien, ou peu de chose, qu'il faut auoir patience, que vous en serez bien-tost hors. Estimez-la petite, vous ferez qu'elle le sera. L'Opinion tient toutes choses suspenduës: l'Ambition; la Luxure & l'Auarice ne sont pas seules qui la regardent. Nos douleurs mesmes se forment à l'opinion. Nous ne sommes misérables, qu'autant que nous le pensons estre. La premiere chose qu'il faut oster, est vne coustume que nous auons de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy est bon tout ce langage? Iamais homme ne fust si bas que j'ay esté. Que de peine, que de martyre j'ay souffert! On ne pensoit iamais que j'en releuasse. Combien de fois ay ie esté pleuré de mes amis? Combien abandonné des Mede-



## DE SENEQUE. 491

cins ? Les Criminels qu'on met à la question n'endurent point ce que i'ay enduré. Je veux que tout ce que vous dites, soit vray, n'en estes vous pas dehors ? Que vous sert de remanier vos douleurs, & d'estre miserable, non pour autre chose, que parce que vous l'avez esté ? Ne sçavez vous pas que nous prenons plaisir de mentir à nous mesmes ; & que nous faisons tousiours nos maux plus grands qu'ils ne sont ? Il n'y a rien de si doux que le recit d'une misere passée. C'est chose naturelle que de nous resioiur, quand nous sommes sortis de quelque borbier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses ; la crainte du mal à venir, & la ressonuenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut estre la memoire vn iour en sera douce : faisons lacter à bon escient nostre esprit contre la douleur ; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruine, au lieu de l'empescher, quand nous sommes suiuis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups recoiuent les Athletes par le visage & par tout le corps ? Et cependant

## 402 LES EPISTRES

la Gloire leur est si douce, qu'en la considération ils ne treuvent rien de si rude, qu'ils ne soient contents de supporter. Forçons, comme ils font, toutes difficultés, qui nous résistent; nostre récompense ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui face faire silence au peuple, pour ouyr la proclamation de nostre victoire; mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix éternelle avec la Fortune, qui desfaite vne fois, iamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. Je sens vne grande douleur: comme ne la sentiriez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'avez? Il est de la douleur comme d'un ennemi. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant: Et quoy? Si vous n'eussiez de porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes? Aduisez lequel vous aimez le mieux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Vne longue & lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, ce sera force qu'elle vous laisse guerir. Vne courte & precipitée verra bien tost vostre fin ou la sienne. Or sçait que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou

de l'autre, vous serez hors de douleur? Vous avez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous avez fait quelque bel acte, representez le vous : faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous avez autresfois admirez : ressouvenez-vous de tous ceux que vous sçavez qui, parmy les tourmens les plus insupportables sont deuenus maistres de la douleur, ou de celui qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua jamais la yeue de dessus vn liure : ou de l'autre, qui en la torture ne cessa jamais de rire, & en cette contenance laissa toutes les sortes de gestes que la cruauté des Bourreaux prouoquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez vous pas par le discours de la Raison? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui fassent cracher les poulmons, de fièvres qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gontes & de spasmes : le vous dy que les tourmens de la question sont toute autre chose; & que cependant ils s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné respondre aux in-

## 494 LES EPISTRES

terrogations, mais au contraire en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc, apres vn exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'assurance de vous mocquer de la douleur? Oüy, mais vous dites que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé: la maladie ne touche point à vostre esprit. Vn laquay, vn cordonnier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous avez accoustumé de vous servir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous conseiller, enseigner, quier, apprendre, demander, & vous ressouvenir comme vous faisiez auparavant? Au reste, ne pensez-vous rien faire, si vous vous sçavez bien commander en vostre mal? Si vous ne pouuez mieux, vous montrerez qu'une maladie peut bien estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moy, que dans vn lit mesme, on a moyen de donner tesmoignage de sa vertu. Les armées & batailles sont les suiets ordinaires où les belles ames font paroistre vne assurance, mais quelquesfois on ne les recognoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besongne. Luittez bien avec la maladie: Si vous ne faites rien pour elle, si vous ne luy accordez rien, ny par obeissance, ny par gratification, vous aurez

## DE SENEQUE. 495

fait vne preuue signalee de vostre suffisance. O que si on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquérir de la reputation ! Soyez vous mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer dauantage, qu'il y a des voluptez de deux sortes : Pour celles du corps la maladie les deffend, & neantmoins ne les oste pas, mais au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y reuiet avec plus d'auidité. Quant aux voluptez de l'esprit qui sont plus grandes, & les plus certaines, les medecins ne les deffendent iamais. Ceux qui les ayment & qui scauent bien comme il les faut prendre, n'estiment point les autres. Ils se mocquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentimens. O pauvre maladie ! Pourquoy ? pource qu'il n'aura point de neige à mettre dans son vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne seruira point d'huîtres de Lucrin sur sa table : pource que quand il voudra soupper, on n'oïrra point vne tempête de gargons de cuisine, qui apporteront sur sa table autant de réchands que

de plats. Car à cette heure afin que la viande soit toute brûlante, & que le gossier paüé de ces gourmands ne trouue quelque morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouué cette inuention, que la cuisine marche quand & le souper. Au pauvre malade, on ne luy baille-  
 ra de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point son assiette couuverte de morceaux de gibbier de toutes sortes ; Qu'importe, vous soupperez en malade ou plustost en homme sain vne fois en vostre vie : mais de la ptisanne, ou de l'eau bouillie, & de ces autres choses que ces delicats, plus malades d'esprit que de corps ne peuvent seulement oïr nommer, nous vous en laisserons prendre tant que vous voudrez. Pensons seulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y paruenir c'est de cognoistre la fin des gens de bien & des méchants. De cette façon & non autrement nous ne nous laisserons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'enyuer d'une vie occupée en cete infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oisiveté qui nous dégoute du monde : mettons-nous à la recherche des choses naturelles. La verité que nous y apprendrons, nous tiendra tousiours en appétit. Pour les choses fausses, nous

n'en ſçauroions prendre ſi peu , que nous n'en ayons aſſez. Au partir de là, ſi la mort vient , & nous appelle , quand nous n'aurons pas veſcu la moitié d'une vie ordinaire, nous en aurons en ce peu de tēps autant de fruit , que ſi nous l'auions continuée iuſques à l'extreme decrepitude. Nous aurons cognu la plus grande partie des merueilles de la Nature , & nous en irons réſolus , que pour auoir eu plus d'âge nous n'euffions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui meſurent leur vie au compas des voluptez vaines , & par conſéquent infinies , ne ſçauroient qu'ils ne la trouvent courte , quand ils viuroient yne douzaine de ſiecles. Voyez de vous réioiſſir en ces meditations , & cependant que vous vous entretiendrez de mes lettres , il ſe pourra preſenter quelque occaſion , qui nous donnera moyen de nous voir , & d'eſtre quelques iours enſemble. Ce ne ſera peut-eſtre pas pour beaucoup de temps : mais il ne ſçauroit eſtre ſi court , que nous ne le facions long , à force de le bien employer. Car , comme dit Poſſidonius , vne iournee eſt bien plus à vn homme docte , qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il ſçauroit auoir. Cependant , ſouuenez-vous de ne craindre jamais les menaces de la Fortune , & de vous deſſier toujours de ſes careſſes.

# 498 LES EPISTRES

Ayez continuellement deuant les yeux l'autorité qu'elle prend sur les choses du monde : pensez que tout ce qui peut auenir, auendra, quoy qui vous arrive, il vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.



## EPISTRE LXXIX.

### ARGUMENT.

- I. Du mont *Ætna* & de *Carybde*.
- II. La Vertu est toujours victorieuse, & haut-éleuee. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.
- III. La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.

I. **A**Cette heure que vous auez fait le tour de la Sicile, j'attends que vous me mädiez ce que vous aurez appris de toute cette Isle ; mais particulièrement comme va de *Carybde*, & ce qu'il en faut croire : car pour *Scylla*, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniers d'aujourd'huy, qu'il fut iamais de ceux du passé. Quant à *Carybde*, j'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de véritable parmi les contes qui s'en font,



& sur tout , si d'aventure vous y auez pris garde , comme la chose le merite bien , si c'est de tous vents , ou de quelqu'un seulement , que la mer fait ces tournoyements si dangereux. Et s'il est vray que ce qui s'y perd , soit porté sous les flots , vne infinité de chemin , & environ la rive de Tauromenie , reuienne au dessus de l'eau. Si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me donnerez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur *Æthna* , parce que quelques-uns tiennent que cette montagne décroist tout bellement. La raison qu'ils en baillent , c'est que les mariniers ne la decouurent plus de si loing comme ils auoient accoustumé. Toutesfois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaisssement , comme l'aneantissement du feu, qui ne sort plus ny si vehement ny si large. Tellement que de iour la fumée ny paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croyable , & l'abaisssement d'une montaigne qui brulle depuis si long-temps , & l'aneantissement d'un feu , qui ne procede pas de soy-mesme: mais conçu dans quelque cauerne profonde iette ces flammes par dedans cette montagne , qui ne le nourrit pas , mais seulement luy sert de soupirail. En *Lycie* il y a vne contrée fort cognüe , que ceux du

## 500 LES EPISTRES

païs appellent *Ephassion*, où la terre en plusieurs endrois a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de lueur, encore bien languide, & bien foible: tellement que les campagnes y sont fort belles. & les herbes aussi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merveilles, à quand vous m'aurez mandé combien ces neiges qui ne fondent point en Esté, (tant s'en faut que le voisinage du feu leur fasse peur) sont éloignées de l'emboucheure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mon compte. Car ie sçay fort bien que quand vous n'en seriez prié, ny de moy ny d'autre, vous seriez malade, si vous ne faisiez la description d'*Æthna* comme les autres. C'est vn sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprice. Virgile, qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; Et apres l'un & l'autre, *Cornelius Seuerus* n'a pas laissé d'en dire son aduis. Ils y ont, sans mentir, heureusement trauaillé tout ce qu'ils font; Et pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien montré la source, sans toutesfois l'auoir epuisée; mais il y a bien difference d'une chose faite, ou seulement ébauchée. La matiere & les inuentions croissent d'un iour à

## DE SENEQUE. 301

L'autre, & puis la condition des derniers est toujours la meilleure ; parce qu'ils trouuent les paroles toutes prestes ; & n'ont peine que de les déguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les dérobent, parce qu'elles sont publiques. Les Jurisconsultes tiennent, qu'en vne chose publique il n'y a point d'usu-capion. Ou ie ne cognois point vostre humeur, ou Æthna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous avez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus, mais i'offencerois vostre modestie, qui est grande, que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vostre, pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bonnes choses : mais cette-cy entr'autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils sont en chemin ; ne peuuent auoir auantage l'un sur l'autre : comme ils sont arrivez, tout est égal : il n'y a plus moyen de passer outre : il se faut arrester. Le Soleil n'adiouste rien à sa grandeur : la Lune demeure toujours en vn estat : les mers ne croissent point : le monde va toujours d'une sorte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point d'auantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable, s'il est possible, ils seront tous égaux : chacun aura bien quelque grace particuliere : l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux : Mais en ce dequoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny, si le feu par sa continuation luy mange cette pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais je sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puisse abaisser la Vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'avance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes desia bien avant : toutesfois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus méchans hommes du monde. Un homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'éclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand suiet de dire bien de ses yeux. Il est échappé d'estre aveugle : mais il ne void pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est enneloppé, verra le iour non au trauers d'un chassis, ou d'une vi-

tre, mais à la campagne, & en lieu tout découuert, & que remis en cét air qui luy est naturel, il aura repris la place qu'il auoit, deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy se resioiir à bon escient. Son origine l'appelle en haut: il n'a que faire d'estre delié de ce corps pour y aller. Il y sera, pourueu qu'il depouille ses vices; & que pur & leger il se dérobe aux choses de la terre, & s'éleue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuons travailler, Lucilius: c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Je veux que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien: il ne m'en chaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu: malgré que nous en ayons, elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere, la Gloire en fait de mesme; & plus elle demeure à vous venir trouuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la trauesse plus. Combien de temps pensez-vous qu'on a tenu que Democrite fust hors du sens? Combien a fait de merueilles Socrates deuant qu'on ait parlé de luy? Et quant à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & jamais il n'y fut

cognu pour iuste, si on qu'après qu'il fut perdu. L'injustice qu'on fit à Rutilius, donna reputation à la preud'homme : en la pressant on la fit luire. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & comme fit-il cas de son bannissement, (il parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde, en les en chassant.) Combien ont eu les siècles passez de grands & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'après qu'ils n'ont plus esté ? Combien auons-nous qu'aujourd'huy de noms illustres, que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au jour & les publier ? Vous voyez comme on fait cas d'Epicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athènes, & cependant on ne l'y connoissoit point, de là vient qu'ayant surueu long temps Metrodorus, en une sienne lettre, où il parle fort honnorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adiouste vers la fin, que parmy tant de cōsentemens qu'ils auoient eus ensemble ; vn des principaux, auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece, qui non seulement ne les auoit point cognus ; mais qui presque ne les auoit pas oüy nommer. Ne faut il donc pas auouer qu'on l'a trouué, quand il

Il n'estoit plus , & que la doctrine , pour le monſtrer aux ſiecles ſuiuans , l'a tiré des tenebres ou le ſien l'auoit enſeueley. Metrodorus meſme , en l'vne de ſes lettres , confeſſe qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus ; mais qu'indubitablement il ſe promet , qu'ils auront de la gloire, eux & tous ceux qui ſe rangeroient à leur opinion. La vertu n'eſt iamais cachée , & ſi elle l'eſt c'eſt pluſtoſt noſtre dommage que le ſien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'eſt que pour vn. temps : il vient à la fin vn iour qui l'en fait ſortir. Vn homme qui ne penſe point au delà de ſon ſiecle, n'eſt pas né pour beaucoup de gens : il y a encore tant de peuples à venir apres nous. C'eſt là deſſus qu'il faut ietter les yeux. Quand l'enuie feroit taire tous ceux qui ſont au monde avecque nous, il en viendra d'autres qui ſans faueur & ſans haine rendront teſmoignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Je ſçay bien que ce qu'on dira de nous , ne nous ſerira de rien : mais ſi eſt-ce plaifir de penſer que tous inſenſibles comme nous ſerons , la poſtérité fera cas de nous , & tiendra nos ouurages entre ſes mains , au monde , & hors du monde. La Vertu reconnoiſt ceux qui la ſuiuent, pourueu qu'ils le faſſent de bonne foy, qu'ils ne ſe parent, ny faignent , mais que

surpris à l'improuiste ils soient trouuez tout de mesme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien : il n'y a gueres de gens qui ne connoissent vn visage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez : c'est tousiours vne mesme chose. Les déguisemens n'ont rien de solide : la mesonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en scauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.



## EPISTRE LXXX.

## ARGVMENT.

I. *Que l'esprit à l'exemple du corps, se peut fortifier par l'exercice des Vertus.*

II. *Chacun est maistre de sa liberté, sans estre contraint de l'achepter.*

III. *Le Pauvre est plus beureux que le Riche.*

**JE** suis à moy pour tout aujour-  
d'huy : mais ie ne m'en scay pas  
tant de gré, que ie n'en reconnoisse auoir



la principale obligation à vne partie qui s'est faite à la balefine, où sont tous courus ceux de qui ie pouuois estre importuné. Personne ne me vient troubler : ie medite à mon aise, & d'autant plus seurement, que ie n'ay point peur d'estre interrompu. Je n'oy point craquer la porte de ma chambre: ie ne voy point leuer le coing de la tapisserie. Cette solitude m'est bien propre, pour me donner plus de moyen de penser à moy. Comme de fait, i'en ay besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux, où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suiue ceux qui sont passez deuant moy : mais ce n'est pas si religieusement, que ie ne me donne congé d'adiouster, changer, & retrancher où ie pense qu'il en soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions : mais ie ne m'y attache pas. Toutesfois, ie crois que ie m'estimois trop aduancé, de me promettre que ie peusse demeurer tout au iourd'huy sans bruit, & sans personne qui me troublast ? Car voicy que i'oy vne grande huée vers la place, où ils iôient, qui ne me met pas hors de moy, mais attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & se soucier si peu de l'instruction de l'esprit.

## 508 LES EPISTRES

Le me represente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'est qu'une folie, & d'où mesme ils ne sont pas asseurez de reuenir sans quelque coup; Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la vertu. Je considere dauantage, qu'elle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras & les espaulles avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à cette patience de souffrir les coups de poing & de pied: non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuuent frapper? & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui brulent, quand on marche dessus; pourquoy prenans la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quand à l'esprit, il croist de soy-mesme: il se fournit sa nourriture; & pour s'exercer, n'a besoin

d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boive, qu'il se frotte d'huile; & au partit de là qu'il travaillent continuellement. Mais sans train, & sans equipage extraordinaire, vous estes incontinent rendu capable de la Vertu. Vous avez avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de bien: Que vous y faut-il ? le vouloir estre.

Il. Or que sçauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous depestrer de cette servitude odieuse à tout le monde, & que les esclaves plus chetifs & ceux mesmes qui sont nez parmy cette misere, taschent par tous les moyens de secoüer. Pour amasser le prix de leur affranchissement, ils se laissent mourir de faim: vous qui pensez estre nez libres, qu'est-ce que vous ne devez point faire, pour la liberté? A quoy regardez-vous vostre buffet? Il ne vous faut point d'argent: ce n'est qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats, ceux qui l'achetent ne l'ont point; & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-mesme; il n'y a que vous qui la vous puissiez donner. La premiere chose qu'il faut faire, est de perdre la crainte de la mort: c'est elle qui nous met le premier ioug. La pauvreté vient apres: il faut quitter les mauvaises impressions qu'on vous en a données.

## 510 LES EPISTRES

III. Apres, voulez-vous connoistre le peu de suiet qu'il y a de la craindre, faites comparaison du visage d'un Riche & d'un Pauvre, vous trouuerez que le Pauvre rit plus souuent & plus fidellement. Il n'a point de sollicitudes au fonds de l'estomach, si quelque chose le trouble quelquesfois, c'est vn nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous estimez heureux, ne sont que de guisements: ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer s'ils osoient. Mais, quelque ver qui les rongé par dedans, il faut qu'ils fassent bonne mine: ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui ioient sur les échaffauts. Cestuy là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

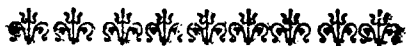
*En impero, &c.*

c'est vn valet qui a vn quart d'écu par mois, & sa vie: celuy qui fait le fendant, & dit,

*Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.*

c'est vn autre Belistre, qui gaigne sa vie à la journée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dites-en de mesme de tous ceux-cy, que vous voyez se promener en houlle, ou en carrosse. Leurs felicités sont masquées: ostez leur ce qui les couure; vous trouuerez que ce n'est pas

ce que vous pensez. Si vous achetez vn che-  
 ual, vous le faites déseller; si vous mar-  
 chandez vn esclau, vous luy faites mettre  
 bas iusques à la chemise: Et s'il est que-  
 stion de iuger du merite d'vn homme, vous  
 ne le considerez point hors du fourreau.  
 Ceux qui vendent, font ce qu'ils peuuent,  
 pour cacher le deffaut de leurs marchan-  
 dises. De là vient que les choses trop parées  
 sont ordinairement suspectes. Si l'Eclau  
 que vous achetez, auoit vn bras en eschar-  
 pe, ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous  
 pas voir ce que ce seroit? Voyez-vous ce  
 Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui  
 vous admirez la teste si bien parée, si vous  
 le voulez bien cognoistre, dites luy qu'il  
 oste son Diademe: c'est là dessous qu'est  
 le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des  
 autres? Si vous voulez vous examiner,  
 mettez vostre argent à part, vostre maison,  
 vos Estats. Regardez vous en l'interieur:  
 mais vous ne prenez pas tant de peine:  
 vous vous en croyez à ce que les autres  
 vous en disent.



## EPISTRE LXXXI.

## ARGUMENT.

- I. Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.  
 II. Comme il faut compenser une iniure avec un plaisir.  
 III. Le Sage est seul capable de reconnoître un bien fait.

**Q**U'EST-CE que vous vous plaignez d'avoir rencontré un ingrat ? Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il est vray qu'en cet endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est un inconuenient que vous ne pouuez euitier, qu'en renonçant de faire jamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les bien faits ne se perdent chez un autre, vous les laissez perdre chez-vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilainie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'avez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année qui recompense les mauvais.

ses. Le contentement de la recognoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouuer de l'ingratitude. En matiere de bien-faits, il n'y a si bon Archer qui ne faille quelquesfois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque apres vn naufrage: pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de presser. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses, aussitost qu'elles ne succedent pas. Je trouue au contraire, que cette mauuaise rencontre vous doit faire opiniastre à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reussir à la fin, doiuent estre tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discouru.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'éclaircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidée, si receuant quelque offence d'vn qui autresfois m'auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois? Adioustez y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn Iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut compenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir,

## 514 LES EPISTRES

pour l'amour de la courtoisie, vous devez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande, il est vray : mais le plaisir a esté le premier. Cette consideration vaut bien quelque chose. Or à cette heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir si volontairement, ou combien il a eu de regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun sçait bien qu'autant aux biens-faits, comme aux offenses, il faut prendre garde à l'affection; car il en est qui voudront bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'estre importunez, ou ils ont quelque dessein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sont deuës, comme elles sont baillées. La volonté se considere plus que le present. Mais posons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous, est plaisir, ce qu'il a fait contre vous, est iniure. Vn homme de bien, pour se tromper soy-mesme, fait vn compte faux : il met au bien fait plus qu'il n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre Iuge plus gracieux, comme ie serois, dira que vous devez oublier l'iniure, & vous souuenir du bien-fait. Certainement la Iustice veut qu'on rende à chacun ce qui est sien. Le gré au bien-fait est la reuanche à l'iniure, ou la



mauuaife grace pour le moins. Mais cela s'entend quand vous auez receu le bien-fait de l'un, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'une personne qui ne vous auoit iamais fait plaisir, vous ferez bien de luy pardonner, si celuy qui vous offence, vous auoit autresfois fait plaisir, il est certain qu'il merite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang: i'estime vn bien-fait plus qu'une iniure. Tout le monde ne sçait pas reconnoistre vn bien-fait. Vn estourdy se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-estre le iettera dédaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procedera d'autre façon. Il considerera combien le plaisir est grand, qui est celuy qui le luy a fait, quād, où, & comment. Et pource nous disons qu'il n'y a personne que le Sage, capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est vn contentement de donner, comme aux

## 516 LES EPISTRES

autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra cette opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoître vn plaisir que le Sage; par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre vne somme prestée, ny payer vne chose achetée que luy. Ne pensez pas que cecy soit vne doctrine particuliere aux Stoïques: Epicure en dit de mesme: au moins est-il bien certain, que Metrodore dit, Qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoître vn bien-fait: Et puis il fait luy-mesme de l'estonné; quand il nous oit dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait, n'estoit pas vn acte d'amour & d'amitié, & commun encore à plus de gens que n'est la vraye amitié, il s'émerueilleroit tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouvez-vous que la foy puisse loger vn Ingrat? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous ventons de choses qui sont au delà de toute creance, & d'apprendre que le Vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue

ne en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bien fait. Les autres le sçauent auantement : mais ils font assez , quand ils se reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils montrent qu'ils ont pluſtoſt faite de ſcience que de volonc  . C'eſt choſe de quoy on ne ſçauroit faire leçon , que de vouloir : cela ne ſ'apprend point. Le Sage en ſoy meſme fera comparaiſon de toutes choſes : car le lieu , le temps , & les occasions ſont bien ſouuent differer ce qui ſemble eſtre ſemblable. Vous pourrez preſter cinquante eſcus à vn homme à propos , que vous l'obligerez plus que ſi vne autre fois vous luy donniez tout voſtre bien. Secourir c'eſt autre choſe que donner. Vne liberalité qui accommode vn homme , ne l'oblige pas , comme vne qui luy ſauue la vie. Vn preſent ſera quelquesfois perir , que la conſequence en fera grande. Or quelle difference penſez vous qu'il y a , ſi vn homme a pris ce qu'il vous a profité dans ſon buffet , ou ſ'il l'eſt allé querir dans la bouree d'un amy ? Mais ſans retourner à des choſes que nous auons assez   pluch  es , concluons , Qu'un homme de bien , quand il ſera queſtion de faire comparaiſon d'un bien-fait & d'une iniure , iugera ce qu'il eſtimera plus equitable ; mais ſ'il y a de la doute , il penchera du

## 518 LES EPISTRES

cofté du bien fait. Or en telles chofes la confideration de la perfonne eft quelquesfois de grande importance. Vous m'avez fait plaifir en la perfonne de mon valet , & m'avez fait iniure en celle de mon pere. Vous avez fauvé la vie à mon fils : mais vous m'avez fait perdre mon pere. Il balance de cefte façon toutes les autres chofes ; & où l'intereft fera petit, il le diffimulera ; où il fera grand , il le quittera , s'il le peut faire en bonne conſcience ; c'eſt à dire ſi l'iniure ne touche à autre qu'à luy. Somme toute , il ne ſera point difficile au change : ſ'il y a perte , il la prendra ſur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal ; & quoy que la paſſion luy perſuade , il prendra ce party pluſtoſt que nul autre. C'eſt vn abus d'eſtre plus ioyeux en receuant vn bien-fait , qu'en le rendant. Comme le payer eſt plus agreable que l'emprunter, par la meſme raiſon nous deuons eſtre plus aiſes de rendre vne courtoifie , que de la recevoir. Les ingrats entre beaucoup de fauſſes opinions , ont encore cefte-cy , que quand ils payent vn creancier , ils luy baillent touſiours quelque choſe outre la ſomme principale ? Et cependant ils ſeroient marris qu'un plaifir qu'ils ont receu , portaſt profit à celuy qui le leur a fait. Il y eſchet auſſi bien de l'intereſt , comme en vne ſomme d'ar-

gent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bien-fait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuons auoir égard. On ne scauroit trop monstrier de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne vers luy mesme : nous ne profitons iamais à personne, que nous ne nous profitions. Je ne veux pas dire que celuy que nous aurons assisté, nous assistera, que celuy que nous aurons defendu, nous deffendra, parce qu'un bon exemple retourne à celuy qui le donne, comme les mauuais sont ordinairement à la confusion de leurs auteurs, & peu souuent on a compassion de la misere de ceux qui en faisant iniure, ont monstrier le chemin d'en faire : mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompenses en elles mesmes : car on ne les exerce pas pour y gagner ; le salaire d'une bonne action, c'est l'auoir faite. Je recognois vn bien-fait, non afin qu'un autre voyant que ie rends bien, soit plus liberal à me prestier : mais pource,

## 520 LES EPISTRES

que ie suis bien aise de faire vne chose tres-belle & tres-agreable. Je reconnois vn bien-fait, non pour ce qu'il m'importe de le reconnoistre, mais pource qu'il me plaist: & qu'ainfi ne soit, s'il faut que pour m'aquitter ie fasse croire que ie suis vn ingrat, & que ie couvre ma reuanche de l'apparence d'une iniure, ie ne feray point difficulté de passer au trauers de ma honte, pour aller où ie suis appellé par mon honneur. Nous ne scauons, à mon aduis, mieux faire paroistre le zele que nous auons à la Vertu, que d'estre contans de perdre la reputation de gens de bien, pour en conseruer la conscience. C'est pourquoy, comme ie vous ay dit, la reconnoissance que nous faisons d'un plaisir, est plus à nostre auantage, que de celuy qui le reçoit: car il ne luy arrive qu'une chose ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé; Et nous acquerons la gloire d'auoir fait vn acte, qui ne peut venir que d'un esprit qui est en la perfection de sa felicité: Car si le Vice nous rend miserables, & la Vertu bien-heureux, & que ce soit vertu de reconnoistre vn bien-fait, il est certain que pour vne chose vulgaire que nous luy rendons, nous en remportons vne inestimable, qui est la conscience d'un homme d'honneur, qui ne se trouue qu'en vn esprit bien-heureux, & vrayement di-

## DE SENEQUE. 521

ain , comme l'affection contraire ne loge iamais que là où il y a vne extrême infortune. Tout homme qui est ingrat, fera mal heureux. Toutesfois i'ayme mieux ne le faire point languir , il l'est desia. Faisons donc ce que nous pourrions pour ne l'estre point , non tant pour le bien d'autrui , que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus leger en la malice , & de plus délié , reiallit contre les autres. Le plus dangereux , & par maniere de dire le plus épais nous demeure , en danger de nous suffoquer , comme Attalus le Stoïque disoit ordinairement. La malice boie la plus grande partie de son venin. Les serpens sont venimeux : mais c'est pour ceux qu'ils touchent , & non pas pour eux : le venin de la malice est au contraire ; il ne déploye point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gêne & se consume de soy-mesme : S'il a receu du bien , pource qu'il faut qu'il le rende , il le hait & le desestime , & tout au rebours fait les iniures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition scauroit estre plus miserable que de ceux qui perdent les biens-faits , & ne peuuent garder que les iniures ? La Sagesse fait au contraire ; elle se plaît d'embellir les plaisirs qu'elle a receus , se les recommande , & prend plaisir à les auoir continuellement deuant les yeux. Les vi-

## 522 LES EPISTRES

cieux n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils reçoivent le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il l'accompagne toute sa vie; car son contentement n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu, qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a reçu quelque offence, il ne s'en emeut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne prend point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune, il ne calomnie ny les paroles, ny les mines. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence receüe, en faueur du bien-fait qui l'auoit precedé. De deux obiets il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point apres auoir aymé: mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre, il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit reçu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent partagées,



celles qui sont les plus misericordieuses ont l'avantage , ainsi quand il trouve qu'on luy a fait autant de bien que de mal , il sçait bien que son obligation est quitte , mais il ne cesse pas de l'avoir au cœur , & ressemble à ceux qui ont fait banque route , & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible , que nous ne soyons ingrats , tant que nous ferons cas de ces vanitez , qui font perdre le jugement à la plus-part des hommes. Car quelquesfois les choses sont tellement disposées , que nous ne pouvons reconnoistre vn plaisir , si nous ne quittons nostre pays , si nous n'exposons nostre vie , si nous ne perdons nos biens , voire mesme si nous ne receuons quelque tache en nostre honneur , & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La revanche d'un plaisir n'est pas tousiours si aysee , comme il semble. Le mal est , qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir , quand nous le demandons , ny moins , quand nous l'avons receu. Voulez vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaisir à l'enuie d'en recevoir vn autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé , mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses , les estats , les grandeurs , & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas

## 524 LES EPISTRES

que nous en faisons , nous font égarer du chemin de la Vertu. Nous ne sçauons pas es que les choses valent , parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Coustume qui nous les fasse trouuer belles. Car nous ne les estimons pas pource qu'elles sont desirables, mais parce qu'on les estime, nous les desirons , & après que l'erreur des particuliers a esté cause de l'auenglement general , à cette heure l'auenglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suiuous l'opinion commune, nous deurions aussi nous y ranger en-ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenuë pour indubitable par tous les peuples de la terre , & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares. Que c'est chose honneste de rendre vn plaisir quand nous l'auons receu. Il n'y a ny bon ny mauuais qui la contredise. Il s'en trouue qui louient les voluptez , & d'autres qui les blasment ; qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme sçauroit souffrir , d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal ; il y en a qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses , & d'autres qui disent , que d'elles procède la ruine du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celui à qui la Fortune ne trouue rien

qui merite de luy estre donné. Les iugements des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en ceste-cy, Qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons reçu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion, & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligé, c'est celuy que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait, passe les moyens que nous auons de nous en reuancher. Car parce que nous auons honte de ne rendre point; ne pouuans estre quittes d'autre façon, nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligés. Mon amy, si ie vous ay donné quelque chose, gardez la: ie ne vous la demande pas: ie ne vous presse pas de me la rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point d'inimitié plus dangereuse, que d'un qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.



## EPISTRE LXXXII.

## ARGUMENT.

I. Il blasme l'Oisiveté.

II. L'apprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guérie que par l'estude de la Philosophie.

III. Les choses de soy indifferentes, sont rendues bonnes, ou mauvaises par l'application de la Vertu, ou du Vice.

IV. Pourquoi nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.

I. **Q**U'E commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez-vous sçauoir qui m'en a respondu ? vn pleige qui ne trompe iamais personne. Vostre esprit que ie recognois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger. La Fortune vous peut faire quel-

que iniure : mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suiure, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse. Pour moy i'aymerois mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, iel'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte enuie, il vit mollement. I'aymerois autant qu'on me dist, Il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oisiuete, qu'il n'entire quelque faineantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuint du tout insensible. Et puis ces delicats apprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font, estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est tousiours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel. Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Vn corps est aussi mort dans vn liect parmy des roses, qu'à la voisie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du monde, & n'estudier point.

II. Quand nous traueserions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre,

où penferions nous aller , que nous ne fuſſions accompagnez des meſmes ſollicitudes qui nous trauaillent en noſtre maiſon ? En quelle cauerne ſi profonde nous ſçaurions nous mettre , où nous n'eufſions les meſmes apprehenſions de la mort que nous auons ? Qu'elle retraite ſi forte & ſi remparée ſçaurions nous choiſir , où nous ne fuſſions aux meſmes alarmes de la douleur ? Mettons nous où nous voudrons, nous ſerons toujours hommes , & par conſequent la foibleſſe humaine ſera toujours avecque nous. Nous auons vne infinité de choſes à l'entour de nous qui nous regardent , & ne font qu'attendre l'occafion d'entreprendre ſur nous. Si les vnes faillent , les autres exécutent. Nous en auons d'autres au dedans , qui en la ſolitude meſme nous font boiſſillir le ſang , & nous empêchent le repos. Nous ne ſçaurions nous mettre mieux à couuert , qu'entre les bras de la Philoſophie. C'eſt vn rempart inexpugnable , d'où toute la batterie que ſçauroit faire la Fortune , ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui ſe reſout à quitter la campagne , & ne ſe ſoucie que de ſe garder en ce chateau ; peut deffier l'eſcalade , la ſappe , la mine , la ſurpriſe & les aſſauts. La hauteur en eſt ſi grande , & les approches ſi difficiles , que tout ce qu'on y tire , n'arrive pas au pied du mur.

On

On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues : elle les a courtes , & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se trouvent auprès d'elle. Pour nous en garentir , il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer , il ne faut autre chose que cognoistre nous & nostre nature ; Sçauoir d'où l'esprit est venu , où il doit aller , qui est son bien ou son mal , ce qu'il doit chercher & fuir , qu'elle est cette raison qui luy enseignera la distinction des choses cuitables ou desirables , qui domestiquera la rage de ses convoitises , & domtera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie : mais en fin quand il leur est venu quelque effort sur les bras , il a fallu qu'ils ayent auoüé leur presomptiõ. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier ; quand la mort s'est approchée d'eux , toutes leurs rodomontades se sont éuanoüyes. On leur pouuoit dire : Et bien , il vous estoit bien aisé de faire les braues , tant que l'ennemi ne paroissoit point. Voicy ceste douleur , que vous disiez estre si peu de chose , voicy ceste mort contre qui vous parliez si haut , les cordes sont prestes , l'espée est hors du fourreau.

*C'est à ce coup , Troyen , qu'il faut auoir bon cœur.*

Le moyen de l'auoir bon , c'est de le fortifier par vne meditation assidue , sans s'amuser apres des paroles : l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy , Lucilius , ie m'estonne , & me ry tout ensemble des niaiseres des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout depestré. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque. Nulle chose mauuaise n'est glorieuse : La mort est glorieuse , la mort n'est donc point mauuaise. Vous auez triomphé : ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons , ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus graue , sans vous rire avec vn qui s'en va mourir ? Le meure, si ie sçauois vous dire qui a le moins de iugement , ou luy , qui par ce plaisant argumét pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort , ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

III. En voicy la responce , qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse : la mort est glorieuse , la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise ? la mort n'est point glorieuse ; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit , Que nulle chose



indifferente n'est glorieuse , ie l'accorde ; mais c'est en y adiouttant , qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises , comme la Maladie , la Douleur , la Pauvreté , le Bannissement , & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire , & neantmoins nous n'auons point d'autre suiet d'en acquerir que ceux-là : Car on ne louë point la Pauvreté , mais celuy qui pour estre pauvre , ne se raualle , & ne se fléchit point. On ne louë point le Bannissement ; mais celuy qui ne s'afflige point d'estre banni. On ne louë point la Douleur ; mais celuy que la Douleur n'a sceu faire ny crier ny parler. On ne louë point la mort : mais celuy de qui l'esprit est plu-  
 tost sorty que troublé. Toutes ces choses-là , qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses , sont honnestes & glorieuses , aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main ; elles sont neutres , & n'ot point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort , qui fut glorieuse & belle en Caton , fut honteuse & laide en Brutus. Je parle de ce Brutus , qui sur le poinct qu'on luy alloit couper la gorge , s'estant tiré à l'écart , comme pour aller à ses affaires , combien

## 532 LESEPISTRES

qu'il n'eust autre enuie que de differer sa mort de quelque moment; cōme on l'eust fait venir, & qu'on luy eust dit, qu'il tendit le col : *Aussibien*, dit-il, *me fust-il permis de viure, comme ie le sendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ce serois sous Anthoïre.* O que cest homme-là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire; pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire; & cependant on n'y void goutte quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferentes, comme les richesses, l'embon-pōint, la beauté, les honneurs, & les Sceptres mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indisposition, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'échauffe; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entreuise de ce qui est honneste, c'est à di-

re de la vertu , & d'une ame qui dédaigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encores ces choses que vous appelez indifferentes , ne sont pas du tout semblables : car il n'est pas indifferent de mourir ou bien ou mal , comme il est indifferent que vos cheveux soient ou bien ou mal coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise , si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous-mesmes , & vne volonté de nous conseruer , grauée en l'ame , qui nous fait fremir aussi tost : l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graué en l'ame , qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution , & ne trembler point. Nous ne pouuons , sans nous fascher , estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous cognoissons les lieux où nous sommes , & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuons aller. Ceste ignorance nous y figure des choses épouuantes : & puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener , nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente , elle n'est pas pourtant au nombre des choses , qu'il est si facile de mépriser. Il faut vne longue accoustumance , pour asscurer l'esprit & faire qu'il ne

## 534 LES EPISTRES

bondisse point, quand il en approchera.  
Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mépriser la mort, ny rien plus mal-aisé que de le faire. C'est yne hardieffe qui n'est pas bien commune à toutes gens : les impressions que nous en auons de longue main, ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre, à qui nous la de-peindra plus hideuse, & qui en fera le plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est yne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

*Sur des os mi-mangez, &c.*

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien à craindre qui leur fasse mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en enfer. Tellement qu'ayans tant de choses à combattre, ne faut-il pas auoüer que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire, que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret? or il n'y a point de moyen de luy mettre cette persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente, & susceptible d'une qualité bonne ou mauuaise, selon qu'il sera capable d'en vser, ou bien, ou mal. Il est impossible de

croire qu'une chose soit mauuaife, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va jamais qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que soit une action, il faut, pour estre glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Verru ne fait jamais une chose, parce qu'elle est tenuë de la faire; & si ce n'est pas tout, il faut que l'esprit tout entier y soit present, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous resoluons à souffrir un mal, ou pour en craindre un pire, ou pour iouyr de quelque bien qui nous semble digne, que pour y paruenir on passe par ceste incommodité, cela ne se fait point, que nostre iugement ne se diuise. Nous sommes poussez d'une part, & retirez de l'autre: le Desir nous propose le contentement & l'Honneur: la Peur nous monstre les soupçons, & la difficulté: de maniere que nous ne sçauons à quel party nous ranger. Où ceste confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La vertu va tout d'un branle, & tout d'un accord à l'effet de ses resolutions, & ce qu'elle fait, ne luy donne jamais d'alarme.

*Ne cede point aux maux, mais se bande à l'encontre.*

Nous ne nous y banderons jamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de

l'esprit, autrement nous n'y irons point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouvent l'argument de Zenon veritable, & n'approuvent pas la response qu'on y fait : c'est aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui sont confesser vne chose qu'on ne croid pas : & serois d'avis que ses subtilitez demeurassent en la poussiere de l'eschole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort, il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'éclaircissement de toutes leurs ambiguites, se seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans; quel langage luy tiendrez vous? Je veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'une guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Thermopyles, sans esperances ny de vaincre, ny de fuir. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguez vous, pour les resoudre d'empescher de leurs corps la chute de leurs Republicques, & perdre plustost leurs vies que leurs places? Vous leur

diriez, Qu'une chose mauuaife n'est point glorieuse, Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaife. O la belle harangue, & bien persuasive ! Qui est le poltron, que de si belles-raisons ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'épée à la main ? Mais que ie trouue bien le langage de Leonidas d'une autre grace ! Dis-nous, Compagnons, comme gents qui soupperont en l'autre monde. Ils ne mascherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche : Les morceaux ne leur demurerent point au gosier, ny ne leur tomberent point des mains. Ils dînerent courageusement, & soupperent de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldats saisir vn passage au trauers de l'armée des ennemis, que leur dist-il ? Il est necessaire d'aller-là, Compagnons ; mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandemens de la Vertu sont simples & imperieux. Mais monstrez moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril ? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le referrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'élargir. Il n'est pas question d'oster la peur à trois cens soldats : Il faut assurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

Comme leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort ? Comme leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siècles leur sont venuës de pere en fils ; & qu'avecque le laiët ils ont succees aux tetins de leurs nourrices ? Quel remede leur baillerez-vous ? de quelles raisons fortifierez vous la foiblesse humaine ? Comme leur inspirerez-vous vne ardeur, qui les emporte si furieusement aux perils, qu'il ne se trouue rien d'assez fort pour les arrester ? De quelles inuentions, & de quelle bien-difance combattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'un consentement vniuersel croyent le contraire de ce que vous leur voulez persuader ? Vous m'allez chercher des surprises, & d'une interrogation à l'autre, me pensez tout doucement faire entrer dans le filet. Les monstres ne se tuent point avecque des cheneuottes. Ce grand serpent que les Romains trouuerent en Afrique, & qui leur fist plus peur que l'armee des ennemis, ne pût iamais estre blessé, ny de flèches ny de foudres ; Et pource que ceste grande masse, de qui la peau n'estoit pas moins solide, que le corps en estoit vaste, renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'assommer ; Et vous pensez avec vne parole faire peur à la mort : Vous attaquez vn lion avec



vne alefne. Ce que vous dites a pointe:  
Les espics de bled en ont aussi : mais toutes pointes ne percent pas : il en est de si deliees, qu'il est impossible de s'en servir.



## EPISTRE LXXXIII.

### ARGUMENT.

*I. Il ne faut rien faire en secret, qu'on ne voulust faire à la veüe de tout le monde.*

*II. Penser aux actions passees.*

*III. Qu'on peut fier vn secret aux yuironnes.*

*IV. Contre l'yuresse.*

**V**ous voulez sçauoir ce que ie fais tous les iours, & desirez que ie vous rende compte comme ie les passe depuis le matin iusques au sortir. Vous auez bonne opinion de moy, qui pensez que ie ne fay rien que ie ne vueille bien que vous sçachiez. Et certainement il seroit bon de viure, comme si nous auions tousiours vn tesmoin aupres de nous; Et pour nous obliger mesme à ne rien penser qui ne fust bien honeste, nous imaginer que nous auons

va verre dans l'estomach, & que les yeux peuvent penetrer iusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y penetrent ? Que nous sert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'est rien qui ne soit decouvert à Dieu ? Il se void au fonds de nos ames, & quelquesfois, se trouue present à nos cogitations : ie dy quelquesfois, parce qu'il n'y est pas tousiours. Je feray donc ce que vous me commandez : ie vous escriray fort volontiers toutes mes actions, & l'ordre dont i'y procede. Je veux pour cét effect y prendre garde à l'aduenir, & ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueuë, comme i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste, c'est que nous ne regardons iamais derriere nous : il ne nous chaut du passé : nous pensons à ce que nous deuons faire ; & bien souuent encore le faisons nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussi tost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne se peuvent resoudre sans la consideration du passé. Je n'ay point esté rompu de tout aujourd'huy. J'ay tousiours esté, ou sur le lietz, ou sur le liure. Je me suis exercé le corps ; mais fort peu : car i'ay ceste obligation à ma vieillesse que j'en suis quitte à bon marché. Les robustes mes-

mes finissent quand ils sont las, & ie le suis aussi-tost que ie me suis remué. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes-exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Earinus; Vous sçavez que son humeur est fort douce & fort amiable; mais il se va changer. Ie suis apres d'en trouuer quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne mesme Crise; parce que les dents luy tombent, & à moy aussi. Il va desin bien viste pour moy; & deuant qu'il soit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que sert vne chose continuee. Quand de deux hommes l'un vient, & l'autre va, ils se trouuent en peu de temps bien éloignez. Il monte, & ie descends. Vous sçavez que l'un est bien plustost fait que l'autre. Toutesfois ie me suis mécompté: car en l'age où ie suis, on tombe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçavoir comme nous sommes demeurez aujourd'huy de nostre combat, il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des coureurs: nous auons esté iustement au but l'un quand & l'autre, apres m'estre ainsi lassé: car ie puis mieux dire lassé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau froide; i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a esté vn temps que ie faisois profession d'estre

grand baigneur , & que tous les ans le premier iour de Ianuier , comme pour la ceremonie du iour, ie lisois , escriuois , & disois quelque chose de particulier , ie ne faillois point aussi de me ietter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis , ie la treuuy trop froide , & me contentay de l'eau du Tybre , & en fin ie suis reduit à celle de la Cuue. Encore pour gaillard que ie sois , ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adioustasse , ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là , ie mange du pain sec ; & de cette façon il ne me faut ny table pour dîner, ny eau pour lauer mes mains. Quand j'ay disné , ie dors fort peu. Vous sçauiez comme i'en vse : mon dormir n'est ny long ny bien ferme. Il me suffit que ie fay trêve de veiller. Je sçay bien quelquesfois que j'ay dormy , & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles , & lors il n'y a plus d'ordre de dormir : il faut que ie me réueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse , qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues , ou que le sifflement d'une forest , quand le vent donne au haut des arbres , ou quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous

veux à cette heure dire à quoy ie me suis appliqué , i'ay continué de réuer sur vn ébahissement où ie me mis hier. Qu'ont voulu dire tant de grands esprits, qui en des choses d'importance , ont employé des raisons si legeres & si perplexes , qu'encore qu'elles soient veritables , elles ont apparence de mensonge.

III. Zenon grand personnage , qui le premier a fondé cette Secte, braue & religieuse plus que nulle autre ; pour nous dégouster de l'yurongnerie , allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de cette façon. Personne ne commet son secret à vn homme yure ; or on commet son secret à vn hōme de bien, vn homme de bien ne sera donc iamais yure. Voyez comme avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se moquer de luy ; car d'une infinité qu'on luy pourroit faire , vne suffira. Personne ne dit son secret à vn qui dort : on dit son secret à vn homme de bien ; vn homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre : mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'yure , a deux significations. L'une , quand vn homme a tant pris de vin , qu'il en a perdu le iugement : l'autre quand

## 544 LES EPISTRES

Il est coustumier de s'enyrurer, & qu'il a cette imperfection? que Zenon ne l'entend pas de celui qui est yure, mais de celui qui l'est ordinairement, & que c'est à cet yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes, que le vin luy peut faire publier ce qui est faus. Car il est assez clair qu'il parle de celui qui est yure, & non de celui qui le sera. Vous m'auoüerez que d'un yure à un yurongne il y a bien de la difference. Tel est yure à cette heure, qui peut-estre ne l'aura jamais esté, & qui peut-estre ne le sera jamais. D'ailleurs, un yurongne n'est pas en une yureffe perpetuelle; Et pource quand il dit yure, ie le prends comme il se préd ordinairement, & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte, & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné, joint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure toujours coupable de s'estre voulu servir d'une parole equivoque, pour piper le monde: ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention, la consequence qu'il en tire, est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à un homme qui est coustumier de s'enyrurer. Representez-vous à combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas toujours dans

les bornes de la sobriété, & le General de l'armée, & le Maistre de Camp, & le Capitaine, ont commis des choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiees. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Estat, quand il eut deffait Pompee, Tillius Cimber en ouït parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne but iamais que de l'eau. Cimber au contraire, avec ce qu'il prenoit du vin démesurément, son babil estoit insupportable, quand il auoit beu. Surquoy luy-mesme il fit cette rencontre. Comme supporterois-je un homme, qui ne puis pas supporter le vin? Que chacun à cette heure se ressouuienne de ceux à qui il ne feroit pas si tost la clef de sa caue, comme celle de son secret; Si est-ce que i'en diray vn, que ie me viens de ramenteoir, afin que la memoire s'en conserue: car il est bon d'estreourny d'exemples illustres, pour toutes les actions de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mendier aux siecles passez. L. Piso, depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus grande partie de la nuit, & presque tousiours dormoit iusques à midi. C'estoit son point du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouvernement. Auguste mes-

me l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellee , luy donna des commissions secrettes , desquelles il s'aquitta si dignement , qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie , & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon , & en vn estat qui ne luy plaisoit point ; pource , à mon aduis , que l'yurongnerie de Pison luy auoit bien reüssi , laissa le gouuernement de la ville à Cossius, homme graue , & moderé , mais qui se laissoit tellement emporter au vin , qu'une fois , qu'au partir d'un festin il estoit allé au Senat , il le fallut remporter tout endormy , parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'éveiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires. Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire , ny publique , ny priuee , luy soit iamais échappé. Laissions-les donc crier tant qu'ils voudront , Qu'un esprit à qui le vin commande , n'est pas maistre de soy. Que le vin fait les mesmes tumultes au cerueau , qu'il fait en sa nouveauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur , comme les viandes de l'estomach ; Je veux que tout cela soit veritable : mais il est veritable aussi , qu'ayant à deliberer des choses de consequence , si nous auons des amis , qui



àment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leur aduis. Ainsi donc la raison alleguee pour la deffence de Zenon, qu'on ne commet iamais vn secret à gens qui sont coustumiers de s'en-yurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blasmer ouuertement l'yurongnerie, & représenter les inconueniens qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grands, qu'il faille estre parfaitement sage pour s'en garentir. Vn qui n'aura qu'une passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquesfois pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusqu'à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est une question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy vous amusez vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes vous plustost, que c'est une vilainie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne sçauoir pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures, font une infinité de choses, dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin? Que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volôtaire?

## 348 LES EPISTRES

Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelle opinion en aurez-vous, sinon qu'il a perdu l'entendement ? Vous direz que c'est une fureur. Mettez en avant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné serviteur qu'il eust, & puis se voulut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eust fait cognoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yurese la met en sa monstre, & nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuaises intentions. Car il est certain que ce n'est point tant la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors, il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand un homme est yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au lit pour se contenter : mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiscence le sollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaist. S'il a mesme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craind point de la publier. S'il est que-reux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence deuient plus superbe, la cruauté plus violente, & l'en-

une plus malicieuse. En fin il n'y a point  
 de vice qui vueille garder la chambre ;  
 tout sort à la campagne. Adioustez à ce-  
 la, que nous ne sçauons où nous sommes :  
 la lague nous begaye , la veuë nous trom-  
 pe , les pieds nous chancellent , & nous  
 semble que quelque tourbillon nous fas-  
 se tourner la maison sur la teste. Puis cō-  
 me le vin se prend à boüillir , nous auons  
 des coliques qui nous deschirent les en-  
 trailles , & toutes ces incommoditez en-  
 cores ne sont que passables : Mais que  
 pensez-vous que ce soit quand apres que  
 le vin est corrompu par le dormir , en la  
 place de l'yuresse il nous demeure vne  
 crudité ? Representez-vous les inconue-  
 nients qu'a produit l'yurongnerie publi-  
 que , combien de braves & belliqueuses  
 Nations elle a liurees en la main de leurs  
 ennemis : en combien de murailles , ob-  
 stinément deffenduës , par plusieurs ar-  
 mees , elle a fait ouuerture : combien d'a-  
 mes impatientes d'obeïssance elle a re-  
 duites à la seruitude ; Et combien elle a  
 domté d'hommes , que les armes bien  
 à peine auoient osé menacer. Tant de  
 chemins , tant de batailles , tant d'hy-  
 uers , tant de difficultez de lieux , & de  
 saisons ; tant de fleues descendants de  
 regions incogneuës , & tant de mers lais-  
 serent reuenir ce mesme Alexandre de  
 qui ie viens de parler , sain & sauf en sa

## 550 LES EPISTRES

maison : Et le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup ? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée : quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'un festin, il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté cette magnifique louange, que vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres ; ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encore tant qu'un tonneau ? D'où pensez-vous que soit venuë la ruine de M. Anthoine, grand personnage au reste, & vn bel Esprit, que de l'yurongnerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin ? Car fut-ce autre chose que l'yurongnerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres : qui luy fit prendre les armes contre sa patrie : qui fortifia ses ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si démesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit seruy d'une magnificence Royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les recognoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, apres s'estre enyuré de vin ? Son yurôgnerie

seule estoit insupportable. Vous pouvez iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmenté. Vous ne voyez gueres de gents aymer à boire, qui ne soient aussi cruels : Les esprits les plus nets se broüillent de boire trop, & gassent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus longtemps à l'ombre, ont tellement debilitéz, qu'ils ne peuvent supporter de voir luire le Soleil : Car estans ordinairement hors de soy par le moyen de l'yuresse, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuvent quitter, quand ils sont desenyurez. Dites nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer : mais baillez nous d'autres choses que des paroles. Faites nous voir les inconueniens qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le règlement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures, j'aymeroïs autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre du poison sans mourir, du ius de pauot, sans dormir, & de l'ellebore, sans reïctter tout ce qu'il au-

## 552 LES EPISTRES

roit dans le corps. Si les pieds luy chancelent, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soutenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point?



### EPISTRE LXXXIV.

#### ARGUMENT.

*I. Comme il faut profiter de la lecture.*

*I 1. Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

**JE** me fais ordinairement promener en vne chaire; & par cette agitation prens plaisir d'exciter aucunement ma paresse; Je trouue que ma santé en est meilleure, & que mes estudes n'en empièrent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres est venu à me negliger, & me laisser appesantir, tellement que pour m'exercer, i'ay besoin du miniftre d'autrui. Quant à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire: or i'estime que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture. Premièrement pour ne me con-

fier

ser trop de ma suffisance. Secondement pour apres auoir veu les inuentions des autres , en faire mon iugement , & inuenter aussi quelque chose de mon costé , cela donne de la nourriture à l'esprit , & non sans estude , le rafraichit de cette lassitude que l'estude luy peut apporter , Nous nous gasterions , si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire, L'vn nous importunerait , & nous épuiserait de matiere : l'autre nous affoiblirait l'esprit , & le dissoudrait. La meilleure est de les échanger les vicissitudes , & temperer l'vn par l'autre , en sorte que l'escriture fasse vn corps de cette diuersité , que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous devons faire comme les mouches à miel , qui volent de costé & d'autre pour choisir les fleurs qui leur sont propres , & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

*Liquentia mella. &c.*

Toutesfois on ne demeure pas bien d'accord , si elles tirent des fleurs vn certain suc , qui est miel aussi-tost qu'il en est separé , ou si par leur composition , & par la propriété de leur haleine , elles conuertissent ce qu'elles ont recueilli en cette faueur. Car il y en a quelques-uns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel , mais seulement de le

## 554 LES EPISTRES

cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concrée d'une humeur douce & & onctueuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu: mais non si apparente, & seulement comme de ces petites bestes que la Nature à deputées à faire ce mestier. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre cette qualité, non sans quelque espece de leuain, qui leur aide à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel; & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mienx conseruer par cette distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces saveurs en vne seule, qu'encore qu'on s'aperçoine que la matiere soit d'un autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuions rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est



autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera tousiours à ceux chez qui nous l'aurons puisé : mais digerons le, & le baillons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire, pour nous le représenter quand nous en aurons besoin, approuuons-le à bon escient : rendons le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous en auons eue, tellement qu'on ne l'apperçoie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous aduions particulièrement, nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouurages, faisons que ce soit une ressemblance de fils, & non de pourtrait. Un pourtrait est une chose morte ; Et quoy donc ? on ne sçaura pas de qui l'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences & la façon d'argumenter ? le tiens mesme qu'il y a si bien moyen de deguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que

## 556 LES EPISTRES

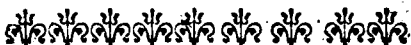
ie le prends, ou de quelqu'autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres, il ne leur imprime pas la marque, afin de les faire rapporter à cette vnitè. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compose vne Musique: Et toutesfois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne: les femmes y entrent comme les hommes: on y meste mesme des flustes: Et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, j'entends de celle qui fut connue des anciens Philosophes. Il ne se fait auiourd'huy combat de Gladiateurs, ou il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont environné le bas du theatre, & qu'è haut, la gallerie est pleine de ioueurs de flustes & de toutes sortes d'instrumens, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Ie veux qu'il en soit de mesme de nostre esprit: qu'il amasse beaucoup de sciences, beaucoup de preceptes, beaucoup d'exemples de tous les siècles passez: mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandez-vous comme il se pour-

ra faire ? Si nous demeurons continuellement bandez , & resolu à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira , si vous la voulez croire ? laissez ces vanitez , qui font courre le monde apres elles : laissez ces richesses , qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité : laissez ces voluptez du corps & de l'esprit qui ne font qu'eneruer & l'un & l'autre ; laissez l'Ambition , comme vne chose bouffie , vaine , venteuse , sans bornes , & aussi perplexe d'estre suiue que precedée , & par ce moyen genée de deux enuies qui la pressent , l'une derriere & l'autre deuant. Vous pouuez iuger comme vn homme est miserable , qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande , qu'il se faut quereler à la porte : vous n'y entrez point qu'avecque beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au prix de ceux que vous receuez , quand vous estes dedans. Laissez-moy tous ces escaliers , & ces pignons si magnifiquement suspendus Vous courez fortune de vous y rompre le col : prenez plustost vostre chemin , vers la Sagesse : C'est-là que vous aurez des biens qui veritablement seront grands , & dont la possession ne vous donnera point d'a-

## 558 LES EPISTRES

larme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées, n'ont du tout point de hauteur, qu'en les regardant aupres de celles qui sont les plus viles & les plus abiectes; Et toutesfois on n'y monte que par des auenuës bien roides, & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'épines: mais si vous voulez monter à ce sommet, d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune mesme au dessus de vous, vous n'avez à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous sçauriez desirer.



### EPISTRE LXXXV.

#### ARGUMENT.

- I. Le Sage est exempt de passion.*
- II. Les vices & les passions n'ont point de temperament.*
- III. Il n'y a point de felicité imparfaite.*
- IV. La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.*

V. *Le Sage ne craint point les dangers , mais les evite.*

VI. *Qu'est-ce que Mal ?*

VII. *Les aduersitez ne troublent point le Sage.*

**A**V discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Vertu, pour rēdre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besongne; & m'estois contenté de vous faire voir quelque échantillō de ce que les Stoiquēs en disent. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile ; A cette heurecy, comme vous desirez, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons , & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition. Il faut que ie vous fasse vn liure plustost qu'vne lettre. Je vous proteste, comme i'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en cette façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes , avec vne alesne à la main. Qui est prudent est temperant: qui est temperant: est constant: qui est constant est imperturbable : qui est imperturbable, est sans tristesse: qui est sans tristesse , est heureux : Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux , & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

## 560 LES EPISTRES

I. La responce que font à cela quelques Peripatetiques , c'est que quand on dit qu'un homme est imperturbable , qu'il est constant , qu'il est sans tristesse, il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable , n'ait jamais de perturbations, mais qu'il en a peu , & que celles qu'il a, sont moderées. Tout de mesme, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquesfois attrister: mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse , c'est nier qu'il ait la nature d'un homme: & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent: mais qu'il ne scauroit empêcher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres telles raisons , qui respondent à la doctrine de leur Secte , & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander ; quelle gloire ils donnent à l'homme sage , de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches ; plus content que les plus tristes , plus temperant que les plus dissolus , & plus haut que ceux qui sont les plus ravaalez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes iambes , si seulement il estoit plus vâle que les boiteux & les estropiez?

# DE SENEQUE. 561

*Elle pourroit courir, quand la moisson est  
preste,*

*Sur le haut des espics, sans leur rompre la  
cresse,*

*Et ses pieds sur les flots ne se mouilleroient  
pas,*

*Si leger & si viste elle coule ses pas.*

Vne telle viftesse est recommandable d'elle  
mesme, & pour paroistre, n'a que faire  
d'estre comparée avecque ceux qui ne  
peuvent marcher. Pour peu qu'un homme  
soit en fièvre, comme le pouvez vous  
appeller sain ? Ce n'est pas se bien porter  
que d'estre mediocrement malade. Ils di-  
sent que le Sage est appelé imperturba-  
ble, comme on appelle des fruits sans no-  
yau, non ceux qui n'en ont point, mais  
ceux qui l'ont fort petit : cela est faux.  
Car ie n'attribuë point à l'homme de bien  
vne legere diminution de vices, mais  
vne entiere exemption. Il ne faut point  
qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en  
ait point. S'il en auoit, ils croistroient,  
& en croissant, luy donneroient de la pei-  
ne. Vne taye deuant les yeux, n'oste point  
la veuë qu'elle ne soit endurcie : mais en  
se formant, elle commence desia de la  
troubler. Si vous laissez les passions au  
Sage, la Raison setrouuera la plus foi-  
ble, & leur cederà comme à la violence  
d'un torrent, attendu mesme que vous  
ne luy en baillez pas vne seule en teste :

mais généralement voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui ne seront que mediocres ne le mette bas. Il est avaré, mais sans excez, il a de l'ambition, mais il n'en brûle pas, il se met en colere, mais il en sort tout aussi-tost. Il a quelque legereté, mais il n'est pas des plus variables: il aime les femmes, mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'avoir un vice tout entier, & n'en avoir qu'un, que de n'en avoir qu'un peu de chacun, & les avoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion: car elle ne scauroit estre si petite, qu'elle ne soit incapable de recevoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes généralement sont insusceptibles de la Raison, autant celles qui vivent domestiques avec nous, comme celles qui demeurent sauvages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'ouïr des remonstrances; ainsi vous ne scauriez avoir si foible & si legere passion, qui vueille ny se ranger aux choses raisonnables, ny seulement avoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despoüillent jamais la cruauté, qui leur est naturelle: il est bien quelques fois qu'ils la resserrent; mais comme vous



n'y pensez plus , c'est alors qu'ils sortent de cette humeur qui sembloit adoucie , & deuiennent plus enragez qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoient de bõne foy , quelque mine qu'ils fassent , ils se tournent tousiours vers leurs inclination. Et puis si la Raison a quelque force , elles les fera cesser deuant qu'il commencent. Que s'il commencent en despit d'elle ; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre , que de leur resister quand ils sont nais. Toutes cette mediocrité pretendüe n'est qu'une Chimere , & qu'une piperie. Je trouuerois aussi bon qu'on me dit qu'il faut esre mediocrement furieux , & mediocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient : les vices ne scauent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigle. On aura bien plus tost fait de les arracher entierement. Bensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice , l'Impieté , la Cruauté , le transport de Colere , il y ait quelque moderation ? il y en a donc moins aux passions : car de celles-cy on passe aux autres ; Et puis , si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse,

## 564 LES EPISTRES

à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables, desordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouocquent, il deuiennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente, ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'Espérance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empescher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empescher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne sçauroient estre si petites, qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. C'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses, de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelques fois incurables, & il faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais ie vous prie quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, ie peusse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois-je la force de faire cesser ce que ie n'aurois

seu faire qui ne fust , veus qu'il est plus aisé de ne recevoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a reçu ? Quelques-vns y font ceste distinction , Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'evenement. Car quant à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point , il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehension : mais il est sujet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle qu'il n'est pas Colere: mais qu'il se courrouce quelquefois: qu'il n'est pas timide , mais que quelques-fois il a peur : c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur , & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous , au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deviennent à la fin imperfections ordinaires ; Et puis, si nous nous arrêtons aux causes exterieures , & que nous ayons peur de quelque chose , quand pour le salut de nostre pays , l'honneur des loix, ou la conservation de la Liberté , nous ferons conuiez de nous exposer à ce peril , nostre corps y viendra , parce que nous l'y porterons : mais l'esprit fera ce qu'il pourra , pour ne s'y trouner point, qui est vne contrariété de volonté , où

## 566 LES EPISTRES

le Sage ne tombe jamais. D'auantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire separément. L'une, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste : l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste ; la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement, il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise, il ne s'ensuit pas que ce qui est Honeste, soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honeste. Epicure mesme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu : mais il ne tiens pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu ; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas de la Vertu mesme. Je ne trouue pas ceste distinction bien iudicieuse, veu qu'il auouë luy-mesme, que jamais la Vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si coniointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre ; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la Volupté l'accompagne, & tousiours

est avecque elle , mesme quand elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier , mais non parfaitement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire , parce qu'il est impossible qu'une vie soit heureuse , que son bien ne soit parfait , & en-tel estat , que rien ne s'y puisse adiouster : ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse parfaitement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grand ny meilleur que la vie des Dieux, & que la vie heureuse soit diuine, il s'en suit que la vie heureuse est vn point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. D'auantage , si la vie heureuse n'a faute de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite: tellement que l'heureuse & la tres-heureuse ne sont qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souuerain Bien ? Si elle est le souuerain Bien , la Beatitude ne peut estre que souueraine. Car comme ce qui est souuerain , ne reçoit plus d'accroissement , la vie heureuse , qui tousiours a le souuerain Bien avec elle , n'en peut aussi receuoir. Que si vous faites vn homme plus heureux que l'autre , il faut necessairement que vous faciez vn nombre infini de souuerains Biens differens l'un de l'autre : Et cependant , ie ne trouue

## 568 LES EPISTRES

point qu'il soit de souverain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre, il s'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heureux prefere à la sienne. Prenez de ces deux lequel vous voudrez : l'un est aussi peu croyable que l'autre ; ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn homme a de iugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du Bien, & se bande pour y parvenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point ?

IV. Je vous diray d'où vient ceste erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure & par les parties, vous la pruez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude ? La fin de manger & de boire est la satis-

té. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiés ? Cestui-cy a plus beu, cestuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif ? La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celui qui a vescu le moins, s'est fait aussi heureux que celui qui a vescu beaucoup ? Celui que vous appelez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retranche point la Beatitude. Qui est resolu ne craint point : Qui ne craint point, n'a point de tristesse : Qui n'a point de tristesse, est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques : la responce qu'ils s'efforcent d'y faire, c'est, Que ceste proposition, que qui est resolu ne craint point, est fausse, & pour le moins disputable. Et cependant nous la mettons pour confessée. Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le void prest à luy tomber sur la teste : ou bien il seroit plustost insensé que resolu : Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir du tout point. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent tousiours à leur premiere chanson, d'appeller Vertus les vices qui ne sont pas en leur extremité. Pourueu qu'un homme ne craigne ny trop, ny trop souuent, ils luy permettent de crain-

dre; Et pourueu que sa meschanceté ne soit enragée, ils le tiennent homme de bien. Iesuis d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber: mais la question est de sçauoir si ce sont maux. Car s'il est assuré que ce n'est point, & qu'il n'est rien mauuais que ce qui est deshonneste, il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouuer contemptible ce qui semble aux autres épouuantable? Ou si c'est le traict d'un homme qui n'a point desens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers: tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les euite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersitez ne luy donneront point d'apprehension? Non: car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point maux, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement épouuantaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauvreté, de douleurs, de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, & de toute autre chose que vous



luy sçaurez mettre en auant , ce n'est que frayeurs lymphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous allions de nous mesmes, quand personne nous y pousseroit ? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal ? Ceder à ces choses qu'on appelle Mal, & asseoir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perdue, si nous ne méprisons ce qui nous peut assuiettir ; ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point une Temerité sans Prudence, ny un amour des dangers, ny un desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à la conseruation : mais elle est tres-patiente aux choses ; qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutesfois que l'apparence. Et quoy donc ; si on met l'épée à la gorge d'un homme de bien : on luy donne des coups, tantost en un endroit, & tantost en l'autre : s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en un coin

de son manteau : si pour le rendre plus sensible , on le tourmente par intervalles : si d'une heure à l'autre on luy fait reffaigner ses playes : direz-vous qu'il ne craint point , & qu'il ne sent point de douleur ? Le vous avoue qu'il a de la douleur , parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment : mais il n'a point de peur , & son courage invincible se moque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçavoir comme alors son ame est disposée ? comme d'un qui console son amy malade. Ce qui est mal nuit : ce qui nous nuit , nous empire. ~~La Douleur~~ ny la Pauvreté ne nous empirent point : la Douleur & la Pauvreté ne sont donc point maux. On oppose à cela , Que cette proposition est fausse, Que ce qui nous nuit , nous empire : car les vents & les vagues nuisent au pilote, & toutesfois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent , Que le Pilote est empiré par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire , ny continuer sa route : & que bien qu'il ne soit pas empiré quand à son art il est toutesfois empiré quant à son ouvrage. Les Peripatetiques repliquent, Qu'à ce compte la Pauvreté, la Douleur & tout tel autre accident empireroit le Sage , & que bien qu'il ne luy ostent pas la vertu, ~~Se~~ est-ce qu'ils l'empescheroient de la

mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient difsemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage aux comportements de la vie, est bien de faire les choses comme il les faut faire, mais non de faire entièrement réussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire se change absolument de vous rendre où vous voulez aller. Les Arts sont officiers, c'est à eux de faire ce qui dépend de leur charge, la Sagesse est maîtresse & gouvernante. Les Arts servent à la vie, la Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire une autre réponse, Que le Pilote n'est empiré, ny en son art ny en son ouvrage. Car il ne vous promet pas ny bon vent, ny bon succès de nostre voyage, mais seulement il nous assure qu'il nous servira fidèlement, & qu'il sçait fort bien son mestier : Or la science de son mestier ne se montre jamais bien qu'en la resistance & lors qu'il survient des choses qui la traverient. Quand un Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira, mais tu ne l'y mettras jamais que droite : on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succès. Et quoy donc. Ce qui l'empêche de gagner le port, qui rend tous ses

efforts inutiles , qui le remene d'où il est party : qui le retarde , & luy met tout son équipage en pieces , ne luy est-il pas domageable ? Si est entant qu'il fait voyage : mais non entant qu'il est Pilote : parce que tant s'en fait qu'il empêche sa science , qu'au contraire , il luy donne occasion de la montrer : Car en beau temps ( comme on dit communément ) tout le monde est Pilote. Ce sont incommoditez de la nauigation , & non de celuy qui la conduit , entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux qualitez : l'une de passager , qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau : & l'autre de Pilote , qui luy est particuliere : Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte , comme l'Art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerir. La Sagesse est le bien & du Sage , & de ceux qui vivent avecque luy : de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste , parce qu'elle l'empêche de pouuoir rendre à ses passagers le seruice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur , ny la Pauvreté , ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie , n'incomodent le Sage , pource que toutes ses actions ne sont pas empêchées , mais seulement celles de qui les autres pourroient receuoir quelque fruit. Car pour son regard , encore que tous-

jours il soit en besongne, toutesfois il n'y est iamaïs tant, que quand il a la fortune en teste, parce que c'est proprement alors qu'il traueille en choses de son mestier. D'auantage, il n'est iamaïs si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauvre, il n'est pas moins capable de monstrier, comme les affaires d'un Estat se doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauvreté. La besongne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne luy puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre suiet, ce qui les luy oste, luy en sert. Il s'accommode à tous ses succez: il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignoïrants en des precipices, & les font égarer du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommode? Il les met en besongne. Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoire. Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque au-

## 576 LES EPISTRES

tre chose de moindre prix, il vous en eut fait vne telle, que pour la matiere il n'eut pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche ou pauvre, dans son pays ou banny, Capitaine ou soldat, sain ou malade, fera tousiours paroistre sa vertu : En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes que vous ne leur en scauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle : mais qu'ils ne les amènent iusqu'à la familiarité. Vous voyez des Lions receuoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a bast leur more, pour qui vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a cette mesme industrie d'approcher les incommoditez. La Douleur, la Pauvreté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussitost qu'elles sont arriuées entre ses mains.

EPISTRE



EPISTRE LXXXVI.

ARGUMENT.

1. Qu'il faut plus eberir nostre Honneur propre , que l'Obeysance que nous deuons aux Loix.
- II. Contre les Sompnoitez des estumes & les dissolutions.
- III. De la vie rustique & de la façon de planter les Oliuiers.

1. **JE** vous escry cette lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain. Ce n'est pas sans auoir adoré son ombre, & vn Autel , sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame ie croy certainement, que comme celeste , elles'en soit retournée au Ciel; non pour auoir mené de grandes armées: car Cambyse qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne manqua point de succez, auoit fait le mesme: mais pour sa moderation, & pieté memorable que plus glorieusement il tesmoigna quand il quitta

## 578 LES EPISTRES

sa patrie que quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en ceste opinion. Qu'il falloit que Scipion, ou la Liberté sortissent de Rome, & qu'il estoit impossible de retenir l'un sans perdre l'autre; Le ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous, soit obserué de tous. Vsez sans moy, ma Patrie, du bié que vous auez par moy. L'ay esté la cause de vostre liberté: ie suis content d'en estre le tesmoignage. Je m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre vostre diminution. Comme seroit-il possible que j'entraisse en la consideration d'un courage si genereux, & n'en fusse point estonné? Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en exil: il y alla volontairement pour descharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses en estoient venuës en ces termes, Qu'il falloit que la liberté fut offensée de Scipion, ou Scipion offensé de la Liberté. Ny l'un ny l'autre n'estoit raisonnable: De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Litterne, afin d'employer au compte de ses seruices, son bannissement aussi bien que celui d'Annibal. Ceste maison est un bastiment de pierre quarrée, avec deux tours aux deux bouts, qui en deffen-



dent l'entrée, assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisternne, où se rendent les égousts de la maison & des iardins, si grande, qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prens vn plaisir extrême, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'auourd'huy. Ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois. Apres qu'il estoit bien las des occupations de son mesnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la Charruë, se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toit; ce pauë de si peu de prix l'a soustenu; Et cependant, qui est à ceste heure le miserable qui voulust auoir des Estuues de ceste façon, & qui ne se pensast mal accommodé, si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites eu façon de peintures? Si la vouste n'estoit lambrissée de verre, si les piscines où l'on se iette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de

pierre Thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y rôboit par des gargoüilles d'argent, encore ie ne parle que de celles du même peuple. Mais que sera-ce, si ie me mets à depeindre celles des Affranchis? Combien y verront nous de statuës? combien de Colonnes, qui ne portent rien, mais seulement sont pour la parade & pour l'ostentation de la despense? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand? Nous en sommes venus à ceste delicateſſe, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous, qui montrent que pour n'affoiblir la muraille, on n'en a voulu percer que ce qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à ceste heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir: si on ne se hâte en se leuant: si de la cüue on ne void bien auant en la mer, & en la campagne, on dit: Ce sont des Cachots, & non pas des Estuues. Ainsi les choses que du tēps qu'elles furent faites, tout le monde venoit voir par merueille, se trouvent à la fin mises au nombre des vieilles pieces, & reiettrées par le luxe, qui d'un ſiēcle à l'autre cherche quelque nouvelle inuention de se surmonter. Les Estu-

ues en ceremps-là n'auoient garde d'estre  
 fréquentées, cōme elles sont, & ne les fai-  
 soit-on pas si magnifiques. Car aussi, quelle  
 apparence y auoit-il de parer vne chose  
 d'un liard, inuentée pour le seruice,  
 & non pour la volupté? L'eau n'y es-  
 toit pas versée comme elle est, & n'y  
 fourdoit pas chaude, comme elle fait. Il  
 leur sembloit que puis que c'estoit pour  
 recevoir des ordures, c'estoit tout vn  
 qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vo-  
 stre aduis, combien auoit-on de plaisir  
 d'entrer en ces estuues toutes obscures, &  
 plastrées comme elles estoient, quand  
 on pensoit, que Caton, Fabius Maxi-  
 mus, ou quelque vn des Cornelius auoit  
 pris la peine de les faire accommoder, &  
 quelquesfois mesmes d'y mettre la main;  
 Car alors les Ediles, de quelque bonne  
 maison qu'ils fussent, ne dédaignoient  
 point d'entrer en ces lieux destinez à  
 la commodité du peuple, pour faire  
 qu'on y fut nettement serui, & qu'il  
 n'y eust de la chaleur que bien à propos;  
 non comme auourd'huy, qu'on les  
 chauffe d'une façon qu'un esclaue qui  
 auroit fait quelque insigne meschanceté  
 sembleroit assez puni d'y estre ietté tout  
 viu. Pour moy ie disois qu'on les veut  
 plustost brusler que chauffer. Iem'assieu-  
 re que la plus-part de ceux d'aujour-  
 d'huy tiennent, que Scipion n'estoit

## 582 LES EPISTRES

qu'un lourdaud, de n'avoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuves, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point jusqu'à la fin de sa digestion. O le pauvre homme ! il ne sçauoit pas que c'est de viure ? Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se l'auoit, fut reposée : Il s'y mettoit bien souvent, qu'elle estoit toute trouble, de maniere qu'es'il pleuuoit un peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit que pour se decrasser, & non comme on fait à ceste heure pour se parfumer. Combien pensez-vous qu'il y a auourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vraiment il se pouoit dire banni, puis qu'il estoit réduit à se laver si chetifvement. Encore, afin que vous le sçachiez, il ne se lauoit pas tous les iours. Car (comme disent ceux qui en ont écrit) la coustume du vieil temps estoit de se laver tous les iours les bras & les iambes, pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouoit amasser en trouaillant. Mais pour le reste, ils se contentoient de se laver une fois la semaine. Quelqu'un dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient ? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent iamaïs si ords, que

depuis que les estuues ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par la superfluité de ses delices, que dit-il?

*Rufile sent le musc.*

Si le Rufillus de son temps viuoit du nostre & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le fasse euanoïir. Mais que direz-vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancholiques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. Egialus à qui elle est aujourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de ménage, m'a appris, qu'il n'y a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à scauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu transplanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'vn goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre.

## 584 LES EPISTRES

*Qui reserve cardif son ombrage aux nenens,*  
comme dit Virgile , qui ne prend quel-  
quesfois pas tant garde à la verité qu'à la  
bien-seance , & semble qu'il vueille qu'on  
le life plustost pour plaisir , que pour  
apprendre à labourer. l'en laisseray assez  
d'autres exemples , pour vous en dire vn  
qu'aujourd'huy j'ay esté forcé de con-  
damner.

*Quand la tiede saison met les plantes en sene*  
*On sème le sain-fain, & le mil, & la sene.*

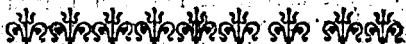
Voulez-vous voir si ce qu'il dit, est verita-  
ble , & si tout cela se doit semer en mes-  
me saison ? Nous sommes à la fin du  
mois de Iuin ; Et cependant aujourd'huy  
j'ay veu cueillir des seues , & semer du  
mil.

II. Je reviens aux oliuiers , dequoy  
j'ay veu faire en deux façons. Quand ils  
veulent transplanter ces arbres desia  
grands , apres qu'ils les ont ébranchez  
à vn pied pres du tronc , ils les dépla-  
cent , & leur ébarbent les racines , en  
sortent qu'il n'y demeure gueres que la  
principale souche : laquelle ils endui-  
sent de fumier , & la mettent dans sa fosse.  
Cela fait , ils iettent de la terre dessus,  
& marchent par tout à l'entour , pour  
garder ( à ce qu'ils disent ) que le vent ny  
le froid ne leur fasse mal. Et de fait il y a  
bien de l'apparence que l'arbre ne s'en  
ébranle pas si tost , & que par ce moyen

les racines, qui sont encor tendres, & qui ne tiennent que par emprunt, ont loisir de reprendre, & de se loger à leur gré. Mais avant que de courir la souche, ils en raclent quelque peu; parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté découverts. Au reste il ne faut pas que le tronc forte plus de trois ou quatre pieds de terre: Car de cette façon ils ietteront incontinent des le pied, & ne seront ny flétris, ny hâlez, comme ils sont ordinairement, deuant qu'il estre renouvellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont l'écorce encore tendre, comme est celle des ieunes arbres, & en font, comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost: mais quand ils sont repris vne fois, ils iettent du plus beau bout qui est possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la deplante, il faut, s'il est possible qu'elle ait auant tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine; puis la coucher tout bellement & bien de son long, afin que le corps mesme iette des racines. J'en ay veu de plantées de cette façon, non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencent desia de se lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres de qui

# 586 LES EPISTRES

la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cisternes. Si cela est, nous sommes bien: car nous auons les pluyes à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché de respondre à vos demandes, comme est Ægialus aux miennes.



## EPISTRE LXXXVII.

### ARGUMENT.

- I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues,
- II. Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.
- III. Contre les excessiues dépenses.
- IV. La Vertu seule nous rend heureux.
- V. Vne mauuaise chose n'en produit iamais vne bonne.
- VI. Si les richesses se peussent appeller Biens.

**A**y fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques: encore



que, vueillez vous, ou non, i'espere quel-  
que iour vous faire voir qu'en ce qu'ils di-  
sent, il n'y a rien de faux, ny mesme de  
si estrange, comme il semble à ceux qui  
ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray que ce voya-  
ge m'a fait cognoistre combien nous auôs  
de choses qui ne nous seruent de rien, &  
de combien de superfluitez nous pouons  
nous passer par iugement, puis que nous ne  
nous en trouuons point incommodez  
quand il nous en faut passer par necessité.  
Il y a deux iours que Maximus & moy  
sommes icy, sans autres seruiteurs que ce  
que nous en auons, pour faire mōter avec-  
que nous dans le coche, & sans autre équi-  
page que les habits que nous auons sur le  
dos. Nous ne laissons pas pour cela de re-  
cevoir tout le contentement que nous  
sçaurions desirer. Le matelas est contre  
terre, & moy sur le matelas. De deux man-  
tes i'en fais seruir vne dessous, & l'autre  
dessus. Quand à nostre repas, il n'est pas  
possible d'y rien retrancher : il ne faut  
point beaucoup de temps pour l'apprester.  
Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais  
que ie n'aye des figues seiches, & des ta-  
blettes, si i'ay du pain, les figues me seruent  
de viande; si ie n'en ay point, i'en fais com-  
me de pain. Elles me fōt tous les iours re-  
commencer l'année, laquelle ie tasche de  
me rendre heureuse par meditations ver-

## 588 LES EPISTRES

tueuses, & par vne ame qui dédaigne tout ce qui n'est point sien. Je me procure la paix par ne rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu, est assez grossier : & sent plustost le village qu'autrement. Les mules qui le trainent, font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est nuds pieds, & si ce n'est point qu'il ayt trop de chaud. A grande peines me puis-je refoudre d'auoir que ce coche soit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-uns bien equippez, il n'est pas possible que ie me garde de rougir. C'est vn tesmoignage que ie branle encore au manche. Je ne suis pas si ferme en effet, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en vn mauuais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en vn bon. Je ne suis encore gueres bien, puisque ien'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de cette façon à tout le genre humain : Pauures gens vous estes fols. Vous vous abusez : vous admirez des choses qui ne seruent de rien ; vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quant il est question du reuenu, vous faites merueille de com-

## DE SENEQUE. 589

pter exactement; si quelqu'un vous prie de luy prêter de l'argent, ou de luy faire un plaisir (car nous en sommes venus là, que la courtoisie se couche en dépense aussi bien que le reste) voicy comme vous supposez. Il a beaucoup : mais il doit beaucoup. Aussi, il a une belle maison, mais il fait l'intérêt de l'argent qu'il en a baillé : il a son train & son équipage aussi lesté qu'il est possible, mais il ne paye pas : s'il auoit payé ses debtes il ne luy demeureroit rien.

II. Vous desſiez apporter cette même diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prêter, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter par tout où il va : pource qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous costez : pource que tout auprès de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus éloignez deserts de la Poüille pour estre enuie. Quand vous auez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? pource qu'il doit. Combien ? tout : si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à un homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & routes d'un poil ? que seruent ces choses si magnifiques ?

*Inſtranti ofſro. &c.*

Pour tout cela, ny le maître, ny les mules

## 590 LES EPISTRES

n'en valent pas vn liard dauantage.

III.M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins vtile au peuple Romain que celle de Scipion; parce que comme l'vn fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne monstroit iamais qu'vn meschant quiledin, avec vn bissac à l'arson de la selle, où estoient ses chemises & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelqu'vn de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne sçauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de cheuaux legers deuant eux pour leur esmouuoir de la poussiere ! Il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avecque tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimez-vous que c'estoit qu'vn General d'armée, vn qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer avec vn cheual & encore le partager entre sō bagage & luy? Vous sçauroit-on bailler courtant, traquenart, ny haquenée à qui vous ne préférassiez ce cheual, bouchonné de la main propre de Caton: Je vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Je la vay donc laisser pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en auant, à prouuer que pour estre parfaitement heureux, il ne faut autre chose que la Vertu : Ce qui est bon, fait les hommes bons : comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon : Elles ne peuuent donc estre bonnes. La response des Peripateriques est, premierement que nostre proposition est faulse, pource qu'il ne s'ensuit pas, que ce qui est bon, fasse les hommes bons. En la Musique, il y a quelque chose qui est bonne : comme vne fluste, vne corde, vn archet ou quelqu'autre instrument, & toutesfois rien de tout cela ne fait le Musicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien : Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien, Je m'en vais le vous esclarir encore mieux. Ce qui est bon en l'Art de la Musique, à deux significations : en l'une s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien, & en l'autre ce qui sert en l'action. Les flustes, les orgues, les cordes, & autres instruments appartiennent à l'action, & non à l'Art. Car pour ne les auoir point,

vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrer s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'homme: car ce qui est le bien de sa vie est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abiet homme du monde peut auoir ne se peut estimer bien. Or vn maque-reau, vn bourreau & tout autre homme de mesme estoffe peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent derechef, que nostre proposition est faulse, parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus contemptibles; il est vray; mais ce ne sont pas science qui fassent profession d'auoir le courage grand, de se rehausser, & de dedaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui releue les hommes: c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communement on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche; Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens, quand il mourut. Que dirons-nous donc? ou que son argent le fit infame, ou qu'il fit infame

## DE SENEQUE. 593

son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombent entre les mains comme un denier au fonds d'un retrait. La Vertu tient un autre rang ; Elle vole de ses ailes ; & pour se faire estimer , ne produit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en sa possession , elle ne leur fait pas cet honneur , de croire que ce soient biens. Mais pour estre ou Medecin , ou Pilote , on n'est point obligé de les mespriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Un homme , pour ne rien valoir , ne laissera pas d'estre Medecin , d'estre Grammairien , d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres , celui qui a une qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous avons nous fait estre. Quand on fait le prix d'un panier de quelque chose , on ne compte point le panier , il ne se parle que de la marchandise : au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on étiquette un sac d'argent , on n'y met point le prix du sac : il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux-cy qui sont si riches : ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand , c'est la grandeur de son ame,

## 594 LES EPISTRES

& par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'un homme contemptible, ne se doit point appeller Bien ; Aussi ie ne sçaurois aduouër que ce soit Bien que l'indolence ; vne cigalle, & vne pulce l'ont. Ie ne diray pas non plus que ce soit bien qu'estre en repos, & n'auoir rien qui nous fâche, Car qu'y a-t'il au monde de si en repos qu'un ver ? Voulez vous sçauoir ce qui fait un homme Sage ? Cela mesme qui le fait Dieu. Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce soit vne cause diuine, celeste & magnifique. Ce qui veritablement est Bien, n'est pas chose qui se communique indifferemment à toutes personnes, tout le monde n'est pas capable de le posseder. Voyez.

*Quid quaque ferat, &c.*

Ceste distribution de toutes choses par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquement nous aurions les vns des autres, le commerce nous fut necessaire. Le souverain Bien, comme les autres choses, à sa place, qui luy est particulierement destinée : ce n'est ny parmy l'yuoire, ny parmy le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est ? En l'esprit, qui, s'il n'est pur & saint, n'est point capable de loger un Dieu.

V. Vne chose mauuaise n'en produit point vne bonne, l'Auarice produit les



richesses : les richesses ne sont donc point Biens. Ils nient cette proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal : car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent ; Et cependant le Larcin & le Sacrilege sont maux : entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de travaux de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage, ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere sont mauvais, pource qu'ils sont causes de beaucoup de mal : ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui ne celent point leurs voleries ? Combien qui publient leurs adulteres ? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche : mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Davantage : s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action loüable & vertueuse ; qui est vne absurdité si éloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu,

pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauvais, il puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le Sacrilege n'est mauvais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celui qui le fait qu'il n'en fera point en peine, & l'assurant de toutes risques : il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon ; Et neantmoins les meschans n'ont point de supplice plus rigoureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez en prison ou sur l'eschafaut. Ils le sont aussi tost qu'ils ont fait la faute ; & le plus souvent mesme en la faisant. Disons donc que le bien, ne vient non plus du mal, qu'une figue d'un Oliuier : l'herbe respond à la graine : ce qui est bon, ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain ; aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauvais. Car le Bon & l'Honneste sont une mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette responce. Prenons le cas que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne ; il ne s'ensuit pas que l'argent soit du Sacrilege, encore qu'il soit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous vay dire. Il y a un thresor & une vipere en un mesme pot. Si vous en ostez le

threfor, encore qu'il y ait vne vipere avec le threfor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le threfor, à cause qu'il a vne vipere : mais ayant vn threfor & vne vipere, il me donne le threfor: Ainsi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est le mal, & non pas le threfor qui est avecque la vipere; ainsi ce qui est de mauvais au Sacrilege, c'est le crime & non pas le profit. On replique à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le threfor, & laisser la vipere : mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avecque beaucoup de mal, n'est point bonne: or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cét argument; Que la proposition que nous faisons, à deux significations; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal : Ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu, Car il arriuera quelques fois qu'un qui se fera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou sera naufrage, ou

## 598 LES EPISTRES

sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est , qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal ne se peut appeller bonne , d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal , ou si par les richesses il nous arrive du mal , il ne suffit pas de dire , qu'elles ne soient point bonnes : il faut dire ouvertement qu'elles sont mauvaises. Or ceux qui les des-estiment le plus , se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes : mais au restent ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles , & les mettent mesme au nombre des choses qui accommodent nostre vie : Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que pour les avoir , il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-uns font encore cette replique , Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous avons du mal , il vient , ou de nostre imprudence , ou de la malice d'autrui. Un couteau ne tue personne : il n'est que l'instrument du tueur. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses , mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy ie trouve que Possidonius approche plus du but que nul autre , quand il dit , que les richesses sont cause du mal , non pas qu'el-

les nous en fassent , mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussi-tost nous fait dommage , & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente: Elles nous bouffissent le cœur , engendrent l'Arrogance , attirent l'enuie , & nous aueuglent de telle façon , qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelques-fois du preiudice ; neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appellons Bien , il n'y a que redire , il est pur : il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit : Et s'il l'elargit & le releue , c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance , les richesses de l'audace : Les biens nous donnent de la generosité , les richesses de l'insolence , qui n'est qu'une generosité contre-faite : vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes , mais elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir , si de soy-mesmes elles nous faisoient mal , & qu'elles eussent la cause efficiente que i'ay dit. Mais elles ont la precedente , qui ne prouoque pas seulement les esprits , mais les appelle par vne apparence de Bien si coloré , qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la

cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuieux pour leur sagesse, ou pour leur iustice: mais la Vertu n'a pas cette cause de soy-mesme, & à bien considerer cette splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du suiet de se raiir de son merite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il feroit d'aduis d'argumenter de cette façon. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur confidence, ny securité, ne sont point biens: or la santé les richesses, & autres telles choses ne font rien de tout cela, ce ne peuvent donc estre biens. Il fait ce mesme argument encore plus tendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny securité: mais au contraire y font naistre l'infidélence, l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises: les choses fortunées le sont, elles sont donc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de cette mesme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite & ne nuit point.

Et pour-

Et pour ce les commoditez peuuent indifferemment conseruer toutes sortes de gents, quelque peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout, selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellions vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslée parmy. Ce qui est Bien, ne peut estre possédé que du Sage? Et pour ce il ne faut point qu'il y ait rié qui luy puisse dementir ce nom. Ayons bon courage: nous n'auons plus à detacher qu'un nœud: il est vray qu'il est vn peu mal-aisé. Des choses mauuaisés, il ne s'en fait pas de bonnes. De plusieurs pauuretez, il s'en fait des richesses; les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas auoué des Stoïques: il est de la forge des Peripatetiques, qui le proposent & y font eux-mesmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a eschole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comme Antipater le refute. La Pauureté ne se dit point par position, mais par priuation que les Grecs appellent *privatio*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde, il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, & non pas beaucoup de pauuretez. Vous prenez la pau-

ureté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauvreté ne consiste pas au peu de chose que nous avons, mais au grand nombre de celles que nous n'avons point. Un homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a; mais au regard de ce qui luy defaut. Je m'exprimerois mieux, si j'avois yn mot qui signifiât *εὐρογία*. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De moy ie ne pense point qu'on la puisse definir plus proprement que possession de peu de chose. Cette dispute de la substance des richesses, & de la Pauvreté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir: & par mesme moyen nous considerons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble avoir d'amertume, & couper les ailes à l'outréuidance des richesses, que de disputer des paroles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appelez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses: Mettrons-nous en avant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauvreté, qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se desfie de ses richesses & se



effouienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus ; que c'est par cette sorte que les brigues , les concussions , & les tumultes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente. Que si vn peuple ne les a peu oster à tous les peuples de la terre, il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul ! C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions ; & sans leur prescrire des bornes, tâcher de les exterminer entierement. Ayons des paroles plus fortes , si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.



## EPISTRE LXXXVIII.

## ARGUMENT.

- I. *La Philosophie merite le titre de Science liberale , parce qu'elle fait l'homme libre.*
- II. *La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.*

*III. Quatre sortes de sciences liberales.*

*IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*

*V. Toutes choses sont disputables.*

**VO**US voulez que ie vous die ce qui me semble des sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gaigner. Ce sôt mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit, s'ils passe par dessus, & le gastent s'il y croupir. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous scauez bien qu'on les a nommées Liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sageſſe, qui merite l'honneur: comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que iouets à petits enfans. Pouuez-vous bien vous persuader qu'une chose fut bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus meschans? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre: mais si

nous les auons apprises , il n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait cette question , Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien ? Et tant s'en faut que cela soit , ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrier. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des paroles. Il s'estargit bien quelquesfois iusqu'à l'Histoire : mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carriere: il ne passe iamais plus auant. Ie vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllabes , le chois des paroles, la memoire des fables , & la mesure des vers , peuuent ayder vn homme qui se veut acheminer à la Vertu ? ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuoirises, & quelle temperance aux voluptez, il en peut tirer ? Venons aux Professeurs de Geometrie , & de Musique , vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux, que chez les Grammairiens; Et cependant ce sont choses que qui ignore , ne gagne rien de sçauoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non: s'ils ne l'enseignent , il est impossible de l'apprendre d'eux : s'ils l'enseignent , ils sont Philosophes. Voulez-vous sçauoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montēt en chaire; Regardez comme leurs professions sont differentes. Or il est certain qu'elles se-

roient semblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe, mais c'est si lourdement, qu'ils se refutent eux-mesmes par les raisons qu'ils amènent pour le verifier. Car ils le font tantost Stoïques, n'approuvant rien que ce qui est Honneste: dedaignant les voluptez, & ne pouuant par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, loüant l'estat d'une ville paisible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chansons, & les festins. Tantost ils le font Peripatetique, induisant trois sortes de biens. Et tantost Academique, tenant ses opinions suspenduës, & se gardant de rien affirmer. Par cette incompatibilité d'estre de tant de Sectes ensemble, ils montrent bien qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté. Philosophe; & puis que cela se remarque en ses vers, il faut bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fust. Apprenons donc cette science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de sçauoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiode, comme si Hecube estoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cause que sa beauté luy dura si peu: Quand ie sçaurois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de combien

pensez-vous qu'il m'en fust mieux ? Ne ferions-nous pas plus Sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs , que de nous informer de celles d'Ulyſſe ; le n'ay pas de loisir aſſez , pour oüyr diſputer ſ'il courut tant de riſques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous ſont inconnües , parce qu'en ſi peu d'eſpace il eſtoit mal-aiſé qu'il fut ſi long-temps ſans trouver quelque port.

II. Les tempeſtes de l'eſprit nous donnent tous les iours de la beſongne : noſtre méchanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point ſaute de beaux yeux qui ſollicitent les noſtres ; & en cela ſeulement nous auons des ennemis aſſez. C'eſt de là que ſe preſentent ces monſtres effroyables qui ne demandent que l'eſſuſion du ſang humain : c'eſt de là que viennent ces inſidieux appas qui nous attirent par l'aureille : c'eſt de là que viennent tant de naufrages , & tant de maux de toutes façons. Enſeignez-moy d'aimer ma patrie , ma femme , mon pere , & faites qu'il n'y ait point de peril aſſez grand pour m'empêcher de leur en rendre teſmoignage : Et qu'en des actions ſi loüables, ie ſois ſi reſolu qu'après ma barque rompuë , ie m'affourche encore ſur les eſclats : Que vous ſert de vous enquerir ſi Penelope a paſſé ſon temps avec ceux qui la recherchoiët ? Si par diſcretion elle

## 608 LES EPISTRES

s'est parée de scandale & si denant que re-  
connoistre Vlyffe, elle se doutoit bien que  
c'estoit luy? Faites que ie sçache que veut  
dire Pudicité: quelle Vertu c'est, & si  
c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Ie  
viens à cette heure aux Musiciens. Vous  
m'apprenez à concetter des voix gresles  
avec des grosses, & à faire vn accord de  
tons discordans: Faites plustost que ie sça-  
che accorder mon ame, & donner à mes  
volontez vne perpetuelle conformité.  
Vous me monstrez qui sont les tons lamé-  
tables: monstrez-moy plustost comme  
aux aduersitez ie ne lamenteray point. Le  
Geometren' enseigne à mesurer des cam-  
pagnes: j'aymerois bien mieux qu'il m'é-  
teignast à quelles bornes le contentement  
de l'homme se doit arrester. L'Arithme-  
ticien m'apprend à compter & faire seruir  
mes doigts à l'Auarice: Ie serois bien plus  
aise qu'il me fit voir que tous ces com-  
ptes-là ne seruent de rien. Qu'un homme  
n'est point plus heureux, pour ce que son  
reuenu lasse ceux qui en font la recepte.  
Qu'au cōtraire, presque tout ce qu'il pos-  
sede, sont choses superflues, & que s'il luy  
falloit auoir la peine de compter son bien  
luy-mesme, il n'y a point de pauvre hom-  
me qui ne fut plus heureux & plus content  
que luy. Que me sert que ie sçache exa-  
ctement partager vn champ, & que mon  
frere & moy s'il faut que nous separions.

## DE SENEQUE. 609

vn arpent de terre , soyons sur le point de nous couper la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'un arpent , & sçauoir que c'est que quart, que doigt, & que poulce: si le voisinage d'un grand , qui empiete quelque chose sur moy, me rend melancholique; Vous m'enseigniez comme ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comme ie pourray tout perdre, sans me fâcher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster, est en vostre maison dès le temps de vostre grand-pere: Et quoy? Deuant qu'il fut à vostre grand-pere, à qui estoit-il? Monstreriez vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iurisconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point suiuettes à Vsurpations; Ce que vous tenez, est public: il est à tout le genre humain en general. O la belle science! Vous sçauiez mesurer vn cercle, & reduire en quarré quelque forme qu'o vous baille. Vous sçauiez combien il y a d'une estoille à l'autre. Il n'y a rien qui échappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de

## 610 LES EPISTRES

L'homme, dites-moy comme il est grand ou petit. Vous cognoissez bien vne ligne droite : mais à quoy est bon cela ? Si vous ne sçauiez comme en vos actions il se faut conduire droictement ? Je viens à cette heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

*Frigida Saturni, &c.*

De quoy me seruira cette Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne, J'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient, ils sont propices, & ne peuuent changer de naturel ? Que la course inéuitable des Destins, les mène d'un ordre qui n'est iamais interrompu ? Que leurs reuolutions sont réglées, & produisent, ou marque les euenemens de tout ce qui se fait icy bas. Mais soit qu'elles soient les cause de cette diuersité d'effects que nous voyons au monde : soit que seulement elles en soient les Messageres, que nous seruira d'auoir preueu des choses que nous ne pourrons eüiter ? Sçachons les, ou ne les sçachons pas ; il faut qu'elles aduiennent.

*Si vero solem, &c.*

Pensez que me voila bien asseüré de toutes surprises ; & si ie vy iusqu'à demain



## DE SENEQUE. 611

au matin, ne seray-je pas trompé? Il est certain qu'oüy. Car nous sommes trompez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera: mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. l'attends tout: Si elle m'en quitte quelque chose, à la bonne heure. Quand il se passe vne heure sans que i'aye quelque assaut, ie suis trompe. Toutesfois encore ne le suis ie pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tost. Quoy, qu'il en soit, i'espere tousiours du bien: mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si i'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Je n'y reçois non plus les Luthiers, ny toute science qui vent de l'huile ou de la Poudre; Ou bien i'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs, les Cuisiniers, & toute cette race de gens, de qui les esprits ne trauaillent que pour le seruice de nos voluptez. Car ie vous prie, que trouuez-vous de liberal en ces vniuers-

seurs de matin, qui ont le corps anfi-  
 gras & potelé, comme l'esprit tabi-  
 de & lethargyque? Pensez comme nos  
 beaux exercices d'aujourd'huy se rappor-  
 tent à ceux que nos Ancestres faisoient  
 faire à leurs enfans, de lancer le iavelot,  
 ietter la barre, monter à cheval, tirer des  
 armes: & quoy qu'ils fissent, de tenir tou-  
 jours le corps droit. Car ils ne vouloient  
 point qu'il apprissent rien qu'il fallust fai-  
 re de couché? Mais ny les vns ny les autres  
 ne font point choses qui nous rendent ca-  
 pables de la Vertu. Car que me sert  
 que ie ne sçache bien ayder d'un che-  
 val, & qu'à point nommé ie le pa-  
 re, si ie me laisse emporter à mes pas-  
 sions? Que me sere qu'à la lutte & à  
 coups de main, ie demeure maître de  
 tous mes Antagonistes, si ie me laisse  
 vaincre à la Colere? Et quoy donc;  
 les Sciences liberales ne nous sont bonnes  
 à rien? Si sont bien à quelque chose, mais  
 pas à l'acquisition de la Vertu. Car les  
 Arts mechainiques mesmes, avec qui la  
 Vertu n'a point de commerce, ne laissent  
 pas d'auoir beaucoup de commoditez  
 pour l'usage de la vie. Pourquoy donc  
 faisons nous apprendre les sciences libera-  
 les à nos enfans? Ce n'est pas qu'elles les  
 puissent faire Vertueux mais afin qu'elles  
 leur preparent les ames & les rendent sus-  
 ceptibles de la Vertu. Comme ces pre-

nières leçons qu'on leur fait de cognoître leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les apprendre quelque iour. Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais nous en rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences, les vulgaires, & sordides; les plaisantes, les pueriles, & les liberales. Les vulgaires sont celles que les Artisans font avecque la main, & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles cy n'ont apparence quelconque d'Honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous resjouyr, ou les yeux, ou les oreilles: Nous pouvons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles-mêmes, comme lever tout bellement un eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculées, descendre petit à petit celles qui sont hautes; & tout plein de belles nouveutez, qui estonnent les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les pueriles sont appellées des Grecs *εἰρηναῖαι*, & de nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque

## 614 LES EPISTRES

ressemblance. Mais quant à celles qui  
 vraiment sont liberales, ou pour  
 mieux dire libres, il n'y en a point d'au-  
 tres que celles qui ne s'employent qu'à  
 l'instruction de l'esprit à la Vertu. Je  
 sçay bien que quelqu'un pourra dire que  
 comme il y a vne partie de la Philoso-  
 phie naturelle, l'autre Morale, & l'au-  
 tre Rationnelle; tout de mesme toutes  
 ces Sciences liberales peuvent trouver  
 place en la Philosophie? Que s'il se  
 presente quelque question naturelle, on  
 la decide par la Geometrie? Et que par  
 consequent ce n'est point chose hors  
 d'apparence de dire, puis qu'elle luy  
 aide, qu'elle est vn de ses membres.  
 Beaucoup de choses ne sont pas parties  
 de nous, qui ne laissent pas de nous ai-  
 der, & que, si cela estoit, ne nous ayde-  
 roient pas. La viande ayde bien au corps  
 & toutesfois n'est pas vne de ses parties.  
 Le ministere de la Geometrie nous fait  
 bien quelque seruice, & se peut dire que  
 la Philosophie a besoin de la Geome-  
 trie, comme la Geometrie a besoin  
 d'un Charpentier. Mais comme le Char-  
 pentier n'est pas portion de la Geometrie,  
 aussi n'est la Geometrie portion de la Phi-  
 losophie. Et puis chacune a ses limites à  
 part: car le Philosophe recherche les se-  
 crets des choses naturelles, & les connoit,  
 & le Geometre en examine & suppute les

## DE SENEQUE. 915

nombres & les mesures. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composez, ce qu'ils peuuent, & qu'elle est leur nature. Le Mathematicien observe comme ils s'éloignent de nous & se rapprochent, comme ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquesfois ils semblent s'arrester, combien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouuera que le Soleil est grand: Le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement: mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouurage. La Mathématique est superficielle. Le fonds où elle bastit, n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle mesme elle pouoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois, que nous serions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes, don-

## 616 LES EPISTRES

ner moyen à nostre esprit des'estendre ; & passer d'une recherche à l'autre. Mais il n'y a que la science du Bien & du Mal qui nous puisse mener à la perfection ; & cette Science ne se trouve ailleurs qu'en la Philosophie. Il n'y a quelle qui s'informe de ce qui est bon ou mauvais. Prenez moy toutes les Vertus l'une apres l'autre. La Magnanimité, qui méprise ce qui est formidable, dédaigne ces épouvantements qui rendent nostre Liberté captive, les appellent en duel & les abat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier? La Foy est le Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse brùle, coupe; tuë, tu ne me saurois faire parler. La Douleur a beau fouïller, elle ne trouvera jamais mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en hait les vnes qu'elle chasse du tout : Elle dispensent les autres, & les regle sous vne mediocrité convenable? Et jamais ne s'en approche que pour quelque autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la Raison, & non iusqu'à la satiété. L'Humanité des-

## DE SENEQUE. 617

fend la prefomption & l'Auarice : ses paroles font douces, ses actions courtoises, & ses volontez obsequieuses : elle ne void sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle mesme; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autrui. Sont-ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez ? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion, la Frugalité, l'Espargne, & la Clemence, qui est auare du sang d'autrui, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point user de l'homme prodigement ? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales comme nous mesmes le confessons, & que neantmoins les sciences liberales, ne seruent de rien à la Vertu ? Il est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point que la viande & la Vertu n'ont rien de commun ; Le bois ne fait point de service au nauire, & toutesfois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire : & au partir de là, ce n'est pas vne proposition indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'appren-

## 618 LES EPISTRES

ne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend: Et veu que la Sagesse ne consiste point aux lettres, qui ne me gardera de croire qu'un homme peut estre sage sans estre sçauant? La Sagesse baille des choses, & non des paroles: Et peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'assure que de soy. La Sagesse est ample & spacieuse: il ne luy faut point bailler vne place occupée: sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du temps, duquel quand il n'y auroit autre chose, vous sçauiez combien de questions il fait ordinairement. Premièrement si de soy le Temps est quelque chose: si quelque chose a precedé le temps, si le temps a commencé quand & le monde, & si parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedée. Outre ces questions, celles qu'on fait de l'Ame, sont innombrables: D'où elle est, quelle elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis; si elle reuiet plusieurs fois au monde sous diuerses formes: ou si elle n'entre iamais qu'en un corps, pour, apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté: si c'est un corps ou non: ce qu'elle fera, quand par nostre ministère, elle ne fera plus rien: comme



## DE SENEQUE. 619

elle vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cét âge ; S'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera de se cognoistre, quand échappée du corps elle aura fait sa retraite dans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines, vous ne serez iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander: tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place: son train est plus grand: il luy faut beaucoup de logis: il faut que tout vuide, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques-vnes, mais non plus que ce qu'il luy en sera besoin, pour la servir. Car si nous nous mocquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles precieux, plustost pour la monstre que pour l'vsage, que dirons nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espee d'intemperance, de vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que font ordinairement tous ces Professeurs de sciences liberales que des fascheux, des

causeurs, des importuns, & des glorieux  
 qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon  
 qu'ils sceussent, pource qu'ils ont appris  
 ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir point.  
 Didimus le Grammairien a fait quatre  
 mille traitez : c'estoit assez pour laisser vn  
 homme de lire. Je vous laisse iuger que  
 deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En  
 l'vn il dispute de quel pays estoit Home-  
 re : en l'autre qui estoit veritablement la  
 mere d'Enée : en l'autre, Si Anacron estoit  
 plus paillard qu'yurogne, ou plus yuro-  
 gne que paillard : si Saphon estoit vne  
 coureuse, & tout plein de telles autres  
 choses si friuoles, que si ie les auois ap-  
 prises, ie ferois ce qui me seroit possible  
 pour les oublier. Et puis dittes que nostre  
 vie est courte. Nos Stoïques mesmes  
 sont quelquesfois plus longs qu'il ne se-  
 roit besoin. Je vous y montrerois beau-  
 coup de choses, où le coup de la serpe se-  
 roit necessaire. Il faut bien auoir perdu  
 des heures, & bien importuné des aureil-  
 les, deuant que d'ouyr cette loüange. O  
 le sçauant homme ! contentons nous de ce  
 titre qui n'a pas tant d'éclat. O l'homme  
 de bien ! Me conseilleriez vous de feuil-  
 leter autant d'Annales, qu'il y a de peu-  
 ples sur la terre ? de rechercher qui est le  
 premier qui a fait des vers ? de compter par  
 mes doigts à faulte des Fastes, combien  
 Orphée a esté d'années deuant Homere ?

Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque, & vser toute ma vie apres des syllabes ! m'embarrasseray-ie tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tire iamais ? pratiqueray-ie si mal ce pretexte salutaire, qui commande d'épargner le Temps ? L'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlatan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odyssée, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouvrage ; & pour le prouuer, il alleguoit, que tout exprés il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge : vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupatiōs ; ie ne parle que des Sciences liberales. Et combié pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues, & qui ne se pratiquent point ; Ils s'impliquent aussi-bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprieté des con-

ionctions & des propositions. Ils ont eue enuie sur les Grammairiens, & sur les Geometres, & ont pris toutes les superfluites de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne vivent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre; & que cette proposition mesme, Que tout est disputable, se peut contredire. Naufiphanes dit, Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalement tout ce qui se void n'est point Zenon Eleate nie tout sans exceptions. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques, Eretitriques & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iamais rien sçauoir. Pour moy, j'aymeroie mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sça-

voir rien du tout. Les vns ne nous éclairerent point, les autres nous creuēt les yeux, Si ie crois Pythagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux : Si Naufiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Parmenides, Il n'y a rien au monde qu'une chose : Si zenon, Il n'est du tout rien. Que sera ce de nous donc? Que deuiendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrit & qui nous soustient? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & vne piperie. Je ne trouue pas grand gouſt n'y à ceux qui disent que nous ne ſçauons rien, ny aux autres qui meſme ne nous veulent pas accorder noſtre ignorance; Et s'il me falloit dire ausquels ie veux le plus de mal, ie congeſſe que ie ſerois bien empesché.



## EPISTRE LXXXIX.

## ARGUMENT.

- I. En quoy different la Sageſſe & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuiſion.*
- II. De la Morale.*
- III. De la Naturelle.*
- IV. Il blaſme les Auares, les Pail-lards, & les Gourmands.*

**V**ous me priez de vous diuiſer la Philosophie, & que ie faſſe des quartiers de ce grand corps. C'eſt à la verité le moyen de la comprendre bien-toſt, & preſque il ne ſ'y peut rien faire qu'en la démembrant de cette façon. Vne choſe qui nous eſt obſcure, en la prenant toute enſemble, ſe trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleuſt à Dieu que la Philosophie ſe pût repréſenter à nous,

nous comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre: Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fit laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des broüillars à trauerser, & de qui la veüe s'arreste au premier logis; nous auons besoin qu'on nous montre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philosophie en parties, & non en morceaux: car il y a du profit à la diuiser, mais qui la hacheroit, il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand, est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable on la connoist mieux, quand on la considere par ses parties, pourueu, comme i'ay dit, qu'on ne les fasse point si petites, que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser

en leur entier, que d'en faire tant de parts, que ce ne fut iamais fait de les éplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouvez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la Philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme : la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquérir: c'est elle qui montre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre tesmoignage. Le nom qu'elle porte, est vne marque qui la fait assez connoistre. Il y en a qui l'ont definie, vne science des choses humaines & diuines. Quelques vns y adioustent, *& de leurs causes*: mais ie ne trouuent pas que cette addition y serue beaucoup, parce que les causes sont parties des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appelée, vne estude de vertu, d'autres vne estude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iustement est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sagesse, elle n'a presque iamais esté contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est désiré soient vne mesme chose: la mesme difference qui est entre l'Auarice & l'argent, est entre la Philosophie & la Sagesse. La Sagesse est l'effet, & la recompense de la Philosophie: la Philosophie



marche vers la Sagesse, la Sagesse attend  
 de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sa-  
 gesse est ce que les Grecs appellent *Sophie*.  
 Nous nous sommes autresfois seruis de ce  
 mot, comme nous faisons de celuy de Phi-  
 losophie. Encor à cette heure, nos vieil-  
 les Comedies le vous témoigneront: L'in-  
 scription du monument de Possennius,  
*Passant demeure & ly la Sophie de Possen-*  
*nins*. Il s'est pourtant trouué quelque Stoï-  
 ques, qui bien que la Philosophie soit vne  
 estude de Vertu, & que l'une recherche,  
 & l'autre soit recherchée, ont tenu cepen-  
 dant qu'il est impossible de les separer, &  
 qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans  
 Philosophie, ny de Philosophie sans Ver-  
 tu. Si la Philosophie est vne estude de  
 Vertu, c'est par le moyen de la Vertu  
 mesme: qui est vertueux, ne peut n'estu-  
 dier point la Vertu, & qui estude à la  
 Vertu, ne peut n'estre point Vertueux.  
 Car il n'en est pas comme de ceux qui de  
 loin visent à frapper quelque chose, où le  
 tireur est en vn endroict, & le blanc en  
 l'autre. Ny comme des chemins qui nous  
 meinent aux villes, & en sont dehors.  
 On arriue à la Vertu par la Vertu mesme;  
 & par ainsi, la Philosophie & la Vertu  
 sont attachées l'un à l'autre. Il y a eu plu-  
 sieurs grands persónages, qui ont diuisé la  
 Philosophie en trois parties, Morale, Na-  
 turelle & Rationelle. La premiere a pour

fuit le reglement de l'ame, la seconde recherche la Nature des choses: la troisieme examine la propriete des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de la Verite. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-vns des Peripateriques y ont mis la Ciuille pour vne quatrieme, pource qu'il semble qu'elle ait son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adiousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison: toutesfois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Morale: ils n'ont point voulu receuoir la Rationelle. Mais enfin comme ils ont veu qui leur faisoit quelque piece pour distinguer les ambiguitez, & conuaincre les faussetez masquées d'apparences veritables, ils ont esté contraints d'introduire vn lieu qu'ils appellent le Iugement. & la Regle qui est la mesme chose que la Rationelle, sous vn autre nom: Mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyniques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens: Et ce qu'ils

chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties Morale. L'une des choses desirables, & reiettables L'autre des Passions: La troisieme des actions. La quatrieme des causes, & la cinquiesme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle: les Arguments à la Rationelle, & les actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de cette partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est un exercice de Regent plustost que de Philosophe, comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent universel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. Je la subdiuise en trois autres parties, dont l'une est la consideration, qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de cette partie est grande. Car de quoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chaque chose se doit apprecier? La seconde est de l'affection; & la troisieme des actions. Car il faut premiere-

ment ſçauoir ce que la choſe vaut. Secondement temperer l'affectiō , & la régler ; & tiercement faire qu'entre l'affectiō & l'actiō il y ait telle corréſpondance , qu'en tout & partout vous ſoyez conforme à vous meſme. Duquel que vous manquiez de ces trois : il eſt impoſſible que vous ne tombiez en conſuſion. Car que vous ſert qu'en vous meſme vous ayez examiné la valeur des choſes , ſi voſtre affectiō vous fait aller plus auant que vous ne deuez ? Et que vous ſert , de vous en rendre maĩſtre , ſi quand il faut mettre la main à l'œuure , vous laiſſez perdre les occaſions , & ne ſçauéz quand , en quel endroit & de quelle façon il y faut proceder ? Car l'eſtimation du merite des choſes , l'oſeruatiō des opportunitéz & la diſcretion de ſe commander : ſont trois conſiderations différentes. Quand l'actiō accompagne l'affectiō , tout va comme il doit aller. L'affectiō ſe conçoit ardente ou froide , ſelon le cas que nous faiſons de la choſe qui nous eſt propoſée.

III. La Philoſophie Naturelle ſe diuiſe en choſes corporelles & incorporelles , qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuiſiō des corporelles , c'eſt que les vnes engendrent & les autres ſont engendrées. Or les Elemens ſont engendrez. Les vns tiennent que le Principe

est simple: les autres le diuisent en la Cause mouuante, & aux Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est continuë, ou coupée par interrogations & responses: l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de cette cy sont les paroles, leur sens, & leur disposition. La Dialectique derechef est diuisée en conceptions, & en paroles qui les expriment. Les subdiuisions qui se peuuent faire de l'un & de l'autre, sont infinies: C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

*Et summa sequar fastigia rerum.*

Aussi bien si ie voulois rediuiser les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous vueille dégouster de cette lecture: mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs: excitez ce que vous auez de languide: restraignez ce que vous sentez qui se lasche: domptez ce qui se rebelle, faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chanson? respondes-leur: tant que vous faillirez, ie suis obligé de vous

aduertir. Vous voulez queles remedes cessent deuant la maladie: Mais vous auez beau faire, tant plus vous bouchez les aureilles, tant plus vous me faite enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en dépit que svou en ayez: ie vous conseilleray vostre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des flatteries, & puis que vous ne voulez pas recevoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez vous iamais d'acquiescer? Les champs de tout vn peuple sont à vous seul; & vous n'en auez pas encore assez? Iusques où vous pensez vous estendre? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui fussent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres. ! Et cependant si les mers ne sont bridées de vos possessions? Si vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique & de l'Aigée? Si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont de chetiues cabanes, vous ne pensez pas estre bien accomodé. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira: Faites que ce qu'on appelloit vn Empire, soit vne de vos pieces de terre: ne laissez rien de ce que vous auez moyen d'amasser.

Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez toujours plus que vous n'en prendrez. Je viens à cette heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estenduë à vostre Luxe, que ceux-là font à leur auarice. Ditte-moy, ie vous prie : auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre, où vous n'ayez vne maison dessus ? Qu'il n'y ait riuiera grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais ? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi tost imaginer vne retraite. En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoiët faits avecque la main vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment ? Je veux que vous ne puissiez aller en part, ou vous ne voyez toujours luire l'ardoise de quelque paüillon qui soit à vous ? Les vns aux coupeaux des montagnes, qui découurent à perte de veüe sur la mer & sur la terre Les autres en campagne raze aussi releuez que les montagnes mesmes. Quand le nôbre de vos bastimens donnera de la peine à les compter: quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si n'auuez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de chambres, puis que vous ne pou-

uez coucher qu'en vne ? Celles où vous n'estes point, ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit fouillé; Qui remplissez les eaux de lignes & de filets, qui bordez les bois de pieges & de toiles; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la fatieté vous a degousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de mains; tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril; tant de poissons recherchez de l'autre bout du monde: si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibli de cruditez, vous en laissent bien à peine guster quelque morceau. Pauvres gens que vous estes ? Vous ne cognoissez pas que vous auez plus de faim que de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius, afin de l'oïyr vous-mesme en le disant. Ecrivez-le, afin de le lire apres l'auoir escrit. Ne faites rien que vous ne rapportiez à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Etudiez, non pour sçauoir plus de choses que les autres, mais pour en sçauoir de meilleures.





EPISTRE XC.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.
- II. Du siecle d'or.
- III. Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys , ont rendu les Loix necessaires.
- IV. Les hommes n'ont point apris de la Philosophie , les voluptez , & les delices des villes.
- V. De la Frugalité du premier Siecle.
- VI. La Philosophie enseigne à cognoistre Dieu , & que les choses fortunees arrivent par son commandement.
- VII. Que l'innocence honnoroit le Siecle d'or , mais que la Sagesse y defailloit.

**Q**ui peut nier , Lucilius , que le bien-viure ne soit vn present des Dieux , & le bien viure vn present de la Philosophie ? S'ensuiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure est chose plus pre-

## 636 LES EPISTRES

cieuse que le viure, nous soyons plus obligez à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux? Il ne faut point douter que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes : mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si c'eust esté chose si commune ; la Sageſſe eut perdu le plus grand auantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. Tout ce qui la met en reputation, c'est, Que ceux qui l'ont, la tiennent d'eux-mesmes, & ne la mandient point de leurs voisins. Autrement, si c'estoit chose qui passast d'une main à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fut digne d'admiration? Tout ce qui l'occupe, c'est le soin de trouuer la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generally toutes les Vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes: d'elle que nous ſçauons que les Dieux sont maîtres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un ſiecle à l'autre, ne les en eut peu à peu distraits, & rendu paupes ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessames de rien auoir quand

nous voulusmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes & ceux de quelques races apres eux , non encore soüillez des corruptions qui se sont introduites depuis , se conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide , se rangeoient à ses loix , & s'ils cognoissoient quelqu'un qui fut plus homme de bien, que les autres , ils se laissoient conduire à luy : car ceste soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes , s'il y en a quelqu'une , qui de grandeur de corps ou de force , ait de l'aduanage sur les autres , se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais un taureau lasche & failly de cœur , marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand , & de plus grosses pieces que les autres , ce sera luy qui aura ceste prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bien-fait , ils le faisoient presider sur eux , & de ceste façon rendoient leur condition tres-heureuse , ne souffrans d'estre surpassez en puissance , que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut : c'est , de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce

siècle qu'ils appelloient d'or, ils n'auoient point d'autres Rois que les Sages ; sous l'autorité desquels les violences estoient retenues en bride , & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien , & déconseilloient le mal. Par leur Prudence , ils pouruoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge , par leur valeur ils les preseruoient , si quelque inconuenient les menaçoit , & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vn office que commander , & non pas vne qualité : leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal faire , on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien , & on leur obeysoit de mesme. La plus grande menace qu'un Roy fist à ses sujets , quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient , c'estoit qu'il se demettrait de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices , & le changement des Royautez en Tyrannies , rendirent les Loix necessaires , & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la prudence fut de son temps

en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle , il auroit esté le huitiesme. Zeleucus , & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny escholes , & ne sçauoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pythagore leur auoit appris , polifferent de leurs belles ordonnances non seulement la Sicile alors fleurissante , mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius : mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mechaniques , que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

III. Il dit que du commencement comme les hommes estoient esparts , qui d'un costé , qui de l'autre , sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre , ou pour le mieux , de quelque chetive cabane ; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy non plus que tous ces bastimens à tant d'estages , les vns sur les autres , & si spacieux , que les villes leur sont trop estroites , soient de son inuention : comme ces reservoirs où les poissons sont enclos par troupes , & chacun selon leurs especes , ont leur quartier à part , afin que la Friandise , quelque mauuais temps qu'il fasse sur la mer , ne soit

## 640 LES EPISTRES

iamais depourueü , & sans danger puisse pescher quand il luy plaira. Penseriez-vous bien que la Philosophie eut inuenté les clefs , & les serrures ? Ne seroit-ce pas , comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde ? Penseriez-vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastiments suspendus, elle eust dédaigné tant d'agreables retraites , que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit ? Croyez-moy , ces premier siecles où la vie estoit si heureuse , n'auoient point d'Architectes : & tous les artifices d'équarrer les poutres , & de conduire la sie dans vne ligne , sans varier ny d'un costé ny d'autre , sont venus au monde quand & le luxe.

*Car le bois au vieux temps de coin estoit fendu.*

Ces salles à festin , qu'on fait auourd'huy si grandes , que toute vne villey mangeroit, estoient alors inconnuës. On ne voyoit point vn nombre infiny de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des lambrissures dorées , se suivre queüe à queüe dans les ruës , & les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée , qu'ils entrelassoient l'une dans l'autre , & faisoient descendre en talut si promptement , qu'il ne pouuoit

faire de pluye si longue , ny si violente, qu'il n'eust moyen de s'egouter."

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre , & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis , en ce qu'il croit que les sages soient inuenteurs de tous ces outils , dont se seruent les Artisans. Car , à son compte , il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

*Tunc laqueis, &c.*

qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes , & non pas de leur Sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus , en la superficie de la terre , par l'embrasement de quelque forest , ont iugé que foüillant plus auant , ils'en trouueroit dauantage; & ont decouuert les mines de cette façon. Ils'abusent; ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux mesmes qui les mettent en besongne. Je ne trouue pas non plus cette question si subtile comme il la fait ; Qui a esté le premier en l'usage des tenailles , ou du marteau ? L'un & l'autre comme generalement toutes choses qu'il faut chercher

## 642 LES EPISTRES

avec les reins courbez , & les yeux tournez vers la terre , sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remüant , mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose , & encore au siecle où nous sommes , il n'est iamais plus à son aise , que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie, qui trouuez-vous auoir esté le plus sage , ou de Pedalus , qui fut inuenteur de la sie , ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau ; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au fond de sa main , rompit aussi-tost vn gobelet qu'il auoit en sa besace , comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques alors vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer ? Et auourd'huy mesme , qui pensez-vous estre le plus Sage , de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne void point , des senteurs , en vne hauteur immense : faire sourdre & tarir des fontaines en vn instant , & lambrisser les sales d'une contexture si artificielle , qu'autant de fois qu'on change de seruices , autant de fois elles changent de planchers ; Ou celuy qui fait cette leçon aux autres , & la prend pour soy-mesme , Que nous ne sommes obligez en cette vie à chose qui soit ny dure ny difficile , Que nous



ne demeurons pas sans maison pour n'avoir point de tailleurs de marbre , ny sans habits , pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les soyes ; que sur la terre , nous auons tout ce qui nous est necessaire , & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable , nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat ? Ceux-là certainement estoient , ou sages , ou pour le moins semblables aux Sages , qui avecque si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuons Nature , il ne nous faut point d'artisans : elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a contrainsts à quelque chose , elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouuons sans estre vestus , supporter le froid , mais quoy ? n'auons nous pas des peaux de bestes sauvages & domestiques , assez chaudes pour nous en garentir ? ne voyons nous pas des peuples , qui se courent d'escorces d'arbres , & d'autres qui se font des robes de plumes d'oiseaux ? Et encore aujourd'huy la plupart des Tartares n'est-elle pas vestuë de fourrures de renards , & de martes , aussi delicates à l'atouchement , comme impenetrables à la froi-

deur ? Oüy , mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer : Les chaleurs de l'E-  
 sté ne nous sont pas moins incommodes,  
 si nous n'auions des ombrages bien es-  
 pais pour les repouffer. Il est vray : mais  
 n'auons nous pas vne infinité de lieux  
 secrets, que l'iniure, du temps, ou quel-  
 que autre accident semble auoir expres-  
 sement cauez , pour estre le remede de  
 cette incommodité ? Ne pouuons nous  
 pas, comme nos peres , faire des clayes  
 d'osier, enduites de terre, & nous met-  
 tre vn peu de chaume & de fueillages sur  
 la teste , en sorte qu'il n'y aura rigueur  
 quelconque de temps qui nous puisse fai-  
 re mal ? N'y a-t'il pas des peuples en la  
 coste d'Afrique , qui se retirent dans des  
 fosses, & ne trouuent autre couuerture  
 assez espaisse pour se garentir de l'exces-  
 siue ardeur du Soleil , que la terre mesme  
 toute rostie & desseichée ? La Nature ne  
 nous a pas voulu tant de mal , qu'ayant  
 rendu la vie si aisée à tous les autres ani-  
 maux , elle ait voulu que pour auoir la  
 nostre, il nous faille estre sçauans en vne  
 infinité de mestiers : elle ne nous a pas  
 obligez d'en apprendre vn seul. Nous a-  
 uons sans exercice tout ce qu'il nous  
 faut pour viure. Nous trouuons tout  
 prest, quand nous venons au monde ; &  
 rien ne nous est difficile que pour le de-  
 goust que nous auons de la facilité. Les

maisons, les habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choses où nous apportons aujourd'huy tant de façon, se rencontroient au temps de nos Peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse : & sans beaucoup d'industrie, ce qu'ils desiroient, estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration, par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle-mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauallez que par nostre luxe : qui se reuolte contre le deuoir, s'irrite soy-mesme, & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouuelle, pour faire emporter aux debordements de son siecle, le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre desbauche par le desir des choses superflües nous sommes venus aux pernicieuses : Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclau, nous le faisons aujourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les ruës & dans les boutiques tout ce bruit qui nous eueille deuant qu'il soit iour : C'est pour luy que trauiillent les Passementiers, les Orphevres,

## 646 LES EPISTRES

& les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escholes de bal & des Musiques effeminées. La nécessité n'est plus nostre mesure : nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius, combien les belles paroles ont de puissance ; & comme les plus Iudicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius qui à mon aduis, est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premierement il veut descrire comme le fil se retord, comme il se retire de la canette, & comme la toile par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droit : il dit que les Sages ont inuenté le mestier de tisserant, & ne se souuient pas que l'inuention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Je vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid, ny de la honte, qu'auroit-il dit ? Des Tisserants il passe aux Laboureurs, & avec la mesme eloquence descriit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus émiée, s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, & comme on sarcle les mauuaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les bleds : & attribué aux Sages cette inuention,

aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers , il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature , ils ont trouué le moyen de faire du pain : & qu'ayant pris garde comme les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche , & que ce qui s'en écarte , y est ramené par la langue, puis destrempé de salieue , pour descendre plus aisement en l'estomach , où il se digere , & s'incorpore avec nous ; cette consideration leur fist à la semblance des dents , mettre deux pierres ensemble , vne dessous , qui est immobile , & l'autre dessus , qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine , laquelle ils meslent avec de l'eau : puis à force de la manier , en font de la paste , & luy donnent force de pain : qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes , puis sur des tuilles ardentes : & petit à petit dans des fours , & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est guerres fallu qu'il n'ait fait les sages sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices , mais non pas à cette Raison vertueuse , qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme , & non point vn Sage,

## 648 LES EPISTRES

a fait toutes ces inuentions : vn homme a fait ces barques , qui nous portent sur les mers , & sur les riuieres : vn homme leur a donné des voiles , pour y receuoir le vent , & pour leur conduite , les a garnies d'vn gouuernail au derriere , dont il prit le patron sur les poissons , qui de leur queue tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Possidonius en fait le Sage , aussi bien auteur comme du reste , & qu'il dit, Qu'apres auoir fait ces inuentions , ne les iugeant pas dignes de son occupation , il les remit à des personnes mechaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçaurois penser qu'autres les ayent inuentées , que ceux mesmes qui en font encore aujourdhuy profession : Et qu'il ne soit vray , n'auons nous pas veu sortir beaucoup de choses nouvelles en l'âge où nous sommes ? comme les vitres aux fenestres , les cuues branlantes , & les tuyaux enchassés dans les parois , pour échauffer les salles autant par haut comme par bas. Je ne parle ny des marbres , qui luisent & dans nos Temples , & chez les particuliers , ny de ces arcades , sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert , ny de ses notes par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcé :

noncée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inuentions des plus contemptibles esclaves que nous ayons. La Sagesse vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ses escoliers, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Voulez-vous sçavoir quelles sont ses occupations, & quelles choses elle produit au jour ? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux dancens, ny bons ioueurs, ou de flutes, ou de trompettes. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer bien une muraille, ny de diuiser promptement une armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend, est profitable. Elle dispose les ames à la paix, & generallyment conuie tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choses de si peu de prix. La vie est son suiet & son exercice, & par ce moyen tous les mestiers qui seruent à la vie, luy sont assuiettis. Au demeurant son but est de nous mettre en une condition bien-heureuse. Elle nous y mène, & nous en monstre le chemin. Elle nous eclaireit de ce qui est mal en effet, & qui ne l'est que par opinion. Elle oste la vanité des ames, & les remplit

## 650 LES EPISTRES

d'une grandeur solide ; applatit leurs bouffissures , qui n'ont que du vent , & de la mine ; leur fait iuger quelle difference il y a d'estre veritablement de belle taille , ou d'auoir du liège sous les pieds : leur donne la cognoissance de la nature de toutes choses , & de la sienne. Leur apprend qui sont les Dieux , quels ils sont , que sont les Enfers ; les Laies & les Genies ; Quel est l'estat des ames immortelles , qui tiennent le second rang en la Deité , où elles sejourment , à quoy elles s'occupent : ce qu'elles peuuent , quelles sont leurs affections. Auecque ces entrées , elle nous fait l'ouuerture , non de quelque mystere commun , mais du monde , Temple general de tous les Dieux ; decouure ses vrays simulacres & ses visages au naturel aux yeux de l'ame : parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait , elle s'en reuiet aux principes : considere cette raison eternelle qui infuse à l'vniuers , donne vie & figure à toutes choses , & recherche la nature de l'ame , d'où elle est venue , où est son siege : pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis des choses qui ont substance , passant à celles qui n'en ont point , elle vient par argumens à la recherche de la verité , & aux resolutions des doutes , de viure ou de mourir : pour ce qu'en l'un



& en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray, on est bien souuent en peine comme on s'y doit comporter. Je conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la Philosophie; & qu'elle ne s'en est point retirée, comme dit Possidonius; mais que iamais elle n'eut le cotrage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention, ce qu'elle estimoit indigne de son vſage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta la rouë de potier, où se fait la vaisselle de terre: Et parce que dans Homere, qui estoit long-temps deuant Anacharsis, il est parlé d'vne rouë de potier, il ay me mieux demêtir le vers, que son conte. Quant à moy, ie ne tiens point que cela soit, & s'il est, i'auouë bien qu'un Sage en a fait l'inuention, mais ie dy qu'il ne la pas inuétée comme Sage, parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un sage soit grand Coureur: il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes, mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier, qui de son haleine seule donne à vn verre des formes qu'il seroit malaisé de luy donner avec la main; Et cependant cette inuention s'est trouuée

depuis qu'il ne se trouue plus de Sages: Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arohe, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'vne & sur l'autre. Pour moy ie ne crois point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à Dire que Democritus inuenta la polis- sure de l'hyuoire & de conuertir des cail- lous de riuere en esmerandes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore auourd'hoy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions: mais il ne les a pas faites, entant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'un mal-ha- bile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit plus expérimenté. Voulez-vous sçauoir de quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumière? Premièrement ne s'estans pas contentés de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estendues à toutes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeyr,

& receuoir tout ce qui arriue , comme  
 autant de choses qui se font par leur  
 commandement. Ils nous ont deffendu  
 de nous ranger aux fausses opinions:  
 nous ont taxé toutes choses selon leur  
 vraye valeur : condamné les voluptez  
 que le repentir accompagne : donné re-  
 putation à celles de qui l'vsage ne des-  
 plaist iamais , & verifié par raisons inex-  
 pugnables qu'il n'est point de felicité  
 plus grande que de n'en desirer point:  
 ny de puissance plus glorieuse que celle  
 que nous auons sur nous mesmes. Je ne  
 parle pas de cette Philosophie qui s'ima-  
 gine les Dieux hors du monde , comme  
 les bourgeois hors de leur ville , & qui  
 fait la vertu seruant de la volupté:  
 mais de celle qui ne confesse point d'au-  
 tre Bien que ce qui est honneste : qui se  
 moque des presens des hommes & de la  
 Fortune mesme , & qui precieuse en tou-  
 tes choses, l'est principalement en ce qu'il  
 n'est rien qui soit assez precieux pour la  
 gagner. Je ne scaurois penser, ny que  
 cette Philosophie fust en cét âge gros-  
 sier , que les mestiers estoient encore in-  
 cognus , & qu'on n'approuuoit l'vtilité  
 des choses , que par leur vsage , ny qu'en  
 ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le  
 luxe n'auoient point encore introduit les  
 brigandages , ny donné à chaque chose  
 un maistre particulier , les hommes sus-

## 654 LES EPISTRES

sont Sages, bien qu'ils veseussent comme  
doivent vivre ceux qui le sont. Il n'est  
pas possible de souhaiter au genre hu-  
main vne condition meilleure que celle  
qu'il auoit alors ; Et quand Dieu nous  
permettroit de former le monde à nostre  
fantaisie, & donner à ceux qui l'habite-  
roient, des mœurs les plus saintes, & les  
plus religieuses que nous sçaurions ima-  
giner, il faudroit nécessairement mener  
celle de cét aage, où

*Le ioug au ieuue bœuf n'auoit pressé les cor-  
nes,*

*Il n'estoit point de contrée, il n'estoit point de  
bornes,*

*Et la terre pucelle, en commun espendoit*

*Au peuple nonchalant plus qu'il ne deman-  
dait.*

VI. Comme seroit-il possible de vivre  
plus heureusement ? Toutes choses leur  
estoit communes. La Nature comme  
mere, tenoit tout en sa protection : & le  
moyen de ne rien garder en crainte, estoit  
de ne rien posséder en propriété. Pour-  
quoy n'auouons nous, que c'estoit vn  
sicle très-riche, & vrayement vn sicle  
d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn  
qui fust pauvre ? L'Auarice n'a pû souffrir  
ce bel établissement, & se pensant ap-  
roprier quelque chose, a donné su-  
iet aux autres de prendre leur part, & luy  
faire la sienne ; de manière que de tout,

reduite à peu de chose, & se trouuant les mains voides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Pauvreté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à cette heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte: nous adioustons vn champ à l'autre: chassons nos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'un bout à l'autre de nos possessions, il y a du chemin pour beaucoup de iournées, & que c'est plustost vne Prouince qu'un heritage: Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est échappé, nous aurons beaucoup au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée: cōme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit quelque commodité, celuy qui la trouuoit, n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu: tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au colet le plus foible, ny l'auaricieux mis en thresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incōmodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres: les armes n'auoient où s'employer: le sang hu-

## 656 LES EPISTRES

main ne se respandoit point : ils ne sçavoient haïr que les bestes sauvages. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil , ou quelque feuillage bien espais , où le mauuais temps ne leur peult faire mal , c'estoit-là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer : leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement , qu'ils auoient de la peine à se reueiller , au lieu que dans nos lits de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris ciselez sur les faïstes de leur lit : ils voyoient marcher les Astres , monter & descendre le Ciel : & cette diuersité de remuemens se faisoit sans point de bruit. La veüe d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison , & tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez vous qu'ils fussent plus aises en la contemplation de cette infinité de merueilles , que nous ne sommes aujourd'huy dans nos Palais , où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons , ou d'un ais , de qui la structure se lasche , ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses , comme des villes , mais en recompense , ils y auoient de

Fair tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courses artificielles, s'egayoient librement dans le canal que l'assiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir : & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez comme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de suiet qui nous donne plus d'alarme que la magnificence de nos Basilimens. Toutesfois quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parut en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans alors vn ouvrage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux ; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir

## 658 LES EPISTRES

les esprits consommez comme ils sont au-  
 iourd'huy. La Vertu n'est point vn pre-  
 sent de Nature. Il y'a de la science à de-  
 uenir hōme de bien. Il est vray qu'ils n'a-  
 uoient ny or ny argent ; qu'ils ne fouil-  
 loient point la terre iusqu'à ses abismes,  
 pour y trouuer des pierrieres; Et que tant  
 s'en faut, que sans peur & sans cholere,  
 mais pour le seul plaisir, ils fissent mourir  
 vn homme, que mesme il pardonnoient  
 aux animaux. Ils ne portoient point d'ha-  
 bits en broderie; ils ne filoient point l'or,  
 & ne le tiroient pas seulement de la mi-  
 niere. Mais de tout cela que peut-on con-  
 clurre à leur louange, sinon qu'ils estoient  
 innocents ; pour ne scauoir pas faire mal.  
 Or il y a bien de la difference de ne vou-  
 loir pas pecher, ou de ne scauoir comme  
 le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire  
 ni iustes, ny prudeus, ny temperans, ny  
 magnanimes, encore que leur vie grossiere  
 eust bien quelque chose qui ressembloit à  
 ces qualitez. La vertu ne se loge que dans  
 vn esprit bien appris, & façonné par vne  
 exercice continuel. Nous naissons pour el-  
 le, mais sans elle; & la meilleure nature du  
 monde est bien susceptible de Vertu, mais  
 non pas vertueuse, que premierement elle  
 n'en ait receu l'instruction.





## EPISTRE XCI.

## ARGUMENT.

*I. Il parle de la tristesse de son amy Liberalis , causee par le brulement de la ville de Lyon.*

*II. Les Ouvrages des hommes ont leur destin, & sont suiets à mourir.*

**L**iberalis vostre bon amy , & le **S**enien , est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du brulement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour emouuoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que ce peut estre d'un homme affectionné comme il est , à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuelle, préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre : mais il ne s'estoit point mortifié contre cét inconuenient : comme de fait il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souuent on a veu des villes gastees par le feu , mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques : Et quand

vn ennemy victorieux propose d'en brûler quelqu'une, à grande peine le peut il faire si exactement, qu'il ne demeure de la besongne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secouffes qu'ils donnent, ne font guerres de ruines où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont euanouis en vne nuit, & que cette pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui luy est arriué parmi les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre, & ne se parlant de trouble ny remuement en lieu du monde, Lion qu'on souloit monstret en la France, y soit aujourdhuy cherché ? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez vous que ie vous die d'auantage ? Elle a moins esté à se perdre que ie ne suis à vous conter qu'elle est perdue. Toutes ces considerations iettent Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il aye

la tenuë assez bonne. Mais certainement je ne m'en ébahy point. Il est mal-aisé qu'on ne s'émeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes; & des inconueniens: ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous devons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit; non ce qui arrive d'ordinaire; mais généralement tout ce qui scauroit iamaïs arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seurtez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auenüë: elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains, & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Auteur. Toutes faisons-luy sont bonnes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre douleur. Pêsons nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras: Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre desſeñce, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemi; le compagnon, aduer-

## 662 LES EPISTRES

faire : Aux plus beaux iours de Iuin & de Iuillet , il s'éleue des tempêtes à qui Decembre & Ianuier n'en ont point de pareilles. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe ; & à faute de toute autre chose qui nous ruine , sommes tousiours en peur par l'exces de nostre felicité. Il n'est point de si sobres qui ne deuiennent malades : point de gras qui ne tombent en chartre : point d'innocent qu'on ne fasse criminel , & point de si solitaires , qui , s'il se fait vne sedition , ne s'y puissent trouuer embarassez. Quand le mal-heur veut venir à nous , il trouue tousiours quelque nouuelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'vne infinité d'annees , accompagné mesmes de la faueur du Ciel : il ne faut qu'vne iournee seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement , de dire , qu'il ne faut qu'vn iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde : il suffit d'vne heure & d'vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecilité , si les reparations se faisoient aussi-tost que les demollissements. Mais celles là vont le pas , & ceux cy la poste. Il n'est rien public ny particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitez , aussi bien que les hommes. Au milieu de la securité naissent les occasions

d'auoir peur ; & sans menace nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les plus asseurez. Les Royaumes, à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sceu faire, se renuerseront d'eux mesmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez vous, à qui leur prosperité n'ait fait courre fortune ? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouuelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter ; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout ramenteuoir. Le mal heur nous peut priuier de nostre patrie, ou, nostre patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes, où la foule est plus espaisse, nous faire trouuer la solitude. Mettons nous deuant les yeux la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qu'arriue, nous ne soyons iamais pris au depourueu. Considerons toute la Fortune en gros. Combien de villes en Asie & en Achaïe, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abatuës, & les autres deuorées par les tremblements de terre ? Cōbien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chi-

pre par cest inconuenient ? Ce sont nouuelles qui nous sont bien souvent contées ; & nous qui les oyons , quelle partie pensons nous estre de l'Vniuers ? Roidissons nous donc contre les choses fortuites , & quoy qu'il arriue , estimons-en tousiours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche , & qui estoit l'ornement de toute la Province , a esté brulée , encores n'estoit-elle pas si grande , qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne , & qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient auourd'huy , seront quelque iour si razées , qu'on aura de la peine d'en recognoistre les traces. Ne voyons nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement consumez , & les marques si nettement effacées , qu'elles nous seroient incognues , si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps montre sa force. Les montagnes fondent : & des Regions entieres ne se trouvent plus. Il y a des terres couuertes sous les flots , qui autresfois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoré des costaux , de qui le bois l'auoit fait luyre. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher de qui la hauteur estoit la raddresse des mariniens , & la ve

dette de toute vne contrée, qui sont aujourd'huy parmi le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soient exemptes de ce que les ouvrages mesmes de la Nature n'éussent point ? Elles ne sont debout que pour tomber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents enclos en ses caitez, les engloutisse: soit que le débordement d'une riuere les emporte: soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le temps, à qui rien n'est invincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les fasse quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relas & la chassifseure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commencé pour finir. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois compter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauroient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne périsse quelque iour. Ce sont les raisons que l'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrangement passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais ? la Fortune

## 666 LES EPISTRES

a des procédures bizarres. Elle commence quelquesfois nostre aggrandissement par vne iniure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées, plus hautes & plus grandes qu'auparauant: Timageneb ennemi de la prosperité de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir bruler, parce qu'il scauoit bien qu'elle se renouuelleroit plus belle qu'elle ne se bruloit. On en peut esperer autant de Lyon. Ceux de qui les maisons ont esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses & plus assurees contre les inconuenienta. Dieu vueille que ce soit sous meilleurs auspices, & pour durer plus long-temps. Car il n'y a que cent ans que ceste Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'aage d'un homme, & non encore trop decrepit. Mais la commodité du lieu luy auoit donné ceste reputatiõ en si peu de temps. Apprenons donc à cognoistre nostre condition, & formons nostre ame à la supporter. Resoluons nous, qu'il n'est point de hardisse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs; & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en cholere: ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous trouuez vous bien? Suiuez les: Vous y faschez vous? vous



avez vne infinité de portes ouuertes.  
 Sortez par celles qu'il vous plaira : si  
 c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on  
 vous portast particulièrement , & qu'il  
 n'y eust que vous traitté de ceste façon ;  
 vous auriez de quoy vous plaindre. Mais  
 puis que c'est vne necessité qui sans ele-  
 ction oblige tout ce qu'il y a d'hommes  
 sur la terre ; & que les Grands n'y sont  
 pas moins suiets que les petits , recon-  
 ciliez vous avecque le Destin , & ne vous  
 offeñcez point qu'il vous fasse comme  
 aux autres , puis qu'il fait aux autres co-  
 me à vous. Ce n'est point à la richesse , ou  
 paupreté des monuments qu'il nous faut  
 mesurer. La cendre des vns est comme  
 celle des autres. Nous sommes inégaux,  
 quand nous venõs au monde , mais nous  
 sommes égaux quand nous en partons.  
 Ce que ie dy des hommes, ie le dy des vil-  
 les. Rome a esté aussi bien prise comme  
 Ardée. Le Legislateur Vniuersel n'a fait  
 la distinction de la grandeur des races &  
 de la celebrité des noms , que pour ceste  
 vie. Quand nous sommes arriuez où  
 vont les choses mortelles , adieu la vai-  
 ne gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout  
 ce qui est sous la terre. A souffrir , tou-  
 tes qualitez sont pareilles : le fort & le  
 foible sont aussi mal asseurez du lende-  
 main l'un comme l'autre. Il prit vn iour  
 fantaisie au pauvre Alexandre de Mace-

## 668 LES EPISTRES

doine d'estudier en Geometrie ; comme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre , de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portion. Le l'appelle pauvre , parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait cognoistre le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner. Car qu'elle grandeur y peut il auoir en si peu d'espace ? Ce qu'on luy vouloit monstrier, estoit assez subtil , & digne d'une attention plus diligente que celle de cet Estourdy , qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée au delà de l'Océan. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aisées ; à quoy la responce fut. Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vne autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce de quoy vous murmurez , en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience , qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur : que vous ayez faim & soif ; & que vous vieillissiez. Que si vous estes long-temps au monde , ce ne peut estre , que vous ne soyez malade : que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront cheres , & que

vous mesmes ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles : Il n'y a rien de mauvais en tout cela, ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir, comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se travaillant pour des parolles ? le trouue que Demetrius le Stoïque auoit bõne grace, quand il disoit, Qu'il s'offençoit aussi peu des propos qui sortoient de la bouche des ignorants, que des vents qui leur échappoient du derriere. Que m'importe, disoit il, qu'ils esclattent par haut ou par bas ! Quelle raison ay-ie de me tourmenter, si ie suis diffamé par des infames ? Comme l'opinion du commun n'est point chose qu'on doie craindre, aussi n'est-ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoy, si les bruits ne nous preiudicient en la conscience, en ferons nous incommodez en la mort ? La mort a des ennux, comme beaucoup d'autres choses, pas vn de tous ceux qui l'accusent, n'a passé par ses mains. Il y a de la temerité,

## 670 LES EPISTRES

de condamner vne chose, & ne sçauoir  
que c'est. Mais au moins ne pouuons  
nous ignorer, qu'une infinité d'hommes  
travaillez de tourments, de necessitez, de  
plaintes, de supplices & de langueurs,  
n'en soyent échappez par son moyen.  
Tant qu'elle est en nostre puissance, nous  
pouuons dire que nous ne sommes en la  
puissance de personne.

F I N.

---

*Acheté d'imprimer le 15. Iannier 1647.*

